

Grand’mère

Božena Němcová

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

00

l y a longtemps, bien longtemps que, pour la dernière fois, je contemplai ta physionomie calme et si douce ; que je te baisai sur tes joues pâles et ridées ; que je me mirai dans tes yeux bleus qui reflétaient tant de bonté et tant d'amour ! Ah ! où est le jour où tes vieilles mains me bénissaient pour la dernière fois ? — Elle n'est plus, la bonne vieillotte ! Il y a longtemps déjà qu'elle repose sous la terre froide.

Mais pour moi, tu n'es point morte ! Ton image reste imprimée dans mon âme, avec le coloris qui anime tous ses traits ; et aussi longtemps que je vivrai, tu vivras en elle ! — Ah ! si je savais manier le pinceau d'un maître de l'art ! C'est alors, chère grand'-mère, que je pourrais te célébrer bien autrement. Car, pour cette esquisse, tracée à la plume, je ne sais vraiment si elle pourra plaire !

Mais comme tu avais l'habitude de dire : « Il n'est donné à personne de contenter tout le monde, » il me suffira que quelques personnes goûtent, à lire ton histoire, autant de plaisir que j'en ai à l'écrire.

01

Grand'mère avait un fils et deux filles. L'aînée passa plusieurs années à Vienne où elle se maria ; et alors la seconde fille alla la

remplacer dans la famille. Son fils menait la vie d'artisan indépendant, dans la maison que sa femme avait eue en dot. Grand'mère habitait, sur la frontière de Silésie, le petit village de Pohor, et vivait heureuse dans sa petite chaumière qu'elle partageait avec la vieille Betka, sa contemporaine, et qui l'avait déjà servie chez ses parents.

Elle ne se sentait pas seule dans sa chaumière : tous les gens du village lui étaient frères et sœurs ; elle était comme leur mère, leur conseillère, sans laquelle ne se célébrait ni baptême, ni mariage, ni sépulture.

Mais voici qu'une lettre qu'elle y reçoit de Vienne, et de sa fille aînée, lui annonce l'entrée subite de son mari au service d'une grande dame qui possédait en Bohême la seigneurie de Náchod, et à quelques heures seulement du hameau de Pohor, où grand'mère demeurait. C'est là qu'elle allait se fixer avec ses enfants, encore que son mari dût ne passer jamais que l'été auprès d'eux, c'est-à-dire le temps même qu'y resterait madame la princesse. Elle finissait la lettre par prier instamment sa mère de venir se fixer pour toujours auprès de sa fille et de ses petits enfants que son arrivée comblera de bonheur. Grand'mère se répandit en larmes, sans savoir à quoi se résoudre. Son cœur la poussait vers sa fille et vers des petits enfants qu'elle ne connaissait pas encore ; mais la longue habitude la retenait à sa petite chaumière et auprès de bons amis. Le sang, dit-on, n'est point de l'eau ; aussi l'amour des enfants vainquit la longue accoutumance, et grand'mère se décida à partir. Elle laissa sa chaumière, avec tout ce qu'il y avait, à la vieille Betka, mais en ajoutant : « Je ne sais pourtant pas si je me plairai, et si je ne reviendrai pas mourir au milieu de vous. »

Quelques jours après, une voiture s'arrêtait à la porte : Venceslas y chargea le bahut de grand'mère, tout enjolivé de peintures ; puis, un panier contenant quatre poules huppées ; un petit sac dans lequel miaulaient deux chatons quadricolores ; enfin il fit monter grand'mère, de qui les larmes obscurcissaient la vue ; mais les bénédictions de ses amis la suivaient vers sa nouvelle demeure.

Quelles attentes, et partant quelles joies à la Vieille-Blanchisserie ! C'est ainsi qu'on nommait une construction solitaire dans un charmant vallon, et réservée pour domicile à M Proschek. Ses enfants couraient, à tout moment, pour voir arriver Venceslas, et répétaient à tous ceux qu'ils trouvaient en chemin : « C'est aujourd'hui qu'arrive notre grand'maman ! » Entre eux, ils se demandaient sans cesse : « Comment sera-t-elle ? »

Ils connaissaient bien plusieurs grand'mères, dont ils se représentaient les traits, mais sans savoir à laquelle la leur ressemblait. Enfin une voiture s'arrête à la porte : « Grand'mère est arrivée ! » Le cri en retentit dans la maison. M. Proschek, sa femme, Betka portant sur son bras une petite fille, qui s'essayait déjà à courir, mais qui ne parlait pas encore ; les autres enfants, avec deux grands chiens, Sultan et Tyrle, tous coururent au-devant de grand'mère pour la saluer. Ils voient descendre de voiture une femme âgée, coiffée d'un fichu blanc et en costume de paysanne. Le groupe des trois enfants s'arrête, afin d'être tout yeux pour la mieux voir. Leur père lui serre la main ; leur mère l'embrasse en pleurant ; et elle, les larmes aux yeux, baise sa fille sur les deux joues. Betka lui tend la petite Adèle ; grand'mère la signe au front, et lui sourit en l'appelant sa chère petite fille. Puis elle regarde les autres enfants et leur dit du même ton d'amitié : « Mes

chers enfants, mes petits cœurs d'or, comme je suis heureuse de vous voir ! » Mais les enfants baissaient les yeux, et se tenaient raides comme de la glace, jusqu'à tant que leur mère leur eût commandé de présenter à grand'maman leurs joues roses à baiser. Ils ne pouvaient revenir d'étonnement. Car c'était là une grand'mère toute différente de celles que l'on connaissait ! Sa pareille, ils ne l'avaient jamais vue de leur vie ! Ils ne la quittaient pas des yeux ; et tant qu'elle resta debout, ils circulèrent autour d'elle, en l'examinant des pieds à la tête.

Ils regardaient sa pelisse de couleur sombre, et à longs plis par derrière ; son ample messaline jaune, aussi plissée et ornée d'un large ruban. Et comme il leur plaisait, ce fichu rouge à fleurs, que grand'mère portait, attaché sous son mouchoir de tête, mais blanc ! Ils s'assirent à même par terre, pour mieux voir les marques rouges sur ses bas blancs, et aussi ses petites pantoufles noires. Guillaume touchait les bandes coloriées du panier tressé que grand'mère tenait encore à la main ; et Jean, l'aîné des garçons, enfant de quatre ans, soulevait son tablier blanc, retenu encore par un cordon rouge, parce qu'il y avait senti quelque chose de dur. Il y avait une grande poche, et Jean aurait bien voulu savoir ce qu'elle contenait ; mais l'aînée des enfants, Barounka, qui avait cinq ans, l'écarta, en lui chuchotant à l'oreille : « Attends, je vais dire que tu veux mettre la main dans la poche de grand'mère. »

Mais cette parole, dite à mi-voix, eut bien été entendue derrière le huitième mur ; aussi, cessant de causer à sa fille : « Allons, leur dit grand'mère, voyez bien tout ce que j'ai là-dedans. » Elle en tira, pour les mettre sur ses genoux, d'abord son chapelet ; puis, une jambette, quelques croûtelettes, une pièce de

ruban, deux chevaux en pain d'épice et deux poupées. Les derniers objets étaient pour les enfants. Après les leur avoir remis : « Il y a encore quelque chose, dit-elle, que grand'mère vous a apporté ; et elle tira aussitôt, de son petit sac, des pommes et des œufs de Pâques, peints ; puis, elle donna sortie aux chatons et aux poulets, jusque-là renfermés, qui dans le petit sac, qui dans le panier. Quel plaisir ! Et comme il y en eut, des sauts de joie ! « Grand'mère était la plus gentille des grand'mères ! » — « Ces chatons de mai, à quatre couleurs, et qui attrapent joliment les souris, sont utiles en maison, dit-elle. Les poulets sont apprivoisés ; et si Barounka les y habitue, ils la suivront comme de petits chiens. » Et alors les enfants de demander à grand'mère et ceci et cela ; ils se trouvaient déjà familiarisés avec elle. Leur mère leur demandait assez de ne pas la fatiguer, de lui laisser au moins le temps de respirer : « Je t'en prie, Thérèse, lui dit-elle, souhaite nous plutôt la joie de nous entendre toujours ainsi ; » et les enfants d'écouter grand'mère. L'un se met sur ses genoux ; l'autre s'assied, derrière elle, sur un banc ; et Barounka reste debout, devant elle, sans cesser de la regarder. Celui-ci s'étonne de lui voir des cheveux blancs comme neige ; celui-là, qu'elle ait les mains ridées ; et le troisième ose dire ; « Mais, grand'mère, vous n'avez plus que quatre dents ! » La grand'maman se prend à sourire, et caressant les cheveux châtains de Barounka : « Oui, parce que je suis vieille, répond-elle ; et quand vous deviendrez vieux, vous serez aussi bien changés ». Et les enfants de ne point comprendre comment leurs mains, alors lisses et blanches, pourraient bien être, un jour, ridées à l'égal de celles de grand'mère.

Ce fut ainsi que, dès la première heure, elle sut se gagner entièrement les cœurs de ses petits enfants : elle s'était donnée à eux, tout de suite, et toute entière. M. Proschek, son gendre, que

jusqu'alors elle n'avait point connu personnellement, conquit également son affection, et dès la première rencontre, par sa cordialité et par un extérieur avantageux, où reluisaient la bonté et la franchise. Il n'y avait en lui qu'une chose qui déplût à grand'-mère, et c'était qu'il ne parlât point le bohême. Quant à elle, il y avait longtemps qu'elle se trouvait avoir oublié le peu d'allemand qu'elle avait su autrefois ! Et cependant, elle aurait été si heureuse de causer un peu avec Jean ! Elle eut la consolation d'apprendre que Jean entendait le bohême, et que la conversation se faisait à deux langues, dans la maison. Les enfants et les domestiques parlaient bohême à M. Proschek, qui leur répondait dans la langue allemande que tous comprenaient. Grand'mère espérait qu'avec le temps, elle et lui finiraient par se comprendre ; elle se résolvait, jusque-là, à s'en tirer comme elle le pourrait.

Sa fille avait failli n'être point reconnue d'elle : ce n'était plus cette jeune et gaie paysanne qu'elle avait eue, autrefois, toujours à ses côtés ; c'était une dame qui parlait peu, mais qui pensait davantage ; toujours bien mise, et avec de belles et nobles manières. Non, ce n'était plus là sa Thérèse ! Elle eut bien vite remarqué que la vie domestique de sa fille ne ressemblait en rien à celle à laquelle elle avait été jusque-là habituée. Les premiers jours, elle fut comme illusionnée de joie et de surprise ; mais, peu à peu, elle se sentit mal à l'aise dans sa nouvelle demeure ; et, s'il n'y avait pas eu là ses petits enfants, elle s'en fût retournée bien vite à sa chaumière.

Ce n'était point que dame Thérèse, malgré ses quelques caprices de grande dame, ne fût bonne et sage, au point de n'en faire souffrir personne. Madame Proschek aimait beaucoup sa mère, et n'eut pas été contente de la voir s'éloigner ; par le motif,

d'abord, qu'elle avait à remplir sa charge d'intendante du château ; puis, à qui aurait-elle pu, mieux qu'à sa mère, confier, en gouverne, la direction de son propre ménage et de ses enfants ?

Il ne lui fut point agréable de voir que grand'mère ressentait de l'ennui ; mais elle devina en même temps ce qui manquait à sa mère. C'est pourquoi dame Thérèse ne tarda pas à lui dire : « Je sais, maman, que vous êtes habituée à l'ouvrage, et qu'il vous ennuierait beaucoup de n'avoir qu'à faire sortir les enfants, pour tout travail de la journée. Si vous voulez filer, j'ai encore du lin au grenier ; j'espère que celui de l'année réussira aux champs et que nous en aurons à foison. Je serais bien charmée aussi que vous veuillez bien prendre la direction du ménage. Car la surveillance au château, la couture et la cuisine emportent tout mon temps, en sorte qu'il me faut abandonner le reste à des mains étrangères. Je vous prie ainsi de me seconder et de commander ici à votre manière. »

— « C'est ce que je ferai avec plaisir, mais en tant seulement que cela te conviendra, répondit grand'mère, déjà remise de son malaise ; tu sais que je suis habituée à cette sorte de travail. » Le jour même, elle montait au grenier pour voir le lin ; et le lendemain, les enfants voyaient filer pour la première fois de leur vie.

Le premier soin dont elle s'acquitta, dans la conduite du ménage, fut celui de cuire le pain. Elle ne pouvait souffrir que la servante traitât, sans les égards convenables, ce don de Dieu, n'y faisant pas de signe de croix, ni en le mettant d'abord dans le pétrin, puis au four ; ni en l'en retirant ; et non plus que si elle eut manié des briques.

Avant de faire la pâte, grand'mère faisait le signe de la croix sur le pétrin avec la palette, le réitérait pendant le pétrissage, et jusqu'à ce que le pain fût sur la table. Il était défendu, crainte d'un sortilège sur le don de Dieu, d'aller badauder à l'entour de l'opération, et personne, pas même Guillaume, en entrant alors à la cuisine, n'oubliait son obligation de dire : « Que Dieu bénisse ! »

Ce jour de la cuisson du pain était une fête pour les enfants : ils recevaient chacun de la galette et de la tarte aux prunes ou aux pommes, ce qui ne se faisait pas auparavant. Mais il leur fallait s'habituer à faire attention aux miettes de pain : « Les miettes appartiennent au feu » disait grand'mère en essuyant la table, et elle les jetait au feu. Un des enfants en laissait-il tomber par terre, elle l'obligeait à les ramasser : « On ne doit pas, ajoutait-elle, marcher sur les miettes ; car on dit que les âmes du purgatoire en pleurent. » Elle se fâchait aussi de voir couper le pain inégalement, prétendant que « celui qui ne s'accommode pas bien du pain, ne s'accommode pas avec les gens. » Un jour Jeník demandait à grand'mère de lui couper, au long du pain, un peu plus de la croûte qu'il aimait davantage ; mais elle n'en fit rien et lui dit : « N'as-tu pas entendu dire que quand on fait ces entailles au pain, ce sont les talons du bon Dieu qu'on entaille ? Ne t'habitue pas à choisir dans le manger, quel qu'il soit. » Et le petit monsieur Jeník dut renoncer à son morceau favori.

Un morceau de pain qui se trouvait de reste, des croûtes que les enfants n'avaient point consommées entraient dans la poche de grand'mère, qui les jetait aux poissons en passant près de l'eau, les émiettait aux fourmis, ou les donnait aux oiseaux de la forêt, quand elle y allait avec les enfants ; bref, elle n'en laissait

pas perdre une seule bouchée, et leur faisait toujours cette monition : « Appréciez le don de Dieu ; sinon, c'est mal ; et celui qui ne l'apprécie point, Dieu le châtiera sévèrement. » Si un enfant laissait tomber à terre le pain de ses mains, il était obligé à le ramasser et à le baiser, comme par manière de demande de pardon. Pareillement, si elle trouvait quelque grain de pois, tombé par terre, elle le ramassait elle-même et en baisait le calice ; toutes choses qu'elle demandait aux enfants de faire aussi.

Trouvait-elle, sur son chemin, une petite plume d'oie : « Ramasse-là, disait-elle à Barounka, en la lui montrant. » — Et Barounka, qui parfois n'était pas diligente à se baisser pour si peu : « Mais, grand'mère, répondait-elle, qu'est-ce que c'est qu'une plume ! ». Elle en était reprise aussitôt : « Tu devrais plutôt penser, mon enfant, qu'à force d'en mettre une à côté d'une autre, cela finit par en faire beaucoup ; puis, souviens-toi du proverbe : « Pour une plume, la bonne ménagère sauterait par-dessus une haie. »

Dans la plus grande des deux pièces, celle qui avait quatre fenêtres, et qui formait la chambre à coucher des deux époux, petite Adèle avait son berceau à côté du lit de sa mère. On y dînait aussi les jours de fête, ou l'on y goûtait. L'ameublement en était moderne, ce qui ne plaisait pas beaucoup à grand'mère. Il lui paraissait qu'on n'était pas bien assis sur ces chaises rembourrées, et à dossiers tournés et sculptés, à cause de la crainte où l'on devait être d'en tomber, ou même de les casser, en s'y appuyant. Elle ne s'était jamais assise qu'une fois sur le canapé ; et alors elle fut si effrayée d'en sentir les ressorts céder un peu sous elle, qu'elle eût peine à retenir un cri. Sa crainte de tomber fit bien rire les enfants qui se tinrent alors assis sur le canapé, en s'y ba-

lançant, en même temps qu'ils l'invitaient à s'y rasseoir auprès d'eux, sans crainte. « Laissez-moi en repos, leur dit-elle ; et qui donc s'assiérait sur une pareille balançoire ? C'est bon pour vous. » Elle redoutait d'avoir à déposer quelque chose sur les petites tables et sur les chiffonnières vernies, de peur que le lustre n'en disparût ; puis, ces étagères à glaces, dans lesquelles sont rangées tant et de si belles choses, tout cela, disait grand'mère, n'était que pour le péché dans la chambre ; car si les enfants, qui aimaient à tourner autour de ces étagères, y touchaient à quelque objet, leur mère leur en faisait grand crime. C'était avec plaisir, au contraire, qu'en tenant la petite Adèle, grand'mère allait s'établir devant le piano, parce qu'il lui suffisait d'appuyer légèrement sur les touches, pour apaiser l'enfant qui criait. Puis Barounka montrait parfois à grand'mère à y jouer, d'un doigt, la chanson : « Ce sont des chevaux, ce sont des chevaux, » et grand'mère branlait la tête en disant : « Comme les hommes sont riches en inventions de toutes sortes ! Ne dirait-on pas qu'un oiseau est renfermé là-dedans ? Ça résonne comme de petites voix. »

Àmoins de s'y trouver obligée, elle n'entrait point dans la chambre. Que si elle n'avait plus rien à voir, ni dans le ménage, ni au dehors, elle se retirait de préférence, dans sa chambrette, où elle se trouvait tout à portée de la cuisine et de la salle commune.

Cette chambrette de grand'mère était meublée selon ses goûts. Auprès d'un grand poêle était placé un banc ; son lit longeait la muraille ; tout auprès du poêle, et derrière le lit, se trouvait un coffre enjolivé de peintures. De l'autre côté, était placé en regard, et le long du mur, le lit de Barounka, qui avait obtenu de sa mère la permission de coucher dans la chambrette, près de sa grand'-maman. Au milieu, une table en bois de tilleul était portée sur

des tréteaux ; et au-dessus de la table, on voyait, suspendue au plafond, une colombe, image du Saint-Esprit. Dans un angle, auprès de la fenêtre, étaient un rouet à filer et une quenouille avec son bâton bien garni ; dans la quenouille était engagé le fuseau ; à un clou était accroché le dévidoir. Sur la muraille étaient appendues plusieurs images des Saints ; et au-dessus du lit de grand'mère, un crucifix, paré de fleurs. Entre les fenêtres, on voyait s'étaler, dans des pots, la verdure de mercuriales et de muscades ; et dans des sacs de toile, celle de différentes plantes médicinales : fleurs de tilleul et de sureau, camomille des champs, et autres ; c'était sa pharmacie. Derrière la porte était fixé son bénitier d'étain. Dans le tiroir de la table, elle avait son ouvrage de couture, un petit recueil de cantiques pieux, un livret du Chemin de la Croix, un petit paquet de cordons en provision pour le rouet, de la craie du Jour des trois Rois Mages, un cierge, bénit du jour de la Chandeleur, et qu'elle tenait en réserve, pour être allumé en temps d'orage. Sur le poêle, il y avait un briquet à amadou. Dans la salle, certes, pour allumer la chandelle, on se servait habituellement d'une petite bouteille de phosphore ; mais elle ne voulait pas se servir de ces inventions du diable. Elle n'avait essayé qu'une fois ; et qui sait comment elle s'y était prise ? Elle y avait brûlé un tablier qu'elle possédait depuis vingt-cinq ans, sans compter qu'elle avait failli être suffoquée. À dater de ce jour-là, elle ne toucha plus à la bouteille de phosphore ; et tout aussitôt elle se pourvut d'amorce. Les enfants lui apportèrent des chiffons pour en faire. Eux-mêmes firent les allumettes dont ils trempèrent les deux bouts dans le soufre ; et quand elle eut revu sur le poêle son ancien briquet à pierre, elle eut aussi recouvré son repos d'esprit. Or, c'était aussi un plaisir pour les en-

fants que de demander à grand'mère si elle n'avait pas besoin qu'ils lui fissent des allumettes.

Ce qui leur plaisait le plus dans le mobilier de la chambrette, c'était le bahut peint. Ils aimaient à y contempler, sur un fond rouge, des roses bleues et vertes, à feuilles brunes ; les lis bleus et ces petits oiseaux, rouges et jaunes, dont les fleurs étaient entremêlées. Plus grande encore était leur joie de voir grand'mère ouvrir le coffre. C'est qu'il y avait de quoi regarder ! Du côté intérieur du couvercle étaient collées des images avec de petites prières, tous souvenirs de pèlerinages. Puis, sur le côté, il y avait un petit casier ; et que de choses s'y trouvaient ! Des papiers de famille, des lettres de sa fille de Vienne, un petit sac de toile, tout rempli des pièces d'argent que grand'mère avait reçues de ses enfants ; mais n'ayant point voulu en faire usage, elle ne les conservait que par plaisir. Un écrin en bois renfermait un collier à cinq rangées de grenats, auquel était suspendue une médaille en argent, aux effigies de l'empereur Joseph et de Marie-Thérèse. En ouvrant l'écrin, ce qu'elle faisait toujours à la demande des enfants : « Vous voyez ces grenats, leur disait-elle ; c'est défunt votre grand père, qui me les a donnés à mon mariage ; quant à la pièce d'argent, je la tiens de la propre main de l'empereur Joseph. C'était un digne maître et seigneur. Que le Seigneur notre Dieu lui donne la gloire éternelle ! Eh bien ! Une fois que je serai morte, ce sera pour vous, ajoutait-elle en fermant l'écrin.

« Mais, grand'mère, demandait un jour Barounka, comment s'est-il fait que l'empereur Joseph vous ait donné cette pièce d'argent ? Racontez-le nous. »

Elle répondit : « Ce sera pour une autre fois que vous me ferez ressouvenir de vous le raconter. »

Outre ces objets, elle avait dans ce casier deux chapelets bénis, des rubans pour ses coiffes ; puis, et toujours, au milieu de tout cela, quelques friandises pour ses petits enfants.

C'était au fond de ce bahut peint qu'étaient son linge et ses vêtements. Or, toutes ces messalines, ces tabliers, ces jaquettes d'été, ces corsets et ces fichus étaient rangés dans le meilleur ordre et surmontés de deux coiffes blanches, empesées, et disposées, par derrière, en ailes de pigeon. Elle ne permettait point aux enfants de mettre la main dans ce meuble ; mais, à ses bons moments, elle en retirait elle-même une pièce après l'autre et leur disait : « Voici un jupon de canevas que je porte depuis cinquante années déjà ; voici, mes enfants, une jaquette que portait habituellement votre bisaïeule ; voilà un tablier qui a l'âge de votre maman, et tout cela est comme neuf. Et vos habits, à vous, sont tout de suite usés ! Mais c'est que vous ne connaissez pas la valeur de l'argent. Vous voyez bien cette jaquette en soie : elle a coûté cent florins que l'on a payés cette fois-là en papier-monnaie. Et elle continuait sur ce ton, les enfants l'écoutant en silence, comme s'ils comprenaient bien.

Mme Proschek demandait que grand'mère adoptât, pour sa toilette, une autre mise plus commode, pensait-elle en toute bonne intention. Mais sa mère ne changeait rien à sa toilette et disait toujours : « Le bon Dieu me punirait, si je voulais, moi, vieille femme, m'habiller à la mode. Des nouveautés pareilles ne sont plus pour moi : ma vieille raison ne s'en accommode pas. Tout resta donc comme auparavant. Bientôt tout fut réglé, dans la maison, d'après les ordres de grand'mère ; tous même la nommaient « grand'maman » ; et ce que grand'maman faisait ou disait, était toujours bien.

02

En été, elle se levait à quatre heures ; en hiver, à cinq. Son premier soin était de se signer, de baiser la petite croix, suspendue au chapelet qu'elle portait toujours sur elle, ou qu'elle mettait sous sa tête en se couchant. Elle se levait, le nom de Dieu sur les lèvres. Aussitôt habillée, elle s'aspergeait avec de l'eau bénite, prenait son rouet, et filait en chantant les cantiques du matin. Elle ne pouvait plus dormir, la pauvre vieille, mais sachant comme le sommeil était doux, elle le souhaitait aux autres. Environ une heure après son lever, on entendait le bruit mesuré de ses pantoufles ; une porte s'ouvrait ; puis l'autre, et grand'mère paraissait dans la cour. Au même instant les oies se faisaient entendre dans la petite étable, les porcs grognaient, la vache beuglait, les poulets secouaient joyeusement leurs ailes, les chats accouraient à ses pieds. Les chiens s'élançaient de leur chenil ; en un saut ils étaient près d'elle ; assurément, si elle n'eût pas pris garde, ils l'auraient renversée elle-même, ou encore lui auraient fait tomber des mains le panier de paille, rempli des graines à leur usage. Tous les animaux aimaient grand'mère, qui de son côté les aimait aussi. Elle ne voulait pas voir que l'on fît mal, même à un vermisseau, car elle disait souvent : « Quand on doit tuer des animaux pour leur utilité, ou à cause du dommage qu'ils causent, tuons-les ; mais ne les tyrannisons jamais. » Les enfants n'avaient pas la permission de regarder tuer un poulet, par le motif qu'ils en auraient de la pitié, et que le poulet ne pourrait pas mourir.

Elle se fâcha une fois très-fort contre les deux chiens, Sultan et Tyrle. Mais il y avait de quoi. Ils avaient miné la terre sous la petite étable et étranglé en une nuit douze canetons qui étaient si

gentils à voir. Les bras de grand'mère lui tombèrent, quand elle ouvrit la porte de l'étable, et que l'oie, avec trois canards, seuls survivants, courait en dehors tout effrayée, et comme en se lamentant pour ces petits qu'on avait tués, et qu'elle avait couvés au lieu et place de leur inconstante et vagabonde mère. Dans le premier moment, grand'mère accusait la martre ; mais des traces l'eurent bientôt convaincue que c'étaient les chiens ! Elle ne pouvait en croire ses yeux. Mais oui ! C'étaient les chiens, ces gardiens fidèles, et ils s'avançaient encore pour la flatter ! Ce fut ce qui mit grand'mère en si grande colère : « Allez-vous-en, brigands ! Qu'est-ce que les canards vous ont donc fait ? Vous avez peut-être faim ! Non ? Vous n'avez pas faim, et c'est par pure méchanceté que vous l'avez fait. Partez loin de moi ; je ne veux plus vous voir ! » Et baissant la queue, les chiens regagnèrent lentement leur chenil. Pour elle, oubliant qu'il était encore grand matin, elle alla dans la chambre communiquer son grand chagrin à sa fille.

En la voyant entrer, pâle et toute en larmes, M. Proschek se prit à penser ou que des voleurs avaient pénétré dans la maison pendant la nuit, ou que Barounka était morte. Mais quand il apprit de quoi il s'agissait, il se mit à sourire. Que lui faisaient à lui quelques canards de plus ! Ce n'était pas lui qui les faisait couver ; il ne les voyait pas sortir de l'œuf ; il ne savait pas comme ils étaient charmants à voir nager, en cachant leurs petites têtes dans l'eau, ou y voguant avec leurs petites pattes en dessus. Pour M. Jean, la perte n'était que de quelques rôtis. Il fallait pourtant une satisfaction à la justice ; il prit un fouet et sortit pour en donner aux chiens leur part en souvenir. À ce bruit venant du dehors, grand'mère se boucha les oreilles, mais en se pensant : « C'est nécessaire pour qu'ils ne le fassent plus. » Une

heure, deux heures se passèrent sans que les chiens reparussent. Il lui fallut aller voir si on ne leur avait pas fait trop de mal. « Ce qui est fait est fait ; et ce ne sont, après tout, que des animaux ! » se disait-elle à elle-même, en regardant dans les chenils. Les chiens se mirent à hurler lamentablement, la regardant tristement et se traînant à ses pieds. « Vous en avez regret à présent, n'est-ce pas ? C'est ce qui arrive aux mauvais sujets. Ne l'oubliez jamais ! » Et les chiens ne l'oublièrent pas. Car dès qu'ils apercevaient des canards dans la cour, ils en détournaient les yeux ou préféraient s'éloigner ; ce qui leur regagna la faveur de grand'mère.

Après avoir pris soin de la volaille, elle allait réveiller les servantes, quand elles n'étaient pas encore debout. À six heures sonnant, elle s'avançait vers le lit de Barounka, la touchait légèrement au front, car elle disait que l'âme se réveille alors tout de suite — et lui disait doucement : « Lève-toi, ma chère, lève-toi ! il en est déjà temps. » Elle l'aidait à s'habiller, et allait voir, dans la chambre voisine, si les petits étaient déjà éveillés ; si l'un ou l'autre ne dormait plus et restait pourtant au lit, elle lui disait : Lève-toi vite ; le coq chante depuis longtemps, et tu dors encore ! Est-ce que tu n'en as pas honte ? Elle aidait les enfants à se laver, mais elle ne savait pas les habiller. Elle ne comprenait rien à ces petits habits, où il y avait tant de boutons et d'agrafes ; qu'en devait-elle faire ? ce qui appartenait au devant elle le tournait ordinairement par derrière. Quand ils étaient habillés, elle s'agenouillait avec eux devant l'image du Christ bénissant les enfants, récitait la prière du Notre-Père, etc. ; puis, on se rendait au déjeûner.

Quand il n'y avait pas trop à faire dans le ménage, grand'mère restait, en hiver, assise dans sa petite chambre et devant son rouet ; mais, en été, elle se tenait, avec son fuseau, dans la cour, sous le tilleul ou au verger ; ou encore elle sortait avec les enfants pour faire un tour de promenade. Chemin faisant, elle cueillait des plantes qu'elle faisait sécher à la maison et qu'elle tenait en réserve pour le besoin. Elle en cueillait principalement jusqu'au jour de Saint Jean-Baptiste, et de bon matin, quand il y avait encore de la rosée — « C'étaient, disait-elle, les meilleures. Quelqu'un venait-il à tomber malade, grand'mère avait tout de suite quelque racine ou quelque herbe prête, et de sa vie elle n'eut besoin de médecin.

Une vieille femme des montagnes des Géants lui apportait tous les ans des herbes, dont elle avait le plus grand soin, et achetait une grande quantité. La vieille revenait chaque année en automne à jour fixe, et elle passait une nuit et une journée à la Vieille-Blanchisserie, où on la traitait au mieux. Les enfants recevaient alors un petit paquet d'ellébore pour éternuer ; à madame Proschek elle donnait de la mousse odorante ; de plus, la vieille racontait toute la soirée aux enfants des histoires de Ribrtzoul ; quel rusé gamin c'était, et quels tours il faisait dans les montagnes ; elle peignait aux enfants les terreurs, quand Ribrtzoul va voir sa Catherine qui est princesse, et qui demeure sur une montagne appelée aussi Catherine. Cette princesse ne supporte pas longtemps la présence de Ribrtzoul : elle le chasse de chez elle, et il verse tant de larmes que tous les ruisseaux en débordent. Mais quand elle l'appelle auprès d'elle, il en ressent une joie si vive, il a une telle hâte d'arriver qu'il abat, renverse, détourne tout ce qui lui fait obstacle ; qu'il brise les arbres qui se trouvent sur son chemin, précipite les pierres du haut des montagnes, emporte les

toits des maisons ; en un mot, partout où il passe, tout est anéanti comme par une permission divine.

L'herboriste apportait tous les ans les mêmes racines et les mêmes histoires ; mais elles paraissaient toujours nouvelles aux enfants qui se réjouissaient beaucoup de son arrivée. Aussi quand les premiers colchiques fleurissaient à la prairie, ils disaient : « Ah ! la vieille des montagnes va venir bientôt » ; et si elle était en retard de quelques jours, grand'mère de dire : « Qu'est-il donc arrivé à la vieille ? serait-elle malade, ou morte peut-être ? » Et on en parlait aussi longtemps qu'elle ne paraissait pas dans la cour, son panier sur le dos.

Grand'mère faisait quelquefois avec les enfants de longues promenades à la vénerie, au moulin, dans les bois, où retentissait le chant des oiseaux et où l'on se trouvait si bien de s'asseoir sous les grands arbres ; là où croissaient tant de muguets odorants, de primevères, d'hépatiques, de lychnis, de touffes entières de daphnés et le beau lis sauvage. La pâle Victoire leur apportait toujours ce lis, quand elle les voyait cueillir des fleurs et en faire des bouquets ; car elle était toujours pâle, mais ses yeux noirs brillaient comme deux escarboucles ; ses cheveux noirs flottaient en désordre autour de son visage, où la douleur avait laissé des traces ineffaçables ; elle n'était jamais bien mise, et elle ne parlait jamais la première. Un grand chêne s'élevait à l'entrée de la forêt ; Victoire s'y tenait debout des heures entières, regardant fixement vers la digue. Quand venait le crépuscule, elle descendait lentement jusqu'à la digue, s'y asseyait sur une souche couverte de mousse, regardait du côté de l'eau et chantait bien longtemps et bien avant dans la nuit. « Mais grand'mère, » demandaient les enfants, « pourquoi Victoire n'a-t-elle pas de beaux ha-

bits, pas même le dimanche ? Et pourquoi ne parle-t-elle jamais ? »

« Parce qu'elle est folle. »

« Et qu'est-ce donc qu'être fou ? » demandaient encore les enfants.

« C'est quand on a le sens troublé. »

« Et qu'est-ce qu'on fait donc, quand on a le sens troublé ? »

« Vous en avez un exemple : Victoire ne parle à personne ; sa robe est toujours déchirée, et elle demeure au bois dans une grotte, l'hiver comme l'été. »

« Et la nuit aussi ? » demandait Guillaume.

« Et sans doute aussi. Vous l'entendez bien chanter à la digue jusque dans la nuit ; puis, elle va se coucher dans sa grotte. »

« Et n'a-t-elle pas peur des feux follets et de l'homme qui vit dans les eaux ? » demandaient les enfants, avec grand étonnement.

« Mais il n'existe pas d'ondin, » dit Barounka, « c'est papa qui l'a dit. »

En été, Victoire venait bien rarement près d'une maison ; mais, en hiver, elle approchait comme la corneille, frappait à la porte ou à la fenêtre en tendant la main ; puis, après avoir reçu un morceau de pain ou autre chose, elle s'en allait silencieusement.

Quand les enfants eurent vu, sur la neige gelée, la trace sanglante des pieds de Victoire, ils coururent après elle en criant :

« Viens chez nous, Victoire ! maman te donnera des souliers de feutre bien chauds, et tu pourras rester chez nous. » Mais Victoire ne se retournait même pas, et courait vers la forêt.

Pendant les belles soirées d'été, quand le ciel était clair, et que les étoiles brillaient au ciel comme des diamants, grand'mère s'asseyait avec les enfants sous le tilleul dans la cour. Tant qu'Adèle fut petite, elle la tenait sur ses genoux ; Barounka et les garçons restaient debout autour d'elle. Il ne pouvait en être autrement ; car quand grand'mère commençait une histoire, tous la regardaient fixement, pour n'en pas perdre une parole. Elle leur parlait des bons anges, qui sont au ciel et distribuent la lumière aux hommes ; des anges gardiens, qui protègent les enfants dans toutes leurs voies, se réjouissent, quand ils sont bons, mais qui pleurent, quand ils n'obéissent pas. Les enfants tournaient leurs yeux vers le ciel, où des millions de petites lumières, de nébuleuses, d'étoiles claires et grandes, brillaient des plus belles couleurs.

« Laquelle de ces petites étoiles est donc la mienne ? » demanda un soir Jean.

« Le bon Dieu seul le sait. Mais penses-tu qu'il serait bien possible de la trouver entre ces millions d'étoiles ? » lui répondit grand'mère.

« Et à qui appartiennent ces belles étoiles, qui brillent tant ? » demanda Barounka.

« Elles appartiennent, répondit-elle encore, à ceux que Dieu aime spécialement, à ces élus de Dieu qui ont fait beaucoup de bonnes œuvres et qui n'ont jamais fâché le bon Dieu. »

« Mais, grand'mère, » demanda à nouveau Barounka, en entendant retentir, du côté de la digue, les tristes accents d'une chanson incohérente, « Victoire a-t-elle aussi une étoile ? »

« Oui, et c'est une nébuleuse. Mais à présent, il faut aller vous coucher ; il est déjà temps, » ajouta-t-elle, comme il se faisait déjà assez obscur. Elle récita avec eux la prière : « Ange de Dieu, mon fidèle gardien ! » leur donna à tous de l'eau bénite, et les mit dans leurs petits lits. Les plus jeunes s'endormirent dans l'instant ; mais Barounka appela grand'mère auprès de son lit : « Asseyez-vous auprès de moi, grand'mère, je ne peux pas m'endormir. » Et grand'mère de prendre la main de sa petite-fille dans la sienne, et de dire avec elle des prières jusqu'à ce qu'elle eût fermé les yeux.

Grand'mère allait se coucher ordinairement à dix heures. C'était le moment où ses yeux s'appesantissaient, et où était terminée la tâche qu'elle s'était imposée dès le matin. Avant de se coucher, elle allait encore partout regarder si tout était fermé : elle appelait les chats et les enfermait au grenier, pour qu'ils ne pussent venir dans la chambre des enfants, et peut-être les étouffer ; elle arrosait chaque étincelle dans le poêle, et préparait sur la table des allumettes et le briquet. Avait-on la crainte d'entendre le tonnerre gronder dans la nuit, elle préparait un cierge bénit, enveloppait une miche de pain d'un morceau de toile blanche, et la déposait sur la table en disant aux servantes : « N'oubliez pas qu'en cas d'incendie ce qu'il y a de plus pressant à prendre dans les mains, c'est le pain ; et alors, on n'est plus étourdi ! »

« Mais, grand'mère, la foudre ne tombera pas sur notre maison ! » disaient les domestiques. Leur réflexion n'était point

agréée :

« C'est le bon Dieu seul qui sait ce qui arrivera, et ce que vous ne pouvez savoir. On ne peut jamais prendre trop de précaution. Souvenez-vous-en ». Quand tout était en ordre, elle s'agenouillait devant le crucifix, faisait ses prières, s'aspergeait, elle et Barounka, encore une fois avec de l'eau bénite, mettait son chapelet sous son coussin et s'endormait dans le Seigneur.

03

Si quelqu'un d'accoutumé à la vie bruyante des grandes villes était descendu dans la vallée qu'habitait la famille Proschek, il aurait pu se penser : « Comment ces personnes peuvent-elles vivre ici toute l'année ? Je voudrais n'y rester qu'aussi longtemps que les roses y fleurissent. Mon Dieu ! quelles jouissances peut-on avoir ici ? » Et il y avait pourtant assez de joies, et en été, et en hiver ! Sous cet humble toit demeuraient le contentement et l'amour, qui n'étaient troublés que par les circonstances, soit du départ de M. Proschek pour la capitale ; soit par la maladie de quelque personne de la maison.

Le bâtiment n'était pas grand, mais fort joli. Autour des fenêtres, qui donnaient sur le levant, s'enlaçaient des ceps de vigne ; devant les fenêtres, était situé un petit jardin planté de roses, de violettes, de réséda, entre les planches de salade et de persil, et avec divers menus légumes encore. Au nord-est se trouvait un verger, derrière lequel un pré s'étendait jusqu'au moulin. Un grand et vieux poirier était planté tout près du bâtiment, élargissant ses branches par-dessus le toit, sous lequel des hiron-

delles avaient construit leurs nids. Au sud-ouest était un plus petit bâtiment d'exploitation, derrière lequel s'étendait une haie de broussailles et de buissons formant clôture jusqu'en haut de la digue. Au milieu de la cour était un tilleul ; et sous le tilleul, un banc. Deux chemins conduisaient autour du bâtiment : un chemin de voiture par lequel on pouvait arriver, le long de la rivière, jusqu'à la ferme de Riesenbourg et à la Montagne Rouge ; que si l'on se dirigeait vers le bas du moulin, et en suivant le cours de la rivière, on arrivait à la petite ville la plus voisine, distante d'environ une lieue. Cette rivière s'appelle la sauvage Oupa ; elle sort des montagnes des Géants, par-dessus les pentes du terrain et les rochers ; serpente et se précipite à travers d'étroits vallons jusque dans la plaine, d'où elle va, sans obstacle, se verser dans l'Elbe, entre une rive verdoyante et basse d'un côté, et une autre élevée, plantée d'arbres divers. Au-devant du bâtiment, et tout près du petit jardin, était un trottoir, au long de la rigole que le meunier avait pratiquée de la digue au moulin.

Un petit pont sur la rigole conduisait du corps de logis vers le côté où se trouvaient un grand four et le séchoir. Quand en automne les claies, au séchoir, étaient couvertes de prunes et de poires, on voyait très-souvent Jean et Guillaume traverser le petit pont ; mais ils prenaient bien garde à ne pas être aperçus de leur grand'maman ; précaution qui ne leur servait guère. Car en entrant au séchoir, elle voyait bien tout de suite où il manquait quelque chose, et devinait que les deux garçons avaient passé près des fruits secs. « Jean, Guillaume, venez ici ! » leur criait-elle en descendant. « Il me semble que vous avez pris des prunes ? »

« Non, grand'mère, » répondaient les deux petits garçons en rougissant.

« Ne mentez pas ! » répliquait grand'mère en les menaçant. « Ne savez-vous pas que Dieu vous entend ? » Et les garçons se taisaient, comme si grand'mère savait tout. Les enfants étaient bien surpris qu'elle sût tout et qu'elle les eût sur-le-champ devinés. Ils n'eurent plus le courage de rien dissimuler devant elle. Quand, en été, il faisait très-chaud, elle leur enlevait les habits et les menait, en chemise, se baigner dans la rigole ; mais il fallait que l'eau ne leur montât qu'aux genoux ; autrement elle aurait eu peur qu'ils ne se noyassent. Elle s'asseyait aussi avec eux sur l'étroit lavoir, établi dans l'eau pour aigayer du linge, et elle leur permettait de baigner leurs petits pieds et de jouer avec les petits poissons, qui, sous leurs yeux, disparaissaient comme des flèches. Au-dessus de leurs têtes se courbaient des aunes et des saules ; les enfants aimaient à cueillir de petites baguettes pour les jeter dans la rigole et regarder comment l'eau les emportait.

« Il vous faut jeter la baguette au milieu du courant, car à rester trop près du bord, elle s'y trouve retenue par toute herbe qu'elle frôle en passant. » Telle était la leçon de grand'mère.

Et alors Barounka de cueillir une baguette, de la jeter au milieu du courant, et, si elle la voyait suivre le fil de l'eau, de demander à grand'mère :

« Que deviendra la baguette, quand elle aura flotté jusqu'aux vannes, sans pouvoir passer plus loin ? »

« Elle peut y passer, lui affirma Jean ; ne te souviens-tu pas comment, la semaine dernière, j'ai jeté une baguette à l'eau devant les vannes ? Elle tourna et se retourna plusieurs fois ; mais,

tout d'un coup, la voilà sous les abées et sur les roues ; et avant que j'aie eu le temps de dépasser le moulin, elle reparaissait dans l'étang et flottait vers la rivière.

« Et où se dirigera-t-elle ensuite ? » demanda Barounka à grand'mère.

« Du moulin, elle ira vers le pont de Zlič ; du pont, sous les côtes, à la digue en bas ; autour de la colline du teinturier et à la brasserie ; et sous le rocher, elle passera entre les grandes pierres et sous l'école que vous fréquenterez l'année prochaine. De l'école, elle continuera ; par-dessus la digue, vers le grand pont ; puis elle passera à travers les prairies et vers Zvole ; et de Zvole, à Jaroměř dans l'Elbe.

« Et où flottera-t-elle ensuite, grand'mère ? » demandait toujours la fillette.

« Elle voguera bien loin dans l'Elbe, jusqu'à ce qu'elle arrive en mer. »

« Ah ! Jusqu'en mer ! Et où est, et comment est donc la mer ? »

« Ah ! mes enfants, la mer est large et longue ; et le chemin qui y mène est cent fois plus long que celui qui nous conduit à la ville, » leur répondit grand'maman.

« Et qu'est-ce que ma baguette y deviendra ? » demanda Barounka tristement.

« Les ondes la berceront, puis la rejetteront sur le rivage. Beaucoup de monde, et aussi des enfants, se promèneront sur ce rivage, et quelque petit garçon ramassera la baguette en disant :

“D’où viens-tu, petit flotteur ? Qui t’a mis sur l’eau. Assurément une petite fille qui était assise auprès du bord, bien loin d’ici ! c’est elle qui t’a cueilli et mis à l’eau.” Et le petit garçon portera la baguette à la maison, et la plantera dans le jardin ; elle deviendra un bel arbre, les oiseaux s’y reposeront en chantant, et l’arbre en frémira de joie. »

Barounka respira profondément, et toute entière à ses pensées, elle laissa tomber dans l’eau ses jupes que grand’mère fut obligée de tordre et de faire sécher. Le chasseur, qui passait justement par là, se moqua de Barounka, en l’appelant ondine : Mais Barounka le regarda sérieusement et dit : « Mais non : Il n’existe point d’ondines. »

Quand le chasseur passait, grand’mère lui disait toujours : « Entrez chez nous, monsieur notre compère ; on est au logis ! » et les garçons le prenaient par les mains et le conduisaient à la maison.

M. Proschek était heureux, lui, d’avoir un verre de bon vin à offrir à ses chers amis, et le chasseur était du nombre. Grand’-mère apportait aussitôt le pain et le sel ; puis, de ce qu’il y avait, pour lors, à la maison, et le chasseur oubliait bientôt qu’il avait voulu s’en retourner chez lui. Après être resté assis assez longtemps, il jurait contre son oubli, mettait son fusil sur l’épaule et s’en allait. Une fois dans la cour, il s’apercevait de l’absence de son chien. « Hector ! » criait-il, mais le chien ne venait point. « Où est donc ce maudit chien ! » criait-il encore, mais déjà tout fâché ; et nos jeunes gaillards allaient à sa recherche, tout en disant qu’il courait probablement quelque part avec leurs deux chiens, Sultan et Tyrl. Les garçons partis, le chasseur en attendant s’asseyait dans la cour, sous le tilleul. Finalement, quand il

était déjà en route, il s'arrêtait de rechef, et pour crier à grand'-mère : « Venez nous voir bientôt là-haut ; ma femme vous réserve des œufs de poules du Tyrol pour les faire couver ; elle vous attend depuis plusieurs jours déjà. » Le chasseur connaissait bien le côté faible des ménagères. Grand'mère répondait aussitôt par un signe de tête affirmatif et en disant : « Saluez votre femme de ma part, et lui dites que nous irons bientôt ! » C'était la manière dont, après chaque visite, se séparaient ces bons amis. Le chasseur passait près de la Vieille-Blanchisserie, sinon tous les jours, du moins tous les deux jours, et cela toute l'année.

Une autre personne qu'on pouvait rencontrer, chaque jour aussi, vers les dix heures du matin, sur la chaussée de la Blanchisserie, c'était le meûnier. Il prenait ce temps pour aller constater l'état de la vanne, en amont du bâtiment, près de la digue. Grand'mère disait de ce maître meûnier, ou de père meûnier, comme on l'appelait communément, que c'était un très-honnête homme, mais bien un peu farceur.

C'est que le père meunier aimait bien taquiner et plaisanter un peu ; pour lui-même, il ne riait que peu, et encore du bout des dents. Ses yeux regardaient, sous d'épais sourcils, fort joyeusement dans le monde. Il était de moyenne taille, mais fort. Il ne portait, de toute l'année, des pantalons que de couleur blanchâtre, ce qui causait l'étonnement des garçons ; mais le maître meûnier leur avait dit une fois que c'était la couleur de toute la meûnerie. On lui voyait en hiver une pelisse longue et des bottes fortes ; en été, une jaquette bleue, des pantalons blancs, et des pantoufles.

En semaine, il avait la tête couverte d'un bonnet peu élevé et en peau d'agneau ; ses pantalons étaient toujours relevés, qu'il fît

sec ou de la boue ; il n'y regardait pas ; et personne ne le voyait non plus sans sa tabatière à la main. Aussitôt que les enfants l'apercevaient, ils couraient à sa rencontre lui souhaiter le bon jour, et l'accompagnaient à la vanne. En chemin, père meûnier taquinait ordinairement Jean et Guillaume, en demandant à l'un s'il savait où le pinson perche avec son nez ? et « s'il savait où est bâtie l'église d'un bœuf ? » Ou bien, il demandait à Jean s'il pouvait calculer combien coûterait un petit pain blanc d'un kreutzer, supposé que le boisseau de froment coûtât dix florins. Et quand le garçon tout en riant lui répondait juste, il disait : « Allons ! Je vois déjà que tu es un fin merle et qu'on pourrait déjà faire de toi le maire de Cramolna). Il offrait toujours aux garçons une prise de tabac, et quand ils éternuaient beaucoup, il les plaisantait. Si c'était Adèle qui apercevait le père meûnier, elle se réfugiait derrière les jupes de sa grand'maman ; elle ne savait pas encore bien parler, et maître meûnier l'agacait sans cesse pour lui faire répéter après lui, très-vite, et trois fois coup sur coup, des mots qu'elle ne pouvait encore prononcer. Je crois que la pauvrette en avait jusqu'aux larmes, tant monsieur le meûnier la fâchait. Pour l'apaiser, il lui apportait souvent un panier de fraises ou de noisettes, ou quelque autre friandise. Et quand il voulait s'insinuer dans son amitié, il l'appelait, « Petite linotte. »

C'était vers la tombée de la nuit que passait, aussi tous les jours, près de la Vieille-Blanchisserie, un homme surnommé le grand Moïse. Il était garde seigneurial, grand comme une perche et d'un regard sombre ; sur son épaule, il portait un sac. La servante Betka avait dit aux enfants qu'il mettait dans son sac les enfants désobéissants, et dès ce moment, les enfants restèrent comme pétrifiés, à la vue de ce grand Moïse. Grand'mère défendit à la servante de dire choses pareilles aux enfants ; mais quand

l'autre servante, Ursule, lui eut communiqué que Moïse avait les doigts crochus, grand'mère laissa dire Betka. Ce Moïse ne devait point être honnête, et les enfants en eurent toujours grand'peur, quoiqu'ils fussent persuadés qu'il ne fourrait pas les enfants dans son sac.

En été, quand les seigneurs résidaient à leur château, les enfants voyaient souvent la belle princesse, montée à cheval, et suivie d'un cortège de nobles seigneurs. Un jour que le meûnier l'aperçut, il dit à grand'mère : « Voici qui me revient comme si je voyais paraître la verge de Dieu (la comète), traînant sa queue après soi ! »

« Oh ! c'est bien différent, mon père meûnier, » lui répondit grand'mère, la verge de Dieu annonce le malheur à la terre ; au lieu que, quand la princesse apparaît, c'est pour être bienfaisante aux hommes. »

Et lui, de faire tourner la tabatière entre ses doigts, comme une meule de moulin, selon son habitude, et tout en grommelant ; car il ne trouvait rien à répondre.

Christine, la fille de l'aubergiste voisin du moulin, venait aussi voir grand'mère, et tous les soirs. Elle était fraîche comme une rose, leste comme un écureuil, gaie comme un merle, et grand'mère l'aimait beaucoup pour sa franche gaîté.

Elle accourait pour passer un moment, ne fût-ce que pour dire un mot. Monsieur le chasseur et monsieur le meunier, quand ils passaient, s'arrêtaient aussi pour quelques instants ; madame la meûnière visitait aussi la Vieille-Blanchisserie ; mais il était plus rare qu'elle y apportât son rouet, pour filer en société de grand'mère. La femme du chasseur, avec sa petite enfant sur les bras,

arrivait aussi ; mais quand la femme de l'intendant du château devait faire à Madame Proschek l'honneur de venir la voir, celle-ci disait alors : « J'aurai de la visite aujourd'hui ! »

Grand'mère sortait toujours avec les enfants ; elle n'avait pas le courage de ne pas aimer quelqu'un ; cependant la femme de l'administrateur ne lui plaisait pas, parce qu'elle se faisait trop grande dame. Dans les premiers temps de son séjour chez sa fille, deux autres dames vinrent avec l'intendante faire visite à M Proschek, alors absente. Grand'mère les invita à s'asseoir, apporta le pain et le sel, et pria ces dames, avec sa sincérité ordinaire, de vouloir bien se servir ! Les nobles dames la remercièrent en faisant la moue et lui dirent qu'elles ne mangeraient point ; mais tout cela d'un air qui voulait dire : « Pauvre femme du commun ! Et quelle idée avez-vous donc de nous ? — Que nous ne serions que des gens à considérer tant bien que mal ? » Madame Proschek qui survint eut bien vite remarqué que grand'mère avait commis une faute contre les us du grand monde ; aussi demanda-t-elle à sa mère, après le départ de ces dames, de ne plus offrir le pain et le sel à ces sortes de personnes, accoutumées qu'elles étaient à de meilleures choses.

« Sais-tu bien, Thérèse, » lui répondit grand'mère un peu animée, « que celui qui n'accepte pas le pain et le sel chez nous n'est pas digne que je lui offre une chaise ? Mais fais tout selon ta volonté ; car je ne comprends rien à vos nouveautés. »

Parmi les hôtes qui venaient, une fois par an, à la Vieille-Blanchisserie se trouvait en première ligne Vlach, le marchand ; il arrivait toujours avec une petite voiture attelée d'un seul cheval, et qui n'était chargée que de douceurs. C'étaient des amandes, des citrons, des oranges, des savons fins et chers, des parfums, des

raisins secs, des figues. M Proschek achetait beaucoup de tout cela au printemps et en automne, et M. Vlach offrait toujours aux enfants un cornet rempli de plusieurs de ces douceurs. Grand'-mère qui en concevait grand'joie se plaisait à répéter : « Ce monsieur Vlach est fort poli ; la seule chose qui me déplaise en lui, c'est qu'il parle trop ! »

Grand'mère aimait mieux entrer en affaires avec le marchand d'huile, qui venait aussi deux fois par an ; elle lui achetait toujours une petite bouteille de baume de Jérusalem pour les blessures, et ajoutait à l'argent un grand morceau de pain.

Elle saluait avec son aimable franchise le rattacheur de vaisselle et le marchand juif ; car c'était toujours les mêmes qui venaient, comme des habitués, dans la famille. Mais s'il survenait, une fois dans l'année, que des bohémiens vagabonds parussent dans le verger, grand'mère s'en montrait fort effrayée. Elle leur portait bien vite à manger au dehors, disant qu'il valait mieux leur faire la conduite jusqu'à la bivoie.

Mais de tous ces visiteurs, le plus aimé des enfants, comme de toute la famille, était un monsieur Beyer, chasseur de Marschendorf, dans les montagnes des Géants. Il en descendait à tous les printemps en sa qualité d'inspecteur du flottage des trains de bois ou brelles qui descendaient la rivière d'Oupa.

M. Beyer était un grand, sec, qui n'était qu'os et muscles. Il avait le visage oblong et bruni par le soleil ; les yeux, grands et clairs : le nez long et un peu arqué ; les cheveux châtains, et les moustaches longues. Le chasseur de Riesenbourg était fort ; il avait les joues colorées, portait de petites moustaches et il était toujours soigneusement peigné. M. Beyer portait, partagés au-

dessus du front, des cheveux qui, par derrière, lui tombaient jusque sur le collet. C'est ce que les enfants eurent tout de suite remarqué. Le chasseur de Riesenbourg avait la démarche aisée, tandis que M. Beyer semblait passer par-dessus des abîmes. Celui de Riesenbourg ne portait pas de bottes qui dépassassent la hauteur des genoux ; il avait un plus beau fusil avec une meilleure courroie et une plus belle gibecière ; son bonnet était orné de plumes de geai. L'habit de M. Beyer était assez usé ; la bandoulière de son fusil très-forte, et il portait au chapeau des plumes d'autour, de milaneau et d'aigle.

Tel fut l'aspect sous lequel se présenta M. Beyer. Mais à peine les enfants l'eurent-ils vu qu'ils l'aimèrent ; et grand'maman affirmait que les enfants et les chiens reconnaissent tout de suite qui les aime. Elle avait donc bien deviné cette fois. M. Beyer, lui aussi, aimait beaucoup les enfants ; son favori était Jean, le dissipé Jean, dont on disait que c'était un lucifer. M. Beyer disait au contraire qu'on en ferait un bon garçon, et que, s'il voulait devenir chasseur, il le prendrait volontiers chez lui.

Le chasseur de Riesenbourg qui venait toujours aussi à la Vieille-Blanchisserie, quand s'y trouvait son frère des montagnes, disait : « Oh ! quant à ça, s'il veut devenir chasseur, je le prendrai chez moi ; d'ailleurs, mon fils François deviendra, lui aussi, chasseur. »

« Mais, frère, ce n'est pas le plan. Ici, il aurait la maison natale au bout des dents. Or, il vaut beaucoup mieux qu'un jeune homme apprenne au loin les difficultés de son état ; et vous autres, chasseurs d'en bas, vous ne savez pas ce que c'est que d'avoir du mal. » Et ce forestier se mettait à retracer les peines attachées à son état : il parlait des vents et des tourbillons, soule-

vés en hiver, des chemins escarpés, des abîmes, des gigantesques avalanches amoncelées par la violence du vent, et aussi des brouillards. Il racontait combien de fois sa vie avait été en danger, quand son pied avait glissé sur un escarpement ; combien de fois il s'était égaré, et comment il avait dû marcher deux et trois jours, sans rien manger, sans savoir où il se trouvait, ni s'il pourrait sortir de son labyrinthe. « Mais vous, ici en bas, ajoutait-il, vous ne savez pas non plus comme il fait beau en été dans les montagnes. Après la fonte des neiges, les vallées se parent de vertes couleurs ; les fleurs renaissent au plus vite ; les forêts sont toutes remplies de parfums et de chants. Or, tout ça reparaît tout-à-coup et comme par enchantement ; puis, c'est un plaisir de cheminer dans les bois pour se rendre à l'affût. En ce temps là, je monte, une ou deux fois par semaine, sur la montagne de glace, le Schneekoppe (4955 pieds), et quand je contemple, de là, le lever du soleil, ce monde divinement beau, étendu sous mes pieds, il me semble que je ne pourrais vivre sans mes montagnes ; et là, j'oublie tous les dangers passés.

Monsieur Beyer rapportait aux enfants de jolis cristaux, leur parlait des montagnes et des grottes où il les avait rencontrés ; il leur apportait aussi de cette mousse qui exhale un parfum de violettes et il se plaisait à leur parler du petit jardin de Riberçoul qui est de toute beauté, et où il avait pénétré un jour qu'il s'était égaré, par un terrible ouragan de neige, dans les montagnes. Pendant toute la journée que le chasseur passait chez eux, les garçonnets ne le quittaient pas d'un moment : ils allaient avec lui à la digue voir passer les trains de bois de flottage et marchaient avec lui sur les radeaux. Quand M. Beyer prenait congé d'eux le lendemain, ils se mettaient à pleurer et allaient avec grand'mère l'accompagner un bout de chemin. M Proschek lui remettait toujours

autant de provisions pour sa route qu'il pouvait en porter. « Allons, disait-il ; à l'année prochaine, si Dieu nous la donne, nous nous reverrons ; portez-vous bien ! » C'était toujours ainsi qu'il faisait ses adieux ; puis il s'éloignait à grands pas. Et les enfants parlaient pendant plusieurs jours des merveilles et des frayeurs des Monts des Géants, et de monsieur Beyer qu'ils se réjouissaient déjà de revoir le printemps suivant.

04

Outre les fêtes annuelles, c'étaient les dimanches qui étaient aussi particulièrement chers aux enfants. Ils n'étaient point, pour lors, réveillés par grand'mère, partie de très grand-matin pour la ville, afin d'entendre la messe. Leur mère et aussi leur père, s'il était pour lors à la maison, se rendaient à la grand'messe et emmenaient leurs enfants à la rencontre de leur grand'maman. Tout en l'apercevant de loin, ils couraient au-devant d'elle, comme s'ils ne l'avaient pas vue depuis un an. Grand'mère leur paraissait toujours un peu changée le dimanche ; son visage, plus clair, en paraissait encore meilleur ; puis, elle portait aussi des vêtements plus beaux ; des chaussures neuves et noires ; et sur la tête, un bonnet blanc qui, en arrière, s'arrangeait en ailes de pigeon ; la colombe en était si gentille qu'on aurait pu la croire vivante. Aussi enfants disaient-ils que grand'mère était extrêmement belle le dimanche.

En arrivant auprès d'elle, ils voulaient lui porter chacun quelque chose. Elle remettait à l'un son rosaire ; à l'autre, son fichu. Mais Barounka, en sa qualité d'aînée, portait toujours la pe-

tite gibecière. En la voyant passer aux mains de Barounka, les garçonnets poussaient des cris peu convenables ; ils voulaient savoir ce qu'elle contenait, et même y regarder ; toutes choses que Barounka ne voulait pas permettre. Elle était donc obligée de s'adresser à sa grand'mère, pour se défendre de ses frères. Mais voilà qu'au lieu de les gronder, grand'mère tirait de la petite gibecière des pommes ou autre chose qu'elle donnait aux enfants, et la paix était faite. Madame Proschek redisait bien tous les dimanches : « Je vous en prie, maman, ne leur apportez plus rien, » et tous les dimanches elle recevait pour réponse : « Il ne saurait se faire que je ne leur rapportasse rien. Mais nous, nous n'étions point meilleures en notre jeune temps » ; et tout restait comme auparavant.

Madame la meûnière cheminait ordinairement avec grand'mère et parfois aussi avec quelque autre personne de Žernov, le village le plus rapproché du moulin. Madame la meûnière portait une robe longue, une jaquette de satin et un bonnet relevé en argent. Sa petite taille, un peu bien prise, allait jusqu'à l'embonpoint ; ses yeux noirs avaient une expression très-vive, mais gaie ; son nez était petit et camus ; la bouche, avenante ; elle avait aussi double menton ; elle portait le dimanche un collier de perles ; et les jours ouvriers, des grenats ; son bras retenait un long panier rond, tressé en paille et rempli des épices dont elle avait besoin pour son ménage.

Derrière les femmes venait le meûnier, ordinairement accompagné d'un compère. S'il faisait très-chaud, il portait, au bout d'un bâton et par dessus son épaule, un habit de couleur grise. Les dimanches, ses bottes étaient luisantes et lui montaient à milieu des mollets ; elles étaient à houppes par le haut ce qui plai-

sait fort aux garçonnets. Sur la tête, il portait un bonnet très-élevé, fait de peau d'agneau. L'un des côtés était orné, du haut en bas, de nœuds ou cocardes bleues. Son compagnon était vêtu de la même manière ; seulement, son habit long, à plis par derrière, et avec garniture de boutons en plomb, était, non pas gris, mais vert, le gris étant la couleur préférée de père meûnier, parce que c'est la couleur des meûniers.

Les paroissiens qui allaient à la messe de dix heures, saluaient ceux qui revenaient de celle du matin. Parfois on s'arrêtait pour se demander les uns les autres comment ça allait ici ou là, et à Žernov et au moulin. Mais en hiver, il était rare qu'on rencontrât quelqu'un de Žernov allant à la messe à la petite ville, car le chemin qui y conduisait sur des pentes raides, était dangereux. Ils préféraient aller y assister à Studnitz ou à la Montagne-Rouge. Le chemin qui conduisait à ces deux villages était plus facilement praticable ; ce qui n'était pas le cas en été ; la route en était agréable aux vieux, et aux jeunes encore davantage. Celle qui conduisait par les prairies à la petite ville, était bien fréquentée le dimanche. Ici on voyait une vieillotte qui cheminait lentement, la tête couverte d'un fichu blanc ; et à ses côtés, marchait, en s'appuyant sur un bâton, un vieillard. Assurément qu'il devait être bien âgé, car il portait dans ses cheveux un peigne, dont la mode fort ancienne n'était restée qu'aux plus âgés de ces vieillards.

Les femmes étaient coiffées de bonnets blancs, disposés par derrière en façon de colombe ; les hommes, en bonnets de peau de mouton, marchant plus vite, les devançaient ; ils traversaient d'un pas rapide le long pont conduisant à l'autre rive. Des filles arrivaient, du haut de la côte en bas, et d'un pas qui dansait presque ; elles étaient lestes comme des biches ; et derrière elles,

arrivaient les garçons, vifs comme des cerfs. Ici, on aperçoit, à travers les arbres, une manche blanche ; là, se trouve retenu par les broussailles un ruban rouge, attaché à l'épaule ; plus loin, on voit le jaquet brodé à vives couleurs, d'un jeune garçon ; et il en est ainsi jusqu'à ce que toute cette gaie compagnie fasse son entrée sur le vert gazon.

Àson retour de l'église, grand'mère quittait sa robe des dimanches, en passait une de toile et faisait sa revue du ménage. Après le dîner, elle aimait à reposer sa vieille tête sur les genoux de Barounka, à se laisser chercher des cheveux vivants, qui, disait-elle, lui démangeaient beaucoup. Elle s'endormait ordinairement pendant l'opération, mais non pas pour longtemps. En se réveillant elle s'étonnait toujours de ce qu'elle se fût endormie, et disait : « Allons ! Je ne peux pas comprendre que mes yeux se soient fermés. » Dans l'après-midi, elle allait au moulin avec les enfants, comme si c'eut été chose convenue pour eux que ce passe-temps réjouissait fort ; puis, leur présence divertissait aussi beaucoup la fillette du moulin, nommée Marie, et qui était de l'âge de Barounka.

Devant la porte du moulin, entre deux tilleuls étaient érigée une statue de saint Jean Népomucène : La meûnière, quelque femme de Žernov et la jeune Marie se trouvaient habituellement assises sous ces tilleuls, le dimanche, dans l'après midi. Le meûnier s'y tenait debout devant elles, jouant avec sa tabatière qu'il tenait toujours entre ses doigts et leur racontant quelque histoire. Aussitôt qu'elle avait aperçu de loin grand'mère avec ses petits enfants, Marie s'élançait à leur rencontre pendant que son père en toilette ordinaire, en pantouffles, les pantalons retroussés, et en jaquette grise, s'en allait lentement derrière elle, et accompa-

gné de la femme de Žernov. Quant à la meûnière, elle rentrait vite au moulin, en vue de préparer quelque chose aux enfants, « afin qu'ils se tinssent un peu tranquilles, » ajoutait la bonne femme. Ils n'étaient pas encore arrivés qu'une petite table était déjà dressée sous les fenêtres, au jardin ou dans la petite île ; mais en hiver, dans la chambre. Sur la table étaient servis de bons gâteaux, du pain, du miel, et du lait ; puis, monsieur le meunier apportait, en plus, des fruits tout frais cueillis ; ou encore, si c'était en hiver, la meûnière revenait avec un panier de prunes et de poires sèches. La mode n'était pas encore devenue populaire de prendre le café et autres boissons analogues. On n'en servait que chez madame Proschek.

« C'est bien aimable à vous, grand'mère, d'être venue, » lui disait la meûnière, en lui offrant une chaise. « Je ne sais pas comment je pourrais passer le dimanche si vous n'arriviez pas ; il me semblerait que ce n'est point dimanche. Mais à présent, mangez de ce que le bon Dieu nous a donné ! »

Grand'mère ne mangeait que peu, et demandait aussi à la meûnière de ne pas servir tant de choses aux enfants ; mais cette grassouillette personne ne faisait que rire de la demande et en disant : « Vous êtes âgée, et je ne suis pas surprise que vous mangiez si peu ; mais les enfants, eux, mon Dieu ! ils ont des estomacs de canards. Vous demanderez à notre Marie, aussi souvent que vous voudrez, si elle désire manger ; et elle vous répondra, tout aussi souvent, qu'elle est en appétit. » Les enfants souriaient, et trouvaient que madame la meûnière avait, certes, bien raison.

Après qu'elle leur avait remis à chacun un gâteau, ils s'en allaient derrière la grange, où grand'mère était persuadée qu'ils se

trouvaient en sûreté. Là, ils jouaient à différents jeux, à la balle, au cheval, aux couleurs etc. Plusieurs camarades, et toujours les mêmes, les y attendaient ; c'étaient six enfants, l'un plus petit que l'autre comme sont les tuyaux d'orgue. C'étaient des enfants de la maison où l'on brise le lin, au-dessus de l'auberge. Quand le vielleur était arrivé au village avec sa femme et ses enfants, l'aubergiste leur avait fait bâtir une petite chaumière, comprenant une chambre et une cuisine. Leur père allait dans les environs avec sa vielle ; et la mère, qui restait à la maison, lavait et raccommodait les habits et le linge des enfants, ou travaillait en journée chez le monde, pour la nourriture. Ils ne possédaient rien que ces six petits pandours comme les appelait leur père et ce peu de musique. Mais à part cela, on ne remarquait pas si fort la misère, non plus que sur leurs parents. Les enfants avaient les joues rouges comme des abécédaires ; et tels étaient l'odeur et le fumet qui s'échappaient parfois de la chaumière que les passants en prenaient de l'appétit et auraient bien voulu manger de ce qu'ou y faisait cuire. Et quand les enfants en sortaient, la bouche grasse et luisante, les voisins se demandaient : « Qu'est-ce donc que la femme de Kudrna a fait rôtir ? »

C'est pourquoi un jour que Marie revenait de chez les Kudrna, elle rapporta à sa mère que la femme de Kudrna lui avait donné un morceau de lièvre si appétissant qu'elle ne pouvait pas même le dire. Il avait juste le goût de l'amende.

« Un lièvre ? » se pensa la meûnière ; « où l'auraient-ils bien pris ? Kudrna n'irait peut-être pas braconner ! Il se ferait un mauvais parti. »

L'aînée de ses enfants, Cécile, était venue aussi au moulin. La fillette avait toujours un enfant sur ses bras, parce qu'il en venait

toujours un de plus, chaque année, dans la famille. La meunière lui posa tout aussitôt la question : « Qu'aviez-vous donc de si bon pour votre dîner d'aujourd'hui ? » — « Rien, rien que des pommes de terre, » répondit Cécile. — « Quoi ? Rien que des pommes de terre ? Mais Marie m'a dit que ta maman lui avait donné un morceau de lièvre et qu'il était si bon ! ! »

« Ah, ce n'était pas du lièvre, madame la meunière ; c'était un morceau du chat que papa a reçu au village de Montagne-Rouge. Et puis, nous avions des écureuils. Il avait rencontré un jeune chasseur qui portait trois écureuils qu'il avait tirés pour un hibou, et il le pria de les lui donner, parce qu'il avait entendu dire que les écureuils ont la chair très-bonne, ne se nourrissant que de noisettes. Le jeune homme les lui a donnés en disant qu'il avait bien raison. Et papa les a apportés et dépouillés. Maman nous les a fait cuire, en y ajoutant des pommes de terre, de sorte que nous eûmes ainsi un dîner excellent. Quand Marie est venue chez nous, notre mère lui en a donné aussi un morceau. Dernièrement, maman nous a rapporté quelque chose de la basse-cour. La fille de chez M. l'intendant avait étouffé une oie pour l'avoir emboquée trop vite. Il a fallu lui couper le cou. Mais madame n'en a pas voulu ; elle l'a donnée à maman, et c'est ainsi que nous avons de la viande pour plusieurs dîners et de la graisse pour longtemps. »

Mais la meûnière interrompant la fillette : « Va-t'en ! va-t'en ! » lui dit-elle « j'en ai déjà le frisson de ce que tu dis là ! Et toi, Marie, ma méchante fille, ne t'avise plus jamais de manger du lièvre dans la famille Kudrna. Va te laver tout de suite, et ne m'apporte rien que tes mains aient touché. » Et ce fut ainsi que s'exprima la meûnière, en mettant Cécile à la porte.

Marie se prit à pleurer, tout en assurant à sa mère que le lièvre était bon ; mais la meûnière se mit à cracher coup sur coup. Le meûnier arriva et apprenant ce qui s'était passé, il tourna la tabatière entre ses doigts en disant : « Pourquoi vous tant fâcher, ma chère femme ? Qui sait ? Marie en deviendra peut-être plus grasse ! On ne dispute pas des goûts. Qui sait si moi-même je ne mangerais pas de l'écureuil ? »

« Allez-vous en avec toutes vos sornettes et ne me dites pas des choses pareilles ! » fit la meûnière fâchée.

Mais son mari cligna de l'œil et se prit à sourire.

Ce n'était pas que la meûnière, c'était aussi d'autres personnes qui avaient pris en dégoût la famille Kudrna. On ne leur aurait pas touché la main et pour le seul motif qu'ils mangeaient des écureuils dont personne ne veut. Mais pour les enfants, il leur était parfaitement indifférent que ceux de Kudrna eussent eu à dîner des pâtés de faisans plutôt que des corneilles, il leur suffisait de les retrouver derrière la grange pour jouer avec eux. Ils partageaient fidèlement avec eux aussi leurs gâteaux et tout ce qu'ils avaient, et cela uniquement pour leur faire plaisir. Cécile, qui avait déjà dix ans, donnait d'abord un peu de son gâteau au petit enfant qu'elle tenait sur les bras ; puis, après l'avoir déposé sur le gazon, elle jouait avec les autres ; ou bien encore faisant de petits ouvrages de vannerie, elle tressait des chapeaux pour les garçonnets, de petits paniers pour leurs sœurs. Quand les enfants avaient joué jusqu'à en être fatigués, tout leur écheveau, bien emmêlé rentrait dans la cour, et déjà Marie criait de loin à sa mère que tous avaient une faim terrible. La meunière qui n'en était pas étonnée leur donnait à manger à tous, même à ceux pour qui elle avait ressenti du dégoût. Le meûnier, pour la contrarier un peu,

se faisait un malin plaisir de lui redire à la vue des enfants de Kudrna : « La poitrine me fait si mal. Comment donc, Cécile, n'avez-vous pas un morceau de lièvre à la maison ? Ça me guérirait peut-être… tu pourrais… »

Mais la meûnière crachait et s'en allait. Alors grand'mère, menaçant du doigt le meûnier, lui disait : « C'est bon ! C'est bon ! Vous en faites un de farceur. Si j'étais la meûnière, je ferais, ma foi ! cuire une corneille, et je vous la servirais avec des pois verts ! » Le meûnier retournait sa tabatière entre ses doigts, clignait d'un œil, et reprenait son air malicieux.

Quand les anciens étaient assis dans le petit jardin, le maître-garçon du moulin venait aussi s'y établir auprès d'eux ; et là, on s'entretenait de la messe du matin, du sermon, des annonces faites au prône ; on nommait ceux pour qui le prêtre avait récité des prières ; on disait qui l'on avait vu à la messe ; puis on parlait des semailles, des inondations, de la grêle, du tissage et du blanchissage du linge ; de la réussite du lin de l'année. On finissait par les gendarmes de Kramolna et la gazette criminelle. Le maître-garçon du moulin avait toujours beaucoup à dire ; mais le soir, quand les gens arrivaient à la mouture, il se taisait aussitôt, se souvenant du dicton : « Premier venu, premier moulu ». Le meûnier allait, lui, voir ce qui se passait à l'auberge, et les bonnes commères restaient seules à causer entre elles.

En hiver, les enfants passaient presque toute l'après-midi dans la pièce du four, et derrière le poêle ; le four était grand, car le lit de la servante y était placé, et Marie y avait encore tous ses joujoux et ses poupées. Quand les enfants s'y rassemblaient, le four en était tout rempli ; et sur la marche la plus haute ils plaçaient le grand chien de garde. On célébrait chaque dimanche, en

ce four, les noces de quelque poupée. Parmi les poupons, on choisissait le Ramoneur pour fiancé et le Nicolas pour curé. Puis, l'on mangeait, buvait et dansait. Il arrivait assez souvent qu'un des enfants marchât sur la patte du chien, qui se mettait à hurler jusqu'à interrompre la conversation dans la chambre voisine. « Je vous en prie, enfants, » disait la mère, « n'enfoncez pas le four : je dois cuire demain ! » Et tout redevenait calme dans le four ; on y jouait au papa et à la maman ; et la cicogne apportait un tout petit enfançon à la jeune mère. Adèle, qui ne savait pas faire les honneurs, remplissait le rôle de sage-femme ; Guillaume et Jean étaient parrains et présentaient l'enfant au baptême, sous le nom de Jeannot. Et l'on servait, à nouveau, le dîner de baptême, un dîner excellent, et dont le chien avait une part, pour qu'il en fût d'autant mieux apaisé. Le petit Jeannot avait grandi vite, car le père le conduisait déjà à l'école ; Jean se faisait instituteur et lui apprenait à épeler. Mais c'était trop peu d'un élève ; alors, ils disaient : « Eh bien ! jouons tous à l'école. » Jean était donc passé maître, et il était bien fâché contre ses élèves de ce que pas un n'apportait de devoir fait. Comme il n'en allait pas autrement, il fallait bien en passer par là. Et le chien, qui était aussi de l'école, mais qui ne savait rien que ronfler derrière le poêle, était condamné, par monsieur le maître, à recevoir d'abord deux férules, puis à porter au cou un écriteau noir ; ce qui n'était pas d'une exécution aussi facile. Car aussitôt qu'il se sentait la tablette au cou, ce gros velu sautait de fureur, et du haut en bas du four, avec un affreux vacarme et tout en s'arrachant le signe d'ignominie. Le maître-garçon du moulin sautait, effrayé, de son banc ; grand'mère crachait et le père meunier, faisant, avec sa tabatière, un geste de menace vers le four, criait : « Filet à poissons ! Sac à écrevisses ! Restez en repos ! ou, si je me lève,

vous verrez ce que je sais faire ! » et tournant sa tabatière, il détournait la tête, pour que les enfants n'aperçussent point son sourire.

« Je suis sûre que c'était notre lucifer qui faisait tout cela ! » disait grand'mère. « Il faudrait nous en aller ; ils seraient capables de retourner le moulin sens dessus-dessous, ces enfants-là ! » Mais monsieur le meûnier s'opposait à la retraite ; on n'avait pas encore fini le récit de la guerre des Français et des trois souverains. Grand'mère les avait connus tous les trois ; elle avait beaucoup d'expérience ; elle connaissait l'état militaire — tous croyaient ce qu'elle en disait.

« Et quels étaient ces trois hommes de glace que le Russe envoya à Bonaparte ? » demandait le jeune garçon-meûnier qui était d'un extérieur agréable.

« Ne devines-tu pas que c'étaient les trois mois de décembre, de janvier et de février ? » lui répliquait le maître-garçon. « En ces mois, il fait si froid en Russie que les gens sont obligés de mettre leur tête dans un étui, de crainte d'avoir le nez gelé ; et, comme les Français ne sont pas accoutumés à un froid pareil, ils gelèrent tous, quand il fut venu. Et le Russe savait très-bien, lui, que ça finirait de cette manière ; et c'est pourquoi il les a retenus. Ah ! voilà qui était bien avisé ! »

« Et vous avez connu personnellement l'empereur Joseph ? » demandait encore un des garçons meûniers.

« Comment ne l'aurais-je pas connu ? Je lui ai parlé, et il m'a donné cet écu de sa propre main, » dit grand'mère, en lui mettant en main cette médaille entourée de grenats.

« Ah ! racontez-nous donc, grand'mère, où et comment cela s'est fait ! » demandaient-ils à la fois. À peine les enfants eurent-ils entendu la question qu'ils restèrent tranquilles et descendirent du four pour prier grand'mère de raconter ce qu'ils ne savaient pas non plus.

« Mais monsieur le meûnier et madame la meûnière me l'ont déjà entendu dire. »

« Jolie histoire peut s'entendre deux fois, nombre de fois, sans ennuyer. Vous n'avez qu'à dire, grand'mère », ajoutait la meûnière.

« Eh bien ! je vais vous la raconter. Mais vous enfants, asseyez-vous, et restez tranquilles. »

Les enfants s'assirent et respirèrent à peine.

« Au temps où l'on bâtissait la ville de Nový Ples (Josephstadt), » ainsi commença grand'mère, « je n'étais encore qu'une toute jeune fille. Je suis d'Oleschnitz. Savez-vous où est situé Oleschnitz ? »

« Oui, nous savons, » dit le maître-garçon, « que c'est derrière Dobruschka, dans les montagnes, et sur la frontière de Silésie. »

« C'est là que je suis née. À côté de notre maison demeurait la veuve Novotna, dans une petite chaumière. Elle vivait, de son travail, à faire des couvertures à longs poils. Quand elle en avait fini plusieurs, elle allait les vendre à Pies ou à Jaroměř. Elle passait chaque jour plusieurs heures chez ma mère défunte ; et nous autres enfants, nous allions chez elle plusieurs fois dans la journée. Notre père était le parrain de son fils. Aussitôt que je fus en état de faire un peu d'ouvrage, Novotna me disait ordinairement

quand j'allais la voir : « Viens t'asseoir au métier de tisserand et apprends ; il est toujours bon de savoir un peu travailler. Ce qu'on a appris dans sa jeunesse se retrouve dans la vieillesse. » Au travail donc j'étais tout feu, et il n'était jamais besoin de m'y pousser. J'étais docile, et je sus bientôt ce métier. À cette époque, l'empereur Joseph venait souvent à Nový Ples. On parlait de lui partout, et qui l'avait seulement vu en était heureux, plus que je ne saurais dire. »

Une fois que Novotna allait porter son ouvrage, je priai mes parents de me laisser partir avec elle : « Je serais contente, leur disais je, de voir Nový Ples. » Quand ma mère vit que la voisine avait beaucoup à porter : « Va, » me dit-elle, « tu peux lui être utile à porter quelque chose. » Nous partîmes, le lendemain matin, à la fraîcheur ; et avant midi, nous arrivions dans les prairies devant Ples. Beaucoup de bois y étaient rangés ! nous nous y assîmes pour nous chausser. Ma compagne de voyage était en train de dire : « Où porterai-je bien mes couvertures à vendre ? » lorsqu'au même moment un monsieur, qui sortait de Ples, vint droit à nous. À la main, il portait quelque chose d'assez semblable à une flûte ; de moment en moment, il l'appliquait à son visage ; puis, il se tournait lentement, et tout à la ronde : « Regardez donc, marraine, » dis-je ; « c'est quelque musicien qui joue de la flûte et danse tout seul. »

« Ah ! que tu es sotte ! Il n'y a là pas plus de flûte que de musicien. Ce sera quelqu'un de ces messieurs qui inspectent les bois de construction ; je les vois souvent venir ici. Il a un tuyau dans lequel est mise une petite glace, à travers laquelle il regarde et aperçoit, de tous les côtés, ce que l'on y fait ! »

« Mais, marraine, s'il nous avait vues, quand nous mettions nos souliers ! »

« Eh bien ? qu'est-ce que cela nous fait ? Il n'y a pas de mal, » répondit marraine, tout en riant.

Pendant cette conversation, l'étranger s'avançait vers nous. Il était vêtu d'un habit gris, et coiffé d'un petit chapeau à trois cornes, c'est le nom ; et une queue, avec un nœud, lui pendait sur la nuque. C'était un homme encore jeune, et beau à peindre. « Où allez-vous ? et qu'est ce que vous portez là ? » demanda-t-il en s'arrêtant devant nous. Marraine lui répondit qu'elle portait à Ples de l'ouvrage à vendre.

« Quelle espèce d'ouvrage ? » poursuivit-il.

« Des couvertures de laine, mon jeune monsieur ; des couvertures pour les soldats ; peut-être vous conviendrait-il d'en prendre une ? » dit Novotna, tout en dénouant vite le paquet, afin d'en étaler une par-dessus les bois. C'était une très brave femme que marraine ; mais, dès qu'il s'agissait de vendre, une terrible causeuse.

« Est-ce ton mari qui les a faites ? » demanda encore le monsieur.

« Il en faisait !... Il en faisait, mon cher monsieur ! mais il y aura à la moisson deux ans qu'il a cessé d'en faire. Il est mort de phtisie. Mais j'avais regardé quelquefois comme il travaillait ; et j'ai appris à tisser, ce qui m'est, à présent, d'une grande utilité. Je dis toujours à Madeleine : Apprends, Madeleine, apprends ; on ne pourra te voler ce que tu auras appris ! »

« C'est ta fille ? » demanda encore l'étranger.

« Elle n'est pas à moi ; c'est la fille de ma marraine ; mais elle m'aide quelquefois. Ne regardez pas à sa petite taille ; mais elle est forte et ardente au travail. Elle a fait toute seule cette couverture. » L'étranger me frappa légèrement sur l'épaule, en me regardant avec bonté. Je n'ai jamais vu d'aussi beaux yeux bleus ; c'était la nuance des bluets.

« Et toi ? n'as tu point d'enfants ? » dit-il en s'adressant à marraine.

« Si, monsieur ! J'ai un garçon que j'ai placé à l'école de Rychnov ; le bon Dieu lui a accordé un don du Saint-Esprit : il chante bien au chœur à l'église, et je voudrais sacrifier tout ce que je possède, pour qu'il devienne prêtre. »

« Et s'il ne voulait pas le devenir, que ferais-tu ? » demanda de nouveau l'étranger.

« Mais il le deviendra. J'en suis sûre. Georges est un bon sujet, » répliqua-t-elle.

Cependant je considérais toujours l'instrument, en pensant à la manière dont ce monsieur voyait à travers le petit tuyau. Et probablement qu'il avait lu, sur mon visage, mes pensées ; car il se retourna alors vers moi en disant : « Ah ! Tu voudrais bien savoir comment on voit par cette lunette d'approche, n'est-ce pas ? » — Je devins rouge sans pouvoir lever les yeux. Mais marraine reprit aussitôt : « Madeleine croyait que c'était une flûte, et que vous êtes musicien. Mais je lui ai dit qui vous êtes. »

« Et tu sais qui je suis ? » dit l'étranger en riant.

Je ne sais pas comment on vous appelle : mais je crois que vous êtes un de ceux qui inspectent les travailleurs, et que vous

les regardez à travers ce tuyau, n'est-ce pas ? »

L'étranger rit de tout son cœur. « Oui, dit-il, tu as fini par bien deviner. Si tu veux voir par le tuyau, regarde, » me dit-il, quand il eut cessé ses éclats de rire ; et il ajusta le tuyau à mon œil. Mes bons amis ! que de choses merveilleuses je vous ai vues là ! Je regardais jusque dans les fenêtres des maisons de Jaroměř, et je voyais tout ce que l'on y faisait, aussi bien que si j'en eusse été toute proche ; et au loin, dans les champs, j'ai aperçu des gens qui travaillaient, et je les voyais aussi bien que s'ils eussent été près de moi. Je voulais présenter le tuyau aussi à marraine ; mais elle me dit ; « À quoi penses-tu donc ? Ce serait vraiment beau à dire qu'une vieille femme comme moi s'est mise à jouer de cet instrument ! » Il n'y a pas à en jouer, la petite mère, dit le monsieur : « c'est un objet d'utilité. »

« C'est peut-être vrai ; mais cela n'est pas bon pour moi, » dit marraine, qui ne voulait absolument pas regarder par le tuyau. L'idée d'y apercevoir l'empereur Joseph me vint, et je regardai alors de tous les côtés ; puis, voyant combien ce monsieur inconnu était bon, je lui dis qui j'aurais bien voulu voir.

« Et pourquoi voudrais-tu voir l'empereur ? Est-ce parce que tu l'aimes ? » me demanda l'étranger.

« Et comment ne l'aimerais-je pas, lorsqu'un chacun le loue ? et comment ne pas l'aimer pour sa bonté, sa générosité ? Aussi nous prions chaque jour le bon Dieu de le laisser régner longtemps, lui et Madame sa Mère. »

Le monsieur parut sourire et dit : « Voudrais-tu aussi lui parler ? »

« Ah ! Que Dieu m'en garde ! je ne saurais où donner de la tête. »

« Mais tu ne te troubles pas devant moi ; et l'empereur est un homme comme moi. »

« Ce n'est pourtant pas la même chose, mon jeune monsieur, » reprit marraine ; « l'empereur c'est l'empereur ; et cela veut dire beaucoup. J'ai entendu dire que, quand on regarde l'empereur en face, on a chaud et froid tout ensemble. Notre conseiller municipal lui a parlé deux fois déjà, et il nous a dit la même chose.

« Probablement que votre conseiller municipal n'a pas bonne conscience, et qu'il ne peut pas supporter le regard d'autrui, dit l'étranger, tout en écrivant quelque chose sur un petit billet. Il remit ce billet à marraine, en lui commandant d'aller à Ples, au Magasin militaire, et d'y montrer le billet contre lequel on lui remettrait de l'argent.

Et à moi, il me donna la pièce d'argent en disant : « Garde-la comme souvenir de l'empereur Joseph et de sa mère. Prie pour lui ; car la prière d'un cœur fervent est agréable à Dieu. Quand vous serez de retour chez vous, vous pourrez dire que vous avez parlé à l'empereur Joseph ! » Et il s'éloigna fort vite.

Nous nous mîmes à genoux, ne sachant que faire, de terreur et de joie. Marraine commença par me gronder d'avoir été si hardie, encore qu'elle-même l'eût été assez comme cela. Et qui donc, à notre place, eut pensé que c'était l'empereur ? Nous nous consolâmes pourtant par la pensée que, s'il eut été mécontent de nous, il ne nous aurait pas fait des présents. Au magasin, on compta à marraine trois fois plus d'argent qu'elle n'en demandait pour la

couverture. Nous revînmes au pays presque en volant ; et quand nous fûmes rentrées, nous ne pouvions en finir avec notre histoire, car tous enviaient notre bonheur. Ma mère m'a fait percer l'écu que, depuis ce temps, je porte au cou. J'ai traversé des temps bien durs ; mais je ne m'en suis jamais séparée. C'est dommage, oh ! grand dommage que ce bon seigneur repose déjà sous la froide terre ! » dit grand'mère, en finissant son récit par un profond soupir.

« Oui, c'est grand dommage, » ajoutèrent les autres. Les enfants, qui venaient d'apprendre l'histoire de l'écu, le retournaient dans tous les sens ; et, à dater de ce moment, il leur devint encore plus cher. Et grand'mère prit, à leurs yeux à tous, une plus grande valeur, du moment qu'ils surent qu'elle avait parlé à l'empereur Joseph.

Avec la soirée du dimanche commençait au moulin une nouvelle semaine. Ceux qui voulaient faire moudre arrivaient de tous les côtés ; les roues recommençaient leur fracas ordinaire ; le maître-garçon visitait plusieurs fois toute la meûnerie, pour voir, de son œil exercé, là où il manquait quelque chose, tandis que le plus jeune courait en chantant, et de haut en bas, et de bas en haut, d'une trémie à l'autre. Quant à monsieur le meûnier, il se tenait debout, accueillant, avec un visage rayonnant, les pratiques qui lui apportaient du profit, et en leur offrant à chacune une prise de tabac.

En été, la meûnière et sa jeune fille, Marie, accompagnaient grand'mère jusqu'à l'auberge. Si l'on entendait de la musique, elles s'arrêtaient à la haie, avec plusieurs autres villageoises, pour regarder la jeunesse dansante. Il était impossible de pénétrer dans la salle de danse, tant il y avait de monde. Et même Chris-

tine, qui portait toujours de la bière au dehors, c'est-à-dire dans le verger où s'étaient établis les messieurs du château, devait tenir les cruches au-dessus de sa tête, pour ne pas les laisser tomber dans la presse.

« Les voyez-vous, ces messieurs ! » disait la meûnière, en faisant un signe de tête vers le verger où les employés du château voulaient toujours arrêter Christine, quand elle arrivait de leur côté. — « Les voyez-vous, grand'mère ? Je crois bien que c'est là une fille qu'on ne trouverait pas partout. Mais ne croyez pas que le bon Dieu l'ait fait naître exprès pour vos beaux yeux, et pour que vous lui perdiez son avenir. »

« Oh ! Je n'ai pas peur, dit grand'mère à la meûnière, que Christine s'arrête aux discours de ces messieurs. Elle leur montrerait plutôt la porte de sortie. »

C'est ce qui arriva. L'un de ces petits-maîtres qui sentaient le musc à dix pas, s'intéressa à Christine, car il lui chuchotait quelques mots à l'oreille. Mais elle lui répondit en se moquant : « Remballez, monsieur, remballez ; nous n'achèterons point ! » Sur quoi, elle ne fit qu'un saut jusqu'à la salle où, le visage rayonnant, elle mit sa main dans la main calleuse d'un grand jeune homme qu'elle laissa l'embrasser, et la conduire à la danse, sans prendre attention qu'on lui criait de tous les côtés : « Christine, venez nous servir ! »

« C'est qu'il lui était un ami plus cher que le château avec tous ses messieurs et tous ses trésors » ; ajouta grand'mère en souriant ! Elle souhaita ensuite bon soir à la meûnière et reprit, avec ses petits enfants, le chemin de la maison.

05

Une fois en quinze jours, ou en trois semaines, et s'il faisait bien beau, grand'mère disait : « Nous allons passer l'après-midi, à filer, chez les chasseurs. Les enfants s'en réjouissaient jusqu'au moment où, après avoir pris son fuseau, elle se mettait en route. Derrière la digue, et sous l'escarpement du rocher, le chemin conduisait au pont ; et derrière le pont, on suivait l'allée de peupliers jusqu'à Riesenbourg. Mais grand'mère choisissait la route le long de la rivière, et en bas de la montagne jusqu'à la scierie. Au-dessus de la scierie s'élevait une montagne dénudée, sur laquelle croissaient de hauts bouillons-blancs, que Barounka grimpait cueillir, pour les apporter, joyeuse, à sa grand'maman. Derrière la scierie, la vallée se rétrécissait toujours de plus en plus ; et le lit de la rivière en devenant aussi plus étroit, son cours n'en était que plus rapide, par-dessus les grandes pierres qui obstruaient son lit. Les montagnes étaient verdoyantes de pins et de sapins, dont l'ombrage s'étendait sur toute la longueur de la vallée. Les enfants la suivaient avec grand'mère, jusqu'à ce qu'ils fussent au-dessous des ruines du château de Riesenbourg qui, toutes couvertes de mousse, émergeaient de ce fond de verdure.

Àquelque distance du vieux château, et au-dessus du chemin, voûté en souterrain, par lequel on pouvait, disait-on, cheminer pendant trois heures, ce qu'on ne pouvait toutefois entreprendre, à cause de l'humidité et de la pesanteur de l'air, s'élevait un pavillon, percé de trois fenêtres en ogive.

Dans la saison des chasses, on y servait aux seigneurs le second déjeûner. C'était vers ce point élevé que les enfants dirigeaient leurs pas, courant comme des chamois sur la montagne

escarpée. La pauvre grand'mère qui avait peine à y grimper, devait se retenir, de droite et de gauche, aux petits arbres qui se trouvaient sur son chemin.

« Allons ! Vous m'en avez donné ! Je ne peux plus respirer, » disait-elle aux enfants, lorsqu'elle finit par arriver en haut.

Et alors, les enfants de la prendre par les mains, de la conduire au pavillon, où l'on jouissait, avec une agréable fraîcheur, d'un beau point de vue ; ils la firent asseoir sur une chaise. Sur leur droite, ils apercevaient les ruines du château ; à ses pieds, la vallée s'arrondissait en demi cercle ; elle était fermée à ses extrémités, en haut et en bas, par des collines couvertes de sapins. Sur l'une de ces montagnes s'élevait une petite église. Le bruissement de l'eau et le chant des oiseaux interrompaient seuls le silence qui régnait aux alentours.

Jean se souvint du fort Ctibor, ce berger du seigneur de Riesenbourg. C'était là, en bas, sur la prairie, que son maître, le seigneur du château, l'avait rencontré, comme il portait sur l'épaule tout un sapin, qu'il avait arraché de terre avec ses racines, mais qu'il avait volé dans la forêt seigneuriale. Quand le seigneur lui eut demandé où il avait pris le sapin, il avoua franchement sa faute. Le seigneur lui pardonna, et même l'invita à monter au château, avec un sac que l'on y remplirait d'autant de provisions de bouche qu'il pourrait en porter. Ctibor était charmé ; il prit à sa femme neuf aunes de toile dont il fit un sac, et s'en alla au château, où on le remplit de pois et de jambons. Il se fut bientôt acquis l'amitié du chevalier pour sa franchise et sa force de corps ; et quand un grand tournoi eut été indiqué à Prague par le roi, le chevalier l'y emmena. Le vaillant Ctibor vainquit un chevalier allemand que personne n'avait pu vaincre jusque-là, et le roi le fit,

lui aussi, chevalier. Cette histoire avait beaucoup plu aux enfants, et du jour qu'ils l'eurent entendue du vieux pâtre, le château et les prairies n'en eurent pour eux que plus de charme.

« Et comment s'appelle l'endroit où est située l'église, grand'-mère ? » demanda Guillaume.

« Ce lieu s'appelle Bouschin. Si Dieu nous conserve la santé, nous pourrons aller une fois la voir ; nous y ferons un pèlerinage » dit-elle.

« Et qu'est-il arrivé là, grand'mère ? » demandait Adèle, qui aurait bien écouté des récits de grand'mère, depuis le matin jusqu'au soir.

« C'est un miracle qui y a eu lieu. Ne vous souvenez-vous plus qu'Ursule vous l'a raconté une fois ? »

« Nous n'en savons plus rien. Racontez-le nous, nous vous en supplions, » demandèrent les enfants. Grand'mère ne se fit pas longtemps prier.

« Eh bien ! asseyez-vous sur le banc, et ne vous penchez pas trop sur la fenêtre, de crainte de tomber et de vous blesser ! » Cet avertissement donné, elle commença aussitôt son récit :

« Derrière cette montagne et ces bois, se trouvent plusieurs villages qui portent les noms de Turyn, Litobor, Slatina, Mečov, et Bouschin. Il y a déjà des siècles qu'ils appartenaient tous à un chevalier nommé Turynský et qui demeurait dans son manoir de Turyn. Il était marié et avait une fille unique, fort jolie, mais, malheureusement, sourde et muette, ce qui faisait le chagrin de ses parents.

« Un jour que la fillette se promenait par le château, elle résolut d'aller à la ferme de Bouschin, pour savoir si les agneaux étaient devenus bien forts depuis le jour qu'elle les avait vus. Il faut vous dire qu'en ce temps-là, ni la petite église, ni le village n'étaient encore bâtis. Il n'y avait que la ferme, où demeuraient les serviteurs du chevalier de Turyn, qui gardaient ses troupeaux. Tout alentour, ce n'était que forêts, hantées de beaucoup de bêtes féroces.

« La petite demoiselle de Turyn avait été plusieurs fois à la ferme, mais toujours avec son père ; elle se pensa follement qu'à y courir toute seule, elle y serait tout de suite. Elle marchait, marchait toujours, là où les yeux lui disaient d'aller, puis, se pensait : « allons ! chemin pour chemin » ; car elle était encore bien jeune et n'était pas plus sage que vous. Mais comme après avoir cheminé longtemps, elle n'apercevait pas encore les bâtiments blancs de la ferme, elle commença à prendre peur, puis à se demander ce que devaient dire son père et sa mère de ce qu'elle était partie du château. Et saisie d'effroi, elle voulut y retourner. Quand on a peur, on s'égare encore plus facilement. La fillette s'écarta du droit chemin toujours davantage, et n'arrivait ni au château, ni à la ferme. — Finalement, elle s'engagea dans une telle épaisseur de bois qu'on n'y voyait ni traces d'êtres vivants, ni même de clarté.

« Vous pouvez vous faire une idée de ce qu'elle ressentit. Mais vous ne seriez pourtant pas autant embarrassés, parce que vouz avez l'ouïe et la parole qui lui manquaient à la fois. Elle courait de ci, de là, s'égarant toujours davantage. Elle finit par avoir une faim dévorante et aussi grand'soif ; puis les pieds lui faisaient mal. Mais tout cela n'était rien en comparaison de la frayeur dont

elle se trouva saisie, à la tombée de la nuit, en pensant aux bétes féroces, et tout en demeurant dans une crainte poignante que ses parents ne fussent bien fâchés contre elle. Toute effarée et toute en larmes, elle arriva pourtant à une source dont elle but de l'eau fraîche. Puis, jetant les yeux alentour, elle remarqua deux petits sentiers battus ; mais la pauvrette ne savait lequel suivre ; car l'égarement de cette course folle n'était pas fait pour lui apprendre que le moindre sentier mène à la maison. Cependant, elle se souvint que sa mère, alors que celle-ci s'était trouvée sous le coup de frayeurs et de craintes, rentrait dans sa chambre pour prier. La pauvre fillette s'agenouilla aussi, et demanda au bon Dieu de la faire sortir du bois.

« Tout à coup, elle entend un son étrange ; d'abord, le bruit est sourd ; puis, de plus en plus distinct à ses oreilles ; enfin, très-clair. Elle ne savait ce que ce pouvait être, n'ayant pas l'idée des sons. Elle tremblait et pleurait de peur ; elle allait s'enfuir, lorsqu'elle voit sortir du bois, et s'engager dans le petit sentier, pour accourir à elle, d'abord un mouton blanc, puis un autre par derrière le premier ; puis, un troisième, un quatrième, un cinquième, un sixième, et plusieurs autres, jusqu'à ce que tout le troupeau se trouvât rassemblé auprès de la source. Chaque mouton portait une clochette au cou ; les clochettes sonnent et la jeune fille les entend. Ce sont bien les moutons de son père ! — Voici accourir le chien blanc du berger — Voici venir Barta, le berger... Et elle lui crie : « Barta ! » et court vers lui. Barta était bien joyeux de reconnaître que la demoiselle avait la parole et l'ouïe ; il la prit sur ses bras et s'empressa de la porter à la ferme qui n'était pas trop éloignée, et où se trouvait la dame de Turyn toute désolée. On ne savait comment leur fille avait disparu subitement du château, ni ce qu'elle était devenue. Tous ses habitans,

avec le chevalier Turynský, étaient à sa recherche dans les forêts, pendant que la châtelaine de Turyn attendait à la Ferme-blanche. Vous pouvez vous penser quelle fut la joie de cette pauvre mère, quand Barta lui apporta sa fille, qui était guérie de mutisme et de surdité. Quand son père fut revenu, et que la fillette leur eut tout raconté, ils firent vœu de bâtir, près de la source, une petite église en actions de grâces. Et ils tinrent parole. Cette petite église que vous voyez là, est encore la même ; et la source voisine est aussi celle auprès de laquelle la petite fille avait fait sa prière ; et voilà le bois, où elle s'était égarée. Mais il y a déjà bien longtemps que la petite fille, que le seigneur Turinsky et sa femme sont morts, que Barta est mort, et que le château de Turyn demeure en ruines. »

« Et que sont devenus les moutons et le chien ? » demanda Guillaume.

« Le chien et les moutons sont crevés, les agneaux ont grandi, et ont eu de jeunes agneaux. Et c'est, comme cela dans ce monde, mes chers enfants : l'un en sort, et l'autre y entre. »

Les enfants tournaient alors les regards vers la vallée. Ils y voyaient, dans leur imagination, le chevalier chevaucher et la fillette courir — et voici que tout à coup, une dame, montée sur un cheval blanc, sort du bois, se dirigeant vers le bas de la vallée, avec un écuyer qui la suit. Elle portait une jaquette de couleur foncée, une longue jupe de couleur brune et qui tombait presque à terre ; elle était coiffée d'un chapeau noir sur lequel flottait un voile vert-foncé ; son visage était encadré de beaux cheveux noirs comme du jais.

« Grand'mère ! grand'mère ! une dame costumée en chevalier ! regardez-la donc ! » crièrent les enfants.

« Et quelle idée avez-vous d'une dame habillée en chevalier ? C'est madame la princesse, » leur dit grand'mère, qui regardait en bas par la fenêtre.

« C'est madame la princesse qui monte vers nous ! » s'écrièrent-ils tous.

« Dieu sait ce que vous voyez ; comment un cheval pourrait-il grimper jusqu'ici ? » dit grand'mère.

« Mais c'est la vérité, Roland grimpe comme un chat ; regardez seulement ! » disait Jean.

« Laissez-moi en repos : je n'en veux rien voir. Ces nobles ont des distractions auxquelles je ne comprends rien, » dit grand'mère, qui empêchait encore les enfants de se pencher par la fenêtre.

Il ne se passa guère de temps avant que la princesse fût en haut. Elle sauta légèrement de cheval, ramena sa jupe longue par-dessus son bras et entra au pavillon.

Grand'mère se leva et la salua respectueusement.

« C'est la famille Proschek ? » demanda la princesse, en considérant les visages des enfants.

« Oui, ma gracieuse Dame, » répondit grand'mère.

« Et tu es sûrement la grand'mère ? »

« Oui, madame la princesse, je suis la mère de leur mère. »

« Tu peux être satisfaite, car tu as là des petits enfants bien portants. Et vous, enfants, obéissez-vous bien à grand'mère ? » demanda-t-elle aux enfants qui ne la quittaient pas des yeux ? À cette question, tous les baissèrent, en répondant à mi-voix : « Nous obéissons. »

« Allons ! » dit grand'mère, « ça va encore avec eux. Mais quelquefois pourtant..... Mais qu'y faire, lorsque nous n'étions pas meilleurs en notre temps ? »

La princesse sourit. Et voyant sur le banc un panier rempli de fraises, elle demandait où les enfants les avaient cueillies.

Aussitôt grand'mère fit signe à Barounka d'en offrir à madame la princesse. « Elles sont fraîches ; les enfants les ont cueillies en chemin ; peut-être que madame la princesse en mangerait avec plaisir. Quand j'étais jeune, j'aimais beaucoup les fraises ; mais depuis qu'un de mes enfants est mort, je n'en ai plus porté une seule à ma bouche. »

« Et pourquoi ? » demanda la princesse en prenant des mains de Barounka le panier de fraises.

C'est comme cela chez nous, madame la princesse. Quand une mère perd son enfant, elle ne mange plus ni cerises, ni fraises, jusqu'au jour de la Saint-Jean-Baptiste. On raconte que sainte Marie va par le ciel, présentant des fruits aux petits enfants. Mais si la mère de quelque enfant a pourtant mangé des fruits, la sainte Vierge dit à l'enfant : « Vois-tu, mon petit enfant, tu en auras bien peu ; ta mère te les a mangés. Et c'est pourquoi les mères s'abstiennent de fruits. Et quand on a été sans y toucher jusqu'à la Saint-Jean-Baptiste, on y renonce bien encore après, » ajouta grand'mère pour finir.

La princesse tenait alors entre ses doigts une fraise douce et vermeille comme ses belles lèvres ; mais au récit de la grand'-mère, elle la remit lentement dans le panier en disant : « Je ne peux plus en manger à présent ; puis mes enfants, vous n'en n'auriez plus à manger en chemin. »

« Qu'à cela ne tienne, madame la princesse ! Veuillez en manger, ou bien les emporter dans la petite corbeille, et nous en cueillerons d'autres, » répondit vite Barounka, tout en repoussant légèrement la corbeille que la princesse lui tendait.

« Eh bien, j'accepte votre présent, » dit-elle en souriant à la naïve enfant ; mais vous viendrez demain chercher la corbeille au château ; et vous amènerez grand'mère avec vous. Vous entendez ? »

« Nous irons, nous irons, » lui répondirent les enfants avec la même aisance qu'ils eussent fait à madame la meûnière les mandant au moulin. Grand'mère aurait bien voulu objecter quelque chose ; mais il en était trop tard ; la princesse s'était déjà inclinée doucement vers grand'mère ; elle sourit encore une fois aux enfants et sortit du pavillon. Puis, tendant la corbeille à son écuyer, elle s'élança sur son cheval Roland, et disparut dans les arbres comme une belle apparition.

« Grand'maman ! » dit Barounka, « comme je me réjouis d'aller au château ! Papa dit que madame la princesse a de si beaux tableaux ! » « Il y a, dit-on, un perroquet qui parle, dit Jean à son tour et en battant des mains. Vous verrez, grand'mère, combien vous serez étonnée ! »

Quant à la petite Adèle, elle considérait sa robe, et dit : « N'est-ce pas, grand'mère, que je mettrai une autre robe ? »

« Ah ! Seigneur mon Roi ! mais je n'ai pas regardé la petite ! Te voilà belle ! qu'est-ce donc que tu as fait ? » s'écria grand'mère en voyant comme la robe de la petite fille était salie.

« Je n'y peux rien, Jean m'a poussée, et je suis tombée sur les fraises, » dit l'enfant pour s'excuser.

« Vous avez toujours, à vous deux, des querelles ensemble. Madame la princesse aura pensé de vous quelque chose de beau, que vous êtes des petits diables ! Allons ! marchez vers la vénerie. Mais je vous le dis, à vous autres, garçons : Si vous recommencez à faire vos sottises, je ne vous emmène plus avec moi. » Telle fut la menace de grand'mère.

« Nous serons sages, » lui assurèrent les garçons.

« C'est ce que nous verrons ! » répondit grand'mère, en suivant, par derrière les enfants, le sentier qui, à travers la forêt, les conduisait à la maison du garde-forestier.

Ils ne cheminèrent pas longtemps sans se trouver entre des arbres très-feuillus, à travers lesquels ils apercevaient déjà la Ferme-blanche et la maison du garde. Devant cette construction s'étendait une verte pelouse, entourée d'une haie, et plantée de tilleuls et de châtaigniers, sous lesquels étaient dressés plusieurs bancs rangés devant des tables, dont les pieds étaient affermis dans le sol. Sur le gazon se promenaient des paons dont grand'mère disait toujours qu'ils ont le plumage des anges, le cri des diables, et la démarche des malfaiteurs. Ils étaient avec une quantité de pintades tachetées, et chassieuses, de lapins blancs aux oreilles dressées, qui s'ébattaient sur le gazon, et s'enfuyaient au moindre bruit. Une belle biche, avec un joli ruban rouge au cou, était couchée au soleil, et quelques chiens se promenaient

aussi dans la cour. À peine les enfants se faisaient-ils entendre que les chiens se mirent à japper joyeusement, en courant et en faisant autour d'eux des sauts qui auraient bien failli les renverser. La biche vint aussi à l'appel d'Adèle, et regardait avec ses yeux sages la petite fille aussi tendrement que si elle voulait lui dire : « Ah c'est toi qui m'apportes toujours de si bonnes bouchées ! sois la bienvenue ! » Mais probablement qu'Adèle avait lu cette pensée dans les yeux de la biche ; car elle mettait la main dans sa poche, pour en tirer un morceau de petit pain blanc, qu'elle donna à la biche qui la suivit partout.

« Qu'est-ce que ce tapage que vous nous menez-là ? eh, la bande ! » cria une voix de quelque part ; et aussitôt le garde-chasse sort du logis, en veste verte et légère, et en simple casquette. — « Eh ! mais voilà mes chers petits hôtes, » s'écria-t-il en voyant grand'mère. « Soyez les bienvenus et entrez !... Hector, Diane, Anina ! Allez vous coucher ! C'est toujours, avec eux, à ne pas s'entendre parler ! » et il se fâchait contre ses chiens. Grand'-mère fit son entrée dans la maison de chasse, où se trouvaient fixées, en dehors, et au-dessus de la porte, de puissantes ramures de cerf. À l'intérieur, plusieurs fusils étaient suspendus à la muraille, mais hors de l'atteinte des enfants. C'est qu'elle avait grand peur des fusils, grand'mère, même quand ils n'étaient pas chargés ; et c'était ce qui faisait bien aussi un sujet de risée pour le chasseur. « Mais, lui répliquait-elle, peut-on savoir ce qui en arriverait ? le diable ne dort jamais ! »

« C'est vrai ! » répondait le chasseur. « Quand Dieu le permet, le coup part. »

Elle accordait au chasseur de la plaisanter, pourvu qu'en sa présence il ne prît point en vain le nom de Dieu, et qu'il ne jurât

pas ; ce qu'elle n'aurait point supporté d'entendre. Dans ce cas, elle se bouchait aussitôt les oreilles en disant : « À quoi sert d'avoir une telle langue, sinon pour qu'après votre départ on doive répandre de l'eau bénite ? » Monsieur le chasseur aimait grand'mère, et il prenait bien garde d'introduire, dans ses discours, le diable qui, disait-il, pouvait quelquefois s'y glisser.

« Et où est donc votre femme ? » demanda grand'mère, tout en entrant dans la pièce principale où ne se trouvait alors personne.

« Asseyez-vous d'abord ; je vais l'appeler, dit-il. Vous savez qu'elle se balance comme une poule entre ses poussins » ; et ce disant, il sortit pour l'aller chercher. Les garçons restaient debout devant les râteliers où reluisaient les fusils et les couteaux de chasse ; les filles jouaient avec la biche, qui était entrée avec elles dans la chambre, et grand'mère se dit, en jetant un coup d'oeil de complaisance sur cette jolie chambre si bien tenue : « C'est vrai ! Que l'on vienne ici le dimanche ou le vendredi, on y trouve tout dans le plus grand ordre ; et tout y est brillant comme une glace. » Et comme il lui tomba sous les yeux de la toile roulée et marquée, elle s'avançait pour l'examiner.

Mais au même instant la porte s'ouvrit, qui donna passage à la maîtresse de la maison. C'était une femme encore assez jeune, en robe de ménage, mais fort propre, et en bonnet blanc. Sur ses bras, elle tenait une petite fille aux cheveux blonds. Elle salua cordialement grand'mère et ses petits enfants, mais avec cette physionomie ouverte et souriante qui montrait bien que sa joie de les voir était grande. « J'étais sortie pour arroser de la toile. J'en suis bien contente : car, cette année-ci, elle sera blanche

comme de la neige. » dit la femme du garde-chasse, en s'excusant de son absence.

« On voit que vous êtes soigneuse, » lui répondit grand'mère : « car en même temps que vous faites blanchir une pièce, vous en préparez ici une autre pour le tisserand. Cette toile sera forte comme du parchemin. Pourvu qu'il vous la fasse bien, et qu'il ne vous trompe pas ! Êtes-vous contente de votre tisserand ? »

« Ah vous savez, grand-mère, que chacun d'eux trompe, » dit la femme du chasseur.

« Mais je voudrais bien savoir comment le tisserand pourrait vous tromper ? Vous avez tout si bien calculé ! » dit à son tour le chasseur en riant. « Allons ! asseyez-vous et ne restez pas droite comme vous êtes ! Et le forestier la pressa encore, en voyant qu'elle ne pouvait quitter des yeux la filure.

« J'en ai toujours le temps, » dit grand'mère, et elle prit par la main la petite Anna, que la femme du chasseur avait placée près d'un banc, après lequel la petite se tenait à deux mains, pour ne pas tomber ; c'est qu'elle commençait à peine à marcher.

Comme la maîtresse du logis s'éloignait par la porte d'entrée, deux garçonnets, brunis par le soleil, furent aperçus derrière elle ; l'un était blond comme sa mère ; l'autre, brun comme son père. Ils étaient entrés avec leur mère dans la chambre ; mais quand leur maman avait adressé la parole à grand'mère, ils s'étaient cachés derrière ses jupes, ne sachant que dire aux petits visiteurs.

« Qu'est-ce que c'est que de vous, grimaces de geai ? » leur dit le père. « En sont-ce là des manières, d'aller vous cacher derrière

votre maman, quand vous avez à complimenter votre monde ? Donnez tout de suite la main à grand'mère ! »

Et les garçonnets s'avancèrent, d'un bon air, vers grand'mère, en lui tendant les mains. Elle y mit des pommes. « Tenez, » leur dit-elle, « et jouez » ; mais n'ayez plus honte la prochaine fois ! Il n'est pas convenable que des garçons se cachent derrière les plis de la robe de leur mère. » Et ils baissèrent les yeux, mais en les fixant sur les pommes.

« Et vous pouvez sortir à présent ! » leur dit leur père. Allez montrer aux enfants le hibou, et donnez-lui le geai que j'ai abattu aujourd'hui ; montrez-leur les petits chiens et les jeunes faisans. Mais ne volez pas alentour comme des autours, ou je vous… ! »

Les enfants n'entendirent pas ce supplément ; car à peine leur avait-il dit : « Sortez ! » qu'ils étaient déjà dehors.

« En voilà une chasse ! » dit le forestier ! Mais on pouvait remarquer qu'il ne l'avait point faite à contre-cœur.

« Les enfants sont des enfants ! » dit grand'mère ; « leur sang est jeune. Ah ! si seulement ils n'étaient pas si sauvages ! » reprit la femme du chasseur. « Mais croyez bien, grand'mère, que je suis journellement dans les transes. Ça ne vous fait que grimper tout le jour après les arbres, faire des culbutes, déchirer leurs pantalons, — que ça fait peur de le dire ! Je rends grâces au Seigneur de m'avoir, en compensation, donné une bonne petite fille. — Ah ! elle, à la bonne heure ! »

« Que voulez-vous, chère dame ? la fille tient de la mère ; et le garçon, du père, » répliqua la grand'maman.

La maîtresse du lieu tendit, en lui souriant, sa petite fille à son mari, pour qu'il la tînt un moment sur ses bras. « Je reviens à l'instant, » dit-elle, « je vais chercher le goûter. »

« C'est une bonne femme, » dit le chasseur, quand la porte se fut fermée derrière elle ; et ce serait un péché que de lui faire de la peine. Si seulement elle n'était pas toujours en peur que les bambins ne se tuent ! Un garçon ? Est-ce que ça ne doit pas être comme le feu ? »

« Oui, sans doute ! Mais l'excès en tout est nuisible, mon bon compère. Si on leur laissait faire toutes leurs volontés, ils finiraient par marcher sur les têtes, » dit grand'mère, quoiqu'elle ne se conduisît pas toujours elle-même d'après ces principes.

Quelques minutes après, la ménagère rentrait, les mains toutes chargées. Une nappe blanche recouvrit aussitôt la table de chêne, pour recevoir des assiettes en porcelaine et des couteaux à manches en corne de cerf ; il y parut bientôt des fraises, une omelette, du lait, du pain, du miel, du beurre et de la bière.

La dame du logis retira le fuseau des mains de grand'mère, en lui disant : « Ne filez plus à présent, et servez-vous ! Coupez du pain et y étendez du beurre. Il est tout frais battu, et la bière n'est point baptisée. L'omelette n'est pas excellente ; je l'ai faite aujourd'hui, et seulement au petit bonheur ; mais on trouve appétissant ce sur quoi l'on ne comptait pas. Des fraises ? vous n'en mangez point ; mais les enfants les aimeront quand je les aurai arrosées d'un peu de crème. » C'est ainsi que la ménagère engageait son monde, débitant les morceaux de pain les uns après les autres, les recouvrant de beurre et y versant des filets de miel.

Tout à coup grand'mère se frappa au front, comme celle à qui revient un souvenir : « En voilà une vieille tête qui n'a pas de mémoire ! Voyez, je n'avais pas encore pensé à vous dire que nous avons causé avec madame la princesse au pavillon. »

« Je ne m'en étonne pas, car ces enfants nous étourdissent de leurs cris, » dit la femme du chasseur. Mais lui, il voulut tout de suite savoir ce que la princesse leur avait dit.

« Ne commencez pas encore, » demanda sa femme, avant que je sois revenue ! Je vais appeler les enfants pour les faire manger, et je crois qu'ils n'en seront que plus sages.

Pendant ce temps-là, les enfants avaient tout examiné ; les jeunes garçons du chasseur, François, et Barthélemi, s'empressaient à l'envi de leur tout montrer. Ils revenaient justement vers la maison, et en ce moment la petite chienne Anina, exécutait devant eux, sur le gazon, tous les tours qu'elle savait : elle sautait par-dessus un bâton tenu à hauteur, apportait dans sa gueule tout ce qu'on lui avait jeté, etc. Quand leur mère parut sur le seuil pour les appeler au goûter, ils ne se le firent pas dire deux fois : « Asseyez-vous sous les arbres, et ne vous salissez pas trop ! » dit la femme du chasseur, tout en servant le goûter sur les tables. Les enfants se rangèrent ; et autour d'eux, les chiens qui les regardaient fixement.

Une fois rentrée dans la chambre, la femme du chasseur pria grand'mère de vouloir bien parler de madame le princesse. Et grand'mère de raconter tout ce qui s'était passé au pavillon.

« Je répéterai toujours qu'elle a le cœur bon, » dit la femme du forestier. « Car, aussi souvent qu'elle vient ici, elle demande ce que font les enfants, et baise la petite Anna au front. Celui qui

aime les enfants a de la bonté ; mais ses serviteurs parlent d'elle qui sait comment ? »

« Oui ! Faites du bien au diable, et il vous donnera l'enfer en récompense, » dit grand'mère.

« Vous avez bien raison, » reprit le chasseur. « C'est ce que je dis aussi ; nous ne pourrions souhaiter une meilleure maîtresse, si ceux qui sont autour d'elle ne l'assiégeaient pas de leurs mensonges. Car tous ces gens-là ne vivent que pour offenser Dieu. Quand j'observe tout ce qui se passe dans ce monde, le diable… ! N'a-t-on pas sujet de se fâcher, quand on voit qu'un lourdaud — qui ne sait rien faire que se tenir debout, derrière la voiture, comme une marionnette en bois, ou assis dans une antichambre, — est payé autant moi, et qu'on le compte pour plus que moi, qui suis obligé de courir dans les bois, par la pluie, la boue et la neige, de batailler jour et nuit avec les braconniers, d'être partout et de veiller à tout ? Ce n'est pas que je me plaigne, car je me trouve même heureux ; mais quand ce faiseur d'embarras vient par ici mettre le nez, je lui donnerais…, sur mon honneur… ! mais c'est en vain que je me fâche. » Et le chasseur prit son verre de bière qu'il vida d'un trait.

« Je voudrais bien savoir si madame la princesse connaît ce qui se passe. Pourquoi n'a-t-on pas le courage de lui faire savoir quand on fait du tort à quelqu'un ? » demanda grand'mère.

« Je lui parle souvent, et je pourrais bien encore lui dire ceci ou cela ; mais je me pense toujours : mon François, il vaut mieux te taire, car tout l'inconvénient d'avoir parlé pourrait retomber sur toi. Puis, elle ne serait pas obligée de me croire ; elle pourrait s'informer près de ceux qui sont mieux placés que moi — et tout

serait fini. Ils se tiennent tous ensemble, la main dans la main. Je lui ai parlé, néanmoins, il y a quelques jours ; elle se promenait dans la forêt avec le prince étranger qui est ici chez elle. Ils ont rencontré quelque part Victoire, et ils me demandaient qui elle était ; la princesse en était toute effrayée. »

« Et que vous lui en avez vous dit ? » demanda grand'mère.

« Et qu'avais-je à lui en dire sinon qu'elle est folle, mais qu'elle ne fait de mal à personne ? »

« Mais elle, qu'a-t-elle répondu ? »

« Elle s'est établie sur le gazon, et le prince s'est assis à ses pieds ; ils m'ont ordonné de m'asseoir auprès d'eux, et de leur raconter tout ce que je savais de la folie de Victoire, et comment elle est devenue insensée. »

« Et tu as été content d'en faire le récit, n'est-ce pas ? » dit la femme du chasseur en souriant.

« Tu le sais, ma femme : qui ne serait content de servir une si belle dame ? Notre princesse n'est plus, après tout, si jeune ; et elle est diantrement belle. Mais que devais-je faire ? il fallait bien raconter ce que je savais. »

« Vous vous moquez du monde, mon bon compère ! voilà deux ans, depuis mon arrivée ici, que vous me promettez de me dire les causes de la folie de Victoire, et jusqu'à présent, vous n'avez pas tenu votre promesse. Je ne suis pas une belle dame ; donc, je ne peux pas vous commander ; aussi je crois que je n'apprendrai jamais cette histoire, n'est-ce pas ? »

« Oh ! grand'mère, vous m'êtes plus chère que la plus belle dame du monde ! Si vous vouliez m'écouter, je serais prêt à vous raconter l'histoire tout de suite. »

« Quand le compère s'en mêle, il sait tout adoucir avec des coussins couverts de soie, » dit en riant grand'mère. « Si cela convient à madame, je vous invite à parler. Les vieillards sont comme les enfants, vous le savez bien vous-même : ils aiment les histoires. »

« Je ne suis pas encore âgée, et j'aime aussi à en entendre, » répondit la femme du chasseur. Allons, raconte, mon très-cher ! raconte, le temps passe bien vite. »

« Maman, je t'en prie, donne-nous encore du pain ; nous n'en avons plus, » vint dire à la porte une petite voix, celle de Barthélemi.

Mais il n'est pas possible que les enfants aient déjà tout mangé ! » dit grand'mère tout étonnée.

« Ils en ont mangé une moitié, et donné l'autre aux chiens, à la biche, aux écureuils ; c'est toujours comme cela. Ah Dieu ! Qu'ils me fâchent souvent ! » dit en soupirant la femme du chasseur, mais en leur coupant à nouveau du pain.

Pendant qu'elle sortait pour le distribuer aux enfants et remettre sa petite fille aux soins de la bonne ; et que monsieur le chasseur bourrait sa pipe, grand'mère disait : « Mon mari défunt, que Dieu lui donne le repos éternel ! avait aussi cette coutume qu'avant de commencer un récit, il lui fallait avoir sa pipe prête » ; et à ce souvenir, les yeux de grand'mère brillèrent d'un plus vif éclat.

« Je n'y comprends rien ; mais tous nos hommes ont cette mauvaise habitude, » dit la femme du chasseur, qui du pas de la porte avait entendu les dernières paroles de grand'mère.

« Allons ! Fais encore semblant de n'en être pas contente ! » répliqua le chasseur en allumant sa pipe ; « c'est toi-même qui m'apportes du tabac de la ville. »

« Mais qu'est-ce qu'on ne doit pas faire, si l'on veut vous contenter ? Oui, il faut faire tout ce qu'on lit dans vos yeux. Commence donc ton récit ! » dit la ménagère en s'asseyant devant son rouet, à côté de grand'mère.

« Je suis prêt, eh bien ! soyez attentives ! » Il dit, et il tire de sa pipe le premier nuage de fumée qui s'élève au plafond. Il se croise les jambes, s'adosse commodément sur sa chaise, et voici en quels termes il raconte l'histoire de Victoire la folle :

06

« Victoire était la fille d'un paysan de Žernov. Ses parents sont morts depuis longtemps ; mais son frère et sa sœur vivent encore. Il y a quinze ans, Victoire était une fille fraîche comme une framboise, et qui n'avait pas sa pareille bien loin à la ronde. Elle était leste comme une biche, laborieuse comme une abeille ; un jeune mari n'aurait pu désirer de femme meilleure. Une fille de cette sorte, et dont on sait encore qu'elle aura un jour de la fortune, ne reste pas longtemps sous le boisseau ; c'est facile à comprendre. On parlait donc de Victoire dans toute la contrée, et les prétendants affluaient. Plusieurs plaisaient à ses parents ;

quelques uns étaient de riches fermiers, et, par conséquent, pour Victoire d'excellents partis. Mais elle sut les éconduire tous. Elle ne voyait d'un bon œil que celui qui dansait le mieux ; encore sa préférence ne durait-elle que le temps du bal.

Ce fut alors que son père fronça le sourcil de voir que nul ne se trouvait à son goût et qu'il la pressa de faire son choix ; sinon, il le ferait lui-même à sa place, et la forcerait à l'accepter. Mais la fille s'en prit à ses yeux, pleurant beaucoup et conjurant son père de ne pas la chasser de la maison ; « elle n'avait pas encore vingt ans, disait-elle, ne possédait pas l'usage du monde ; puis, c'est Dieu qui sait qui doit être mon mari et si je serai heureuse. »

Le père, qui aimait beaucoup sa fille, ne put l'entendre se lamenter, sans en ressentir du chagrin. Et en regardant son beau visage, il se pensait : « C'est vrai, tu as encore assez de temps ; aussi bien trouveras-tu encore assez de prétendants. » Mais les gens parlaient autrement. Ils se disaient que Victoire était fière ; qu'elle attendait un grand seigneur qui roulât carosse ; que l'orgueil est l'avant-coureur de la chute ; que celui qui met un long temps à faire son choix le fait mal. Tels étaient leurs genres de pronostics.

Vers cette époque, un détachement de chasseurs vint tenir garnison dans le village, et l'un d'eux rechercha Victoire. Si elle allait à l'église, il s'y rendait derrière elle, et s'y tenait non loin d'elle ; puis, au lieu de regarder vers l'autel, il considérait Victoire. Allait-elle aux champs, il recherchait encore son voisinage ; en un mot, elle ne pouvait faire un pas au-dehors qu'elle n'en fût suivie comme de son ombre. Le monde disait de lui qu'il avait le sens troublé, et quand Victoire arrivait parmi ses compagnes et qu'on lui parlait du soldat, elle disait toujours : « Pourquoi ce sol-

dat me poursuit-il ? Il ne me parle pas, ce morose, et j'en ai peur. Quand je le sais près de moi, j'en suis effrayée ; et si je regarde ses yeux, la tête me tourne.

Ces yeux ! ces yeux ! Tout le monde disait que ces yeux-là ne marquaient rien de bon. On ajoutait que ses yeux étaient flamboyants dans la nuit. Et les sourcils noirs qui se déployaient au-dessus, comme des ailes de corbeau, et qui étaient mobiles au milieu, étaient le signe certain que son regard était fascinateur. D'aucuns l'en plaignaient : « Mon Dieu ! Est-ce sa faute s'il est né ainsi ? — Et des yeux pareils n'ont de puissance que sur quelques uns ! Tout le monde n'est pas forcé d'en avoir peur ! » — Néanmoins les voisines, quand il regardait leurs enfants, s'enfuyaient à grande course. Quelque enfant du village venait-il à tomber malade, on disait que le chasseur noir l'avait ensorcelé. On finit pourtant par s'accoutumer à ce visage sombre ; et même il y eut plusieurs filles qui dirent qu'il ne serait pas si laid, si l'expression en était plus affable. Mais l'opinion commune était celle-ci : « Que faire avec un pareil original ? C'est Dieu seul qui sait qui il est, et d'où il est ! Ce n'est peut-être même pas un homme ! Mieux vaudrait se signer en le voyant et dire : « Que Dieu soit avec nous, et nous préserve du mal ! — « Il ne danse pas ; il ne parle jamais ; il ne chante pas : laissons-le ! » Et elles le laissaient. Dire : « Laissons-le » était bien facile à tous ceux qu'il ne poursuivait pas ; mais pour Victoire, il était l'enfer.

Du moment que ce n'était pas nécessaire, elle évitait de sortir, afin d'être débarrassée de ces yeux qui la poursuivaient partout. Elle n'aimait plus danser, parce qu'un visage sombre la fixait de quelque coin de la salle ; elle était moins joyeuse de venir prendre part aux veillées, parce qu'elle savait très-bien que, s'il n'était pas

assis dans la chambre du poële, c'était de la fenêtre qu'il la regarderait du dehors. Alors sa voix devenait tremblante ; le fil qu'elle tenait à la main cassait. Tout cela la tourmentait. Tout le monde remarquait bien un changement en elle ; mais personne ne soupçonnait que le soldat en fût la cause. On pensait qu'il avait le sens troublé, et que si Victoire ne pouvait empêcher qu'il ne la suivît, c'est qu'elle ne connaissait point de remède.

Un jour elle disait à ses compagnes : « Croyez-moi, mes amies : si quelqu'un venait à présent me rechercher en mariage, qu'il fût pauvre ou riche, beau ou laid, je deviendrais sa femme, pourvu qu'il ne fût pas de notre village. »

« Que t'est-il entré dans la tête ? N'es-tu pas heureuse, contente à la maison paternelle, ou ne te plais-tu plus parmi nous ? » demandèrent les jeunes filles.

« Ne pensez pas de moi choses pareilles, dit-elle. Mais aussi longtemps que le chasseur noir restera ici, je n'y peux pas vivre. Vous ne pouvez vous imaginer comme cet homme importun me fâche, et quel chagrin j'en ressens. Je ne peux plus dormir, ni prier ; ses yeux me poursuivent partout ! » et Victoire exhalait sa plainte avec ses larmes.

« Mais mon Dieu ! pourquoi ne lui défends-tu pas de te suivre ? Pourquoi ne lui dis-tu pas que tu ne peux pas le souffrir, et qu'il te fait mal comme du sel dans les yeux ? »

« Mais n'est-ce pas ce que j'ai déjà fait ? Je ne lui ai, certes, pas parlé ; car, comment lui parler, quand il va me suivant comme mon ombre ? — Mais j'ai prié son camarade de le lui dire. »

« Et il n'a pas obéi ? » demandèrent les filles.

« Certainement non. » Il a répondu à son camarade que personne n'avait rien à lui commander, qu'il est libre d'aller où il veut, et chez qui il veut ; que du reste il ne m'a point encore dit qu'il m'aime, pour que j'aie le droit de lui faire dire que je n'en veux pas. »

« Voyez-vous cet insolent ! dirent les filles toutes fâchées. Et à quoi pense-t-il donc ? Nous devrions nous venger ! »

« N'entreprenez rien contre lui, dirent les plus sensées, car il pourrait bien vous ensorceler. » « Eh ! que pourrait-il nous faire ? Pour nous nuire, il lui faudrait avoir de nous quelque chose qui eut été à notre usage. Or, aucune de nous ne lui donne rien, et ne voudrait rien recevoir de lui non plus. Qu'avons-nous à craindre ? N'aie pas peur, Victoire, nous t'accompagnerons partout, et ce diable verra une bonne fois ce que nous lui ferons, » s'écrièrent plusieurs filles des plus courageuses.

Mais Victoire, plus effrayée, regarda tout autour d'elle, et loin de se trouver consolée qu'elles prissent ainsi fait et cause pour elle, soupira en disant : « Si seulement le bon Dieu m'aidait à porter cette croix ! »

Ce que Victoire avait confié aux filles ne resta pas dans le mystère ; cela se répandit bien vite, et jusque dans le village voisin. Quelques jours après un homme de ce village arrivait à la ferme du père de Victoire. On causa d'abord de choses indifférentes ; puis, cet entremetteur finit par déclarer au fermier que son voisin souhaiterait marier son fils avec Victoire qu'il aimait ; il était chargé expressément, disait-il, de venir demander si l'on consentait, oui ou non, aux fiançailles.

« Attendez un moment ! Je vais demander à Victoire de venir vous donner elle-même la réponse. Quant à moi, je le connais, ainsi que son fils Antoine ; aussi je n'ai rien là-contre ; leur fortune est bien en ordre, » continua-t-il en répondant à l'entremetteur ; puis, il alla trouver sa fille pour lui en parler.

Aussitôt que Victoire eut appris de quoi il s'agissait, elle répondit sans trop de réflexion : « Qu'ils viennent ! »

Son père fut bien surpris de la voir se décider si vite ; et il lui demandait si elle connaissait Antoine, pour qu'ils ne vinssent pas en vain. Mais Victoire s'en tint à ce qu'elle avait dit : « Oui, elle connaissait Antoine Simovitsch pour un brave garçon. »

« Je suis content de lui, » dit son père ; « du reste, tout sera fait comme tu le souhaites. Qu'ils viennent donc ! »

Dans l'intervalle que son père fut sorti d'auprès d'elle pour reconduire l'entremetteur des fiançailles, sa mère entra dans la petite chambre de Victoire, lui fit le signe de la croix et lui souhaita son bonheur : « Ce qui me réjouit le plus, c'est que tu seras seule maîtresse dans ton ménage et qu'à la ferme d'Antoine tu n'auras ni belle-mère, ni belle-sœur, » ajouta la mère.

« Ah ! ma chère mère, je le prendrais, lors même que je devrais avoir deux belles-mères, » lui répondit Victoire.

« Voici qui est encore mieux ! je vois, du moins, que vous vous aimez l'un l'autre. »

« Non ! ce n'est pas là le motif, chère mère ! Mais c'est que j'aurais aussi bien engagé ma parole à tout autre brave garçon. »

« Je t'en prie, ma fille, qu'est-ce que tu dis là ? Il s'en est présenté assez, et tu n'as jamais voulu d'aucun d'eux. »

« Mais alors le soldat, aux yeux méchants, ne me poursuivait pas encore, » dit Victoire à voix basse. « Je pense que tu ne sais pas bien ce que tu dis. Pourquoi parler d'un soldat ? Pourquoi fais-tu attention à lui ? Qu'il aille où il veut ! laisse-le. Ce n'est pas lui qui devrait te faire partir de la maison paternelle. »

« Oh ma mère ! c'est lui, lui seul qui en est la cause ! j'ai tant de chagrin, tant de peine, que je n'ai de repos nulle part ! » dit la fille en pleurant.

« Et pourquoi ne me l'as-tu pas dit plus tôt : je t'aurais conduite chez la vieille femme du forgeron, elle sait consulter dans des accidents pareils. Sois tranquille, nous irons demain chez elle, » fit la mère pour consoler sa fille.

Et le lendemain, la mère et la fille étaient en chemin.

Cette vieille prétendait toujours savoir beaucoup de choses que les autres ne connaissaient point. Faisait-on une perte ? Les vaches ne donnaient-elles pas de lait ? Quelqu'un était-il malade ? — la femme du forgeron savait le remède à tout, elle devinait tout. Victoire lui raconta en confiance tout ce qui se rapportait à elle.

« Et tu ne lui as jamais parlé, jamais dit le plus petit mot ? » demanda la vieille maréchale.

« Ne t'a-t-il pas envoyé quelque chose à manger par un autre soldat ? par exemple, une pomme ou du massepain ? »

« Non, ma commère, rien ! les soldats ont parlé de lui une fois chez nous ! Ils disaient qu'il ne fréquente pas les camarades, qu'il est très-fier, et qu'il veut toujours être seul. »

« C'est un vrai morose, affirma la vieille ; mais ne crains rien, Victoire, je t'aiderai — car ton cas n'est pas encore si mauvais. Demain je t'apporterai quelque chose que tu devras porter toujours sur toi. Mais en sortant de ta chambre le matin, n'oublie jamais de t'asperger d'eau bénite en disant : « Que Dieu me garde de tout mal ! » Quand tu iras dans les champs, ne te retourne jamais ; et si le soldat venait à te parler, n'y prends pas garde, quand même il parlerait comme un ange. Il pourrait t'ensorceler avec sa voix ; alors vaut mieux te boucher les oreilles que de l'écouter. N'oublie pas mes recommandations. Si ça ne va pas mieux d'ici à quelques jours, il te faudra revenir me trouver, et nous essaierons d'autre chose. »

Victoire partit l'esprit plus tranquille, et avec l'espoir qu'elle redeviendrait comme elle était auparavant. Le lendemain, la vieille arrivait à la ferme avec quelque chose qui était cousu dans un morceau de drap rouge ; elle le mit elle-même au cou de Victoire, avec recommandation encore de ne l'ôter jamais et de ne le montrer à personne. Le soir, quand elle alla couper de l'herbe, elle remarqua bien que quelqu'un se trouvait non loin d'elle, près d'un arbre ; et elle sentit le sang lui monter au visage ; mais elle eut du courage, car elle ne se détourna pas une seule fois pour regarder autour d'elle, et après avoir fini son ouvrage, elle courut à la maison comme s'il y avait eu le feu derrière elle.

Le troisième jour, c'était un dimanche, la mère fit des gâteaux, et le père alla inviter monsieur le maître et quelques vieillards, ses voisins, pour l'après midi, en sorte que les gens du village se

disaient : « Chez Miksch, on va célébrer aujourd'hui les accordailles. »

Dans l'après-dinée, entrèrent dans la cour trois hommes endimanchés, dont deux avaient du romarin aux manches. Le père de Victoire les reçut sur le seuil, et les gens de service, restant debout sous l'avant-toit, disaient ; « Que Dieu vous donne beaucoup de bonheur ! » « Dieu vous entende ! » répondit, au lieu du père et du fils, l'intermédiaire des fiançailles.

Le fiancé entra le dernier. Quelques voix de femmes se firent entendre en dehors : « C'est un très-joli garçon, cet Antoine ; et qui porte fièrement la tête comme le cerf ! Et quelle belle branche de romarin il a attachée à sa manche ! Où l'a-t-il donc achetée ? » — Et des voix d'hommes répondaient : « Quant à cela, il peut porter la tête bien haute, puisqu'il emmènera la plus jolie fille du village, une bonne ménagère, la meilleure danseuse, et qui, de plus, a aussi de la fortune ! »

C'est ainsi que se prononçaient plusieurs de ses parents du village, bien fâchés qu'elle eût choisi quelqu'un des environs. Pourquoi, disaient-ils, n'en a-t-elle pas pris un du même endroit ? N'y avait-il pas assez de garçons, dont plusieurs eussent été à sa convenance ». On sait les réflexions usitées en semblables circonstances.

Vers le soir, tout était fini. Le maître d'école avait écrit le contrat ; les témoins et les parents y souscrivirent trois croix au lieu de leurs signatures ; le maître d'école fut obligé d'y ajouter leurs noms ; et Victoire promit à Antoine, la main dans la main, de devenir sa femme dans trois semaines. Le jour suivant, les compagnes de Victoire vinrent lui adresser leurs félicitations, et

quand elle passait sur la place du village, on la saluait de partout : « Que Dieu te bénisse, notre fiancée ! » Mais quand les jeunes gens lui disaient : « C'est bien dommage que tu nous quittes ; pourquoi t'en vas-tu, Victoire ? » alors les larmes lui montaient aux yeux.

Elle fut plus gaie pendant plusieurs jours ; et quand elle était obligée d'aller plus loin que le village, elle partait sans craintes, depuis qu'elle avait reçu de la maréchale une sorte de scapulaire, et qu'elle était fiancée. Il lui semblait qu'elle n'avait plus peur, et elle en remerciait le bon Dieu, ainsi que la femme du forgeron qui lui avait donné si bon conseil. Toutefois sa joie ne devait pas être de longue durée.

Un soir qu'elle était assise avec son fiancé dans le verger, et qu'ils parlaient de leur noce et de leur futur ménage, voici que tout-à coup Victoire se tait ; ses yeux s'étaient fixés sur un buisson et sa main tremblait. « Qu'as-tu donc ? » lui demande son fiancé surpris.

« Regarde à travers les branches, en face de nous ; ne vois-tu rien ? » lui dit tout bas Victoire.

Son fiancé regarde : « Non, je n'y vois rien ; mais toi, qu'as-tu vu ? »

Il me semblait que le soldat noir nous observait, murmura la fiancée, d'une voix plus faible encore.

« Attends : il faut en finir ! » s'écria Antoine. Et s'élançant il chercha dans tous les coins du verger ; mais ce fut en vain — il ne voyait personne. « Je ne le lui passerai pas, dit-il, et s'il ose te regarder toujours, je lui jouerai un fameux tour, » s'écria Antoine.

« Ne t'engage pas en querelles avec lui, je t'en prie, Antoine ; tu sais : un soldat, c'est un soldat. Mon père a été déjà à la Montagne-Rouge, et il aurait bien donné quelque chose pour que le lieutenant le délogeât d'ici, afin de l'envoyer autre part. Mais l'officier a répondu qu'il n'y pouvait rien, quand même il le voudrait ; qu'après tout ce n'est pas une infraction pour un homme de regarder une fille. Le père apprit, là aussi, par les soldats, que ce hussard était d'une famille très-riche, qu'il s'était engagé, comme volontaire, au service militaire et qu'il pourrait s'en retirer, quand il le voudrait. Tu pourrais donc ne pas trouver ton compte à lui faire quelque chose. » Ce langage de Victoire à Antoine fit que celui-ci promit de laisser le soldat tranquille.

Mais depuis ce soir-là, Victoire eut à passer des moments bien pénibles, et quoiqu'elle pressât, avec confiance, le scapulaire contre son cœur, il ne cessait de battre avec force, quand les malheureux yeux se fixaient sur elle. Victoire retourna encore consulter la maréchale. « Il faut croire, marraine, qu'il en est ainsi par une punition de Dieu ; car ce que vous m'avez donné ne m'a point servi. J'avais cependant suivi votre conseil en tout, ajouta Victoire en se lamentant. »

« Sois tranquille, ma fille, sois tranquille ! — je saurai bien venir à bout de lui, quand même il serait l'Antéchrist. Mais j'ai besoin d'avoir deux choses de lui. Jusqu'à ce que je me les sois procurées, évite, autant que possible, sa présence. Invoque l'ange gardien, et prie pour ces âmes du purgatoire dont personne ne se souvient jamais. Quand tu en auras délivré une, elle suppliera pour toi. »

« Mais, marraine, ce qu'il y a de pis, c'est que je ne peux pas même prier en repos d'esprit ! » dit la fille en pleurant.

« Vois-tu, ma fille ! pourquoi as-tu attendu si longtemps, et jusqu'à ce que cette puissance mauvaise ait prévalu ? Dieu m'accordera de vaincre ce diable. »

Et Victoire ramassait encore toute sa force pour prier avec ferveur ; quand ses idées voulaient s'envoler ailleurs, elle pensait tout de suite à la Passion de notre Seigneur, à la sainte Vierge Marie, pour mettre en fuite cette puissance méchante. Elle s'en défendit un jour, deux jours ; mais le troisième jour, elle alla jusqu'à l'extrémité la plus éloignée du champ de son père pour ramasser du trèfle. Elle donna ordre au domestique de ne pas tarder à venir derrière elle, parce qu'elle aurait bientôt fini, lui dit-elle, de le faucher. Elle y marchait d'un pas léger comme celui d'une biche, et ceux qui la trouvèrent sur leur chemin, se retournaient pour admirer encore une fois quel bon air avait cette fille. Elle y était donc partie fraîche et belle, et voilà ensuite que le domestique la ramenait sur la voiture, couchée sur le trèfle, pâle et blessée. Elle avait le pied enveloppé et lié avec un mouchoir fin, et on fut obligé de la porter de la voiture au logis.

« Notre-Dame de la Sainte-Montagne ! » fit la mère en se lamentant, — « ma fille ! qu'est-ce qui t'est arrivé ? »

« Je me suis enfoncé une épine dans le pied, et si profondément que, depuis lors, cela va mal. Portez-moi dans ma chambre, je veux me mettre au lit ! » dit-elle encore d'un air suppliant.

On la mit au lit, et le père courut bien vite chercher la femme du forgeron. Elle accourut comme à cheval, et suivie d'un essaim de ces commères qu'on ne demandait pas, mais comme il y en a toujours. L'une conseillait à la mère un remède ; et l'autre, un autre ; celle-ci, des conjurations ; celle-là, des fumigations. Mais

la vieille se décida, et mit sur le pied de Victoire de la fécule de pommes de terre. Puis elle demanda que tout le monde sortît, s'engageant à veiller elle-même Victoire, qui devait être guérie, comme par enchantement.

« Raconte-moi, ma fille, comment ça s'est passé ! tu es encore toute effrayée. Et qui t'a lié le pied avec ce beau mouchoir, si blanc et si fin ? J'ai préféré le cacher, pour que les autres ne s'en aperçussent point, » dit la vieille fûtée, en lui posant le pied sur l'édredon.

« Où avez-vous mis le mouchoir, marraine ? » demandait vivement Victoire.

« Tu l'as sous ton oreiller. »

Victoire prit le mouchoir, regarda les traces sanglantes, considéra le nom brodé à l'aiguille et qui lui était tout-à-fait inconnu et son visage, de pâle qu'il était, devint rouge.

« Ma fille, ma fille, tu ne me plais pas ; qu'est-ce que je dois penser de toi ? »

« Pensez que Dieu m'a abandonnée, et que je suis perdue pour l'éternité, et que personne ne peut me secourir. »

Elle a peut-être de la fièvre, et bat la campagne, se pensa la vieille, en touchant les joues de Victoire. Mais ses joues étaient froides ; ses mains aussi ; seulement ses yeux étaient brillants ; elle les avait fixés sur le mouchoir qu'elle tenait à deux mains.

« Écoutez, marraine, » commença-t-elle à voix plus basse ; « je vais vous dire tout, mais ne le racontez à personne. Il y avait deux jours que je l'avais vu ; vous savez qui je veux dire ; mais au-

jourd'hui, dès le matin, aujourd'hui quelque chose me disait : "Va-t-en au trèfle, vas-y", et cela me tintait dans les oreilles. Je savais que ça finirait mal ; je savais bien que c'était une tentation ; car c'était là, près du champ, qu'il avait coutume de se tenir, assis sous l'arbre et sur le côté. Mais je n'eus de repos qu'après avoir mis mon fichu sur ma tête, et la faux sur mon épaule.

En chemin, la pensée me vint que moi seule, j'étais mon ennemie ; mais j'entendais toujours résonner à mes oreilles ces mots : "Va toujours ! va au trèfle ; qui sait s'il y sera ? pourquoi aurais-tu peur ? Thomas viendra bientôt derrière toi. Cette pensée me poursuivit jusqu'au champ. Je regardais vers l'arbre : personne n'y était. Eh bien, il n'y est pas ; c'est autant de gagné", me pensai-je en moi-même, et je pris la faux pour couper le trèfle. Au même instant la pensée me vint de tenter ma bonne aventure en cherchant le trèfle à quatre feuilles, et je me disais : "Si tu le trouves, c'est que tu seras heureuse avec Antoine."

Je regarde, je regarde toujours, sans lever les yeux de dessus les trèfles, mais je ne trouvais rien. C'est alors que je pensai à jeter un regard de côté, et que vois-je sous l'arbre ? — le soldat. Je me retournais vite pour me sauver ; mais au même moment j'avais tourné le pied sur des épines couchées au bord du chemin, et je m'étais blessée. Je ne criai point ; mais de douleur, toute la tête me tourna ; mes yeux se voilèrent et je tombai à terre.

Je voyais, comme en rêve, que quelqu'un me prenait dans ses bras et m'emportait, jusqu'à ce que la douleur aiguë me réveillât. Le soldat s'était agenouillé près du ruisseau, y trempait son mouchoir blanc, puis il m'en enveloppa le pied. Dieu puissant ! me pensais-je, que vas-tu faire ? tu ne peux te dérober au regard de

ses yeux. Alors je me dis qu'il vaudrait mieux ne pas le voir. Je ressentais une douleur assez forte ; la tête me tournait ; mais je ne parlais point, et je n'ouvris pas non plus les yeux. Il posa sa main sur mon front et me prit par la main ; j'en eus un frisson ; mais je me tus. Alors il laissa ma main et m'arrosa le visage avec de l'eau et en me soulevant la tête. Que devais-je faire ? J'étais bien forcée d'ouvrir les yeux. Ah ! bonne marraine, ses yeux m'éclairaient comme le soleil du bon Dieu et je dus fermer les miens. Mais ce fut bien en vain, car il se mit à me parler ! Oh ! comme vous aviez raison, chère marraine, de me dire qu'il peut ensorceler avec sa voix. Je l'entends toujours résonner à mes oreilles ; et ses paroles, comme elles étaient douces quand il me disait, qu'il m'aimait, que j'étais son bonheur et son ciel ! »

« Quelles paroles de péché ! On y reconnaît les ruses du diable. À la bouche de quel homme viendraient de pareilles paroles ? Malheureuse fille ! À quoi as-tu donc pensé d'y croire ? » Et la vieille de se lamenter encore.

« Mais, mon Dieu, comment ne pas le croire, quand il vous assure qu'il vous aime ? »

« Ce n'est que pour parler. Tout cela n'était que pour t'en faire accroire et s'insinuer dans ton esprit. »

« Je le lui disais bien aussi ; mais il jura sur Dieu et sur son âme qu'il m'aimait depuis le premier moment qu'il m'avait aperçue ; et qu'il s'était abstenu d'échanger toute parole avec moi, ainsi que de me révéler son amour ; il ne voulait pas, disait-il, m'attacher au malheureux destin qui le poursuit toujours et partout, et qui ne lui permet pas de jouir de son bonheur. Ah ! je ne me souviens plus de tout ce qu'il m'a dit ; j'en aurais bien pleuré !

J'ai cru à tout. Je lui ai dit que j'avais eu peur de lui et que, de cette peur-là même, j'avais devenue fiancée. Je lui ai dit que je portais sur le cœur un scapulaire, et quand il me l'a demandé, je le lui ai donné, » dit Victoire en finissant.

« Ah ! Jésus, mon Sauveur ! » répondit la vieille en gémissant : « elle lui donné un scapulaire béni ! elle lui donne un objet qu'elle a porté sur son corps ! Tu es en son pouvoir ! — tu es perdue, et ce n'est pas même le bon Dieu qui t'arrachera de ses griffes ; il t'a parfaitement ensorcelée.

« Il m'a dit que ce charme, c'est de l'amour ; puis, que je ne dois pas me fier à un autre, » ajouta Victoire.

« Oui, oui, ils disent cela, l'amour… ! Je le lui dirais bien aussi, ce que c'est, que l'amour ? Mais tout est inutile.

Qu'as-tu donc fait, malheureuse fille ? Il te sucera le sang du corps ; il te pressera jusqu'à ce qu'il ait tout sucé, et ton âme n'aura pas de repos après la mort. Et comme tu aurais pu être heureuse ! »

Victoire était stupéfaite, et même effrayée des propos de la commère ; elle n'en dit pas moins, après quelques minutes de silence : « Rien ne sert de rien : je le suivrai ; et quand même il me mènerait en enfer. Tout est inutile. Couvrez-moi ; j'ai froid, » ajouta-t-elle, après un nouveau moment de silence.

La vieille étendit sur elle toutes les couvertures qui se trouvaient là ; mais Victoire avait toujours le frisson et ne prononça plus le plus petit mot.

La vieille aimait vraiment Victoire, et quoiqu'elle fût fâchée contre elle de ce qu'elle avait donné son scapulaire au soldat, le

sort de cette pauvre fille, qu'elle regardait comme perdue, la chagrinait fort. Elle ne dit mot à personne des confidences de Victoire.

Depuis ce jour là, Victoire resta couchée comme morte. Elle ne prononçait qu'en rêve des paroles indistinctes, ne demandant rien et ne regardant personne. La vieille ne bougeait pas d'auprès d'elle, et mettait tout son savoir à son service pour la guérir. Mais tout fut inutile. Les parents devenaient de jour en jour plus tristes, et le fiancé s'en allait, chaque jour aussi plus désespéré. La vieille hochait la tête et se disait à elle-même : « Comment se fait-il qu'aucun des remèdes que j'ai employés avec tant de succès sur les autres n'en ait pas eu sur elle ? Parce que ce soldat l'a ensorcelée. Oui, c'est cela. » Et elle y réfléchissait jour et nuit. Mais une nuit qu'elle regardait par hasard, de la fenêtre de la chambre dans le verger, elle aperçut debout, au près d'un arbre, un homme enveloppé d'un manteau, et dont les yeux, fixés sur elle, brillaient dans la nuit, comme deux escarboucles ; et elle se jura à elle-même, — car elle en était maintenant certaine, — que sa présomption d'un ensorcellement était fondée. Elle eut donc une grande joie le jour qu'on rapporta à la maison la nouvelle d'un ordre de départ pour les chasseurs. Pour ce qui est de moi, disait-elle, ils peuvent bien tous rester ici ; mais que celui-là seul s'en aille, j'en suis plus joyeuse que si l'on me comptait cent florins. »

« C'est le diable qui l'a conduit ici, » disait un jour le père ; et la mère et la vieille maréchale répétèrent après lui que Victoire était changée depuis le moment où le soldat était venu au village, et ils croyaient, eux aussi, qu'il l'avait ensorcelée. Néanmoins la vieille espérait que son départ éloignerait la puissance diabolique.

Les soldats partirent. Or, cette nuit qui suivit leur départ, Victoire se trouva si mal que la vieille souhaita envoyer chercher le prêtre ; mais vers le matin, elle se sentait mieux ; puis, ses forces augmentèrent peu à peu, au point que, quelques jours après, elle put quitter le lit. La vieille attribuait en elle-même cette amélioration à l'éloignement de l'influence démoniaque : elle n'était pas moins satisfaite d'entendre les gens du village se dire entre eux : « cette femme du forgeron ! c'en est une, celle-là ! sans elle, Victoire serait déjà morte ! » Et à force de s'entendre louanger de la sorte, elle finit par croire que son savoir avait sauvé sa cliente.

Mais tout n'était pas encore gagné ! Il est vrai que Victoire sortait déjà, allait seule jusque dans la cour ; mais elle paraissait encore étrange à tout le monde. Son regard était triste, elle ne parlait à personne et ne regardait personne. La vieille leur assurait à tous que la malade allait beaucoup mieux et qu'il n'était plus besoin de la veiller. Alors sa sœur Marie reprit pour la nuit, dans la même chambre que celle de Victoire, la place qu'elle y occupait auparavant.

La première nuit que ces deux jeunes filles y passèrent seules, Marie, qui était assise au bord du lit de sa sœur, lui demanda d'une voix tendre — car c'était une si bonne personne ! — pourquoi elle était si triste, et s'il lui manquait quelque chose. Victoire la regarda sans rien répondre.

« Vois-tu, Victoire ? J'aurais bien quelque chose à te dire ! mais j'ai peur de te fâcher. »

Et Victoire la regardait tristement : « Dis toujours, Marie ! »

« C'est ce soir que les soldats sont partis, » continuait alors sa sœur ; mais à peine eut-elle prononcé ces quelques mots que sa

sœur lui prit la main, et lui coupant la parole : « Les soldats sont partis ? » dit-elle, « et où ? »

« Partis, oui ! mais où ? je ne le sais pas. »

« Dieu soit loué ! » soupira Victoire en reposant sa tête sur les coussins.

« Écoute, Victoire ! Mais ne sois pas fâchée contre moi ! je sais que tu ne pouvais souffrir ce soldat noir, et tu prendras peut-être en mal que je lui aie parlé. »

« Tu lui as parlé ? » dit vivement Victoire en se soulevant dans son lit.

«Comment aurais-je pu refuser de l'entendre, quand il m'en priait tant ? Mais j'avais tellement peur de lui que je ne le regardai pas même une fois. Il passait souvent auprès de notre ferme ; mais je l'évitai toujours, jusqu'à ce qu'un jour il m'eut rejointe au verger. Il me remit quelques herbes en me demandant de te les préparer, ajoutant que tu serais bientôt guérie. Je lui répondis que je ne voulais rien recevoir de lui, car j'avais peur qu'il ne t'envoyât quelque talisman. Et comme je refusais, à toute force, de les accepter, il me dit : « Remplis donc mon unique souhait, et dis à Victoire que je pars, mais que je n'oublierai jamais ma promesse. Qu'elle n'oublie pas non plus la sienne ! Pour sûr, nous nous reverrons. » Je le lui promis, et je m'acquitte maintenant de ma commission. Mais sois sans crainte, puisqu'il ne reviendra plus, et que tu seras en paix de son côté, » ajouta Marie.

« C'est bien, Marie, c'est bien ! tu es très-gentille ! et je t'en remercie. Va te coucher, va, ma chère ! » ajouta Victoire en la bai-

sant sur la joue. Marie arrangea le coussin sous sa tête, lui souhaita une bonne nuit et se mit au lit.

Quand, au matin, Marie se réveilla, le lit de Victoire était déjà vide. Elle pensa que sa sœur était peut-être allée dans la chambre y faire son ouvrage ordinaire ; mais elle ne se trouva ni dans la chambre, ni dans la cour.

Les parents étaient effrayés ; ils envoyèrent aussi tôt chez la femme du forgeron où elle pouvait, pensaient-ils, s'être rendue ; mais elle n'y était point. « Où peut-elle être, se demandait-on l'un à l'autre, tout en visitant tous les coins. Un domestique courut aussi chez son fiancé ; après qu'on l'y eut inutilement recherchée, et que son fiancé fut encore venu du village voisin, sans en savoir davantage, la femme du forgeron se mit à dire : « Je croirais qu'elle a suivi le soldat noir ! »

« Ce n'est pas vrai ! » s'écria le fiancé.

« Vous êtes dans l'erreur, » dirent aussi les parents. Comment serait-ce possible ? elle qui ne pouvait pas même le souffrir ! »

« Et pourtant c'est comme cela, et ce n'est pas autrement, » assurait la femme du forgeron ; et elle leur raconta en partie ce que Victoire lui avait confié. Marie, de son côté, parla de la commission qu'elle avait faite, la veille, à sa sœur ; et la liaison de ces deux récits eut bientôt fait reconnaître qu'elle avait rejoint le soldat noir, dans l'impuissance où elle était, croyait-on, de résister à cette secrète puissance que le démon exerçait sur elle.

« Ne lui en attribuons pas la faute ; elle n'est coupable que de ne s'être point ouverte à moi assez tôt pour que je pusse déjà lui venir en aide. Cependant il était déjà bien tard, il l'avait ensorce-

lée ; et aussi longtemps qu'il le voudra, elle sera obligée de le suivre. Que si maintenant vous envoyiez après elle, et qu'on la ramenât à la maison, elle irait encore nécessairement le rejoindre. » C'est ainsi que la vieille formula sa décision.

« Néanmoins, » dit le père, « je courrai après elle, qu'il en soit ce qu'il voudra. Peut-être consentira-t-elle à me suivre ; c'était une si bonne fille ! »

« J'irai avec vous, père ! » demanda Antoine, qui écoutait d'un air tout effaré.

« Tu resteras à la maison, » lui intima le paysan. « Quand on est en colère, on n'est plus de bon conseil ; peut-être te ferais-tu mettre en prison, ou te ferait-on prendre la casaque blanche de soldat. À quoi cela servirait-il ? tu as assez souffert tous ces derniers temps avec nous ! ne te fais pas des chagrins plus grands encore. Elle ne peut plus être ta femme ; n'y pense plus. Si tu veux attendre Marie pendant un an, je te la donnerai pour femme ; elle est si bonne ! C'est que je voudrais t'avoir pour gendre, mais non point te forcer. Fais ce que te dicte la sagesse ! » Et tous pleuraient ; mais le père les calmait encore : « Ne pleurez pas ! disait-il, les larmes ne servent à rien ; et si je ne la ramène pas, il n'y aura plus qu'à la recommander à Dieu. »

Il prit quelques florins pour sa dépense de voyage, régla l'ouvrage à faire par les domestiques pendant son absence et partit. Une fois en route, il s'informa partout si l'on avait vu une personne de tel et tel signalement, et il faisait le portrait de sa fille de la tête aux pieds. Or, personne n'avait rencontré jeune fille qui lui ressemblât. À Josephstadt, on lui dit que les chasseurs étaient partis pour Koeniggraetz ; et à Koeniggraetz, que le soldat noir

était entré dans un autre détachement, et qu'il voulait finalement quitter le service militaire. Où était-il allé ? c'est ce que ne put lui dire un chasseur, qui était bien le même que celui qui avait fait séjour à la ferme de Miksch ; et il attestait que personne n'avait vu Victoire. Beaucoup d'autres lui conseillaient d'aller demander au bureau militaire ; c'était, lui disaient-ils, son meilleur plan ; mais le paysan tint à ne pas se commettre avec l'administration : « Je ne voudrais pas, » répondit-il, qu'on me la renvoyât sous escorte, comme une vagabonde, et qu'on se la montrât au doigt. N'importe où elle soit, elle est partout sous la main de Dieu, sans la permission de qui aucun cheveu ne pourra tomber de sa tête. Si elle doit revenir, elle reviendra ; sinon, que la volonté de Dieu soit faite ! »

Telle fut sa conclusion. Il chargea ce chasseur de faire savoir à Victoire, — s'il la voyait ou s'il entendait parler d'elle, — que lui, son père, l'avait cherchée ; et que, si elle souhaitait rentrer chez ses parents, ils la recevrait, elle, et le brave homme qui l'aurait reconduite, avec une récompense. Le chasseur promit tout, et le père s'en revint à sa maison, la conscience tranquille. Il avait fait, croyait-il, tout ce qui était en son pouvoir.

Tout le monde pleura Victoire ; on fit dire des messes et des prières pour elle ; mais quand, au bout de six et de neuf mois, personne encore ne l'eut vue, ou n'en eut même entendu parler, on se pensa qu'elle était morte. L'année s'écoula…

Mais voici qu'un jour les bergers rapportent au village la nouvelle qu'ils ont vu, dans la forêt seigneuriale, une femme de la taille de Victoire, et dont les cheveux étaient tout aussi noirs. Les domestiques de la ferme de Miksch parcoururent les bois dans

tous les sens, mais sans trouver aucune trace d'une semblable personne.

C'était la première année que je me trouvais ici, mais encore garçon, chez mon prédécesseur et beau-père défunt. Nous en entendîmes parler aussi, et mon maître me dit, comme j'allais le lendemain en forêt, de bien regarder si je n'y apercevrais pas une telle personne. Et, de fait, j'aperçus le même jour, sur la côte, juste au-dessus des champs de Miksch, et sous les deux chênes dont les rameaux s'entrelacent, une femme assise, et dont les cheveux flottaient au vent. J'avais bien vu Victoire auparavant, mais alors il me fut impossible de la reconnaître dans cette personne si sauvagement accoutrée. C'était bien elle pourtant ! Sa robe avait reçu une coupe élégante et avait dû être belle ; mais, pour le moment, elle était toute déchirée. À son attitude, je reconnus qu'elle était mère. J'abandonnai sans bruit ma cachette, et je me hâtai de rentrer pour tout dire à mon maître. Celui-ci alla en faire part à Žernov. Les parents pleurèrent beaucoup et eussent préféré qu'elle fût morte. Mais que faire ? Nous promîmes de la suivre, pour savoir où elle allait, et où elle couchait, afin de l'apprivoiser.

Elle vint un jour sur le soir jusqu'au verger de la ferme de son père. Elle s'y assit sous un arbre tenant ses genoux entre ses deux bras et y appuyant son menton. Elle garda cette attitude, les yeux fixés toujours sur le même point. Sa mère voulut avancer vers elle, mais Victoire se leva prestement, franchit la haie d'un bond et disparut dans la forêt. Mon maître conseilla de déposer pour elle des aliments et des vêtements dans le bois, disant qu'elle les remarquerait peut-être bien ; et aussitôt on apporta de quoi suffire à son besoin. Je disposai les choses moi-même, et j'y allai

voir le lendemain. Des aliments, il n'y manquait que le pain ; des vêtements, elle n'avait pris qu'une jupe, une jaquette et une chemise. Tout le reste des effets s'y trouvait encore le troisième jour. Je les ôtai, pour que personne ne les dérobât.

Nous fûmes longtemps sans pouvoir reconnaître où elle couchait. Nous finîmes par découvrir sa retraite, au-dessous de trois sapins, dans une petite grotte. Possible que la grotte eut été formée par l'extraction d'une roche, enlevée anciennement. L'entrée en était couverte de tant de rameaux secs qu'il fallait la connaître pour la découvrir, et elle la barricadait encore avec des ramilles de sapin. J'y entrai une fois en rampant. Il n'y avait de place que pour une ou deux personnes. Victoire n'y avait rien, excepté un peu de litière et de mousse ; c'était son lit.

Ses connaissances, ses parents, son père, sa sœur, et Marie qui était déjà fiancée à Antoine, étaient aux aguets pour lui parler et pour la ramener sous le toit paternel ; mais elle évitait son monde, et se laissait voir rarement en plein jour.

Un soir qu'elle était venue s'asseoir dans le voisinage de la ferme, Marie s'avança tout doucement de son côté, et, de sa voix la plus caressante, lui dit : « Viens, Victoire, viens dormir auprès de moi dans la chambre ; il y a si longtemps que tu y as couché ! tout le monde et moi, nous sommes en peine de toi ! Oui ! Viens avec moi ! » Victoire la regarda, se laissa prendre par la main et emmener jusqu'au vestibule. Tout d'un coup, elle dérobe sa main et s'enfuit. On fut ensuite plusieurs jours sans la revoir près de la ferme.

Un autre soir je me trouvais, de garde sur la côte, au-dessus de la Vieille-Blanchisserie. La lune éclairait comme à giorno. Je vis

sortir Victoire du bois. Elle marchait, les bras croisés sur sa poitrine, la tête inclinée en avant, et sa démarche était si légère qu'elle semblait à peine toucher la terre de ses pieds. Elle courait droit à la sortie du bois, et droit à la digue. Je l'avais vue si souvent aller de ce côté, ou bien s'asseoir au coteau, sous le même grand chêne, que cette fois je n'y pris pas attention tout d'abord. Mais quand j'en fus venu à regarder mieux, je vis qu'elle jetait quelque chose dans l'eau, et je l'entendis rire d'une manière si sauvage que mes cheveux en furent tout hérissés. Mon chien se mit à hurler terriblement. Pour le coup, je frémis d'horreur. Victoire s'était assise ensuite sur une souche moussue et chantait. Je ne saisissais pas une parole ; mais la mélodie était celle de la Berceuse, que les mères chantent à leurs enfants :

Dors, mon enfant, dors !
ferme tes petits yeux ;
le bon Dieu sera avec toi ;
un petit ange te bercera. —
Dors mon enfant, dors !

Cette mélodie retentissait si tristement dans la nuit que je ne pus rester en place, tant j'étais épouvanté. Elle resta, elle, assise pendant deux heures, et ne faisant que chanter. Depuis ce jour, elle va s'asseoir tous les soirs à la digue et chante chaque fois ce même air de la Berceuse. Au matin, je racontai tout à mon maître, qui reconnut tout de suite ce qu'elle pouvait avoir jeté dans l'eau. Et il avait deviné juste. Quand nous la revîmes, sa contenance était bien autre. Sa mère et tous les autres en furent au désespoir ; mais que faire ? Là où il y a inconscience, il n'y a pas de péché.

Peu à peu elle s'accoutuma à venir jusqu'à notre porte, lorsque la faim l'y poussait. Mais elle faisait dès lors comme elle fait aujourd'hui, c'est-à-dire qu'elle arrivait, se tenait silencieusement à la porte, et attendait. Ma femme — qui, en ce temps là, était encore jeune fille — lui donnait sur le champ sa pitance ; elle la recevait sans dire mot, et s'enfuyait au bois. Quand je vais par la forêt et que je la rencontre, je lui donne du pain qu'elle accepte ; mais, si je voulais lui parler, elle s'esquiverait sans rien prendre. Elle aime singulièrement les fleurs. Si elle ne tient pas un bouquet à la main, c'est qu'elle en porte un dans son corsage. Voit-elle un enfant, ou va-t-elle quelque part, elle en fait présent. A-t-elle conscience de ce qu'elle fait ? Qui le sait ? Je voudrais savoir ce qui se passe dans cette tête égarée ; mais qui pourait l'éclaircir ? — Elle ? Oh ! bien difficilement.

Quand Marie célébra ses noces avec Antoine et qu'ils se rendirent à l'église à la Montagne-Rouge, Victoire accourut à la ferme. — Était-ce hasard ? ou en avait-elle entendu parler ? — Dieu le sait encore. Elle avait des fleurs sur son sein. Elle arriva jusqu'au seuil et sema les fleurs dans la cour. Sa mère, qui se répandit en larmes, lui apporta au-dehors des gâteaux avec ce qu'elle avait de meilleur ; mais elle se retourna et s'enfuit.

Son père en prit tant de chagrin au cœur, lui qui l'aimait bien fort, qu'il en mourut la troisième année. J'étais justement au village. Marie et son époux, Antoine, me demandèrent avec larmes si je n'avais pas vu Victoire. Ils eussent été satisfaits de l'amener à la ferme, mais ils n'en savaient pas le moyen. « Son père, disaient-ils, ne pouvait pas rendre l'âme, et tous jugeaient qu'elle en était cause, parce qu'elle la retenait » Je revins au bois avec l'idée de la rencontrer ; et je me disais que je lui parlerais et

qu'elle me comprendrait. Je la vois assise sous les sapins. Je tourne autour d'elle, sans faire semblant de rien : et pour ne pas l'effaroucher, je dis seulement : « Victoire ! ton père se meurt ; tu pourrais aller le voir. » Elle n'eut pas l'air d'entendre. Je pensais que c'était peine perdue, et je retournais au village pour faire mon rapport. Je parlais encore à Marie sur le seuil, quand un domestique se met à crier ! « Voici Victoire qui entre dans le verger ! »

« Antoine ! » dit Marie en allant au verger, « Antoine ! dis-le à nos gens, et retirez-vous tous, pour ne point l'effrayer ! »

Un moment après, elle introduisait, sans mot dire, Victoire dans la chambre du moribond. Elle jouait avec une primevère, et ses yeux noirs, maintenant si languissants, ne se levaient pas de dessus la fleur. Marie la conduisait comme une pauvre aveugle. Dans la chambre tout était silencieux. D'un côté du lit, était agenouillée sa mère ; au pied du lit, le fils unique ; le vieillard avait les bras croisés sur la poitrine ; et, les yeux déjà tournés vers le ciel, il luttait avec la mort. Marie amena Victoire jusqu'auprès du lit. Le mourant tourna les yeux sur elle, et un sourire de bonheur parut sur son visage. Victoire se pensait peut-être qu'il voulait quelque chose, et elle lui mit la primevère dans la main. Le malade la regarda encore une fois, soupira profondément, et il était mort. Elle était venue lui rendre la mort plus facile. La mère commença les lamentations ; et comme Victoire entendit tant de voix, ses yeux hagards se portèrent sur les personnes présentes, et elle s'enfuit.

Je ne sais pas si, depuis ce temps-là, elle est entrée une seule fois dans la maison de ses parents. Depuis les quinze années qu'elle vit dans la forêt, je ne l'ai entendue parler qu'une fois et je

ne l'oublierai de ma vie. Je descendais un jour vers le pont. Les serviteurs du château conduisaient du bois sur la chaussée, pendant que, dans la prairie, je voyais venir cet écrivain du château, celui que les filles, qui ne pouvaient retenir son nom allemand, avaient surnommé Émeraudine ou le scarabé doré, parce qu'il portait des cheveux assez longs et d'un beau blond doré. Il était allemand de naissance. Il cheminait donc dans la prairie ; comme il faisait très-chaud, il avait ôté sa casquette, et s'en allait les cheveux au vent.

Tout-à-coup, et comme si elle fut tombée du ciel, Victoire, accourue on ne sait d'où, tombe sur lui, l'empoigne, l'arrache comme s'il n'était qu'une poupée en bois. Et l'allemand de donner, en criant, tout ce qu'il avait de gorge. Il descendit la montagne comme en volant ; mais Victoire jetait feu et flamme de colère ; elle le mordait à la main, et criait d'une voix qu'animait la rage : « Enfin ! je t'ai donc en ma puissance, toi, serpent ! toi démon ! Je te déchirerai ! Qu'as-tu fait de mon bien-aimé, toi diable ! — Diable ! — Rends-le moi ! » et elle se mit tellement en rage qu'elle en était enrouée, et qu'ainsi elle ne pouvait elle-même s'entendre.

L'allemand n'y pouvait rien comprendre ; il était comme abasourdi. À nous deux, nous n'aurions jamais pu en venir à bout, si les serviteurs n'étaient accourus à la vue de cette mêlée. Ils tirèrent par la prairie et nous commençâmes par sauver de ses mains le pauvre écrivain. Mais quand nous voulûmes la saisir, elle se dégagea de toutes ses forces et se réfugia en courant dans la forêt. De la forêt, elle jetait de grandes pierres sur nous, et en blasphémant à faire trembler la voûte des cieux. Ensuite, je fus plusieurs jours sans la revoir.

L'allemand en tomba malade, et resta sous le coup d'une si grande frayeur de Victoire qu'il préféra partir d'ici. Les filles se moquèrent de lui ; mais le fait est que qui s'en va, gagne. Depuis ce temps-là, nous n'en avons rien entendu dire et nos campagnes seront tout autant florissantes sans lui.

Et maintenant, grand'mère, vous avez là l'histoire entière de Victoire, telle que je l'ai entendu raconter, partie par la défunte femme du forgeron, et partie par Marie. Ce qui s'est passé encore, qui le sait ? À juger d'après l'ensemble, elle a dû bien souffrir ; et celui qui a sur la conscience le malheur de cette âme, en a lourd à porter. »

Grand'mère essuya les larmes de ses joues pâles en disant avec un affable sourire : « Merci bien de votre récit ! Il faut convenir que notre ami le chasseur raconte comme un auteur ; on l'écouterait toujours, et sans fin ; et on oublierait que le soleil est déjà descendu derrière les montagnes. » Et ce disant, grand'mère montrait du doigt l'ombre qui se faisait dans la chambre, et elle rangea son fuseau.

« Restez encore les quelques instants que je vais donner à manger à la volaille, » dit la femme du forestier, afin que je sois libre de vous accompagner jusqu'en bas de la montagne ; et grand'mère se fit un plaisir de l'attendre.

« Et moi, j'irai avec vous jusqu'au pont, car il me faut aller encore au bois, » dit le chasseur en se levant de table.

Sa femme alla chercher du grain, et quelques instants après, on entendait dans la cour : « Pi, pi, pi, pi ! » À cet appel, la volaille accourait voletant de tous les côtés. Les premiers venus furent une bande de moineaux, comme si l'appel avait été fait

aussi pour eux. La femme du garde-chasse dit : « Allons, c'est toujours vous qui êtes les premiers ! » Mais ils ne prenaient pas garde à son reproche.

Grand'mère s'arrêta sur le seuil, en retenant les enfants près d'elle, pour qu'ils n'eftarouchassent point la volaille ! Des oies blanches et grises avec leurs oisons ; des canards avec leurs canetons ; des canards noirs, de beaux poulets domestiques et des poules tyroliennes haut-montées sur leurs pattes, d'autres huppées et à collet frisé ou hérissé ; des paons, des pintades, des poules d'Inde avec le coq d'Inde, qui glougottait en se pavanant d'importance ; des pigeons communs et des pigeons pattus, tout ce monde ne formait plus qu'une troupe qui s'abattait sur les graines ; ils sautaient l'un par-dessus l'autre pour becqueter et picorer à qui mieux mieux ; et les moineaux, ces polissons du chemin, quand ils avaient le jabot rempli, sautaient encore sur le dos des canards et des oies stupides. À quelques pas de là, étaient des lapins ; un écureuil apprivoisé regardait les enfants du haut d'un châtaignier ; il courbait au-dessus de lui sa queue comme un casque mobile ; un chat était en observation sur la haie, guettant les moineaux de son regard faux ; la biche se laissait gratter la tête par Barounka ; et les chiens se tenaient tranquilles autour des enfants ; car la femme du chasseur avait une baguette en main. Mais quand un coq noir poursuivit un petit canard, qui lui avait pris le grain qu'il tenait déjà presque dans son bec, et que le petit canard courut se réfugier tout auprès du chien, Hector ne put s'empêcher de happer le coq.

« Le voyez-vous, ce vieux âne ? comme il veut jouer ! tiens ! voilà un souvenir ! » lui cria la ménagère, en lui appliquant un coup avec la baguette.

Hector fut honteux devant ses camarades, les chiens plus jeunes que lui, d'avoir été puni sous leurs yeux et il fila lentement et tête baissée, jusqu'au corridor.

Mais grand'mère disait : « Comment pourrait-il être meilleur que son fils ! » Car Hector était père de Sultan, qui avait tué à grand'mère tant et de si beaux petits canards.

Son repas fini, la volaille alla au juchoir. Les enfants reçurent de Barthélemy et de François de belles plumes de paon ; et la femme du forestier donna à grand'mère des œufss de ses poules tyroliennes. Elle prit la petite Anne sur ses bras ; le chasseur mit son fusil sur son épaule, appela Hector et tous ensemble ils quittèrent le si bon toit hospitalier. La biche les suivait, comme aurait fait une chienne.

Au bas de la montagne, la femme du chasseur souhaita le bon soir à ses hôtes et s'en retourna avec ses enfants. Ce ne fut qu'auprès du pont que son mari prit congé de grand'mère en lui tendant sa main hâlée, et il rentra sous bois. Jean le suivit longtemps des yeux, puis il dit à Barounka : « Quand je serai un peu plus grand, je monterai aussi la garde avec M. Beyer.

Mais il faudra toujours envoyer quelqu'un avec toi, parce que tu as peur des nymphes de bois et des follets ! » lui dit Barounka pour le plaisanter.

« Et qu'en sais-tu ? » répliqua Jean tout fâché ; « quand je serai plus grand, je n'aurai pas peur. »

En passant près de la digue, grand'mère considéra le vieux tronc couvert de mousse ; et pensant à Victoire, elle dit en soupirant : « Pauvre fille ! ».

07

Le lendemain dans la matinée, grand'mère sortait avec les enfants.

« Comportez-vous bien, » leur recommandait leur mère en les accompagnant au dehors. « Ne touchez à rien dans le château, et baisez respectueusement la main de madame la princesse. »

« Nous ferons en sorte, » dit grand'mère.

Les enfants étaient beaux comme des fleurs. Grand'mère portait aussi sa robe des jours de fête, avec une jupe brun de girofle, un tablier blanc comme neige, une jaquette de damas et de couleur bleue de ciel, et sur son petit bonnet était attachée, par derrière, une colombe faite de toile ; elle portait son collier de grenats, du milieu duquel pendait une pièce d'argent. Elle tenait sur son bras un fichu, ou mouchoir de tête, de couleur blanche.

« Pourquoi prenez-vous le fichu ? » demandait madame Proschek, « il fait si beau aujourd'hui ! Il ne pleuvra pas. »

« Je ne saurais où mettre les mains quand je n'ai rien à tenir ; et j'ai contracté l'habitude de porter toujours quelque chose. »

Ils se mirent en marche, en suivant, autour du jardin, un étroit sentier.

« N'avancez que l'un après l'autre, afin que vos pantalons ne s'humectent pas de la rosée qui est dans l'herbe. Toi, Barounka, passe la première, et moi, je vais prendre par la main Adèle qui ne sait pas encore prendre garde à son chemin. » C'était grand'mère qui parlait, et pendant qu'Adèle regardait sa robe avec complaisance.

Mais voici que dans le verger on voit sauter la Noire. C'était le nom de la poule d'Adèle, de l'une des quatre que grand'mère avait apportées de son village de Pohor. Elle l'avait rendue familière à venir becqueter son grain à même dans la main des enfants, et quand elle avait pondu, elle courait auprès d'Adèle pour en recevoir un petit morceau de pain blanc que la petite fille lui réservait de son déjeûner ; et c'est pourquoi ce fut Adèle qui cria à cette poule :

« Va-t-en auprès de maman, eh, la Noire ! je t'y ai laissé ton petit morceau ; je vais chez madame la princesse ! » Mais la Noire, comme si elle n'eût pas compris, s'élança sur elle, en faisant mine de vouloir lui donner du bec sur sa belle robe.

« Mais que tu es bête ! Ne vois-tu pas que j'ai une robe blanche ! » Et la poule de ne vouloir point partir, jusqu'à ce que grand'mère lui eût donné un petit coup de son fichu sur les ailes.

Ils passèrent plus loin. Mais attendons encore ! Voici nouvelle encombre qui menace encore la belle robe blanche. Les deux chiens accourus de la côte, entrent dans l'eau de la rigole, se secouent un peu sur l'autre bord, et fondent, en un bond, jusqu'aux pieds de grand'mère :

« C'est donc vous, brigands ! » leur crie-t-elle d'un ton de fâcherie. « Qui est-ce qui demandait après vous ? Sauvez-vous bien vite ! » Et les chiens entendant sa voix sévère, voyant aussi qu'elle les menaçait de la main qui tenait le fichu blanc, s'arrêtèrent, sans comprendre ce que tout cela signifiait. Les enfants les grondaient aussi, et Jean ramassa même une petite pierre pour la leur jeter ; mais la petite pierre tomba dans la rigole. Les chiens, accoutumés qu'ils étaient à rapporter ce qu'on jetait à

l'eau, crurent comprendre que les enfants ne voulaient que jouer avec eux, et coururent joyeusement à l'eau ; en un moment ils en étaient hors, et venaient s'ébattre à l'entour des enfants qui crièrent en se cachant derrière leur grand'mère. Elle ne savait que faire. « Je vais rentrer à la maison pour appeler Betka, » disait Barounka.

« Non, non ! N'y retourne pas ; car de revenir sur ses pas à la maison, une fois qu'on s'est mis en route, on dit que cela ne porte pas bonheur. »

Heureusement que le meûnier parut en cet instant, et il chassa les chiens. « Où allez-vous donc ? à une noce, ou à une fête ? » demandait-il en retournant sa tabatière entre ses doigts.

« Il n'y a pour nous ni fête, ni noce, notre père meûnier ; nous allons seulement au château, » répondit grand'mère.

« Au château ? c'est déjà cela. Et qu'avez-vous à y faire ? poursuivit-il avec étonnement.

« C'est madame la princesse qui nous a invités, » reprirent les enfants, et grand'mère se mit à raconter leur rencontre avec la princesse au pavillon.

« C'est bien ! » dit-il, en prenant sa prise de tabac. Alors, partez ! C'est Adèle qui me racontera ce qu'elle aura vu. Et toi, Jeannet, qu'est-ce que tu répondras à madame la princesse, quand elle te demandera où s'assied le pinson avec son bec ? Vois-tu bien que tu ne le sais pas ? »

« Elle ne le demandera pas, » répondit Jean, et il courut en avant, pour que le meûnier ne pût le contrarier davantage.

Et le meûnier, souriant de son air moqueur, salua grand'mère et se dirigea vers la digue.

Les enfants de Kudrna jouaient près de l'auberge et faisaient de petits moulins. Cécile tenait un petit enfant sur le bras.

« Qu'est-ce que vous faites ici ? » leur demanda Barounka.

« Rien ! » répondirent-ils, en considérant les beaux habits des enfants.

« Et nous, nous allons au château, » fit Jean.

« Hum ! c'est cela ? » dit le petit Laurence.

« Et nous verrons le perroquet, » ajouta Guillaume. Mais, quand je serai grand, je le verrai aussi, » dit le petit insolent ; « mon père me dit que j'irai loin dans le monde. » Mais Venceslas, l'autre petit garçon, et Cécile disaient : « Si nous pouvions y aller aussi une fois le voir ! »

« Je vous apporterai quelque chose, » leur dit Jean, « et nous vous raconterons comment c'était. »

Grand'mère arrivait enfin avec les enfants près du parc, où les attendait déjà M. Proschek.

Le parc de la princesse était accessible à tout le monde. Mais bien qu'il ne fût pas, après tout, si éloigné de la Vieille-Blanchisserie, grand'mère n'y allait que rarement avec les enfants, surtout si les seigneurs y étaient. Elle en admirait le bel arrangement, les belles fleurs, les arbres rares, les jets d'eau et les poissons dorés de l'étang ; et toute fois, elle préférait conduire les enfants en promenade dans la prairie ou dans la forêt. Là, du moins, ils pouvaient se rouler sur le moelleux tapis vert, respirer le parfum de

toutes les fleurs, en cueillir et en faire des bouquets et des couronnes. Les oranges et les citrons ne croissaient point dans les champs ; mais çà et là étaient plantés, soit un cerisier touffu, soit un poirier sauvage, soit des arbres chargés de fruits, et tout le monde en pouvait cueillir à volonté. Puis, dans la forêt, on trouvait des fraises, des framboises, des champignons et des noisettes à foison. Il n'y avait point de jets d'eau : mais grand'mère aimait encore mieux à s'arrêter, avec les enfants auprès de la digue. Ils y admiraient comment les ondes se précipitaient en bas, après s'être élancées du haut, pour retomber, divisées en millions de gouttes ; puis, se réagréger en bouillonnant dans le bassin d'écume, enfin se reformer en un courant régulier et lent.

Au-dessus de la digue, il n'y avait point non plus de poissons dorés, habitués aux miettes des petits pains bien blancs ; mais quand grand'mère y passait, elle portait la main dans sa poche pour en retirer des miettes qu'elle déposait dans le petit tablier d'Adèle. Et quand les enfants les avaient répandues sur la nappe d'eau, beaucoup de poissons surnageaient de la profondeur à la surface.

Des ablettes brillantes comme de l'argent remontaient à la nage, courant après ces miettes, et, parmi les ablettes, des perches au dos allongé, rapides comme des flèches ; puis, des barbeaux élancés ; des carpes fort ventrues et des barbotes à têtes plates.

Grand'mère rencontra dans la prairie des personnes qui lui adressèrent le salut chrétien : « Loué soit Jésus-Christ ! » ou cet autre : « Que Dieu vous donne un bon jour ! » Ceux qui s'arrêtaient lui demandaient : « Où allez-vous, grand'mère ? Comment

ça va-t-il ? Que font les vôtres ? » et elle apprenait tout de suite quelque chose d'eux.

Mais au château ? — Là, il n'y avait rien de réglé. Ici courait un laquais tout galonné ; là, une femme de chambre en robe de soie ; par ici, venait un de ces messieurs ; par là, allait un autre, et portant tous deux la tête plus haut l'un que l'autre, et avec une démarche comme celle des paons, qui seuls avaient le droit de se promener sur le gazon. Si quelqu'un d'eux saluait grand'mère, il prononçait au plus vite un « Guten Morgen ! » ou bien « Buon giorno ! » Grand'mère devenait rouge d'embarras, ne sachant si elle devait répondre comme au salut chrétien : « Dans l'éternité ! » ou comme à l'autre salut : « Que Dieu vous l'accorde ! » Elle disait toujours en rentrant à la maison : « Là, dans ce château, c'est une vraie Babylone ! »

Deux laquais, tout galonnés, se tenaient assis devant le château, et de chaque côté du portail ; celui de gauche tenait les bras croisés sur la poitrine et bayait ; celui de droite les tenait sur son ventre et badaudait. Quand M. Proschek passa auprès d'eux, ils le saluèrent en allemand, mais chacun avec un accent différent. L'antichambre était pavée en dalles de marbre blanc ; et le milieu en était occupé par un billard d'un goût artistique. Autour des murs étaient placées, sur des piédestaux en marbre vert, de blanches statues en plâtre, représentant des personnages mythologiques. Quatre portes ouvraient sur les appartements de la princesse. À l'une était assis sur un fauteuil un valet de chambre en frac. Il dormait. Ce fut à cette porte que M. Proschek conduisit grand'mère et les enfants. En entendant du bruit, le valet tressaillit ; mais à la vue de M. Proschek, il le salua en lui demandant ce qui l'amenait au château.

« Madame la princesse, » répondit M. Proschek, « a désiré que ma belle-mère vînt la voir avec les enfants. Je vous prie, M. Léopold, de les annoncer. »

Monsieur Léopold fronça les sourcils et haussa les épaules en disant : « Je ne sais pas si elle veut recevoir ; elle est dans son cabinet et travaille ; mais je peux les annoncer. »

Il se leva, et, d'un pas lent, franchit la porte devant laquelle il était assis. Un moment après, il revenait avec une figure assez gracieuse pour faire signe d'entrer.

M. Proschek s'en alla, et grand'mère entra avec les enfants dans un élégant salon. Les enfants respiraient à peine, et leurs pieds glissaient sur le parquet poli comme la surface d'un miroir. Grand'mère se croyait comme à une vision. Elle se demandait si elle pouvait marcher sur ces tapis brodés : « Ce serait un irréparable dommage !» dit-elle. Mais que faire ? Il y en avait partout, et monsieur le valet de chambre y avait bien marché aussi.

Il les conduisit par le salon des concerts, et à travers la bibliothèque, jusqu'au cabinet de la princesse ; puis il retourna à son fauteuil en grommelant entre ses dents : « Ces seigneurs ! Ils en ont de singulières fantaisies, pour qu'on soit au service d'une vieille femme du commun et de ses enfants ! »

Dans le cabinet de la princesse, les tapisseries étaient vert-clair, brochées d'or, avec les rideaux pareils, à la porte et à l'unique fenêtre, presque aussi grande que la porte de cette pièce. Beaucoup de tableaux, grands et petits, étaient appendus aux murailles. C'étaient tous tous des portraits.

En face de la fenêtre était une cheminée de marbre gris et tacheté noir et blanc ; sur la tablette de la cheminée, deux vases de porcelaine du Japon, et dans ces vases de fort belles fleurs dont le parfum embaumait ce cabinet. De chaque côté du foyer, deux étagères en bois précieux et artistement travaillées supportaient des objets variés, tous remarquables, les uns par le fini du travail, les autres, par leur valeur intrinsèque, ou à raison de leur provenance. C'était par exemple : de beaux coquillages, des coraux, des pierres etc. C'étaient autant de souvenirs de voyages, ou qui venaient de personnes chéries. D'un côté de la fenêtre se dressait la statue d'Apollon en marbre de Carrare ; de l'autre côté, le secrétaire-bureau de la princesse, fort simple, mais d'un goût exquis. Le fauteuil sur lequel elle était assise devant la table était garni de satin vert foncé ; et sa toilette du jour était une robe blanche. Elle déposa sa plume à l'instant où entrait grand'mère avec ses petits enfants.

Grand'mère s'inclinant prononça le salut chrétien : « Loué soit Jésus-Christ ! » — « À jamais ! » répondit la princesse. « Sois la bienvenue, bonne mère, toi et tes petits-enfants ! »

Les enfants étaient tous comme éblouis ; mais grand'mère leur fit un signe, et aussitôt ils allèrent baiser la main de la princesse qui les baisa au front ; puis, de la main, indiquant une belle chaise, recouverte en satin et ornée de franges d'or, elle invita grand'mère à s'y asseoir.

« Merci, madame, je ne suis pas fatiguée, fit grand'mère avec un peu de cérémonie, et aussi pour le motif qu'elle craignait, soit de briser la chaise, soit de s'en laisser glisser. Mais la princesse lui ayant dit plus positivement : « Allons ! Assieds-toi, ma bonne ! » grand'mère étala son fichu blanc sur la chaise, puis s'y

assit avec précaution et en disant : « Allons ! oui, pour ne pas troubler le sommeil de madame la princesse ! »

Les enfants restaient droits comme des souches ; mais leurs regards vaguaient d'un objet à l'autre. La princesse les regardant avec un sourire : « Vous plaisez-vous bien ici ? — « Oui, » répondirent-ils tous à la fois et en faisant de la tête un signe affirmatif.

« Quant à cela, » dit grand'mère, « voici qui leur irait joliment ! et ils ne se feraient pas prier pour rester ici ! »

« C'est comme au ciel ici ! néanmoins je ne voudrais pas y demeurer, » dit grand'mère.

« Et pourquoi pas ? » fit la princesse avec étonnement.

« Mais qu'y ferais-je ? Vous n'avez pas de ménage ; je ne pourrais ni travailler la plume, ni faire tourner le rouet à filer. Par quel bout commencerai-je ? »

« Et ne voudrais-tu pas y vivre, libre de tout souci, et t'y reposer dans tes vieux jours ? »

Et grand'mère répondit : « Je crois qu'il arrivera plus tôt que plus tard, le temps où le soleil se couchera et se lèvera au-dessus de ma tête, pendant que je dormirai, délivrée de tout souci. Mais aussi longtemps que je vivrai, et que le bon Dieu me conservera en bonne santé, il convient que je travaille. Un paresseux n'est bon à rien. Et il n'y a personne qui soit absolument sans souci ; l'un a un chagrin ; l'autre en a un autre ; chacun porte sa croix. — La différence n'est que pour ceux qui ne succombent pas sous son poids. »

Au même instant une petite main blanche séparait les épais rideaux qui doublaient la porte, et on vit paraître dans l'entre-deux un gracieux visage de jeune fille, encadré dans des tresses couleur châtain clair.

« Permis d'entrer ? » demanda-t-elle d'une voix harmonieuse.

« Entre, Hortense, tu vas trouver une aimable société, » répondit la princesse.

La comtesse Hortense, fille adoptive de la princesse, comme on la nommait, entra dans le cabinet. Sa taille était mince, et non encore développée. Elle était vêtue d'une simple robe blanche ; à son bras était suspendu un chapeau de paille, tout rond et elle tenait à la main un bouquet de roses. « Ah ! quels gentils enfants ! » s'écria t-elle. « Ce sont assurément les jeunes Proschek, dont tu m'as apporté les excellentes fraises ? »

La princesse fit de la tête un signe affirmatif. La jeune comtesse se baissa un peu pour donner à chacun des enfants une rose, et en présenta aussi une à grand'mère, une à la princesse, et elle attacha la dernière à sa ceinture.

« C'est le bouton d'une rose aussi fraîche que vous, mademoiselle », dit grand'mère, en respirant le parfum de la sienne. Que le bon Dieu vous le conserve, madame ! » ajouta-t-elle en tournant vers la princesse.

« C'est aussi mon plus ardent désir, » dit la princesse, et elle déposa un baiser sur le front pur de sa fille adoptive.

« Puis-je emmener un moment ces enfants avec moi ? » demanda la comtesse à la princesse et aussi à grand'mère ?

La princesse consentit, mais grand'mère fit l'observation qu'ils seraient peut-être bien à charge à Mademoiselle la comtesse, parce que les garçons étaient turbulents comme des limiers.

Hortense sourit, tendit ses deux mains aux enfants, en leur demandant : « Voulez-vous venir avec moi ? »

« Nous voulons, nous voulons bien ! s'écrièrent-ils joyeusement en saisissant les mains de la comtesse.

Hortense s'inclina vers grand'mère et vers la princesse et disparut avec les enfants. Après qu'ils furent partis, la princesse saisit la clochette d'argent qui était sur la table et sonna. Le valet de chambre, Léopold, reparut au même instant à la porte. La princesse lui mandait de faire servir le déjeûner dans le salon, et lui remit un paquet de lettres à expédier à leur adresse, Léopold s'inclina et se retira.

Pendant que la princesse lui donnait ses ordres, grand'mère examinait les tableaux appendus au mur en face d'elle.

« Mon Dieu ! » dit-elle, quand le valet de chambre fut parti, quels singuliers visages, et que les modes d'alors étaient différentes ! Voici une dame qui est costumée de la même manière que la défunte madame Halasek, Dieu lui donne le ciel ! Elle portait aussi de hauts talons, les jupes relevées aux flancs et sur la tête une coiffure toute semblable à celle-ci. Son mari était conseiller à Dobruschka et quand nous sommes allés quelquefois à la fête patronale, nous les avons vus tous deux à l'église. Nos garçons la nommaient : « la poupée du pavot, » parce qu'elle en avait l'air avec ses jupes retroussées et ses cheveux poudrés ; car rien qu'à la voir, elle fait penser à un pavot dont on aurait, sens

dessus dessous, retourné les pétales. Mais on disait alors que c'était la mode française. »

« Cette dame est ma grand'mère, » dit la princesse.

« Ah ! Mais pourquoi pas ? c'est une belle dame, » répondit grand'mère.

« À droite, c'est mon grand'père ; et à gauche, mon père, » continua la princesse, en montrant leurs portraits.

« Ce sont de beaux hommes, vraiment ! madame la princesse ressemble beaucoup à son père. Mais où est madame sa mère ? »

« Voici ma mère et ma sœur, » dit la princesse en montrant deux portraits placés au-dessus de son secrétaire.

« Ce sont de très-belles femmes, et c'est un plaisir de les regarder, » dit grand'mère. La sœur de madame la princesse ne ressemble ni à son père ni à sa mère ; mais il arrive quelquefois que les enfants ressemblent plutôt aux aïeuls. Je devrais connaître ce jeune monsieur ; seulement, je ne peux pas rappeler où je l'ai vu. »

« C'est l'empereur Alexandre de Russie, » répondit vivement la princesse ; « celui-là, tu ne l'as pas connu. »

« Si ! si ! Comment ne le reconnaîtrais-je pas ? Je n'ai été qu'à vingt pas de lui environ. Oh ! c'était un bel homme. Il est plus jeune ici ; mais je l'ai reconnu pourtant. En tant que beaux hommes, lui et l'empereur Joseph faisaient bien la paire. »

La princesse montra, en face d'elle, un portrait en buste et de grandeur naturelle.

« L'empereur Joseph ! » s'écria grand'mère en étendant les bras. « Voyez comme il est ressemblant ! Mais, comme vous les avez tous ensemble ici ! Je n'ai pas pensé que je verrais aujourd'hui l'empereur Joseph. Que Dieu lui donne le repos éternel ! C'était un bon seigneur, et particulièrement pour le pauvre monde. C'est lui qui m'a donné cette pièce d'argent, et de sa propre main encore, » dit grand'mère et elle tira de son sein la pièce d'argent.

La droiture et les franches saillies de grand'mère plaisaient fort à la princesse qui désira entendre de sa bouche comment, et où, elle avait reçu de l'empereur cette pièce d'argent. Grand'mère ne se fit pas prier, et raconta à madame la princesse ce que nous lui avons déjà entendu dire au moulin, et la princesse en rit de tout son cœur. Regardant autour de soi par la chambre, grand'mère aperçut le portrait du roi Frédéric. « Ha, voici le roi de Prusse ! » s'écria-t-elle. « J'ai fort bien connu ce souverain. Mon défunt mari a servi quinze ans dans l'armée prussienne, et j'ai passé quinze ans en Silésie. Il l'a fait plusieurs fois sortir des rangs, mon Georges, pour lui donner plusieurs pièces d'argent. Il aimait les hommes grands. Or, mon Georges était bien le plus grand de son régiment, et svelte comme une jeune fille. Je n'aurais jamais cru que je verrais son tombeau. Un pareil homme, solide comme le roc, et depuis longtemps déjà dans l'éternité ! Tandis que moi, je suis encore ici ! » dit la vieillotte en soupirant, et une larme coula le long de sa joue ridée.

« Ton mari est tombé sur le champ de bataille ? » demanda la princesse.

« Non pas positivement, mais il est mort d'une blessure causée par un coup de feu. Quand l'insurrection éclata en Pologne et que le roi de Prusse vint se joindre aux Russes, notre régiment s'y

trouvait. Je suivis mon mari avec mes enfants ; j'en avais déjà deux, et la troisième naquit sur le champ de bataille. C'est ma fille Jeanne, qui vit à Vienne à présent, et c'est peut-être pour cela qu'elle est si courageuse, forcée qu'elle a été de s'habituer à tout, dès sa naissance. Ce fut pour nous une bien malheureuse bataille. On me rapportait au camp, et sur un brancard, Georges blessé dès le premier engagement. Un boulet lui avait fracassé la jambe ; on fut obligé de la lui couper. Je le soignai de mon mieux. Quand il se trouva un peu soulagé, on le renvoya à Nisch. J'en ressentis de la joie avec l'espérance de sa guérison ; j'espérais bien aussi qu'on ne voudrait plus d'un estropié, et que nous pourrions rentrer en Bohême. Mais mon espérance me trompa. Il commença, tout d'un coup, à s'affaiblir de jour en jour, et ce fut sans remède ; il lui fallut mourir. J'avais sacrifié jusqu'au dernier groschen pour payer des médicaments qui n'avaient servi à rien.

Je crus cette fois que c'en serait fait de ma raison et que mon cœur se fendrait de chagrin ! Mais l'homme peut encore supporter beaucoup, Madame. Il me restait trois orphelins, mais pas un denier vaillant sur un thaler ; j'avais encore ces quelques chiffons. Dans ce même régiment, où servait mon Georges, il y avait un sergent-major, nommé Lhotsky, ami intime de mon mari ; il me protégea, et comme je lui dis que je ferais bien des couvertures, il me procura un métier de tisserand, et tout ce dont j'avais besoin pour cela. Que Dieu l'en récompense ! il se trouva que bien m'en avait pris, d'avoir, dans ma jeunesse, appris quelque chose de ma belle-mère, aujourd'hui défunte. Mon ouvrage se trouva être de défaite avantageuse. Bientôt je pus rembourser à Lhotsky ses avances, et vivre honnêtement avec mes trois enfants.

Je dois dire qu'il y avait beaucoup de braves gens dans la ville où nous demeurions ; mais à dater de la mort de Georges, je me sentis aussi abandonnée, aussi seule qu'un poirier solitaire dans un champ. Il me sembla que je serais pourtant plus l'aise, dans ma patrie, que dans un pays étranger, et je m'en ouvris au compatissant Lhotsky. Mais il m'en déconseillait, en m'assurant que je recevrais certainement une pension, et que le roi pourvoirait au sort de mes enfants. J'en fus charmée, mais tout en pensant que je n'en retournerais pas moins dans mon pays ; d'ailleurs, je ne parlais pas allemand. Tant que nous fûmes à Glatz, ça allait mieux ; j'y étais comme à la maison, car on y parlait bien plus bohême qu'allemand ; mais à Nisch, l'allemand prédominait, et je n'ai jamais pu apprendre l'allemand.

Àpeine étais-je sortie d'embarras que nous fûmes surpris par une inondation. L'eau est un terrible élément quand il se déchaîne, et qui ne laisse pas à l'homme le temps de s'enfuir, même à course de cheval. La hâte fut telle que les vies mêmes ne furent sauvées qu'à grand'peine. Précipitamment, je mis à part ce que j'avais de meilleur ; je pris ce trousseau sur mon dos, mon plus petit enfant sous l'aisselle, mes deux aînés chacun par une main ; et c'est ainsi que je m'avançai à travers l'inondation ayant de l'eau jusqu'aux chevilles. Lhotsky vint à notre secours, et nous conduisit à la Ville-haute, où des braves gens nous reçurent sous leur toit.

La nouvelle fut bientôt répandue dans toute la ville que j'avais perdu presque tout ; et aussitôt de bonnes personnes me vinrent en aide. Monsieur le général me fît appeler et me dit, que je recevrais chaque année quelques écus et de l'ouvrage assuré par la faveur du roi ; que mon garçon serait élevé dans un institut mili-

taire ; que pour mes filles, il me serait permis de les mettre dans l'institut royal pour les jeunes filles. Mais tout cela ne me consolait pas, et je demandai qu'on voulut bien me donner seulement quelques pièces d'or pour m'aider à retourner dans ma patrie. Je dis aussi que je n'abandonnerais pas mes enfants, que je veux élever dans ma religion et dans ma langue maternelle. Mais on ne voulait pas permettre de partir, et on me dit que si je ne restais pas, je ne recevrais rien. Qu'à rien ne tienne ! me pensais-je ; le bon Dieu ne me laissera pas mourir de faim, et je remerciai le roi de toutes ses bontés. »

« Mais je pense que l'avenir de tes enfants aurait été assuré ? » objecta la princesse.

« C'est bien possible, madame la princesse ; mais il me seraient devenus comme étrangers. Qui leur aurait enseigné à aimer leur patrie et leur langue maternelle ? — Personne. Ils auraient appris une langue étrangère, adopté des mœurs étrangères, et fini par oublier leur sang bohème. Comment aurais-je pu prendre de tout cela la responsabilité devant Dieu ? Non, non ! celui qui est né d'un sang bohème doit demeurer fidèle à la langue bohème. — Je demandai mon congé ; je pris avec mes enfants le peu de linge et des vêtements qui m'était encore resté, et je dis adieu à cette ville où j'avais passé tant de jours ou heureux, ou amers. Les ménagères chargèrent les enfants des gâteaux et remirent à moi quelques florins pour le voyage. Que Dieu récompense ce bon peuple dans la personne de ses enfants pour tout le bien qu'il m'a fait. Ce pauvre Lhotsky m'accompagna pendant un mille de chemin, portant Jeanette sur ses bras. Il n'était pas content de me voir partir : être chez nous, c'était pour lui être à Prague. Nous pleurâmes en nous disant adieu. Aussi longtemps

qu'il resta à Nisch, il alla prier sur la tombe de Georges ; car ils s'étaient aimés comme des frères. Il succomba dans la guerre de France. Que Dieu lui donne le repos éternel ! »

« Et comment es tu arrivée en Bohème avec les enfants ? » demanda la princesse.

« J'ai beaucoup souffert en route madame la princesse. Je ne connaissais pas bien les chemins ; aussi me suis-je égarée plusieurs fois. Nos pieds contractaient des durillons que la marche rendit sanglants, et maintes fois mes enfants et moi nous pleurions de fatigue, de faim et de douleur, quand nous étions longtemps sans pouvoir atteindre un lieu habité. Enfin nous parvînmes heureusement dans les montagnes de Glatz où je me sentis déjà comme chez moi. Je suis née à Oleschnitz, frontière de Silésie ; mais madame la princesse ne sait pas peut-être où est situé Oleschnitz. Quand j'approchais du village, une autre inquiétude m'assiégea le cœur. Je ne savais pas si mes parents vivaient encore, et comment ils m'accueilleraient. Ils m'avaient donné une jolie dot, et voilà que je revenais les mains presque vides et en amenant trois orphelins ! — Que vont-ils me dire ? — Et leurs questions me résonnaient d'avance dans les oreilles tout le long du chemin. J'avais de plus la crainte que de tristes changements ne se fussent produits aussi chez eux, pendant ces deux années, où je n'avais eu d'eux aucune nouvelle. »

« Et ne leur avez-vous donc jamais écrit, du moins ton mari, à ton défaut ? » demanda la princesse avec étonnement.

« Ce n'est pas l'usage chez nous, d'envoyer des lettres. Notre souvenir consiste surtout dans des prières que nous faisons l'un pour l'autre ; seulement quand une connaissance nous arrive

nous faisons dire, comment les choses vont chez nous. Des lettres ? Qui sait qui est-ce qui les reçoit et où elles vont. Mon père a écrit quelquefois des lettres à des soldats de notre village que l'on avait envoyés bien loin au-delà de la frontière ; par exemple quand les parents voulaient leur envoyer de l'argent et savoir s'ils étaient encore en vie. Mais à retour au pays, ils disaient toujours n'avoir rien reçu. Et c'est comme ça, madame la princesse ; quand il arrive une lettre d'un homme du commun, on n'y prend pas garde. »

« Ne pense pas cela, ma bonne, » interrompit la princesse : toute lettre, de n'importe qui elle vienne, doit être remise en la main de celui à qui elle est adressée. Personne autre ne peut ni la retenir, ni l'ouvrir. Il y a de grandes punitions pour cela. »

« Oui, cela est juste ; et j'en crois bien madame la princesse ; mais nous préférons pourtant nous confier à un brave homme. On ne peut pas écrire tout sur un petit morceau de papier ; on voudrait demander ceci et cela ; mais à qui ? Au lieu que quand survient un homme du pays, ou un de ceux qui passent en pèlerinage, ils transmettent tout fidèlement et mot pour mot. J'aurais plus appris de cette manière par les nôtres ; mais à cause des troubles qu'il y avait alors, bien peu de notre monde osaient voyager.

« Le crépuscule commençait à se faire, quand j'arrivai au village avec mes enfants. C'était en été, et je savais que c'était l'heure du repos. J'entrai par derrière, à travers le verger, pour ne rencontrer personne. Les chiens accourent de notre ferme en aboyant après nous. Je les appelai mais ils aboyèrent encore davantage. Les larmes me coulaient, tant j'en avais de peine. Je ne pensais point qu'il y avait déjà quinze ans que j'étais partie, et

que ce n'était plus les chiens qui m'avaient connue autrefois. Au verger, on avait planté beaucoup de jeunes arbres ; la haie était renouvelée ; la grange, couverte d'un toit neuf ; mais le poirier sous lequel je m'asseyais avec Georges, avait été frappé de la foudre : la cime en était abattue. Rien n'était changé à la chaumière voisine que mon père avait reçue en réserve de la défunte Novotna ; celle-là même qui faisait des couvertures, et dont le fils n'avait été autre que défunt mon mari. À la chaumière était attenant un petit jardin. La défunte y avait toujours eu du persil, des oignons, quelques pieds de menthe crépue, de la sauge, de ces plantes dont on a besoin dans un ménage ; elle aimait les épices bien autant que moi Georges lui avait fait une haie de baguettes autour du jardin. Oui, c'était encore la même haie, mais le jardin était couvert d'herbe ; on n'y voyait encore que quelques oignons. Un chien à moitié aveugle sortit du chenil. « Chlupasch, me connais-tu ? » lui criai-je, et le chien se mit à aboyer joyeusement à mes pieds. Je pensai que mon cœur allait se fendre à ce spectacle d'une face muette qui me reconnaissait. Les enfants me regardaient avec étonnement parce que je pleurais ; mais je ne leur dis rien que j'allais chez leur grand'mère ; car je ne voulais pas qu'ils le sussent au cas que mes parents, fâchés contre moi, me recevraient mal. L'aîné des enfants, Gaspard, me dit : « Pourquoi pleures-tu, maman, n'aurons nous pas de couchée ici ? Assieds-toi et repose-toi ; nous attendrons et je porterai ton paquet. « Nous n'avons pas faim ! » Jeannette et Thérèse affirmèrent aussi qu'elles n'avaient pas faim, quoique les pauvres enfants n'eussent pas mangé depuis plusieurs heures — et que nous eussions marché à travers les bois, sans qu'il se trouvât sur notre chemin aucune maison.

« Non, mes enfants, leur dis-je ; car voici le bâtiment où est né votre père ; Voici à côté celui où est née votre mère ; c'est ici que demeurent votre grand'père et votre grand'mère. Remercions Dieu de nous avoir heureusement conduits jusqu'ici, et prions-le qu'il daigne nous ménager un accueil paternel. Nous dîmes un pater noster, puis je m'avançai vers la porte de la chaumière. Sur la petite porte était clouée une petite image de la sainte Vierge, que Georges avait apportée autrefois à sa mère de Vamberitz. Tout mon chagrin se dissipa en la voyant. Vous m'avez accompagnée et vous m'accueillez encore Vierge Marie, pensai-je en moi-même, et j'entrai avec confiance dans la chambre. Mon père, ma mère et la vieille Betca étaient à table et mangeaient la soupe dans une grande soupière ; — c'était de la soupe au lait avec de la farine et des œufs ; on nomme cette soupe « antschka » et je m'en souviens comme si c'était d'aujourd'hui. Je saluai en disant : « Loué soit Jésus-Christ ! » — « à jamais ! » répondirent ils. — « Je vous prie de nous donner la couchée, à mes enfants et à moi. Nous venons de loin ; nous sommes fatigués et affamés, poursuivai-je ; mais ma voix tremblait. Ils ne me reconnaissaient pas. Il faisait obscur dans la chambre. « Mettez votre paquet de côté et mettez-vous à table ; » dit le père en mettant la cuiller à côté de lui. « Betca, » dit ma mère à la vieille servante, « va faire encore un peu de soupe. Asseyez-vous en attendant, coupez du pain, et donnez-en aussi aux enfants. Puis nous vous arrangerons un lit au grenier. Mais d'où venez-vous ? » — « De la Silésie et de Nisch, » répondis-je. — « C'est là qu'est notre Madeleine, » s'écria mon père. — « Je vous en prie, n'en avez-vous pas entendu parler ? » demanda ma mère, en s'avançant vers moi. « Madeleine Novotna, son mari est soldat ! C'est notre fille et nous n'en avons pas entendu parler depuis deux années. Comment va-t-

elle ? J'ai toujours de mauvais rêves ; j'ai rêvé dernièrement que j'avais perdu une dent, ce qui m'a fait bien du mal, et depuis ce moment je ne fais que penser à ma fille et à ses enfants ; et je crains qu'il ne soit arrivé à Georges quelque chose dans ces batailles. Dieu seul sait, pourquoi ces gens ne préfèrent pas le repos ! » — Alors je pleurai ; et quand les enfants eurent entendu ces paroles de ma mère, ils me tirèrent par la robe, en me demandant : « Mère, est-ce notre grand'mère ? est-ce notre grand'père ? » À ces mots ma mère me reconnut tout de suite et se jeta à mon cou ; mon père embrassa les enfants, et je me mis à raconter tout ce qui s'était passé. Betca courut aussitôt chercher mon frère et sa femme mon beau-frère et ma belle-sœur, et il ne se passa pas longtemps que tout le village ne fut rassemblé ; ce n'était pas seulement les parents, et les personnes de même âge, c'était un chacun qui venait me saluer comme si j'avais été sa sœur. « Tu as bien fait de revenir à la maison avec les enfants, » dit mon père. Il est vrai que la terre est partout au Seigneur. Mais à tout homme la patrie est plus chère ! et à nous la nôtre ; et c'est ainsi que cela doit être. Tant que Dieu nous donnera du pain, tu ne seras pas dans la misère, ni toi, ni les enfants, et quand même tu ne pourrais pas travailler. Ce qui t'est arrivé en dernier lieu est bien triste, mais ne t'en soucie non plus que comme d'une chose secondaire. Celui que Dieu aime, il le visite par la croix. » C'est ainsi qu'ils m'ont reçue comme étant des leurs. Mon frère voulait me céder une chambre de sa ferme ; mais je préférai rester avec mes parents dans cette chaumière où avait vécu Georges. Les enfants s'y sentirent bientôt chez eux, et causèrent assez de joie à mes parents. Je les envoyai exactement à l'école. Dans ma jeunesse une fille n'apprenait pas à écrire ; Il suffisait qu'elle sût un peu lire ; écrire n'était le partage que de celles de la ville. Et c'est

pourtant dommage et même un péché quand on a reçu le don de l'Esprit saint de le laisser improductif. Mais que faire, quand on n'en a pas l'occasion ? Mon pauvre mari c'en était un qui avait de l'expérience se connaissait dans les écritures et était habile à conduire charrette et calèche ; il savait écrire, et c'était bien. Il devrait en être ainsi de tout le monde.

Je fabriquai des couvertes, comme auparavant, et je gagnai de jolis groschen. Les temps étaient alors mauvais : c'était des maladies, la guerre et la famine. Un boisseau de seigle coûtait cent florins en papier, et ça veut dire beaucoup ! — Mais le bon Dieu nous a aimés, car nous avons tout traversé tant bien que mal. Il y avait une telle misère que les gens qui allaient acheter ne pouvaient rien avoir même avec de l'argent à poignée. Mon père fut un très honnête homme, il aidait à tous qui vinrent auprès de lui ; et quand des voisins plus pauvres venaient lui dire : vendez-nous un boisseau de seigle ; nous n'avons ni pain, ni grain, il répondait : « Tant que j'en ai, j'en donne avec plaisir, et quand je n'en aurai plus, un autre m'en donnera aussi ; et ma mère était obligée de mettre du blé dans le sac. Mais il ne prenait pas d'argent.

« Nous sommes toujours voisins, « disait-il ; « et si nous ne nous aidons pas, qui nous aidera ? Quand Dieu vous favorisera, vous me paierez en grain, et nous serons quittes » Mon père recueillait ainsi des milliers de « Dieu vous le rende ! » Que si aucun mendiant ne s'était présenté dans la journée, la mère allait voir sur le chemin et c'était sa joie. Et pourquoi ne seraient-ils pas venus en aide aux autres ; nous avions de tout à souhait ; pourquoi n'aurions-nous pas donné de notre abondance ? après tout ce il n'y a pas si grand mérite ; ce n'est qu'un devoir de tout

bon chrétien ; mais se retirer le pain de la bouche pour le donner, voilà ce qui est une vraiment belle vertu. Néanmoins la chose alla si loin pour nous que nous ne mangeâmes plus qu'une fois par jour afin que les autres eussent aussi à manger. Enfin nous avons traversé ces mauvais jours et le soleil reparut brillant. La paix fût rétablie dans notre patrie et le mieux augmenta encore.

Quand Gaspard quitta l'école, il voulut apprendre le métier de tisserand, et je ne m'y opposai point. Le métier commande. Il fût obligé d'aller dans le monde pour faire son apprentissage. Georges disait toujours qu'un artisan qui ne sait que tourner autour de sa mère et du poêle ne se forme pas. Il revint quelques années après, s'établit à Dobruschka, où il prospère. Je gardai mes filles pour les former à la tenue du ménage, afin qu'elles pussent entrer en service ; mais une de mes cousines de Vienne arriva alors au village ; Thérèse lui plût et elle voulût la prendre tout de suite avec elle, en promettant d'en avoir soin. Cette séparation me fut assez pénible ; mais je pensai que je ferais mal de m'opposer à son bonheur ; car Thérèse était en goût de voir le monde. Puis Dorothée est une digne femme ; elle et son mari convenablement établis à Vienne et n'ont point d'enfants ! Elle prit soin de Thérèse, comme d'une fille, et lui donna une belle dot en la mariant. J'en étais un peu fâchée que ma fille eut fait choix d'un allemand ; mais je n'y pense plus ; Jean est un homme très bon et raisonnable et nous nous entendons bien maintenant. Puis les petits enfants sont les miens. Jeanne est partie alors pour Vienne, afin d'y remplacer Thérèse. Elle s'y plaît et on dit que tout va bien. Ce jeune monde a le raisonnement tout autre que n'est le mien. De ma vie je n'aurais voulu quitter ma maison ; et bien moins encore pour aller dans un monde étranger.

Quelques années après, mes parents mouraient, l'un six semaines après l'autre. Ils s'en allèrent silencieusement de ce monde ; Dieu ne les avait laissés ni souffrir ni s'attrister l'un sur l'autre. Plus mollet on a fait son lit et plus doucement on dort. Que Dieu leur donne la gloire éternelle !

« Et ne soupirais-tu pas après tes enfants, partis tous les trois ? » demanda la princesse.

« Ah ! madame la princesse, le sang ce n'est pas de l'eau. J'ai assez pleuré souvent, mais je n'en dis rien aux enfants, pour ne pas troubler leur bonheur. Puis, je ne fus jamais seule ; car des enfants, ça ne cesse pas de naître, et ainsi on a toujours à m'occuper de quelque chose. Quand je voyais s'élever les enfants de mes voisins, je croyais que c'étaient les miens propres. Quand on est bon envers les autres, ceux-ci rendent cœur pour cœur. — Les miens m'ont supplié assez d'aller à Vienne ; et j'étais persuadée que j'y trouverai de bonnes gens comme ailleurs, et que j'y serais bien traitée, mais la route était trop longue pour moi, pauvre femme. Il n'est plus de voyages pour les vieilles geus, qui ne sont plus que de la vapeur au-dessus du pot. Que Dieu se souvienne de mon désir, et je serais heureuse, de reposer dans ma terre natale. Mais je me suis mise à vous raconter toutes ces choses, madame la princesse, comme si j'étais à la veillée ; excusez ma simplicité, ajouta-t-elle en terminant, et elle se leva de la chaise.

« Tu m'as fait un plaisir bien vif avec ton récit et tu ne sais pas comme je t'en suis reconnaissante, » dit la princesse en posant sa main sur l'épaule de grand'mère.

« Maintenaut, viens avec moi au déjeuner ; je pense que les enfants auront déjà de l'appétit » — et ce disant, elle fit passer

grand'mére du cabinet au salon où était déjà préparé, du café, du chocolat et diverses friandises —. Le valet de chambre, qui n'attendait qu'un signe, courut sur l'ordre de la princesse prévenir la comtesse et les enfants. — Ils arrivèrent en un instant, la comtesse aussi gaie qu'eux. — « Regardez grand'mère, ce que mademoiselle Hortense nous a donné ! » crièrent tous à la fois, en montrant des differents petits cadeaux précieux. — Je n'ai vu de ma vie si belles choses ; en avez vous remercié mademoiselle Hortense ? »

« Nous l'avons remerciée, » répondirent-ils.

« Mais qu'en dira Marie, Cécile et Venceslav, quand ils auront vu tout cela ? » dit grand'mère.

« Qui sont cette Marie, cette Cécile et ce Venceslav ? » demanda la princesse, heureuse de tout savoir du commencement à la fin.

« Je veux te le dire ma chère princesse, je l'ai appris des enfants, » se hâta de dire la comtesse Hortense. « Marie est la fille du meûnier ; Cécile et Venceslav sont les enfants d'un certain joueur de vielle qui en a encore quatre. Barounca m'a dit qu'ils mangent des chats, des écureuils, et des corneilles, qu'ils n'ont rien à manger, pas de vêtements et que les gens ont du dégoût pour eux. »

« S'en dégoûtent-ils parce qu'ils sont pauvres ? » demanda la princesse, « ou parce qu'ils mangent des chats et des écureuils ? »

« Oui, c'est pour cette raison-là, » répliqua grand'mère.

« Ce n'est pas un mauvais manger qu'un écureuil ; j'en ai goûté même, » dit la princesse.

« Autre chose est madame la princesse, de manger quelque chose par pur plaisir ; autre chose de le manger à force d'avoir faim. Le joueur de vielle a bon estomac et ses enfants, s'entend, ont tous bon appétit. Or il leur faut tout gagner avec sa musique ; cela veut dire beaucoup. Et que doivent ils faire, ils sont obligés de se nourrir de cette manière là, car ils n'ont rien. »

Tout en causant la princesse se mettait à table, Hortense distribua les enfants autour d'elle, et grand'mère dut s'asseoir.

La comtesse voulut lui verser du café ou du chocolat, mais elle la remercia, alléguant qu'elle ne prennait ni de l'un ni de l'autre.

« Et de quoi déjeûnes-tu ? » demanda la princesse.

« Je suis accoutumée dès ma petite enfance à prendre de la soupe selon la coutume de nos montagnes. De la soupe aigrette et des pommes de terre à déjeuner ; à dîner des pommes de terre et de la soupe aigrette et on le répète encore pour le souper ; le dimanche, un morceau de pain d'avoine telle est la nourriture du pauvre monde des montagnes des Géants pendant toute l'année ; et ils en remercient le Ciel quand cela ne leur fait pas défaut, car il leur arrive de n'avoir rien à manger. Un peu plus loin dans le pays, on a déjà des pois, de la farine plus blanche, des choux et différentes choses encore et quelquefois aussi de la viande. Mais un pauvre homme ne s'arrangerait pas des aliments nobles. Toutes ces recherches ne lui donneraient pas assez de force. »

« Tu te trompes ma chère, cette nourriture rend aussi très-fort, et si ce monde là avait chaque jour un morceau de viande, et

de bonne boisson, je t'assure, que cela leur donnerait plus de force que toute la nourriture dont ils usent pendant toute la journée. »

« Eh bien ! Nous voyons qu'on a toujours quelque chose à apprendre. J'avais jusqu'ici pensé que des grands seigneurs ne sont si pâles et quelquefois si maigres que parce qu'ils mangent de ces douceurs qui ne leur profitent pas. »

La princesse sourit sans ajouter un seul mot ; mais elle présenta à grand'mère un petit bocale rempli d'un vin doux, en lui disant : « Bois, bonne vieille, cela te fera du bien à l'estomac.

En levant le bocale, grand'mère dit : « À la santé de madame la princesse, » et elle en but un peu ; elle accepta aussi un morceau de pâtisserie, pour ne pas blesser la noble hospitalité.

Qu'y a-t-il dans ces coquilles que mange madame la princesse ? » demandait, à voix basse, Jean à Hortense.

« Ce sont des petits animaux de mer qui s'appellent des huîtres, » répondit la comtesse à haute voix.

« Oh ! Cécile n'en mangerait pas, » dit Jean.

« En ce monde les aliments, comme les goûts sont différents, cher Jean, » lui répondit la princesse.

Pendant cette causerie, Barounca mit quelque chose dans la poche de sa grand'mère, qui était assise près d'elle, en lui disant tout bas : « serrez-le, grand'mère, c'est, de l'argent ; je pourrais le perdre ; c'est mademoiselle Hortense qui me l'a remis pour les enfants de Kudrna.

Mais madame la princesse avait entendu ce que Barounca avait chuchoté à l'oreille de sa grand'mère et elle laissa se reposer sur le beau visage de la jeune comtesse un regard où se peignait une joie indicible. Grand'mère ne pouvant concentrer toute sa joie en son cœur dit d'une voix émue : « Que Dieu vous en récompense, mademoiselle ! »

La comtesse devint rouge et menaça du doigt Barounca, qui, pour sa part, rougit aussi.

« C'en sera une joie ! » dit grand'mère ; « ils pourront s'acheter des vêtements à présent. »

« Et j'y veux ajouter encore quelque chose, » dit la princesse » « pour qu'ils puissent se soulager encore d'une autre manière. »

« Vous feriez une bien bonne action, madame la princesse, dit grand'mère, « si vous veniez en aide à cette famille, encore autrement que par une aumône. »

« Et de quelle manière ? » demanda la princesse.

« Ce serait de procurer à Kudrna, tant qu'il se conduirait bien, du travail assuré : Et je crois qu'il y aurait la meilleure volonté, car il est honnête et appliqué. Que Dieu vous récompense madame ! Mais l'aumône ne soulage ces pauvres gens que pour un temps. Ils achètent d'abord ceci et cela, quelquefois même un objet inutile, parce qu'ils ont de l'argent en main et quand l'argent a été dépensé, ils se trouvent dans le même état qu'auparavant, et ils n'osent plus venir une seconde fois. Mais s'il avait des journées assurées, ce serait un vrai secours pour lui et aussi un avantage pour madame qui aurait en lui un travailleur appliqué, et un

serviteur fidèle ; et en outre, madame la princesse aurait fait une bonne action.

« Tu as raison ma bonne ; mais quel genre de travail peux-je donner à un joueur de vielle ? »

« Oh madame, ce sera bien facile à trouver. Je sais qu'il serait content d'être garde ou maître batteur. Quand il irait par les champs il pourrait porter sa vielle avec lui, et jouer en route pour son plaisir. C'est un gai compagnon, » ajouta grand'mère en souriant.

« Nous aurons soin de lui, » dit la princesse.

« Ô ma chère et bien-aimée princesse, » lui dit la comtesse en se levant pour aller lui baiser sa belle main.

« Les anges, » dit-on, « ne sont qu'auprès du bon monde ! » dit grand'mère, en regardant tendrement la princesse et sa fille adoptive.

La princesse demeura silencieuse pendant quelques instants, puis elle dit à voix basse : « Je ne cesserai jamais de remercier Dieu de ce qu'il m'a la donné ; » puis elle ajouta à voix plus haute : « Je voudrais avoir un ami qui fut aussi sincère que toi et qui me dît toujours la pure vérité. »

« Ah madame, vous en trouverez un, quand vous le chercherez. On le trouve plus facilement, qu'on ne le conserve. »

« Tu penses que je ne l'apprécierais assez ? »

« Pourquoi penserais-je cela de madame la princesse ! Mais ça arrive très-souvent. Une conversation sincère nous est précieuse

parfois ; puis tout à coup, elle nous devient à charge ; — et l'amitié a fini. »

« Tu as encore raison. Mais dès aujourd'hui je te donne le droit de venir me voir et de me dire tout ce que tu voudras ; j'aurai toujours plaisir à t'écouter ; et quand tu auras une demande, et qu'il me sera possible d'y satisfaire ; sois sûre que je le ferai avec joie. »

Et sur cette aimable parole madame la princesse se leva de table. Grand'mère lui voulut baiser la main, mais ce fut elle qui s'inclina la première pour baiser grand'mère sur la joue. Les enfants prirent leurs beaux cadeaux, mais ils avaient peine à quitter la comtesse.

« Viens aussi chez nous, mademoiselle Hortense ! » lui dirent-ils ; « nous te cueillerons des fraises. »

« J'y irai certainement, » dit la comtesse en souriant.

« Recevez, Madame, nos remerciments pour toutes vos bontés, et que Dieu vous garde en bonne santé ! » dit grand'mère au moment de se retirer.

« Adieu ! » lui répondit la princesse avec un signe de tête, et la comtesse les accompagna jusqu'au vestibule.

« En venant desservir la table, le valet de chambre faisait la mine, et se disait : « En voilà encore un caprice de grande dame ! Trouver ses plaisirs dans la société d'une vieille femme du commun ! »

Cependant la princesse, qui était à sa fenêtre, les suivit des yeux, aussi longtemps qu'elle put apercevoir et les robes blanches

des petites filles et le bonnet de la grand'maman, qui, par instants, reparaissaient à travers la verdure des arbres. Et en rentrant dans son cabinet, elle dit à voix basse : « Elle est heureuse, cette femme-là ! »

08

La prairie qui appartenait au château, était couverte de fleurs. Le milieu en était marqué par une raie de partage, et dans cette raie croissaient des serpolets, sur lesquels Adèle s'assit comme sur un coussin. Elle regardait une petite bête à bon Dieu, qui courait d'un côté de sa robe à l'autre, de sa robe à sa petite jambe, et de sa jambe sur son brodequin vert. « Ne t'en va pas, ma petite, je ne te ferai point de mal, » disait la petite fille à la bête à bon Dieu, en la prenant entre ses doigts, pour la mettre à nouveau sur sa robe.

Non loin d'Adèle, et près d'une fourmilière, étaient accroupis Jean et Guillaume, attentifs aux mouvements continuels de ces fourmis. « Regarde, Guillaume, comme ça court ; et vois-tu cette fourmi-ci qui a perdu un œuf ? et comme cette autre l'a ramassé pour le porter au monceau. »

« Attends, j'ai un morceau de pain dans ma poche, je vais l'émietter, et nous verrons ce qu'elles feront des miettes. »

Il tira de sa poche le morceau de pain et en émietta quelque peu sur le chemin. Regarde, comme elles accourent toutes, et en se demandant comment le pain s'est trouvé là tout d'un coup.

Et voyez ! comme elles poussent ce petit morceau toujours plus loin ! Puis, en voici d'autres qui y accourent de tous les côtés. Mais comment ces autres-là ont-elles su qu'il y a ici quelque chose pour elles ?

Au même instant, ils furent distraits de leur contemplation par le son d'une voix claire qui de mandait : « Que faites-vous ici ? »

C'était celle de la comtesse Hortense qui, montée sur un cheval blanc, arrivait assez près d'eux, sans qu'ils l'eussent entendue.

« J'ai une bête à bon Dieu, » dit Adèle, en montrant sa main fermée à la comtesse, qui venait de descendre du cheval et s'avançait vers elle.

« Montre-la moi ! »

Adèle ouvrit la main, mais elle était vide « Oh ! elle s'est enfuie ! » dit la petite fille en fronçant le sourcil.

« Attends ! elle n'est pas encore partie ; mais elle veut fuir, » dit la comtesse, en prenant avec précaution la bête à bon Dieu sur l'épaule de la petite fille. « Et que veux-tu en faire, » demanda-t-elle encore à Adèle.

« Je la laisserai s'envoler. Attends, tu verras comme elle s'envolera ; regarde ! » Adèle mit la petite bête sur le plat de sa main qu'elle leva en disant : « La bête à bon Dieu, la bête à bon Dieu ! Elle s'est envolée vers les cieux, près de Dieu ! »

« Elle a répandu là un pot de lait, » ajouta Guillaume en appliquant légèrement un petit coup sur la main d'Adèle. La bête à

bon Dieu souleva son petit manteau noir tacheté de rouge, développa sous ce manteau ses petites ailes, et s'envola dans les airs ?

« Allons, toi ! Pourquoi est-ce que tu l'as poussée, » dit Adèle avec un peu de fâcherie, — « Pour la voir s'envoler un peu plus tôt, » dit le petit garçon en riant ; puis, se retournant vers Hortense, il la prit par la main : « Viens, mademoiselle Hortense, lui disait-il, « viens voir : je n'ai donné qu'un petit morceau de pain aux fourmis, et il y en a tant tout alentour ! » ajouta-t-il, avec l'expression d'un grand étonnement.

La comtesse mit sa main dans la poche de sa jaquette de velours noir, et en tira un petit morceau de sucre qu'elle donna à Guillaume avec ces mots : « Mets-le dans l'herbe ici, et vous verrez comment, en un clin d'œil, elles seront toutes venues l'assiéger. C'est qu'elles aiment les choses douces. »

Guillaume obéit, et quand il vit qu'en peu d'instants les fourmis, accourues de toutes les directions rongeaient le sucre pour le transporter, par petites molécules, à leurs magasins, il en manifesta ainsi son étonnement à la comtesse : « Mais dis-moi, mademoiselle, comment les fourmis savent-elles qu'il y a ici quelque chose de bon pour elles ? Dis-moi aussi ce qu'elles font des œufs qu'elles portent et rapportent sans cesse, de dehors en dedans, et de dedans en dehors ? »

« C'est que ces œufs, dit la comtesse, sont comme leurs enfants à elles, et celles qui les portent font l'office de bonnes ou de gardiennes. Quand le soleil brille et qu'il fait bien chaud, elles les sortent des cellules obscures, pour les mettre au soleil, afin qu'ils ne s'en portent que mieux. »

« Et où sont leurs mères ? » demanda Adèle.

« Elles restent au logis, tranquillement occupées à pondre leurs œufs, afin que la race des fourmis ne vienne pas à s'éteindre. Et les pères vont et viennent alentour, comme pour leur raconter quelque chose et les divertir de tout sujet de plainte. Quant à ces autres que vous voyez courir ici, ce sont des ouvrières. »

« Et quel est leur ouvrage ? » demanda Jean.

« Elles apportent à manger, bâtissent, ou réparent les bâtiments, prennent garde aux enfants et nettoient le logis. Quand quelque fourmi meurt, elles l'emportent dehors ; elles prennent garde aux ennemis qui les viendraient surprendre. Que si cela arrive, elles défendent, toutes ensemble, leur communauté contre l'ennemi. C'est à tout cela que doivent suffire les ouvrières. »

« Et comment se comprennent-elles l'une l'autre, puisqu'elles ne peuvent pas parler ? » demandèrent les enfants étonnés.

« Bien qu'elles n'aient pas le langage des créatures plus intelligentes, celui des hommes par exemple, elles se comprennent pourtant. Avez-vous observé que cette première qui avait trouvé le sucre, est allée en communiquer la nouvelle aux autres, et que les autres sont vite accourues ? Regardez comme elles s'accostent l'une l'autre, comme elles se touchent avec leurs antennes, tout comme si elles avaient à se dire quelque chose en passant ; et voyez encore comme elles se forment en groupes, comme pour se consulter ensemble ; mais qui sait sur quoi ? »

« Ont-elles aussi dans leurs fourmilières des chambres, et des cuisines dans les monceaux ? » demanda Adèle.

« Elles n'y ont pas besoin de cuisines, parce qu'elles ne font rien cuire ; mais elles y ont de petites cellules qui sont pour les enfants et pour les mères ; et il s'y trouve aussi des salles pour les ouvrières ! elles ont des maisons divisées en plusieurs étages, avec des passages intérieurs pour aller d'un étage à l'autre. »

« Mais comment peuvent-elles se bâtir des demeures de telle sorte qu'elles ne s'écroulent pas ? » demandèrent de nouveau les enfants.

« Elles bâtissent solidement ; et si une puissance, plus forte, ne le leur détruit, leur bâtiment ne s'écroule pas encore si facilement. Elles font des murs et des toits avec de menus morceaux de bois, des brins de paille, des feuilles sèches, de l'herbe et de la terre, dont elles font de petites boules, qu'elles humectent de leur salive, quand elles sont sèches, pour en faire un emploi analogue à celui que nos maçons font des briques. Elles préfèrent de beaucoup bâtir par une pluie très-fine, et quand la terre est humide. »

« Et qui a enseigné tout cela aux petits animaux ? » demanda Guillaume.

« C'est le bon Dieu qui leur a donné cette intelligence instinctive de savoir, dès leur éclosion, comment se nourrir, et par quel moyen se protéger pour leur conservation ; oui, il y a de petits animaux qui trouvent, avec tant d'art et de finesse, tout ce dont ils ont besoin pour leur usage, que leur instinct a quelque ressemblance avec le sens humain. Quand vous fréquenterez l'école et que vous saurez lire, vous en apprendrez beaucoup sur les petits animaux et sur leurs habitudes que j'ai aussi étudiées, » ajouta la comtesse.

Pendant cette conversation, grand'mère revint avec Barounka, rapportant beaucoup de fleurs, d'herbes et de simples qu'elles avaient cueillis dans la prairie. Les enfants racontèrent tout de suite à grand'mère ce que la comtesse leur avait appris sur les fourmis ; et celle-ci demanda à grand'mère dans quel but elle emportait tant de plantes.

« Mademoiselle, c'est du cumin et un peu d'aigremoine. On laisse sécher le cumin, dont le grain, qui sert dans le ménage, entre dans la préparation du pain et des autres aliments ; et la paille sert pour le bain des enfants. L'aigremoine réussit contre les maux de gorge, après qu'on l'a bien lavée. Les gens du pays savent que j'ai toujours des simples, et ils en envoient chercher chez moi. Il est toujours bon d'avoir chez soi ces remèdes ; car si on n'en pas besoin soi-même, on peut en faire part aux autres. »

N'y a-t-il pas de pharmacie à la petite ville ? » demanda la comtesse.

Ce n'est pas en ville qu'elle se trouve, mais à une lieue d'ici. Et de quoi servirait-il qu'elle fût à la ville ? La préparation latine du laboratoire devient une cuisine trop chère — Puis, pourquoi acheter si cher ce que nous savons préparer nous-mêmes ? »

« Le docteur vous écrit-il la recette, selon laquelle vous devez les faire bouillir ? »

« Oh, que non ! mademoiselle ! Est-il donc nécessaire d'appeler le docteur pour un petit malaise ? Il demeure à une heure de chemin, et il se passe bien une demi-journée avant qu'il arrive. Si l'on n'avait pas de remèdes chez soi, on pourrait mourir avant son arrivée. Et enfin, quand il arrive, il prescrit tant de remèdes, de potions, d'emplâtres, de sangsues qu'on en perd la tête, et que

le malade en devient plus malade encore. Je ne crois pas aux médecins, et quand nous sommes indisposés, quelqu'un des enfants, ou moi, mes herbes suffisent. Que si quelqu'un tombe malade, je dis pourtant : « Envoyez chercher le médecin ! » Si c'est Dieu qui visite le malade par une maladie grave, les médecins sont bientôt à bout de leur savoir ; ils laissent, disent-ils, agir la nature qui doit se venir en aide à elle-même. C'est le bon Dieu pourtant qui est le meilleur médecin ; si l'on doit vivre, on se guérit sans docteur ; mais si l'on doit mourir, toute une pharmacie ne saurait en empêcher. »

« Et qu'est-ce que vous emportez avec vous ? » demanda la comtesse à Barounka. « Sont-ce aussi des plantes médicinales ? »

« Eh non, mademoiselle Hortense, » répondit Barounka vivement ; « ce sont des fleurs pour faire des couronnes. C'est demain la Fête-Dieu, et Marie et moi, nous serons de cérémonie à la procession. »

« Et j'y assisterai aussi avec Hélène, » ajouta Adèle.

« Et nous aussi ! » s'écrièrent les garçons.

« Et qui est cette Hélène ? » demanda la comtesse.

« Hélène est la fille d'une dame de la ville, de cette grande maison sur laquelle est peint un lion, » répondit Adèle.

« Dis plutôt la dame de l'hôtel du Lion, » lui dit grand'mère.

« Iras-tu aussi à la procession ? » demanda Barounka à la comtesse.

« Assurément que j'y irai ! » dit la comtesse, en s'asseyant sur l'herbe, pour aider grand'mère et Barounka à tresser leurs

couronnes.

« Tu n'as jamais fait partie, comme fille d'honneur, du cortège de la Fête-Dieu ? » demanda Barounka.

« Jamais ; mais quand j'étais encore à Florence, j'ai été une fois comme fille d'honneur à la procession de la Madonne, et j'ai porté à la Madonne une couronne de roses. »

« Qu'est-ce que cette Madonne ? » demanda encore nouveau Barounka.

« On dit en Italie la Madonne, comme on dit ici la Vierge Marie, » répondit la comtesse.

« Mademoiselle est née en Italie ? Là où sont de nos soldats ? » demanda grand'mère.

« Oui ; seulement ils ne sont pas dans la ville où je suis née, — à Florence. On y tresse de ces beaux chapeaux en paille de riz que vous portez. Les champs y sont de riz et de maïs ; et sur les montagnes croissent des châtaigniers aux fruits doux ainsi que des oliviers ; il y a des bosquets de cyprès et de lauriers, de belles fleurs, et un beau ciel bleu et sans nuages. »

« Ah, je la connais déjà ! » interrompit Barounka, « c'est cette ville que tu as en peinture dans ta chambre ; n'est-ce pas, mademoiselle ! Elle est traversée d'une large rivière, au-dessus de laquelle la ville s'élève encore vers la montagne. Ah ! grand'mère ! Qu'il s'y trouve de belles maisons et de belles églises ! De l'autre côté, ce sont des jardins et des maisonnettes. Auprès d'une de ces jolies maisons, joue une petite fille près de qui est assise une vieille dame. — C'est mademoiselle Hortense avec sa gouver-

nante. N'est-ce pas, mademoiselle, que tu nous l'as dit, quand nous avons été au château ? »

La demoiselle ne répondit pas tout de suite. Elle était devenue pensive ; ses mains reposèrent sans mouvement sur ses genoux. Après un silence, elle soupira profondément : « Oh bella patria ! O cara amica ! » et ses beaux yeux se mouillèrent.

« Qu'est-ce que tu as dit, mademoiselle Hortense ? » demanda curieusement Adèle, en se serrant contre elle, par manière de caresse.

Hortense appuya sa tête sur la petite tête de la fillette, et ne retint plus ses larmes qui coulèrent le long de ses joues.

« Mademoiselle s'est souvenue de sa patrie et de ses amis », dit grand'mère. « Vous, enfants ! vous ne savez pas encore ce que c'est que d'être obligé d'abandonner le lieu où l'on a été élevé. On ne peut l'oublier, quand même on serait encore assez heureux à l'étranger. Vous le ressentirez aussi quelque jour. Mademoiselle a là assurément des parents ? »

« Je n'ai pas au monde des parents que je connaisse, » répondit la comtesse tristement. « Ma bonne gouvernante, ma chère Giovanna, vit à Florence ; et je ressens quelquefois un chagrin si grand d'être éloignée d'elle et de ma patrie ! Mais la princesse, ma bonne mère, m'a promis d'y faire bientôt un voyage avec moi. »

« Et comment se fait-il que madame la princesse soit allée vous trouver si loin ? » demanda grand'mère.

« C'est que madame la princesse a bien connu ma mère ; elles étaient amies. Mon père, dangereusement blessé à la bataille de

Leipsic, est mort, en suite de sa blessure, quelques années après, à sa villa près de Florence, et ma mère en a eu tant de chagrin qu'elle en est morte. Et moi, petite orpheline, je restai seule au monde. À cette nouvelle, madame la princesse est arrivée, et elle m'aurait emmenée tout de suite avec elle, si Giovanna ne m'avait pas aimée comme son enfant. Elle me laissa donc chez elle, en mettant sous son pouvoir le château avec tout ce qu'il contenait ; Giovanna eut soin de mon éducation. Quand je fus devenue grande, madame la princesse me prit chez elle. Oh ! je l'aime beaucoup, et autant que j'aurais aimé ma mère. »

« Mais elle aussi, madame la princesse vous aime comme si vous étiez sa propre fille, » dit grand'mère. « Je l'ai bien vu, quand j'ai été au château, et c'est ce qui m'a tant plu de la part de cette dame. Mais, pour que je n'oublie pas, mademoiselle, il faut que je vous parle de la famille Coudrna. Quand Barounka leur a remis l'argent qui venait de vous, mademoiselle, la joie les fit sauter presque jusqu'au plafond. Mais quand le père eut reçu la place de garde seigneurial, avec double appointement en nature, ils en eurent un étonnement et une joie inexprimables. Ils ne cesseront jamais de prier pour vous, mademoiselle, et pour madame la princesse, car ils vous seront reconnaissants jusqu'à la mort. »

« Ils n'ont à en remercier personne autre que toi, grand'mère, car c'est toi qui en as été la cause, » répondit la comtesse.

« Mais de quoi leur eut servi que j'eusse avancé pour eux une bonne parole, mademoiselle, si une bonne action ne s'y était jointe » répliqua grand'mère ? « La parole est tombée en bonne terre et la bénédiction en est sortie. »

Les fleurs étant disposées, grand'mère se leva, pour reprendre, avec les enfants, le chemin de la maison.

« Et moi, j'irai avec vous jusqu'au chemin fourchu, » dit la demoiselle, en prenant son cheval par la bride. « Si vous le voulez, garçons, je vous mettrai à cheval et vous ferez ainsi chacun un bout du chemin.

Les garçons sautèrent de joie, et en un clin d'œil, Jean se trouva monté à cheval.

« Ah, le petit diable ! » dit grand'mère qui considérait l'attitude hardie du petit Jean. Guillaume fit semblant de ne pas avoir peur ; mais quand la comtesse voulut l'aider à monter, il se mit à rougir jusqu'aux oreilles ; toutefois, Jean commençant à se moquer de lui, il s'enhardit. La comtesse mit aussi Adèle sur son petit poney, mais en marchant à côté d'elle, et à portée de la tenir d'une main ferme. La petite fille en était joyeuse ; mais les garçons la plaisantèrent, alléguant qu'elle avait la façon d'un pantin ou d'un singe ; et qui sait tout ce qu'ils lui auraient encore dit, si grand'mère ne les en eut repris et blâmés ?

Arrivée à la bivoie, la comtesse monta sans aide sur son petit cheval blanc, laissa tomber sa jupe bleue le long de l'étrier, ajusta son petit chapeau noir, fit encore aux enfants un geste d'adieu avec son fouet et quand elle eut dit au cheval et à haute voix : « Avanti ! » il vola comme une flèche avec elle, le long de l'allée.

Grand'mère poursuivit sa route vers la Vieille-Blanchisserie.

Il faisait encore très-beau le lendemain matin : pas un nuage n'obscurcissait l'horizon. Une voiture attendait devant la porte de la maison ; Jean et Guillaume se tenaient debout dans la voiture,

vêtus de pantalons blancs, de vestes rouges, et tenant des couronnes en main. Monsieur Proschek allait et venait autour des beaux chevaux, caressait leurs luisantes crinières, et examinait, d'un œil de connaisseur, leurs belles membrures et leurs harnais. Il se rapprochait par instants du bâtiment, pour crier à la fenêtre : « N'êtes-vous pas encore prêtes ? Quand en finirez-vous ? » — « Tout de suite, papa, tout de suite ! » répondaient des voix qui partaient de l'intérieur de la chambre.

Et cet instant fut encore un temps assez long avant qu'elles fussent prêtes. Les filles finirent par sortir, Marie au milieu d'elles ; venaient ensuite madame Proschek, grand'mère, Betka et Ursule. « Faites attention à tout, et n'oubliez pas les volailles ! » leur recommandait grand'mère.

Sultan, qui voulait flatter Adèle, flaira les couronnes qu'elle tenait à la main ; mais elle leva les bras, et grand'mère chassa le chien en disant : « Ne vois-tu pas, sotte bête que tu es, qu'Adèle est de cérémonie ? »

« Elles sont comme de petits anges, » dit Betka à Ursule, quand les filles furent montées en voiture.

M. Proschek monta sur le siège, auprès du cocher, Venceslas, qui prit les guides en main et claqua de la langue. Les chevaux rejetèrent fièrement leurs têtes en arrière et la voiture s'envola vers le moulin, comme si le vent l'emportait.

Les chiens s'élancèrent par derrière ; mais quand monsieur Proschek les eut menacés avec le fouet, ils retournèrent à la maison devant laquelle on put les voir étaler leur ennui au soleil, à l'entrée du vestibule, et finir par ronfler.

Quel solennel air de fête régnait dans la petite ville ! Les maisons étaient ornées de rameaux verts, et des arcades qui entouraient la place principale, on eut dit d'un bosquet. La grande chaussée et toutes les rues adjacentes étaient jonchées de verdure et de roseaux fraîchement cueillis. Des quatre côtés de la place avaient été élevés des reposoirs, tous plus beaux les uns que les autres. Au milieu, là où, sous les tilleuls en fleurs, était dressée la statue de S. Jean Népomucène, avait été disposé un mortier qu'entouraient une multitude d'adolescents.

« On le tirera ! » avait dit M. Proschek à ses enfants, en le leur montrant de la voiture.

« Mais j'aurai peur ! » dit Adèle avec inquiétude.

Pourquoi donc, Adèle, aurais tu peur ? Le bruit n'en sera pas plus fort que celui d'un pot qui, chez nous, tomberait du dressoir sur le carreau ; » lui répondit Marie pour l'encourager.

Or, c'était assez souvent qu'Adèle entendait des coups pareils retentir à la maison de ses parents, et ce souvenir la tranquillisa.

La voiture s'arrêta près d'une grande maison à l'enseigne du Lion blanc et d'une grande grappe de raisin. Maître Stanický parut sur le seuil de l'hôtel et salua fort poliment, en ôtant sa calotte de velours, à longue houppe. Madame l'hôtesse était vêtue d'une jaquette courte en soie, et coiffée d'un bonnet garni d'une sorte de dentelle d'argent. Elle souriait à ses hôtes de son air le plus affable, et quand sa petite Hélène eut fait mine de vouloir se cacher derrière elle, elle la prit par une main, prit Adèle par l'autre, et les réunit en disant : « Allons, montrez-nous comme vous allez bien ensemble. »

« On dirait des jumelles, pensa tout haut grand'mère ». Les petites filles se regardèrent un moment ; puis, elles baissèrent encore la tête, comme si elles eussent été honteuses.

Maître Stanický prit monsieur Proschek par le bras, et rentra dans l'hôtel, en invitant tous les autres à les suivre. Ayant que la procession commence, nous avons encore le temps de causer un peu et de prendre un verre de vin.

Madame Proschek les avait suivis ; mais graud'mère était restée au dehors avec les enfants, après avoir dit aux dames : « Vous avez toujours assez de temps, puisque vous allez auprès des seigneurs ; pour moi, je ne pourrais attendre à plus tard pour entrer à l'église, à cause de la foule. Je resterai près des enfants. » Et elle resta avec eux sur le seuil.

Peu de moments après, deux jeunes garçons, vêtus d'une sorte de soutane rouge, débouchaient autour d'un coin de rue ; deux autres les suivaient, puis deux encore et Jean de s'écrier : « Ah, les voilà ! »

« Adèle, et toi, petite Hélène, dit grand'mère, faites attention là où vous marcherez pour arriver jusqu'à la procession, et n'allez point tomber. »

« Et toi, Barounka, aie l'œil sur elles. Et vous, enfants, marchez en garçons raisonnables, pour ne pas mettre le feu avec vos cierges. Priez aussi, et devant les autels des reposoirs, pour que Dieu soit content de vous. »

Pendant qu'elle leur adressait ces recommandations, le maître d'école s'était avancé avec ses élèves jusqu'à hauteur de l'hôtel.

« Bon jour, monsieur le maître ! je vous amène encore du petit monde ; ayez de la patience avec les petits ! » dit grand'mère au vieux maître.

« C'est bien, madame, j'en ai des grands, j'en ai des petits, selon que le troupeau accourt, » répondit le maître et il rangea les garçons auprès des garçons, et les filles avec les filles.

Grand'mère resta dans l'église, tout près de la porte, et parmi les femmes plus âgées, pendant qu'on rangeait les enfants autour de l'autel. Les cloches retentirent pour la troisième fois ; le peuple se pressa vers l'église ; le sacristain vint remettre aux garçons des cierges à trois pieds et tout allumés, la petite cloche retentit, les prêtres s'avancèrent vers l'autel et la messe commença. Les petites filles joignirent les mains et regardèrent d'abord fixement vers l'autel ; mais après l'avoir considéré un peu de temps, elles tournaient la tête à droite et à gauche, et leurs regards s'attachèrent sur le beau visage de la comtesse assise dans le haut, c'est-à-dire à l'oratoire de sa tribune. Elle lui adressèrent un sourire ; comment s'en empêcher ? Mais derrière la comtesse se tenait, là aussi, leur père, qui, sévèrement, leur fit signe de se tourner du côté de l'autel. Adèle ne comprit pas d'abord, car elle souriait encore, et à son père même, jusqu'à ce que Barounka l'eut tirée par sa robe et avertie de regarder vers l'autel.

C'était après l'élévation. Le prêtre prenait entre ses mains la sainte Hostie, et le peuple avait commencé à chanter en chœur. « Agneau de Dieu… Jésus-Christ, ayez pitié de nous ! » et les cloches se mêlèrent solennellement aux chants.

En avant marchaient les enfants, les garçons du pays avec des cierges à trois pieds et allumés, des jeunes tilles couronnées des

fleurs et, effeuillant à l'envie les fleurs sur le parcours de la procession. Derrière elles s'avançait le cierge, la municipalité ; les personnes notables des environs ; ensuite les bourgeois et les gens de campagne ; grand'mère venait avec ces derniers. Les bannières des différents corps de métier flottaient avec bruit audessus des têtes, l'odeur de l'encens était mêlée aux frais parfums des ramilles et des fleurs répandues et le son des cloches retentissait dans les airs. Ceux qui ne pouvaient suivre la procession se tenaient aux fenêtres ou sur le seuil des portes pour la voir passer.

Comme les regards se repaissaient délicieusement du spectacle varié de tout ce cortège. Que de pompe et dans les toilettes et dans les ornements tout ensemble ! Ici, de gracieux vêtements des enfants, là les précieux ornements des prêtres ; plus loin un monsieur en frac à la dernière mode, plus près son honnête voisin dont l'habit solennisait sa cinquantaine ; là un brave garçon en veste rouge, brodée de fleurs, marchait à côté de son père à qui son antique habit descendait jusqu'aux talons. À côté de dames d'une mise simple mais élégante, on en voyait de plus richement habillées, mais non avec le même goût. Des bourgeoises étaient coiffées de bonnets de dentelles ou brodés d'or ou d'argent, les paysannes portaient des bonnets empesés ou des fichus blancs sur la tête ; leurs filles étaient coiffées de fichus rouges ou étaient en cheveux ornés de fleurs fraîches.

De même qu'il était de reconnaître, à son enseigne que la maison des Stanický était un hôtel, de même le costume et la manière d'un chacun était comme une enseigne à laquelle on reconnaissait, dans quel ordre d'idée et dans quelle profession ou classe il vivait. Ainsi on distinguait facilement un capitaliste et un

artisan d'un fonctionnaire ; un manouvrier d'un cultivateur ; et aux modes mêmes on reconnaissait qui était resté fidèle aux us et coutumes antiques, et qui voulait s'attacher à un monde nouveau, comme disait toujours grand'mère.

Quand la procession s'était arrêtée devant les autels ou reposoirs, grand'mère tâchait toujours d'être à portée des enfants, pour les tirer de quelque embarras qui eut pu se produire. Mais tout se passa heureusement, encore qu'Adèle, effrayée à chacune des décharges du mortier tremblât jusqu'à se boucher les oreilles et fermer les yeux.

Grand'mère reprit les enfants après la solennité et les reconduisit à l'hôtel, où déjà la voiture les attendait. Christine sortit aussi de l'église, et grand'mère lui fit la proposition de monter avec eux en voiture.

C'est avec plaisir que je m'en irais avec vous ; mais j'aimerais aussi m'en retourner avec les filles, et son œil se fixait sur un groupe de garçons rassemblés sur la place du cimetière pour attendre des filles qu'ils devaient reconduire à la maison.

Un d'entre eux qui était élancé comme un sapin avait le visage beau et l'expression agréable. À ce moment il semblait que son regard cherchât quelqu'un, et quand — par hasard — il se trouva rencontrer celui de Christine, ils se prirent à rougir tous deux.

Grand'mère conduisit Hélène à la maîtresse du logis, qui retint les enfants en les régalant des gâteaux, en offrant à grand'mère du vin. Comme Christine ne voulut pas entrer dans la salle, où se tenaient tous les messieurs, grand'mère lui porta dans la première pièce des gâteaux et du vin ; mais le jeune garçon à la taille svelte, plus prompt encore que grand'mère à se glisser dans

la chambre commune du cabinet, s'y était fait verser un verre de rosoglio doux et l'offrait à Christine. La jeune fille s'excusait d'accepter, et non sans minauder un peu : mais quand le garçon lui eut dit d'un air triste : alors, c'est que tu ne veux pas accepter de moi une politesse, elle saisit aussitôt le verre et but à sa santé.

Là-dessus, grand'mère survint, qui les obligea à prendre ce qu'elle apportait : « C'est bien que tu sois venu Mila, » dit-elle et un sourire de bonté se joua dans ses lèvres. « J'étais justement en peine de savoir auquel des garçons je devrais dire, de monter avec nous en voiture, quand il n'y a pas avec nous Jean ou quelqu'un qui s'y entende, j'ai peur de ces chevaux fougueux. Venceslas leur conducteur les mène sans y faire attention. Viens donc avec nous. »

« Avec le plus grand plaisir, » dit Mila, et il tourna les talons pour aller payer.

Après avoir pris congé d'Héléne, de madame l'hôtesse et des parents, les enfants s'installèrent dans la voiture, Christine auprès d'eux ; Mila sauta sur le siège à côté de Venceslas et ils partirent.

« Voyez Mila ! comme il fait le monsieur ! » s'écrièrent des garçons qui suivaient le trottoir, au moment où la voiture passait auprès d'eux.

« Je crois bien, car j'ai à de quoi être fier ! » s'écria Mila joyeusement, en jetant un regard de complaisance en arrière dans la voiture. Mais le garçon qui avait crié après Mila, et qui était son meilleur camarade, jeta son bonnet en l'air et chantait : « L'amour, l'amour qui vient du ciel, où le prend-on ? Il ne croît pas sur la montagne, et on ne le sème pas dans les champs. »

Mais ceux de la voiture n'entendaient plus le reste, car les chevaux allaient au galop vers la maison.

« Avez-vous fait au moins vos prières ? » demanda grand'-mère à son petit monde.

« Je les ai faites, » dit Jean, « mais il me semble que Guillaume, lui, ne les a pas faites. »

« Ne le croyez pas, grand'mère, j'ai répété sans cesse mes prières, » dit Guillaume, « mais Jean m'a toujours poussé, sans me laisser un moment en repos ! » dit Guillaume en s'excusant.

« Jean, mon petit Jean, tu es un méchant garçon ; c'est cette année que je serai obligée de me plaindre de toi à saint Nicolas, » dit grand'mère tout en branlant la tête d'un air sévère.

« Et tu n'auras rien pour la fête, attends-y toi, mon Jean, » dit Adèle.

« Oui, nous serons dans quelques jours à la saint Jean-Baptiste qui est votre fête, » lui dit Christine.

« Et qu'est-ce que tu me donneras pour ma fête ? » demanda Jean, comme s'il ne s'était rien passé.

« Je vous ferai cadeau d'un lien de paille, » reprit Christine en riant.

« Je n'en veux pas, » dit le garçon en faisant la moue, et ses frère et sœurs se moquèrent de lui.

« Et toi que recevras-tu à ta fête ? » demanda Barounca à Christine.

« Rien : ce n'est pas l'habitude chez nous ; ce n'est que chez les seigneurs. Mais j'ai reçu une fois une félicitation de la part d'un précepteur, qui était chez l'administrateur au château. Je l'ai encore ici dans mon livre de prières : » — et elle tira du livre une feuille de papier pliée sur laquelle était écrite cette félicitation en vers, et autour de laquelle était peinte une couronne de roses et de myosotis le tout piqué avec une épingle. « Je la garde à cause de la couronne ; car je ne comprends rien à la félicitation. »

« N'est-elle pas écrite en tchèque ? » demanda grand'mére.

« Oui ; elle est bien en tchèque, mais trop savamment composée : écoutez comme cela commence : Écoute moi, ma toute chère, et toute belle, toi la fille adoptive de la déesse d'amour ! — Je vous demande un peu si j'y comprends la moindre chose et toute la suite répond à ce beau commencement. Je ne suis pas une fille adoptive, j'ai, Dieu merci, encore ma mère ; ce pauvre homme avait le sens un peu troublé par tous ses livres. »

« Il n'en faut pas penser ainsi, ma fille, c'était un homme d'esprit exercé, qui a fréquenté longtemps les écoles et dont l'intelligence a été plus développée. Quand j'étais encore à Glatz, il y avait là aussi un homme de lettres qui demeurait tout près de nous. La ménagère, car vous savez que ces sortes pareils de gens ne se marient guère, fréquentait notre maison et elle nous racontait quel être original et grondeur il faisait : toute la journée dans ses livres, et si Susanne ne lui avait pas dit : « Monsieur, venez dîner, il n'aurait pas mangé de toute la journée. Susanne était obligée d'attirer son attention sur tout, et si elle n'avait pas été, il aurait bien été mangé par la teigne. Il passait pourtant une heure chaque jour à la promenade ; mais il y allait toujours tout seul : il n'aimait pas la société. Quand il était parti, j'allai quelquefois voir

Susanne ; elle aimait le rossolis doux, et quoique je n'aime cette liqueur un peu forte, je fus obligée d'en accepter un petit verre. Elle me disait toujours : Notre vieux n'aime pas en voir ; il ne boit que de l'eau ; tout au plus, s'il y mêle parfois quelques gouttes de vin ; et il me répète souvent ; « Susanne, l'eau est la boisson la plus saine ; si tu ne t'en tiens qu'à l'eau, tu auras toujours la santé et le bonheur ; mais je me pensai aussi : Oui, l'eau est bonne ; mais le rossolis me fait aussi du bien. Il voudrait que je vécusse comme un oiseau ; manger et boire ne sont rien pour lui, du moment qu'il est empêché de mourir. Ce sont les livres qui le nourrissent ; je le remercie bien d'un pareil régime. Et Susanne parlait toujours ainsi. Elle me fit entrer une fois dans sa chambre ; je n'ai jamais vu plus de livres ; ils étaient entassés comme des cordes de bois. Eh bien ! voyez, Madeleine, me disait-elle toujours, notre vieux à tout cela dans la tête ; je m'étonne qu'il n'en soit pas encore devenu fou. — C'est comme ça : si je n'étais pas ici, et si je ne prennais pas garde à lui, comme à un petit enfant, Dieu seul sait ce qu'il deviendrait : il faut que je m'entende à tout ; car lui, il ne comprend rien, que ses livres. Et il me faut avoir une sainte patience avec lui. Je crie aussi quelquefois après lui ; mais il part sans y prendre garde et, cela me fait de la peine. Mais quelquefois je suis obligée de le houspiller, tant il devient insupportable : Figurez-vous, Madeleine qu'il y avait autant de poussière dans sa chambre que sur la place du village ; et autant de toiles d'araignée que dans un vieux clocher. Eh bien ? Croyez-vous qu'il m'ait permis d'y venir avec un balai ? Point du tout. Je me dis alors : Attends, va, je saurai bien t'attraper. Oh ! ce n'était pas de lui que je me souciais, mais c'était de ma renommée de bonne ménagère. N'était-ce pas honteux pour moi que quelqu'un entrât chez lui, pour voir tout ce beau désordre ? Je priai un monsieur de sa

connaissance et qu'il fréquentait de préférence de vouloir bien, le retenir quelque part ; et voilà que pendant son absence, je me mis à laver à épousseter partout, et je mis tout au plus grand ordre. Et voyez, Madeleine, quel homme singulier ! Il a bien été trois jours sans remarquer que tout avait été lavé. C'est alors qu'il lui sembla, me dit-il, voir plus clair dans sa chambre. Et comment n'y aurait il pas fait plus clair ? Il faut savoir traiter avec des hommes aussi bizarres.

Chaque fois que j'allais chez elle, ou qu'elle venait chez moi, elle avait toujours à se plaindre de son vieux ; mais elle ne l'aurait pas quitté pour tout au monde. Et même elle fut une fois très effrayée. Il était sorti pour faire son tour de promenade, et il y avait rencontré ce monsieur de sa connaissance, mais qui pour lors était en route vers les montagnes des Géants. Il lui propose d'y aller avec lui, disant qu'ils reviendront, et alors le vieux de partir avec lui tout comme il était. Susanne attend, attend toujours et son monsieur ne vient pas ; la nuit vient, et il ne se montrait de nulle part. Elle accourut chez nous toute épouvantée, et toute en larmes. Ce ne fut que le lendemain matin qu'elle apprit qu'il était parti ; elle fit du bruit et gronda à faire peur. Il ne revint qu'au sixième jour, et chaque jour elle lui avait préparé le dîner et le souper. Quand il fut de retour, elle accourut chez nous pour nous dire : Voyez ce qui en est ; quand il est arrivé et quand j'ai commencé à le gronder, il me dit : Allons, allons, ne sois pas tant grondeuse ! J'étais en promenade et je ne me suis arrêté que sur les glaciers, et tel est le motif pour lequel je n'ai pu revenir aussitôt.

Elle nous apporta à lire des livres une fois, en nous disant que son maître les avait composés lui même. Georges, mon défunt

mari savait assez bien lire ; il s'y mit donc, mais nous n'y comprîmes rien, car c'était écrit trop savamment. Et Susanne de dire : Ça vaut-il la peine de s'en tourmenter la tête ! Mais les gens de la ville l'avaient en grande considération, et chacun dit, qu'on ne pouvait même comprendre sa grande raison. »

« Et je suis comme était cette Susanne, » dit Christine, « peu m'importe une science à laquelle je ne comprends rien de tout. Quand j'entends chanter bien, ou que je vous entends raconter, grand'mère, voilà ce qui m'est plus agréable que toute exposition savante. Mais avez vous entendu la chanson qu'a composée Barla de la Montagne Rouge ? »

« Ma chère fille, les chansons mondaines ne m'intéressent plus, et je m'en soucie fort peu. Il est passé le temps ou je courais assez loin pour m'en acheter une ; et à présent, je ne chante plus que mes chers et pieux cantiques » dit grand'mère.

« Quelle est cette chanson, Christine ? » demandèrent Barounca et Marie.

« Attendez, je vais vous la dire, elle commence ainsi : Qu'est-ce que dit l'oiseau qui se tient sur le chêne ? »

« Christine, il faudra que tu nous la chantes aujourd'hui, quand nous serons chez vous, » dit Mila en se retournant vers le fond de la voiture.

« Quant à moi, je la chanterai bien deux fois ; nous étions à la corvée ; Barla y est venue aussi, et pendant que nous reposions à l'ombre, Antscha Tichánkovitz dit : Barla, compose nous une chanson ! — Barla réfléchit un instant, puis elle sourit et se mit à chanter ! Qu'est-ce que dit l'oiseau qui se tient sur le chêne ?

qu'une fille qui aime un garçon, pâlit bientôt. Mais à ces mots Antscha se fâcha presque, dans la pensée que Barla avait parlé pour elle ! car vous savez qu'elle est la fiancée de Thomas. Mais Barla ayant remarqué son trouble, fit ce second vers pour la calmer : Tais-toi, petit oiseau, tais toi, tu ne dis pas vrai ; car moi aussi j'aime, et je garde pourtant mes couleurs ! — Cette chanson nous plaisait assez comme cela, et la mélodie qu'on y adapta, était ravissante. Les filles de Zernov qui ne la connaissaient pas encore l'entendront avec plaisir, » ajouta Christine.

Marie et Barounca se mirent à fredonner cette nouvelle chansonette, mais au même instant la voiture arriva au tournant du château. Devant le portail se tenait le jeune des valets de chambre, vêtu de noir, jeune homme de petite ville, et maigrelet ; il se passait les doigts d'une de ses mains dans sa longue barbe noire tandis qu'à une chaîne d'or qu'il portait au cou était suspendu son pouce de l'autre main, afin qu'on puisse voir les bagues qui reluisaient à ses doigts.

Quand la voiture passa près de lui, ses yeux brillèrent comme les yeux d'un matou, à la vue d'un moineau ; il prit son air gracieux pour sourire à Christine et lui faire un signe de la main. Mais les deux femmes firent à peine attention à lui, et Mila ne souleva qu'avec dégoût son bonnet de poil de loutre.

« J'aimerais mieux voir le diable, que cet Italien, » se mit à dire Christine ; il est toujours aux aguets, pour savoir quand les filles se trouvent seules, afin de se jeter au millieu d'elles comme un vautour. »

« Eh bien ! C'est à Žlič qu'il en a reçu sur le dos et tout dernièrement » dit Yenceslas ; il y était venu se présenter au bal et tout

de suite auprès des plus jolies filles, comme si on les y avait amenées pour lui ; or, le gars, il ne sait pas prononcer le tchèque ; mais il l'écorche rien que pour dire : « jolie fille, moi content. » Il ne s'est rappelé que cela. Et c'est cela qu'il m'a répété quand il est venu chez nous à la bière, dit Christine. Et si je lui avais dit dix fois : Moi, je ne vous aime pas, il n'en aura pas plus bougé de place. »

« Ah les garçons l'ont bien battu, » assura Venceslas, « et si je n'avais pas été là, il en aurait eu encore davantage. »

« Qu'il prenne garde seulement à ne pas recevoir le reste en un autre lieu, » dit Mila, en rejetant la tête en arrière.

La voiture s'arrêta devant l'auberge. « Je vous remercie bien de votre voiture, » dit Christine en tendant la main à Mila qui l'aida à descendre.

« Encore un mot. « dit grand'mère en l'arrêtant : « Ne sais tu pas, quand ceux de Žernov et ceux aussi de la Montagne-Rouge iront à Svatoňovic ? »

« Peut-être bien à l'époque ordinaire. Ceux de la Montagne-Rouge à la première Notre-Dame et ceux de Žernov à la première fête de la Sainte Vierge qui vient après la Saint Jean-Baptiste et j'y irai aussi. »

« Je veux y aller aussi, » dit grand'mère.

« J'y irai aussi cette année avec toi, » dit Barounca en riant.

« Et moi aussi, » ajouta Marie.

Les autres enfants voulaient aussi en être ; mais Barounca leur opposa qu'ils ne pourraient pas faire les trois milles de chemin.

Pendant cette conversation entre les enfants Venceslas fouettait encore les chevaux qui s'élancèrent au galop vers le moulin, où l'on déposa Marie et où grand'mère remit quelques couronnes qu'elle avait achetées en ville avant de les faire bénir pour madame la meunière.

Quand ils arrivèrent à la maison, Sultan et Tyrl accoururent à leur rencontre, en faisant force bonds de joie, autour de grand'mère qu'ils voyaient de retour. Elle remerciait le ciel de voir aussi ses petits enfants rentrer sains et saufs ; car, elle, avait préféré rentrer à pied s'imaginant qu'on courait risque de se rompre le cou, avec des chevaux si vifs qui allaient au galop. Betca et Ursule attendaient déjà sur le devant de la porte. « Où avez-vous mis la couronne, Venceslas ? » demandait Betca au cocher, quand grand'mère fut entrée avec les enfants dans la chambre.

« Ah ! la fille, il y a déjà beau temps que j'ai oublié où je l'ai laissée, » dit Venceslas d'un air tout autant moqueur que sournois, et en dirigeant la voiture vers le chemin.

« Ne lui parles pas, » dit Ursule à Betca, « tu sais qu'il raisonne à tort et à travers, même un jour de si grande fête. »

Venceslas qui s'était pris à rire claqua se chevaux et disparut en un moment. Grand'mère suspendait les couronnes fraîches entre les fenêtres et derrière les images des saints, et jeta celles de l'année précédente au feu du bon Dieu.

09

De la petite chambre de grand'mère on dirait d'un jardin ; ce ne sont de tous les côtés que roses, réséda, fruits du sorbier, fleurs de différentes espèces avec des brassées de feuilles de chêne. Barounca et Marie en font des bouquets ; et Cécile tresse une grande couronne. Près du poêle et sur le banc est assise Adèle avec les garçons qui recitent leurs compliments ; car on est à la veille de la saint Jean-Baptiste, fête de monsieur Proschek, et c'est un grand jour dans la famille. C'est aussi pour ce jour là que monsieur Proschek a invité ses meilleurs amis à dîner, selon sa coutume. Et c'est aussi pour cela qu'il y a tant de remue-ménage dans sa maison. Ursule a lavé et épousseté partout, pour qu'il n'y ait trace de grain de poussière nulle part ; Betca a échaudé de la volaille ; car c'est partout qu'on a besoin d'elle. Barounca conjure grand'mère d'envoyer Jean au dehors : il ne veut pas les laisser en repos ; et quand il est dehors, il se trouve que Betca et Ursule se plaignent de lui a leur tour. Guillaume demanda à grand'mère de vouloir bien le faire réciter. Adèle la tira par la jupe pour avoir un gâteau, et, dans la petite cour les poules gloussèrent en signe qu'elles voulaient remonter au juchoir.

« Ah Dieu, mon Roi ! Je ne peux pourtant pas être au service de tout le monde à la fois ! » disait d'un ton de plainte la pauvre grand'mère.

Mais Ursule s'écria tout à coup : « Monsieur entre dans la maison ! » On se hâte de serrer bien vite tous les apprêts, pendant que madame Proschek remet tout le reste en ordre pour que son mari ne s'aperçoive pas du ce que doit rester encore un secret

pour lui, et grand'mère recommanda aux enfants, de bien faire attention à ne pas le rompre.

Le père entre dans la cour ; les enfants vont à sa rencontre ; mais quand il leur souhaite le bon soir et qu'il demande des nouvelles de leur mère, ils hésitent et ne savent quoi répondre pour ne point violer le secret. Mais Adèle, l'enfant gâtée de son père, va à lui, et quand il l'a prise sur ses bras, elle lui dit en chuchotant : « Maman fait des gâteaux avec grand'mère, car c'est demain la fête. »

« Attends, attends, » dirent en l'interrompant, les garçons ; « tu seras grondée pour l'avoir dit ! » et ils coururent en porter plainte à leur mère.

Adèle était rouge de confusion tout en restant assise sur le bras de son père ; et elle finit par pleurer.

« Ne pleure pas, ma chère petite, » dit le père ; « en l'apaisaisant ; mais je savais que c'est demain ma fête et que maman fait des gâteaux. »

Adèle essuya ses larmes avec la manche de sa robe, mais ce fut avec crainte qu'elle vit arriver sa mère que les garçons amenaient. Mais tout s'arrangea, et les garçons apprirent avec étonnement, qu'Adèle n'avait rien trahi. Mais ce secret leur pèse tant à tout trois que le père qui l'entend et le sait fait semblant de n'en rien entendre, ni savoir. Au souper Barounca est obligée de faire sans cesse signe des yeux aux enfants et même de leur pousser des coups de coude, pour qu'ils le gardent jusqu'à la fin. Betca se moqua bien d'eux dans la suite de ce qu'elle appelait « leur caquet de vraies poules. »

Mais tout était fini et dressé, et on aspirait déjà le fumet fin des bons gâteaux. Les servantes venaient de se coucher et l'on n'entend plus que le discret va-et-vient des pantoufles de grand'-mère à travers la maison ; elle enferme les chats ; arrose les étincelles du four ; et se souvenant qu'on a chauffé aussi au second fournier situé vers la côte, elle craint qu'une étincelle n'y soit restée ; elle ne s'en rapporte pas à sa propre circonspection ; car elle préfera y aller regarder encore.

Sultan et Tyrl sont couchés sur le petit pont. Leurs regards s'étonnent de voir arriver grand'mère ; mais elle les caresse à la tête et ils se mettent à aboyer autour d'elle en la flattant. « C'est ici, » leur dit elle, « que vous guettez les souris, vilains ondins. Oui, je vous le permets, pourvu que ne vous miniez pas le poulailler pour aller tuer mes canards, » leur dit elle tout en allant vers la côte. Les chiens suivent sa trace. Elle ouvre le four, fouille avec précaution la cendre avec le tire-braise et n'y voyant pas une étincelle, elle le ferme et retourne. Près du petit pont s'élève un grand chêne ; c'est parmi les branches pendantes que restent des volailles pendant les nuits d'été. Grand'mère lève la tête en entendant un soupir dans les rameaux ; puis un chuchotement et enfin des sons calmes. Et elle se disait : Oh ! c'est qu'ils rêvent de quelque chose, et elle continua son chemin. Mais qu'est-ce donc qui l'a de nouveau retenue près du petit jardin ? Serait-ce qu'elle écoute le chant délicieux de deux rossignols placés dans un buisson dans le jardin ? Ou serait-ce au contraire qu'elle prête l'oreille à la chanson de Victoire dont les accents retentissent tristement en venant de la digue ? Ou bien, grand'mère considère-t-elle, vers la côte, cette multitude de petits vers luisants, ces étoiles vivantes ? Des légers brouillards s'élèvent sur la côte. Ce ne sont pas de brouillards dira le monde, et grand'mère croit

peut-être aussi que ce sont des nymphes de la forêt, couvertes de leurs voiles transparents, et elle considère peut-être à la clarté de la lune leur danse sauvage. Mais non, ce n'était ni une chose, ni l'autre. Grand'mère regardait du côté de la prairie qui menait au moulin. C'est là qu'une forme de femme enveloppée de blanc s'élança de l'auberge, traversa le ruisseau pour courir à la prairie. Elle s'arrête silencieuse pour écouter, comme fait la biche quand celle-ci sort de sa retraite du fond des bois pour aller paître dans une large clairière. Elle n'entend rien que les modulations prolongées du rossignol, que le sourd et lointain tic-tac du moulin, que le bruissement de l'eau qui coule sous les aunes sombres. Elle enveloppe sa main droite d'un mouchoir blanc et se cueille de quoi faire un bouquet de neuf fleurs variées. Quand elle a fini, elle se baisse encore, se lave le visage avec la rosée fraîche ; puis sans regarder ni à droite, ni à gauche, s'empresse de rentrer à l'auberge. C'est là Christine, qui veut tresser la couronne de la saint Jean. Je pensais bien qu'elle aimait ce brave garçon, se disait grand'mère, les yeux encore arrêtés sur cette fille. Puis elle ne la vit plus ; mais elle restait encore à la même place, — car alors son âme aimante se délecta dans ses propres souvenirs. — Elle voyait devant elle aussi une prairie ; elle voyait le village de Pohor où elle était née ; et au dessus d'elle la lune et les étoiles ; oui, c'était bien cette même lune, ces mêmes étoiles, toujours belles, et aussi toujours jeunes — mais alors elle aussi était une jeune et fraîche fille à cette nuit là de la saint Jean, où elle cueillait les neuf fleurs pour en tresser la couronne décisive. Et comme si ce passé était redevenu le présent, grand'mère ressentait une crainte effective que quelqu'un ne se trouvât alors même sur son chemin et ne rompit le charme.

Elle se revoit dans sa chambrette ; elle aperçoit encore sur son lit ces oreillers à fleurs, sous lesquels elle mit la couronne. Elle se souvient de l'ardente prière qu'elle fit de toute son âme, pour que Dieu lui montrât en rêve celui qu'elle aimait le plus au monde. Sa confiance qu'elle avait dans la couronne de sa destinée ne l'a point trompée : car elle voyait en songe un jeune homme de haute stature au regard clair et droit celui qui pour elle n'a pas son pareil dans le monde. Grand'mère sourit encore au souvenir de cette curiosité enfantine, avec laquelle elle courut au jardin, avant le lever du soleil, pour jeter, en arrière et par dessus le pommier, la couronne qui avait encore à lui apprendre si ce serait bientôt ou longtemps après, qu'elle reverrait son Georges. Elle se rappelle encore, que le soleil levant la trouva pleurant et encore assise dans le jardin : oui pleurant de ce que la couronne en volant trop loin par dessus le pommier lui avait enlevé l'espoir de voir Georges bientôt. Grand'mère resta longtemps debout et absorbée dans sa contemplation. Involontairement elle joignit les mains, et son doux regard s'éleva plein de confiance vers le ciel des étoiles brillantes, et de sa bouche s'échappa, mais en silence cette question : « Quand nous, reverrons nous Georges ? »

Au même instant une brise légère caressa doucement les joues de la chère grand'mère, comme si l'esprit du défunt eut voulu les baiser. Elle frémit, fit le signe de la croix et deux larmes roulèrent jusque sur ses mains jointes.

Encore un moment, et elle rentrait sans bruit dans la maison.

Les enfants étaient à guetter par les fenêtres le retour de leurs parents qui étaient allés en voiture dans la ville et à l'église. Le père faisait dire une messe ce jour là, et grand'mère faisait réciter des prières pour tous ceux de sa famille qui avaient nom Jean-

Baptiste, de quelque génération qu'ils fussent. Une belle couronne, des compliments, des cadeaux, — tout était préparé sur la table. Barounca les faisait encore réciter, l'un après l'autre. Mais l'impatience de l'attente leur faisait omettre un petit mot par-ci, un petit mot par-là, et c'était encore à recommencer.

Grand'mère avait encore de l'ouvrage à mains pleines. Aussi se contentait elle d'entrouvrir par moment la porte de la chambre, pour leur faire cette recommandation : « Soyez sages ; restez tranquilles, » et elle s'en allait, pour revenir encore.

Grand'mère allait entrer dans le petit jardin pour y cueillir du persil tout frais, lorsqu'elle vit Christine descendre la côte et tenant en main quelque chose d'enveloppé dans son mouchoir.

« Bon jour grand'mère, » fit-elle avec son air joyeux et rayonnant de tant de bonheur que grand'mère ne pouvait détacher ses regards du beau visage de Christine.

« On dirait, ma fille, que tu as couché sur des roses, » lui dit grand'mère en souriant.

« Vous avez deviné, grand'mère, mes oreillers sont à fleurs, » lui répondit Christine.

« Petite espiègle que tu es, tu ne veux pas me comprendre ; mais quoi qu'il arrive, tâche que tout finisse bien ; n'est-ce pas ma fille ? »

Pourquoi pas, se pensa-t-elle ? Et comme elle avait pénétré le sens des paroles de grand'mère, elle rougit bien un peu.

« Qu'est-ce que tu portes là ? » lui demanda grand'mère.

« J'apporte un cadeau pour la fête de Jean. Mes pigeons pattus lui ont toujours plu ; et je lui en ai apporté un couple de jeunes, pour qu'il en prenne soin. »

« Mais pourquoi t'imposer une telle privation ; ce n'était pas nécessaire, » dit grand'mère.

« C'est avec plaisir que je le fais ; j'aime les enfants, et les choses de cette sorte font la joie des enfants. Qu'ils en jouissent donc ! Mais il me semble que je ne vous ai pas encore raconté ce qui s'est passé chez nous l'autre soir. »

« Il y avait hier autant de monde chez nous que sur le pont de Prague, de sorte que nous ne pouvions nous pas causer ; mais je me rappelle que tu avais à me raconter quelque chose de cet Italien. Eh bien, raconte le moi ; mais tu n'as le temps que de dire un mot par verset — car j'attends mon gendre et ma fille de l'église et nos hôtes arriveront bientôt, » dit grand'mère en la pressant un peu.

« Imaginez-vous donc que ce vagabond d'italien venait chaque jour chez nous pour y boire de la bière ; — ce n'est pas cela qui eut été mauvais, puisque l'auberge est pour tout le monde ; — mais c'est qu'il ne restait pas assis tranquillement à table comme tout homme rangé ; mais il allait se fourrant partout et dans la petite cour, et à l'étable aux vaches, — en un mot, de quelque côté que je me tournasse, il était sur mes talons. Cela fâchait beaucoup mon père ; or vous savez comme il est très bon ; lui qui ne voudrait pas blesser seulement un poulet ; n'aimerait pas repousser des hôtes, et surtout ceux qui lui peuvent venir du château. Mais il comptait sur moi. Je me montrai donc, et plus d'une fois, fort peu gracieuse envers lui ; et lui, faisait comme s'il avait en-

tendu quelque chose de bien beau, et je suis sûre qu'il comprend le bohème, quoique il fasse semblant de n'y rien entendre. Mais il ne faisait que répéter son éternel mot : « vous, jolie fille ; moi aime ; puis il joignait les mains et se mettait même à genoux devant moi ! »

« En voilà un de rusé ! » dit grand'mère.

« Et c'est comme ça, grand'mère ; ces messieurs vous en content tant que les oreilles en sonnent ; et ce serait une sottise de les en croire ; pour moi, j'oublie tout de suite un pareil langage. Mais cet italien a soulevé en moi jusqu'au dégoût. Nous étions l'autre jour occupés à râteler dans la prairie, Mila y vint par hasard. (Et grand'mère de sourire à ce mot de hasard) — Nous parlions de différentes choses, et je lui disais aussi, combien cet italien nous était à charge.

« Sois tranquille, dit Mila, je ferai en sorte qu'il n'aille plus vous importuner. — Mais ne fâchez pas mon père, lui dis-je ; car je connais ces jeunes gens de Zernov, ce sont des diables renforcés. Hier soir l'italien arriva comme à l'ordinaire ; mais presque aussitôt après lui accoururent à l'auberge d'autres jeunes gens. Ils étaient quatre, parmi lesquels Mila et son ami Thomas. Je crois que vous connaissez Thomas ? C'est un bon finaud — qui va épouser Anna Tichanek, ma meilleure amie. J'étais aussi joyeuse de les voir entrer que si l'on m'avait donné de quoi avoir une robe. Je les servis de bon cœur, et en portant une santé à chacun d'eux. L'italien faisait une mine renfrognée, car je ne bois jamais à sa santé, quand il me présente son verre de bière. Mais qui peut avoir foi en lui ; il pourrait m'ensorceler. Ces jeunes gens s'assirent à une table et se mirent à jouer aux cartes ; mais ce n'était qu'une feinte, et une occasion pour eux de ridiculiser l'italien.

Un des garçons dit ! « Regardez il a l'air d'un hibou. » Et Thomas y répondit : « J'attends toujours le moment où de colère il se mordra le nez avec les dents. Après tout ça ne lui sera pas si dificile, car le nez lui va jusqu'au bas du menton ! » — Et ils continuèrent sans cesse sur le même ton.

« L'italien changeait à chaque instant de couleur, mais il ne soufflait mot. À la fin il jeta son argent sur la table, laissa là la bière et partit sans saluer. Je fis derrière lui un signe de croix, et les garçons de dire : S'il pouvait nous pourfendre du seul regard de ses yeux, c'en serait fait de nous. Quand il fut parti, j'allais finir mon ouvrage ; car vous savez que depuis que maman est languissante, c'est à moi de tout ouvrir et fermer. Les quatre jeunes gens s'étaient aussi retirés. Il était peut-être un peu plus de dix heures, quand j'allais dans la chambre pour me coucher. Et à peine commençais-je à me déshabiller que j'entendis à la fenêtre : « toc, toc, toc ; et je pensais à Mila, qui avait peut-être oublié quelque chose ; car il oublie toujours quelque chose chez nous ; et je lui répète, chaque fois, qu'il finira par y laisser sa tête.

« C'est déjà arrivé, » dit grand'mère, en faisant de la tête un signe affirmatif.

Je m'habillai promptement, continua Christine avec un sourire, et j'allai vite ouvrir la fenêtre ; et devinez-vous qui c'était ? — L'italien !... Je fermai vivement la fenêtre, et me reculai d'effroi. Et lui se met à me parler et à me supplier, quoiqu'il sache que je ne le comprends pas ; puis il m'offrit de ces bagues d'or qu'il portait aux doigts. J'étais si courroucée que je pris la cruche d'eau, et m'approchant de la fenêtre, je lui dis. Va t'en, va t'en vite chercher une amante chez vous ; sinon je t'asperge de cette eau.

« Alors il s'éloigna un peu de la fenêtre ; mais au même instant, les quatre garçons s'élancent d'un buisson voisin, le saisissent à la gorge et lui serrent la bouche pour l'empêcher de crier. Attends, attends, l'Italien ! Je m'en vais te donner ce qui te revient, lui cria Mila. Pour moi je priai Mila de ne pas le faire battre et je fermai la fenêtre ; puis je la laissai un peu entr'ouverte, pour rester à même de voir, ce qu'ils allaient faire de lui. Voyons Mila ! qu'en ferons nous ? Ah il n'est plus tant gaillard, voyez comme la peur le prend, il a le cœur d'un lièvre ! — Fouettons le avec des orties, proposait l'un. Non, frottons le avec du cambouis avançait un autre. — Ce n'est pas cela dit encore Mila : toi, Thomas, tiens le ferme, et vous les amis, venez avec moi.

« Et ils revinrent quelques moments après, en apportant une perche et du vieux-oing à graisser les moyeux des voitures. » Camarades ôtez lui ses bottes et lui retroussez ses pantalons, leur ordonna Mila. Or, les camarades d'obéir à l'instant même, et comme il voulait les repousser à coups de pieds, ils firent le simulacre de le vouloir calmer avec les mots que l'on adresserait à un jeune cheval, mais méchant ; « Allons mon petit, allons. Non, on ne te ferrera pas, n'aie pas peur, lui dit Mila : nous ne voulons que te graisser un peu tes petits pieds ; tu n'en courras que mieux pour rentrer à la maison ! — Au moins il sera sain le parfum que tu vas nous faire respirer ; il ne sentira pas mauvais comme ton musc.

Lorsqu'ils lui eurent frotté les pieds de cambouis de manière à lui en avoir fait des bottes, pour ainsi dire, ils lui mirent la perche en travers des épaules, y ramenèrent les bras en forme de croix et les y assujétirent. L'Italien voulait crier, mais Thomas lui mit la main sur la bouche, et le maintint comme à la torture. « C'est à

des fainéants comme tu en es un, qu'il n'est pas mauvais d'allonger un peu les membres ! faute de quoi leurs muscles se retirent. Camarades, ordonna encore Mila, « liez lui ses bottes, et les lui jetez par dessus l'épaule ; nous allons le reconduire sur le grand chemin, puis qu'il aille là d'où il est venu. »

« Attendez » nous allons attacher un bouquet à un bouton de sa veste et du côté du dos, afin qu'on voie qu'il revient de chez une fiancée, « tel fut le dire de celui qui alla cueillir des orties et des chardons pour les attacher au frac, en guise de bouquet. » « Bien ! ta toilette est finie, et tu es tout à fait beau ; dit Mila, en riant, tu n'as plus qu'à t'en aller avec tes cadeaux. Et le prenant avec Thomas par-dessous les bras, ils l'emmenèrent sans bruit hors du verger.

« Un instant après, Mila était à ma petite fenêtre et me racontait comment l'Italien, tout exaspéré » s'enfuyait alors la perche au dos.

Mais demandai-je à Mila, comment avez-vous pu l'attraper ici ? — « Je voulais » répondit Mila, « te souhaiter encore une bonne nuit ; je dis alors aux garçons de m'attendre au moulin, et je restais seul dans votre verger. C'est alors que je vis quelqu'un descendre de la côte se faufiler comme un voleur, et en se glissant jusqu'à ta petite fenêtre. Je sortis tout de suite du verger, et courus après mes camarades. Et voilà comment le tour a réussi. Et m'est avis qu'il se passera bien du temps avant qu'il y revienne.

« Hier, je riais toute la journée de la situation où l'on avait mis l'italien, mais le soir, le garde de nuit Kohoutec qui fréquente tous les jours l'auberge s'est amusé à boire, et quand c'est ainsi il débite tout ce qu'il sait. Il s'est donc mis à nous raconter comme

l'italien était allé chez lui dans la nuit : « C'étaient des coquins disait-il, et si vous saviez ce qu'ils lui ont fait ; et il commença une description à saisir d'horreur. C'est dire qu'il a fait d'un moucheron un chameau. C'est au point, disait il que les chiens voulaient se jeter sur lui tant il était horriblement méconnaissable : et Kohoutec ajoutait que sa femme avait dû passer la nuit à faire disparaître, à force de les laver, toutes les traces de vieux-oing. Il lui avait donné pour cela un écu d'argent sous condition de n'en rien dire au château, et en affirmant avec des serments terribles, qu'il se vengerait de ces garnements. Je crains à présent pour Mila ; on dit que ces italiens sont de mauvaises gens.

Puis Kohoutec a raconté aussi à mon père, que l'italien fréquente la maison du directeur. Or il a une fille nommée Marie, et on croit que si madame la princesse voulait donner chez elle une meilleure place à l'italien, il pourrait bien l'épouser. Ensuite voyez grand'mère, Mila a le désir de servir un an dans la ferme, pour éviter le service militaire ; et vous savez ce qui en adviendrait si l'italien persuadait au directeur de ne pas le prendre. Alors Mila serait dans le plus grand embarras. J'ai bien ruminé tout cela, et c'est pourquoi je n'ai plus à m'égayer au souvenir de ce que ces garçons ont fait à l'italien. — Il est vrai, que le rêve d'aujourd'hui m'a un peu consolée ; mais en quoi cela peut-il nous servir. Et qu'est-ce que vous en dites, grand'mère ?

« Ce n'était certes pas prudent de la part de ces garçons ; mais le moyen de leur donner de la raison, quand l'amour s'en mêle ! Mon George avait fait aussi un coup pareil, et il en a assez souffert.

« Qu'était-ce donc, grand'mère ? »

« Mon Dieu ! Ne me demande pas de te le raconter à présent ; je te le dirai dans l'occasion. Et déjà nous nous sommes un peu oubliées, car je crois entendre le galop des chevaux ; ce sont sans doute les nôtres qui arrivent. Entrons au logis. Je veux réfléchir à tout ce que tu m'as dit, afin d'être en état de te donner un conseil. Elle dit et franchit le seuil.

En entendant la voix de Christine, les enfants accoururent dans la salle, et quand Jean eut reçu les deux beaux pigeonneaux, il lui sauta au cou, et la baisa si fort qu'il lui en resta d'abord une raie rouge qui tranchait sur son cou d'albâtre. Aussi bien il aurait préféré les porter lui même au colombier, si Barounca ne s'était aussitôt écriée : « Voici papa qui entre ! Et presque en même temps que la voiture, le meunier et le chasseur entraient à la Vieille-Blanchisserie. En se voyant avec ses chers amis, au sein de sa famille, au milieu de laquelle il passait si peu de jours dans toute une année, et qu'il aimait toutefois si ardemment, monsieur Proschek se trouva fort ému ; aussi à peine Barounca eut-elle commencé à dire son compliment que les larmes lui tombèrent des yeux. Les enfants voyant pleurer père, mère et grand'mère, s'arrêtèrent dans leur compliment en se mettant à pleurer aussi. Betca et Ursule qui écoutaient à la porte la récitation, se couvrirent les yeux de leurs tabliers bleus ; elles aussi pleuraient plus fort, l'une plus fort l'autre. Monsieur le meûnier était à tourner la tabatière entre ses doigts, comme fait roue au moulin, pendant que le chasseur essuyait avec la manche de son habit un beau couteau de chasse (car il était en costume) pour cacher leur attendrissement ; Christine était auprès de la fenêtre sans dissimuler ses larmes, lorsque le meûnier faisant un pas vers elle, la frappa sur l'épaule d'un petit coup de sa tabatière en lui chuchotant à l'oreille :

« N'est-ce pas que tu penses au temps, où des enfants viendront te souhaiter aussi la fête ? »

« Vous, monsieur, le meûnier, vous êtes toujours à taquiner les autres, » lui repondit-elle, et elle s'essuya les yeux.

Les yeux encore humides des larmes, mais la joie et les contentement au cœur, monsieur Proschek s'avança vers la table et versa du vin dans une coupe. « À la santé de tous ! » dit il, en vidant le premier verre. Puis tout le monde but à la santé du maître de la maison, et bientôt tous les visages furent rayonnants de gaîté. C'était Jean qui était le plus heureux : il avait reçu du chasseur deux lapins ; de madame la meunière, un de ces grands gâteaux qu'il aimait à cause des épices qui en relevaient le goût ; de grand'mère une de ces pièces d'argent qu'elle tenait serrées dans le petit sachet au fond de son coffre ; de ses parents des cadeaux divers, et ce n'était pas tout. Quand après le dîner, madame la princesse apparut inopinément avec la comtesse dans le verger et que monsieur Proschek, avec sa femme, grand'mère et les enfants furent allés au devant d'elles pour les recevoir, Jean reçut de la comtesse un beau livre dans lequel étaient peints différents animaux.

« Je suis venue, Jean, pour être témoin de tes joies en ce jour » dit avec affabilité la princese, en s'adressant à son écuyer.

Excellence, répondit monsieur Proschek, je suis toujours heureux auprès de ma famille et avec quelques bons amis.

« Quels sont les amis qui sont chez toi ? »

« Mes voisins, le meûnier avec sa famille et le chasseur de Riesenbourg. »

Je ne veux pas te retenir ; retourne auprès d'eux ; je vais aussi m'en aller.

Monsieur Proschek s'inclina, n'osant pas retenir sa Seigneurie, mais la naïve grand'mère reprit aussitôt :

« Mais serait-il vraiment bien de notre part, de ne point offrir de gâteaux à madame la princesse et à mademoiselle ! Va, Thérèse, va les chercher ; car ce qui arrive à l'improvis est souvent de notre goût. Et toi, Barounca, va chercher un petit panier : je vais cueillir quelques cerises. Madame la princesse souhaiterait-elle prendre soit un peu de crème, soit du vin ?

Jean et Thérèse étaient embarassés, ils craignaient que l'invitation n'eût, pour sa trop grande naïveté, blessé la princesse. Loin de là : car ce fut avec un gracieux sourire qu'elle descendit de son cheval, dont elle présenta la bride à Jean. Et tout en allant s'asseoir sur le petit banc dressé sous le poirier, elle dit : « Votre hospitalité ne peut m'être qu'agréable ; mais je ne veux pourtant pas qu'elle vous fasse négliger vos amis ; ainsi, qu'ils viennent auprès de nous.

Madame Proschek courut les chercher ; M. Proschek, après avoir attaché le cheval à un arbre, apporta une petite table, et dans la minute se présentèrent monsieur le chasseur qui s'inclina profondément et monsieur le meunier qui salua aussi en faisant quelques simagrées. Mais quand madame la princesse lui eut demandé comment allaient les affaires, s'il avait beaucoup à moudre, et si le moulin lui rapportait assez, il se trouva dans son élément, et alla, dans ses hardiesses, jusqu'à offrir à madame la princesse une prise de tabac. Après avoir adressé à chacun quelques mots affables, elle accepta de la main de madame Pro-

schek un gâteau, et de celle de grand'mère, un verre de crème. Pendant ce temps là les enfants s'étaient groupés autour de Jean, qui leur montrait ses animaux, et la comtesse se tenait debout près d'eux, jouissant de leur joie et de leur étonnement, et répondant avec plaisir à chacune de leurs questions.

« Maman, regardez, c'est notre biche ! » cria Bertic le fils du chasseur en s'adressant à sa mère, au moment où Jean leur montrait la biche, et les enfants de relever la tête pour regarder sur le livre.

« Sultan, c'est Sultan ! » s'écria Guillaume, et quand à cet appel Sultan fut accouru à eux, Jean lui montra le livre en disant : « Vois tu c'est toi ! » Il y avait aussi un éléphant gigantesque qui effraya bien un peu Adèle. On y voyait aussi un cheval, des vaches, un petit lièvre, des écureuils, des poules, des vipères et des serpents, des poissons, des grenouilles, des papillons, de petits agnelets, même une petite fourmi ; les enfants connaissaient tous ces animaux, et grand'mère se disait en voyant des scorpions et des serpents : « Qu'est-ce donc que les hommes ne sont pas en état de faire ? Peindre jusqu'à cette engeance ! »

Mais quand la meunière voulut voir le vilain dragon, qui vomit du feu par la bouche, la comtesse se plut à dire que de pareils animaux n'existent pas, et que ces monstres ne sont qu'imaginaires. Monsieur le meunier qui avait entendu l'observation fit tourner la tabatière entre se doigts et fit sa grimace ordinaire, en disant : Ce ne sont point des monstres imaginaires, mademoiselle ; car de ces méchants et venimeux dragons avec des langues de feu, il y en a assez dans le monde ; mais ils appartiennent au genre humain ; et c'est pourquoi on ne les a pas placés parmi ces animaux innocents. La comtesse sourit ; mais madame la meû-

nière, frappa alors doucement sur la main de son mari, en lui disant : « Vous parlez bien trop, notre maître.

Àce moment là même, la princesse était à causer avec Jean et avec le chasseur sur différents sujets, lorsqu'elle finit par demander aussi, s'il y avait beaucoup de braconniers dans les environs.

J'en ai encore deux, de ces mauvais sujets ; il y en avait trois ; mais j'ai puni plusieurs fois le plus sot d'entre eux, et à présent il se tient tranquillement chez lui ; mais les deux autres sont diantrement rusés, pas moyen de les attrapper autrement qu'envoyant un peu de dragées dans le corps. L'inspecteur des bois me le commande bien toujours ; mais il y a bien à réfléchir avant d'estropier un homme pour l'amour d'un lièvre. Aussi ne veux-je point que vous le fassiez jamais, » dit la princesse.

Je pense aussi que madame la princesse n'en sera pas pauvre pour cette petite perte, et que le braconnier n'osera pas se commetre sur le haut gibier dans le district des chasse. »

« Mais j'ai entendu dire qu'on me vole beaucoup dans le bois, » demanda la princesse.

Voilà bien des années que je suis au service de leurs seigneuries ; mais le dégât que le pauvre monde a fait pendant ce temps là n'est pas après, tout, si grand. On en dit beaucoup ; je pourrais, par exemple, faire abattre plusieurs arbres par l'année ; et quand il ne me serait pas possible de les couler finement dans le compte, je pourrais dire aussi : On les a volés. Mais à quoi bon se charger la conscience de mensonge et de fraude. Quand, en automne on vient avec des rateaux pour faire la litière et que les pauvres viennent ramasser le bois mort, je me tiens toujours dans leur voisinage, puis je crie que le bois en resonne, pour

qu'ils soient toujours en crainte et ne me fassent pas de dégât ; mais dois-je donc tuer à moitié une femme âgée, quand elle ramasse un morceau un peu plus fort de quoi se faire un manche d'outil, comme quelques uns en font ? Je pense toujours que leurs seigneuries n'en vivront pas moins bien ; que les pauvres gens vivront aussi autour d'eux et qu'ils leur en donneront mille remerciements. Tout cela, je ne le compte pas comme dégât,

« Vous faites très bien d'en agir ainsi, » dit la princesse.

« Mais il faut pourtant qu'il y ait par ici de méchantes gens. Car Piccolo qui revenait avant hier, dans la nuit, de la petite ville, s'est ou à la faisanderie au moment d'être dépouillé ; et comme il se défendait, même par ses cris, ils l'ont frappé jusqu'à ce qu'il restât sur le carreau ; on dit qu'il est encore malade. »

« Pour cela madame la princesse, voilà bien quelque chose que je suis loin de croire comme article de foi, » dit monsieur Proschek. De notre vie nous n'avons entendu parler de brigands qui eussent été à la faisanderie, ou dans le voisinage, dirent à la fois le chasseur et le meûnier.

« Qu'est-ce qui est donc arrivé ? » demanda grand'mère en s'avançant vers eux.

Le chasseur le lui raconta.

« Mais quel menteur fieffé ? s'exclama grand'mère indignée et tout en mettant les mains sur ses hanches. Il ne craint donc pas la punition de bon Dieu. C'est moi qui vais raconter la chose et bien autrement, à madame la princesse. »

Et elle commença à raconter ce que Christine lui avait confié dans la matinée. Ce n'est pas néanmoins que j'approuve les gar-

çons dans ce qu'ils ont fait, mais il est juste que chacun protège les siens. Si quelqu'un eut vu cet évaporé arrêté de nuit, à la fenêtre d'une jeune fille, la trompette en eut sonné partout le lendemain, et la bonne renommée de la fille eut été détruite avec son bonheur ; et on dirait : « Et qu'est-ce que c'est que cette fille chez qui vont des messieurs ; sa place n'est plus parmi nous. » Et voilà maintenant que Christine a peur que cet homme ne se venge. Telle fut la conclusion de grand'mère.

« Qu'elle n'ait pas cette crainte, je vais mettre ordre à tout ; dit la princesse. Cela dit, elle donna à la comtesse le signal du départ : toutes deux remontèrent à cheval et saluant la compagnie avec leur affabilité ordinaire, elles partirent au galop vers le château. »

« C'est un fait que peu de personnes auraient la hardiesse de parler à madame la princesse comme le fait la chère grand'mère, » dit madame Proschek.

Et c'est qu'il vaut mieux aussi parfois s'adresser à l'empereur lui-même qu'à un bureaucrate : car alors la bonne parole est sûre de trouver une bonne place. Si je n'avais pas dit mon sentiment, qui sait ce qui serait arrivé, » ajouta grand'mère.

Je répète toujours que la princesse est mal renseignée, qu'on la trompe sur le qui et sur le quand, ajouta le chasseur pendant qu'avec le meunier et avec monsieur Proschek il rentrait dans la salle.

Sur le soir, Coudrna arriva avec son orgue de Barbarie ; et les enfants ne l'eurent pas plutôt entendu qu'ils entrèrent en danse avec Christine, Ursule et Betca. On but aussi du champagne que madame la princesse avait envoyé à l'adresse du maître du lieu,

et avec la mention qu'il serait bu à sa santé. Victoire non plus, ne fut point oubliée, car au crépuscule, grand'mère porta à la digue, et en la déposant sur la souche moussue, une bonne part de la desserte de la table.

Le lendemain matin la meunière se plaignait à grand'mère de son mari, qu'il a dit et péroré tant pendant qu'il était en train ; mais grand'mère lui répondit avec son sourire : « Mais madame la meunière, cela ne revient qu'une fois par an et il n'y a pas si petite chapelle, où l'on ne prêcherait pas non plus une fois dans l'année.

10

Cinq pélerines sont en train de monter la colline de Zernov ; c'est grand'mère, madame la meunière, Christine, Marie et Barounca. Les deux premières ont des fichus blancs sur leur têtes, et ramenés un peu au devant de leur visage, pour les préserver du soleil, les jeunes filles sont coiffées des chapeaux ronds. Elles ont retroussé leurs robes comme Christine et les femmes plus âgées. Sur les dos elles portèrent des petites valises, renfermant des provisions.

« Il me semble que j'entends chanter, » dit Christine quand elles furent parvenues en haut de la montagne.

« Et il me le semble aussi, » dit chacune des filles. « Venez vite grand'mère, pour qu'ils ne s'en aillent pas sans nous, » ajoutèrent-elles en pressant grand'mère d'aller plus vite et elles voulaient se mettre à courir.

« Mais réfléchissez-y donc : le guide compte sur nous ; donc il ne partira pas, » dit grand'mère en les retenant ; et tranquillisées par cette parole, les filles attendirent les dernières, et ralentirent leur marche.

Un berger paissait des moutons sur la montagne ; il les salua de loin.

« Ne serons nous pas mouillées ? dis, Joza, fit la meunière.

« N'ayez pas d'inquiétude : le temps d'aujourd'hui se soutiendra jusqu'après demain. Souvenez-vous de moi dans vos prières. Je vous souhaite un heureux voyage.

« Merci, nous ne vous oublierons pas. »

« Eh ! grand'mère, demanda Barounca, comment Joza peut-il donc savoir quand il pleuvra, et quand il fera beau ? » — « Quand il doit pleuvoir, répondit-elle, les vermisseaux sortent de terre ; les noirs petits scorpions ou salamandres quittent leurs trous ; mais les lézards et l'araignée se cachent, et les hirondelles rasent la terre de leur vol. Les bergers au dehors tous les jours que Dieu fait, et comme ils sont souvent de loisir, ils observent les allées et venues de ces petits animaux. Mon meilleur baromètre ce sont les montagnes et le firmament. C'est d'après la clarté des unes et d'après la couleur de l'autre que je reconnais quand nous aurons le beau ou le mauvais temps ; quand, du vent, de la grêle et la neige.

Une multitude de pélerins hommes, femmes et enfants se tenaient debout auprès de la chapelle de Zernov ; plus d'une mère portaient leurs petits enfants encore au maillot pour les vouer à

la sainte Vierge et demander par Elle le recouvrement de la santé ou la sûreté de leur bonheur à venir.

Le guide Martinetz se tient sur le seuil de la chapelle ; par sa haute stature il domine tous les autres pèlerins, en sorte qu'il suffit d'un coup d'œil pour faire la revue du groupe qui s'est confié à sa conduite.

C'est pourquoi en voyant arriver grand'mère avec sa compagnie, il dit : Maintenant nous sommes tous réunis, nous pouvons nous mettre en route. Les pélerins s'agenouillèrent devant la chapelle pour réciter des prières ; et les villageois répandus sur la place prièrent avec eux. Puis, ils s'aspergèrent d'eau bénite ; un des garçons prit une haute croix de procession, à laquelle la fiancée de Thomas avait suspendu une couronne, et Christine un ruban rouge. Les hommes avec le guide se rangèrent autour de la croix, pendant que derrière eux, les femmes se joignaient deux à deux et par rang d'âge. Mais ils ne s'ébranlèrent pas encore tout de suite. Les ménagères avaient bien encore quelque chose à régler, et les chefs de famille recommandaient à leurs domestiques de prendre garde au feu et au bétail. Puis c'étaient des enfants qui disaient : « Apportez nous un souvenir du pèlerinage. C'étaient les plus vieilles grand'mères qui demandaient qu'on récitât à leur intention un rosaire. Mais voilà que la voix sonore de Martinetz a retenti tout à coup : il a entonné le cantique : « Salut à toi, Fille de Dieu le Père, et les pèlerins en chœur se mirent à chanter, le garçon souleva par la hampe la croix ornée de sa couronne et la troupe s'avança derrière lui sur le chemin de Svatonovitz. À chaque croix, à chaque petite chapelle placée au bord du chemin, on faisait une petite station pendant laquelle on récitait le « Notre Père » et le « Je crois en Dieu ! » On répétait encore

les prières devant chaque arbre sur lequel une intention pieuse avait fait suspendre une image de la Vierge Marie, et, devant chaque croix encore, érigée pour consacrer le souvenir de quelque malheur anciennement arrivé dans ce lieu — là même.

Barounca et Marie prêtaient une oreille attentive aux intonations de Martinetz et chantaient d'accord avec les autres. Mais quand on fut arrivé par derrière la Montagne-Rouge, Barounca s'en vint demander à grand'mère, où était Turyn le village d'où était la petite fille muette.

Mais pour le coup grand'mère se fâcha, et lui répondit : « Quand tu vas en pèlerinage, c'est vers Dieu et non pas vers des objets étrangers que tu dois diriger tes pensées. Aussi, chantez, ou bien priez en silence. »

Les filles se remirent à chanter ; mais un moment après, on entra dans la forêt, où on voyait ça et là des fraises, qui mûrissaient dans l'herbe ; leurs chapeaux se dérangèrent puis leurs jupons coulaient ; enfin elles avaient toujours quelque chose à remettre en ordre ; puis elles finirent par se souvenir qu'elles portaient des gâteaux dans leurs petites gibecières, d'où elles tirèrent des morceaux l'un après l'autre. Grand'mère et son amie la meunière ne les remarquaient pas, tant elles étaient absorbées dans leurs dévotions — mais Christine qui allait de pair avec Anne, se retourna plus d'une fois vers elles et les tança. « Le pèlerinage que vous faites vous est vraiment d'une grande utilité, vous en recueillerez beaucoup de mérites, et c'est la vérité leur dit-elle en souriant !

Sur le soir les pèlerins approchaient déjà de Svatonovitz, but du pèlerinage, alors ils firent halte en avant de la petite ville, les

femmes se chaussèrent et mirent leurs robes un peu mieux en ordre, avant de faire leur entrée en ville. Le premier soin fut d'aller à la fontaine placée en contre-bas de l'église ; elle s'échappe de sept sources qui coulent au dessous de l'arbre sur lequel était suspendu l'image de St. Marie. C'est à cette fontaine que les pèlerins s'agenouillent d'abord et récitent des prières ; puis chacun boit de l'eau de la fontaine et s'en frotte trois fois les yeux et les joues. Cette onde pure et fraîche est de l'eau miraculeuse, à la vertu de laquelle des milliers de personnes sont redevables de la santé.

De la fontaine les pèlerins montèrent à l'église, resplendissante de lumières et où retentissaient les accents de mélodies différentes ; car c'était de divers côtés qu'arrivaient ces processions de pèlerins, dont chacune chantait un cantique différent de celui des autres.

« Ah, grand'mère que c'est beau ici ! » dit Barounca à voix basse.

« Comment en ferait-il autrement ? Agenouille toi et fais des prières ! » lui répondit la grand'maman.

La petite fille se met à genoux auprès d'elle, la voit incliner la tête jusque sur le pavé de l'église, adresser ses plus ferventes prières à la très sainte Mère de Dieu, dont l'image, brille sur l'autel, illuminé d'une multitude de cierges ; orné de bouquets de fleurs et de couronnes, apportées pour la plupart, par des fiancées ou d'autres jeunes filles, pour que Sainte Marie leur obtienne de rester heureuses et pures en amour ; garni d'étoffes précieuses ; chargé d'ornements en ex-voto, et apportés par ceux

qui venus pour demander la guérison l'on recouvrée devant la sainte image.

La cérémonie du soir terminée, le guide passa chez le sacristain en vue de dispositions à prendre chez celui-là, puis il mena ses brebis chercher leur gîte. Il n'eut pas la peine de le leur procurer ; de même que les hirondelles, quand elles reviennent au printemps, se reinstallent dans leurs vieux nids, de même nos pèlerins retrouvent d'une année à la suivante une hospitalité, qui n'est assurément pas riche, mais qui offre avec un air affable le pain, le sel, et un couchage propre. La meunière et grand'mère passèrent ordinairement la nuit chez l'administrateur de la houillère ; c'étaient de vieilles gens ou, comme s'exprimait grand'mère, « ils étaient encore du vieux monde, » et c'est pourquoi elle se sentait à l'aise chez eux, comme chez elle. Quand la femme de l'administrateur apprenait que les pèlerins de Zernov étaient arrivés, elle les attendait ordinairement devant le seuil de sa porte, afin de les recevoir elle même. Avant de se coucher, cette bonne ménagère montrait tous ses trésors à la meûnière, elle avait amassé comme une montagne de toile, du canevas et de filure. Elle avait filé presque tout elle même et chaque année il y en avait toujours davantage.

« Pour qui préparez-vous tout cela madame, puisque vous avez déjà marié votre fille ? » dit la meunière avec étonnement.

« Mais j'ai trois petites-filles ; — et vous savez : la toile et la filure forment le fond d'un bon trousseau.

Et il était tout naturel que les femmes lui donnassent raison. Mais quand l'administrateur se trouvait alors présent, il disait toujours : « Allons, ma petite mère ! étalez bien votre marchan-

dise ! faut-il que je la fasse annoncer au marché à son de caisse ? »

« Ah ! mon cher, c'est comme du métal battu ; ça ne s'en ira pas d'ici cinquante ans. »

La femme de l'administrateur regrettait bien qu'elle ne pouvait offrir autre chose à grand'mère que du pain ; car dans ses pèlerinages, elle ne vivait que de pain et d'eau. Un vœu pareil était chose sacrée, et personne n'y pouvait rien objecter. La femme du meûnier passait la nuit, de préférence aussi dans la famille de l'administrateur, et quand elle allait se coucher sur les oreillers moëlleux, elle répétait avec délice son mot ordinaire : mon cher et blanc petit lit, c'est comme si on enfonçait dans de la neige.

Christine et Anne logeaient chez une veuve qui était propriétaire d'une petite maison ; elles couchèrent au grenier dans le foin, la maîtresse du logis leur y avait préparé le lit. Elles eussent dormi tout aussi bien sur des pierres. Mais pour cette nuit là, elles ne demeurèrent point au grenier, mais elles en descendirent par l'échelle dans le verger attenant.

« Ne fait-il pas mille fois meilleur ici que là haut dit Christine ? Le jardin nous sert de chambre : les étoiles sont nos chandelles, et l'herbe verte est notre couverture ; et elle s'enveloppait d'un jupon en se couchant sous un arbre. Oui, nous allons y pouvoir dormir ma chère fille, » lui répondit Anne, en s'étendant à côté d'elle. « Mais écoute donc la vieille Fouscova comme elle ronfle, autant le bruit que font des pierres en roulant, dit elle par manière de plaisanterie.

« Oui, c'est très délicieux d'être couché auprès d'elle. Mais qu'en penses-tu Francine ? Viendront-ils demain ? » demanda

Christine en se tournant vers sa compagne.

« Il serait bien étrange qu'ils n'arrivassent pas. Oui certainement, ils viendront accourus comme au galop ; et Mila, lui aussi viendra, ma foi, car il t'aime bien. »

« Qui le sait s'il m'aime ? Il n'a pas encore été question de cela entre nous. »

« Et à quoi bon en parler, quand on le reconnaît d'ailleurs ; je ne sais même pas si Thomas m'a jamais dit qu'il m'aimait ; ce qui n'empêche pas que nous ne nous aimions beaucoup, et que nous ne soyons sur le point de nous marier. »

« Et quelle est l'époque déjà fixée pour votre noce ? »

« Mon père veut nous céder tout son train et se retirer dans uue petite maison. Quand elle sera finie, aura lieu notre mariage ; ce sera bien vers la fête de Sainte Catherine. Ce serait bien beau pour nous, » si nous avions nos deux noces le même jour. Tu en parles bien à ton aise, et comme si on avait déjà la main dans la manche. Mais tout cela est encore bien loin derrière les montagnes. »

« Ce qui n'est pas, peut-être. Les Milas seront heureux de voir Jacques Mila t'épouser, ton père y gagnera un gendre bien adroit. Personne ne peut mieux que lui conduire votre maison, ni te mieux convenir à toi même. Jacques Mila est le plus joli garçon de tout le village, et Lucie, la fille du maire, sera je pense, bien contristée, s'il ne veut pas d'elle. Tu le vois bien ! c'en est cela, une grosse pierre dans notre chemin, » dit Christine avec un soupir.

« Il y a là, ma fille, plus qu'une grosse pierre ; car Lucine, tu le penses bien est un parti qui ne doit pas peser peu. Elle est assez avantagée de sa personne, et son père lui jetera encore sur la balance un bon petit sac d'écus. »

« Tant pis. Aussi je ne m'en casse pas tête ; parce que son père est maire, il n'est pourtant pas le bon Dieu. »

« Mais si tout s'écroule sur lui et qu'il ne soit pas accepté au service au château, il serait bien obligé d'être soldat. »

« Ne pense pas à des choses pareilles, quand monsieur l'administrateur voit les choses en noir, on trouve bien moyen de lui boucher les yeux. Oui, mais c'est là une chose qui pour se faire quelque fois ne réussit cependant pas toujours. Cependant j'ai rêvé la nuit de la saint Jean que Mila était venue me voir et que nous allions nous marier ; mais un rêve n'est qu'un rêve, et grand'mère dit toujours qu'il ne nous est pas permis d'ajouter foi aux superstitions, ni de vouloir que le bon Dieu nous dise comment il en usera avec nous dans l'avenir.

« Mais grand'mère n'est pourtant pas l'évangile. »

« Je crois à grand'mère comme à la Sainte Écriture ; ses conseils partent d'un jugement droit et tout le monde dit que c'est une femme parfaite ; tout ce qu'elle pourrait dire est la vérité sacro-sainte.

« Je parierais bien mon petit doigt que quand elle était jeune, elle croyait à ce que nous croyons. Les vieilles gens sont tous les mêmes ; notre mère en est toujours à gémir de ce que les jeunes gens ne pensent qu'au plaisir, à la danse, aux réjouissances ; mais que pour de la raison, ils n'en montrent pas un brin. Elle répète

sans cesse que ce n'était pas comme cela dans ses jeunes années ; et moi, je sais de bonne source que notre bisaïeule, en fait de sagesse, n'était pas en avance sur nous de l'épaisseur d'un cheveu ; et nous mêmes, quand nous serons, à notre tour, devenues grand'mère, nous redirons les mêmes chansons. Allons ! dormons maintenant après nous être encore recommandées à la Mère de Dieu, dit Anna, et elle se recoquilla dans sa jupe ; et un moment après, quand Christine la regarda au visage, elle était déjà dans les limbes.

Dans le nombre des femmes qui couchaient sur le grenier à foin, il s'en trouvait une qui cherchait mais inutilement à apaiser son enfant qui criait. Est-ce toutes les nuits, la mère, que votre enfant vous cause cet agrément, dit une autre en se réveillant.

« Oui, toutes les nuits depuis quinze jours. Je lui ai donné en décoction, tout ce qui m'a été conseillé ; têtes de pavots, chèvre feuille ; rien n'y a fait. La femme du maréchal a recommandé de lui appliquer les achores. J'ai pris la résolution de le vouer à l'autel de la Sainte Vierge, soit qu'il guérisse, soit que le bon Dieu le prenne vers lui.

Portez le demain à la source ; faites couler l'eau trois fois sur lui ; voilà, dit l'autre mère ce qui a guéri mon enfant à moi. Elle dit, et se retournant de l'autre côté, elle reprit son sommeil.

Quand le lendemain matin les pèlerins se trouvèrent rassemblés devant l'église ils se prirent les mains en disant. Pardonnons-nous les uns aux autres ! » — car ils allèrent à la Sainte Table.

Et ce fut alors que Christine et Anna entendirent deux voix bien connues d'elles leur dire : « Et qu'il nous soit pardonné, à

nous aussi ! Et c'est sans confession que nous vous donnons l'absolution répondit Annette en tendant la main à Thomas, en même temps que Christine présentait en rougissant la sienne à Mila. Ces jeunes se mirent sous la conduite de Martinetz, et entrèrent à l'église avec les autres.

En sortant de l'église, ils se rendirent tous aux bains. C'est là aussi que les femmes âgées et les hommes se firent ventouser selon la coutume. Et c'était aussi un des sujets du voyage. Après le bain, on acheta des souvenir du pèlerinage : madame la meûnière prit des rouleaux entiers d'images, des chapelets, des statuettes et divers objets à donner en cadeaux. « Nous avons beaucoup de domestiques disait-elle à grand'mère ; puis ce sont les chalands qui viennent et qui attendent que je leur donne à chacun un souvenir du pèlerinage. »

Près de grand'mère se tenait une autre grand'maman, la vieille Fouscova ; elle aurait tant aimé acheter un chapelet, en bois de pistachier ; mais quand le marchand lui eut dit, qu'il valait vingt kreutzers, elle le reposa tristement sur l'étalage en disant qu'il était cher. « Cher ? — vous dites qu'il est cher ?! » dit le marchand avec humeur. Alors vous êtes une particulière qui, de sa vie, n'a eu en main un chapelet en bois de pistachier. Achetez-nous en un de pain d'épice ! »

« Allons ! mon maître, il est possible que ce ne soit pas cher pour un autre, mais ça l'est pour moi qui n'ai plus en bourse qu'un demi florin. »

« En ce cas, vous ne pouvez pas vous acheter un rosaire en bois de pistachier, » lui dit le marchand.

Grand'maman Fouscova s'en alla, mais grand'mère la suivit en lui disant qu'elle devait aller avec elle auprès d'un autre marchand, qui offre tout à bien meilleur marché. Et grand'mère de manière, que la vieille Fouscova avait acquis pour son demi-florin non seulement un joli rosaire de pistachier, mais des images de saints et d'autres menus objets.

Mais quand elle se furent éloignées de cette boutique, Barounca dit : N'est-ce pas grand'mère, que vous avez payé à ce marchand ce qui manquait encore : j'ai bien vu que vous lui faisiez des signes, pour que Fouscova ne s'aperçut de rien.

« Si tu l'as vu, c'est bien tu l'as vu ! mais n'en parles pas plus loin à personne ; la main gauche ne doit jamais savoir, ce que donne la main droite, » répondit grand'mère.

Christine s'acheta une bague d'argent, sur laquelle étaient deux cœurs enflammés. Mila ne tarda pas à s'en acheter une, sur laquelle étaient deux mains entrelacées. Les pèlerins firent toucher tous ces cadeaux, et tout le monde conservait comme reliques, rosaires, bagues, images pieuses, ou livre de prières.

Après avoir réglé toutes les affaires, les pèlerins firent leurs remerciments à leurs hôtés ou à leurs hôtesses allèrent prier un moment encore à la fontaine miraculeuse, et reprirent le chemin du pays. On se reposa dans la forêt de Rtís, non loin des neuf croix, et près d'une fontaine. Comme ils étaient altérés, ils s'avancèrent vers la fontaine, et comme ils virent Christine offrir à boire à Mila dans les paumes de ses mains, ils lui demandèrent de les faire boire aussi de cette manière, ce qu'elle fit avec joie. Ensuite les anciens s'assirent sur l'herbe, et ce disant ce qu'ils avaient acheté, et combien cela leur avait coûté ; ou bien encore ils par-

laient des autres processions de pèlerins, arrivés en même temps que la leur. Les jeunes se répandirent dans le bois, afin de cueillir des fleurs pour en faire des couronnes, tandis que les garçons arrangeaient le tertre et les croix qui le surmontaient.

« Dites moi, Annette, pourquoi ces neuf croix qui sont ici, » demanda Barounca, tout en disposant des fleurs dont Annette devait tresser une couronne.

« Écoutez, je vais vous le dire. Non loin d'ici est un vieux château en ruines, qu'on nomme Vizmbourg. Il y a bien longtemps déjà qu'il y vivait un page, du nom Herman. Il aimait une jeune fille, qui demeurait dans les alentours d'un village, situé non loin d'ici. Un autre jeune homme aimait aussi cette fille, qui lui préféra Herman et lui engagea sa parole. Les noces allaient avoir lieu. Dans la matinée du jour fixé pour le mariage, la mère d'Herman entra dans la chambre de son fils, en lui apportant des pommes bien rouges et lui demande pourquoi il est si pensif ! il lui répondit qu'il n'en sait rien. La mère le suppliait de ne pas sortir elle a eu, dit elle, un songe affreux ; mais lui se leva, prend congé de sa mère, et monta sur son cheval blanc. Mais le cheval ne veut franchir le seuil de la porte avec lui. La mère redouble ses instances : « Mon fils, reste à la maison : c'est un mauvais signe : il t'arrivera un malheur. Mais il n'écoute point, donne de l'éperon au cheval et passe le pont. Le cheval se cabre, et se refuse à avancer. La mère le supplie une troisième fois de rester ; mais Herman sans s'inquiéter de cette remontrance chevauche du côté de la maison de sa fiancée. Et au moment où ils se rendaient au mariage, voilà que l'autre jeune homme qui avait aussi recherché la fille, se présente avec des camarades pour lui barrer le chemin à cette place-ci même où nous sommes. Le combat commence entre les deux

rivaux, et c'est Herman qui est tué. À cette vue, sa fiancée se plonge un couteau dans le sein.

Mais les invités de la noce tuèrent le rival, et il en arriva la mort de neuf personnes tuées. On leur a donné à toutes une sépulture commune, et en souvenir de l'évènement, on y a érigé neuf croix. C'est depuis ce temps qu'on arrange toujours ces croix, et quand en été nous passons quelque fois par ici, nous déposons souvent une couronne, en disant un Pater noster pour le repos de leurs âmes. Tel fut le récit d'Annette.

La vieille Fouscova qui tout en ramassant des champignons aux alentours avait écouté la narration, dit en hochant la tête : « Ce n'est pas comme cela, Annette. C'est au château de Litoboritz, et non à celui à Vizmbourg que Herman était page ; puis, la fiancée était de Svatonovitz. Et il a été tué avant d'arriver chez sa fiancée, avec son garçon d'honneur et avec l'entremetteur autorisé de ses fiançailles. La fiancée l'attendait ; mais ce fut en vain. On se mettait à table quand on entendit une sonnerie de deuil. La fiancée demanda par trois fois à sa mère, pour qui on sonnait la cloche funèbre ; et la mère qui ne voulait, qu'esquiver la question répondait tantôt que c'était pour celui-ci ; tantôt, que c'était pour celui-là, et jusqu'à ce qu'elle eut introduit la fiancée dans la sombre chambre, où Herman était étendu mort. Et quand sa fiancée l'eut vu, elle se perça le cœur. Ils les ont ensevelis tous ici… Voilà comme je l'ai entendu raconter, » dit Fouscova en finissant son récit.

« Qui peut juger laquelle de nous deux a raison, quand il y a déjà si longtemps écoulé depuis l'événement.

Finalement quelle que soit la manière dont il se soit passé, le malheur est déjà assez grand. Mieux eut valu qu'ils eussent pu se marier, et vivre heureusement.

Mais alors, dit Thomas, personne n'aurait rien su d'eux ; ils ne seraient pas les objets de notre souvenir, et nous ne mettrions pas des couronnes sur leur tombe. Et ce disant, il réparait une des croix de sapin qui se trouvait endommagée.

C'est égal, dit Annette, je ne voudrais pourtant pas avoir le malheur de cette fiancée.

« Ni moi non plus, dit Christine, en venant de l'arbre derrière lequel elle avait fini de tresser des couronnes.

« Je ne voudrais pas non plus être assasiné le jour de mon mariage, » dit Mila ; « mais Herman a été pourtant plus heureux que son rival qui a dû bien souffrir de voir celle qu'il aimait tant appartenir à un autre. C'est pour celui-là qu'il faut faire de plus ferventes prières, car il est mort dans le mal et dans le malheur ; Herman au contraire est mort dans le bonheur et dans la grâce de Dieu.

Les filles suspendirent les couronnes aux croix, répandirent sur la tombe déjà couverte de mousse ce qui leur restait de fleurs, prièrent encore un instant et rejoignirent les autres pèlerins. Un moment après le guide reprenait son bâton, un garçon levait la croix, et ce fut au chant de leurs cantiques qu'ils poursuivirent le chemin du retour. C'était à la croisée des chemins, et non loin de Žernov que les gens de leurs maisons respectives les attendaient. Aussitôt qu'ils eurent entendu chanter, et vu le ruban rouge de la croix flotter au vent, les enfants sans donner le temps à la procession d'arriver, s'élancèrent au devant de leurs mères qui s'y trou-

vaient. Ils n'attendirent pas d'être au village pour souffler dans leurs nouvelles trompettes, faire résonner leurs petits fifres, chevaucher sur les dadas en bois, en même temps que les petites filles avaient déjà au bras, qui une poupée ; qui, un panier ; qui, une feuille d'images, avec de grands cœurs en pain d'épices, ou faits de massepain.

Après avoir récite les prières à la petite chapelle les pèlerins remercièrent leur guide : le garçon qui portait la croix la remit en place dans la chapelle ; et après qu'il eut porté à l'autel la couronne avec le ruban, ils se séparèrent pour rentrer chacun chez soi.

Lorsqu'en disant adieu Christine tendit la main à Annette, celle-ci vit la bague d'argent qui brillait au doigt de son amie, elle lui dit avec un sourire : ce n'est pas là celle que tu as achetée ? »

Christine devint un peu rouge, mais avant qu'elle eut eu le temps de répondre, Mila disait à Annette à demi-voix : « Elle m'a a donné le cœur, et je lui ai donné la main.

Joli échange ! Et je vous souhaite bien du bonheur ! » leur dit Annette.

C'était sous les tilleuls, auprès du moulin et au pied de la statue de saint Jean Népomucène que la famille Proschek et le meunier s'étaient assis en attendant les pèlerins qu'ils cherchaient, de temps en temps, du regard'vers la montagne de Zernov.

Quand le soleil eut envoyé ses derniers rayons dorer la cime de la montagne, et avec elle les couronnes, le tronc des frênes élégants qui la paraient ils virent descendre, à travers la verdure, et sous l'ombre des buissons les formes chatoyantes, des fichus

blancs et des chapeaux de paille. Les voilà ! s'écrièrent les enfants, dont les regards n'avaient pas quitté la côte, et tous les trois de s'élancer vers ce petit pont qui, par dessus la rivière menait droit à la côte.

M. et Mme Proschek, et M. le meûnier qui faisait tourner sa tabatière entre ses doigts et clignait alors les yeux, suivirent les enfants à la rencontre de grand'mère et de la meunière.

Les enfants l'embrassèrent et sautèrent auprès d'elle, comme s'ils ne l'avaient pas vue de toute l'année.

La petite vanterie de Barounka trouva que les jambes ne lui faisaient pas même un peu mal.

Grand'mère demanda aux enfants s'ils avaient au moins pensé à elle ; et la meunière, s'il y avait quelque chose de nouveau.

« Il y a qu'on a rasé un chauve ; c'en a été un coup ! ma chère femme, » répondit le meunier en faisant une mine bien sérieuse.

Ce n'est pas de vous qu'on saura jamais la vérité, répondit la femme du meunier en souriant, et elle lui donna sur la main une petite tape.

« Quand vous êtes à la maison, il vous taquine et quand vous êtes partie, il conserve son air renfrogné et ne tient en place nulle part, » dit madame Proschek.

« C'est toujours comme ça, ma chère commère ; nos hommes ne savent nous apprécier, que lorsque nous leur manquons. On parla de bien des choses, mais sans dire le tout de rien.

Le pèlerinage de Svatonovitz était pour les habitants de la petite vallée, sinon un évènement rare, du moins un fait assez no-

table pour qu'on put en causer pendant quinze bons jours. Si quelqu'un du voisinage faisait le petit voyage de Vamberitz, on en parlait trois mois avant, et trois mois après.

Quant au pèlerinage de Mariazell, il fournissait de quoi causer d'une année à l'autre.

11

Madame la princesse est partie bien loin la comtesse Hortense avec elle ; le père est parti aussi ; et les babillardes hirondelles ont aussi déménagé de dessous le toit. On fut bien triste dans la Vieille-Blanchisserie pendant plusieurs jours ; la mère pleurait, et ses larmes appelaient aussi les pleurs des enfants.

« Ne pleure pas, Thérèse, » disait grand'mère ; « tu as su ce qui t'attendait quand tu l'as épousé ; il faut donc supporter son absence avec patience. — Et vous, mes chers enfants, taisez vous aussi ; mais faites des prières pour votre père, afin que le bon Dieu lui conserve la santé, et nous le ramène au printemps. »

« Sera-ce avec le retour des hirondelles ? » demanda Adèle.

« Tu le sais bien, dit grand'mère, en lui donnant raison, et la fillette essuya ses larmes. »

Et tout autour de la Blanchisserie régnaient la tristesse et le silence. Le bois devint plus clair ; aussi quand Victoire descendait de la montagne on la voyait venir de loin. La verdure, jusqu'à la côte, jaunit ; le vent et les ondes du ruisseau emportaient, Dieu sait oh, des tourbillons de feuilles sèches et l'ornement du verger

était déjà serré dans la cave. Dans le petit jardin on ne voyait plus de fleuris que des asters, et des soucis ; les autres fleurs se mouraient, des colchiques fleurissaient dans la prairie derrière la digue, et les feux follets se livraient pendant la nuit à leurs danses désordonnées. Quand grand'mère allait en promenade avec les enfants, les garçons n'oublièrent point d'emporter leurs cerfs volants, qu'ils lâchaient plus loin sur la montagne. Adèle courait derrière eux, attrappant sur une baguette les fins fils de la Vierge qui volaient en air. Barounka ramassait sur la côte des obiers rouges et des prunelles, dont grand'mère se servait en médecine ; ou bien elle cueillait le fruit de l'églantier dont on avait besoin dans le ménage ; ou encore elle abattait les grains du sorbier, dont elle faisait pour Adèle des colliers et des bracelets. Grand'mère aimait, à être assise avec eux sur la montagne au-dessus du château ; c'est de là qu'on contemplait le mieux la vallée, avec ses prairies verdoyantes, où paissaient les grands troupeaux de la grande métairie du château, la petite ville dans le lointain ; le château bâti sur un petit coteau, au milieu de la vallée et le parc qui s'étendant autour du château venait jusqu'à leurs pieds. Les jalousies vertes des fenêtres étaient baissées ; plus de heurs sur le balcon, et les roses qui s'enlaçaient autour de la blanche balustrade en pierre se trouvaient fanées. Aux lieux où l'on voyait naguère circuler les seigneurs et leurs domestiques galonnés, se montraient des aides jardiniers qui couvraient de feuilles sèches et des ramilles les plates-bandes et les petits arbustes. Les plantes ne portaient plus ces fleurs dont les couleurs étaient si variées ; elles n'y retenaient que les graines, mais destinées à reproduire des fleurs encore plus belles pour réjouir les yeux de la maîtresse à son retour. Des arbres rares, exotiques, privés de leur verdure, étaient enveloppés de paille ; la fontaine jaillissante ne

donne plus ses filets argentés ; la voici couverte de plantes jointes ensemble avec de la mousse ; et les poissons dorés se sont cachés au fond de la pièce d'eau, dont la surface auparavant si pure, était maintenant couverte des feuilles, de plantain d'eau et d'un limon verdâtre.

Les enfants regardèrent en bas, en se rappelant le jour où ils s'étaient promenés dans le jardin en compagnie d'Hortense, et où ils avaient déjeuné dans le salon. Comme tout était beau alors ! Et ils se pensaient : « Où-est-elle à présent ? »

Grand'mère aimait à jeter ses regards par-dessus la côte de Zlič, qui se trouvait en face d'eux, pour atteindre au moins des yeux, au delà des villages des forêts et des halliers et Nové město et Opočno et jusqu'à Dobrouschca, où vivait son fils, puis derrière Dobrouschca, et entre les montagnes, elle apercevait aussi un petit village où vivaient encore tant d'âmes qui lui étaient chères. Et quand elle tournait ses yeux vers l'orient, les montagnes des Géants se montraient, en forme de demie-couronne, depuis la crête de Hejschovina jusqu'à cette cime couverte de neige, du Schneekoppe, qui va se perdre dans les nues. Alors indiquant aux enfants la contrée qui est encore par delà la Hejschovina, grand'mère disait : J'en connais tous les sentiers ; c'est là, dans ces montagnes, qu'est situé Glatz, où est née votre mère : c'est là, que se trouvent Vamberitz et Varta : ce sont des contrées où j'ai passé des années bien heureuses.

Elle s'absorba dans ses pensées, mais Barounka l'y arracha en lui posant la question : « Est-ce à Varta, que c'est Sybille sur le cheval de marbre. »

« Oui, on dit que c'est sur une montagne près de Varta. On dit que montée sur ce cheval de marbre, elle même aussi en marbre, et qu'elle tient le bras levé vers le ciel. Quand elle se sera enfoncée dans le sel de manière à qu'on ne voie plus même les extrémités de ses doigts, sa prédiction sera accomplie. Mon père disait l'avoir vue, et que de son temps le cheval était déjà enfoncé dans le sol jusqu'au poitrail. »

« Et qui était cette Sybille ? » demanda Adèle.

« Sybille était une femme sage, et qui avait la science de l'avenir. »

« Et qu'a-t-elle prédit ? » demandèrent les garçons.

« Je vous l'ai déjà raconté plusieurs fois, » leur dit grand'mère.

« Nous ne nous en souvenons déjà plus. »

« Mais vous ne devez pas l'oublier. »

« Je me souviens encore de beaucoup de ce que vous nous en avez dit, grand'mère, » dit Barounka, qui elle, prêtait une oreille toujours attentive aux récits de grand'mère.

« N'est-ce pas que Sybille a prédit que sur la terre Tchèque fondraient beaucoup de misères ; qu'elle éprouverait des guerres, des famines et la peste ; et que le pire, cette fois serait que le père ne comprendrait pas le fils, ni le fils, son père ; non plus que le frère son frère ; qu'on ne croirait plus ni à la parole d'honneur ni à la promesse donnée ; et, qui pis devait être, elle a prédit que la Bohème devait être distribuée par les pieds des chevaux. »

« Tu t'en souviens bien ! À Dieu ne plaise que cela se réalise jamais, » dit grand'mère en soupirant.

Barounka agenouillée aux pieds de grand'mère, sur les genoux de qui elle tenait ses mains jointes appuyées, tout en élevant sur le grave visage des yeux clairs où respirait la confiance en ses réponses poursuivait le cours de ses questions : « Quelle est cette prédiction dont vous nous avez parlé, vous savez ? sur les chevaliers de Blanik, sur saint Wenceslas et sur saint Procope ? »

« C'est la prophétie du garçon aveugle, » répondit grand'mère.

« Si vous saviez grand'mère, comme j'ai peur quelque fois ! si grande que je ne puis le dire. » N'est-ce pas vous ne voudriez pas non plus que la Bohême fût distribuée par les pieds des chevaux ? »

Folle que tu es ! comment pourrais-je moi, consentir à pareil malheur, lorsque nous faisons chaque jour des prières pour le bonheur de la terre bohême, et lorsqu'elle est notre mère à tous ? Allons ! Quand je verrais ma mère précipitée dans la ruine, pourrais-je rester indifférente ? Et que vous feriez-vous si quelqu'un voulait tuer votre mère ? »

« Nous pousserions des cris, et nous pleurerions, » s'écrièrent les garçons avec Adèle.

« Vous n'êtes que des enfants encore, » dit grand'mère en souriant.

« Nous serions tenus de lui venir en aide, n'est-ce pas grand'mère ? » dit Barounka, l'œil de la fillette s'enflamma. Oui bien ! c'est cela, qu'on doit faire ma chère fille ; des cris et des pleurs ne

servent de rien, » dit grand'mère posant la main sur la tête de sa petite fille.

« Mais nous sommes encore petits grand'mère, en quoi pourrions nous donc aider les autres ? se mit à dire Jean qui était bien un peu fâché du peu de cas que grand'mère venait de faire de lui. »

« Ne vous souvenez-vous plus de ce que je vous ai raconté du petit David qui a tué Goliath ? Vous voyez que le petit peut beaucoup quand il a grande confiance en Dieu. — Souvenez-vous en bien. Quand vous serez grands vous irez dans le monde, où vous aurez l'occasion de connaître ce qui est bien et ce qui est mal ; on tâchera de vous séduire, et vous entrerez en tentation. Alors souvenez-vous de votre grand'mère, et de ce qu'elle vous disait souvent, quand elle allait jadis à la promenade avec vous. »

Vous savez que j'ai renoncé à mener une vie plus commode que m'offrait le roi de Prusse, et que j'ai choisi de me tuer à force de travail plutôt que rendre mes enfants étrangers à leur patrie. Aimez donc vous aussi, la terre bohême comme votre mère et plus que tout autre chose au monde, travaillez pour elle comme ses dignes enfants, et la prophétie que vous craignez tant ne s'accomplira point. Je ne vivrai plus quand vous serez devenus des hommes, mais j'espère que vous vous souviendrez des paroles de votre grand'mère. « Ces derniers mots furent prononcés par elle d'une voix émue ».

« Je ne les oublierai jamais, » dit Barounka à mi-voix, en cachant son visage sur le sein de grand'mère.

Les garçons se tenaient coi, sans prononcer une parole, ils ne comprenaient pas les discours de grand'mère aussi bien que Ba-

rounka ; quant à Adèle, se serrant contre grand'mère, elle dit d'une voix suffoquée par les larmes : « Mais grand'mère, vous ne mourrez pas, n'est-ce pas, vous ne mourrez pas ? — Toute chose, dans le monde, ma chère enfant, n'a qu'un temps. Et moi aussi, Dieu me rappellera, » répondit grand'mère à Adèle en la serrant de tendresse contre sa poitrine. Puis un long silence se fit. Grand'mère restait dans ses pensées et les enfants ne savaient que dire.

Tout à coup ils entendirent au dessus de leurs têtes un crépitement d'ailes, et quand ils levèrent les yeux, ils virent voler dans l'air une troupe d'oiseaux.

« Ce sont des oies sauvages, » dit grand'mère ; « il n'y en a jamais un grand nombre ensemble ; ce n'est toujours qu'une famille à la fois, et elles observent des dispositions particulières à leur volée ; regardez : deux volent en tête ; deux en queue ; les autres volent l'une près de l'autre, soit en longueur, ou en largeur ; à moins que, parfois, elles ne se forment en demi-cercle. Des choucas, des corneilles, des hirondelles volent toujours par grandes compagnies, quelques uns volent en avant des autres pour chercher un endroit favorable où la troupe qui les suit pourra se reposer, d'autres volent en arrière-garde et sur les ailes, pour défendre en cas de danger les femelles et les jeunes ; car il se rencontre souvent une troupe ennemie, avec laquelle la guerre commence. »

« Mais grand'mère, demanda Guillaume, comment des oiseaux peuvent-ils faire la guerre, ceux qui n'ont pas de mains pour tenir des sabres et des fusils ? »

« Ils font la guerre à leur manière et avec des armes qui leur sont naturelles. Ils se frappent à coups de becs et aussi fort avec leurs battements d'aile que font les hommes entre eux avec des armes aiguisées, et à chacune de leurs batailles, il en succombe un grand nombre. »

« Qu'ils sont bêtes, » se dit Jean à lui même.

« Quant à cela, mon cher garçon, les hommes ont l'intelligence ce qui ne les empêche pas, de se battre pour peu ou pour rien, » répondit grand'mère, en se levant du banc et en s'apprêtant à partir.

« Voyez-vous le soleil qui est sur son déclin ; son coucher sera tout rouge, signe qu'il pleuvra demain et se tournant vers les montagnes elle ajouta : « Et le Schneekoppe est tout coiffé de nuages ».

« Ah ! le pauvre monsieur Beyer. Comme il va en avoir encore à endurer, quand il lui faudra aller dans les bois, » dit Guillaume avec compassion, et en se souvenant du chasseur des Montagnes des Géants.

« Chaque état a ses rigueurs, et quiconque s'en est choisi un, est bien obligé d'en soutenir les inconvénients avec les avantages, » dit grand'mère.

« Je veux pourtant être chasseur et je serai content d'aller chez monsieur Beyer, » dit Jean et lâchant son cerf-volant dans l'air, il descendait la pente de la montagne, pendant que Guillaume courut derrière lui, car on entendait le son des clochettes du troupeau que le pâtre ramenait de la prairie aux étables ; et les enfants étaient réjouis à voir celles des vaches qui

étaient en tête, parce qu'elles portaient sur leurs colliers de cuir rouge, attaché des clochettes de cuivre jaune qui rendaient chacune un autre son. Et on s'apercevait qu'elles en savaient les différences, car elles jetaient fièrement leurs têtes d'un côté à l'autre, afin que les cloches en se balançant résonnassent agréablement. Ce que voyant, Adèle se mit aussitôt à chanter : « Hou a hou ! Les vaches s'en vont porter leur lait et la crème à la maison » ; et elle voulait emmener grand'mère de la montagne ; mais grand'mère se retourna pour voir Barounka, qui était restée debout sur le sommet. Elle avait fixé ses regards sur l'horizon, qui encadrait vers l'ouest les plus beaux tableaux. Là s'élèvent, dans la partie éclairée, de sombres montagnes aux formes gigantesques, mais admirablement belles ; là de longs sommets boisés ; ici de petites montagnes, qui portent des châteaux et de petites églises. À leurs pieds dans la plaine, se dressent des colonnes sveltes et des arcs de portails en style grec ; là bas vers le couchant, une splendeur rouge illumine des hiéroglyphes et des arabesques d'or. Puis ces montagnes, ces forêts et ces châteaux s'évanouissent pour faire place à des formes singulières.

Or tout cela plaît tant à la jeune fille, qu'elle appelle sa grand'mère auprès d'elle ; mais grand'mère ne veut plus remonter : elle n'a plus, dit-elle, les jambes aussi jeunes, et la petite-fille est obligée de descendre auprès des autres.

Le matin de la Toussaint les enfants allèrent, comme à l'ordinaire à la rencontre de grand'mère, qui revenait de l'église, et se disaient en chemin : « Grand'mère nous apportera de petites bougies. Elle leur en rapportait en effet, et leur dit : Si nous ne pouvons pas aller au cimetière les y faire brûler pour le repos des âmes des défunts, du moins nous les allumerons à la maison. Elle

faisait célébrer tous les ans aux enfants à domicile la Commémoraison des morts. Dans la soirée elle collait autour de la table de petites bougies et en les allumant elle nommait le défunt pour l'âme duquel elle allait brûler. Finalement, elle en collait par supplément quelques unes de plus en ajoutant : « Que celles-ci brûlent pour le repos des âmes dont personne ne se souvient.

Grand'mère ! Je vais en allumer une aussi, en souvenir de la malheureuse noce dans la forêt de Heretin ? »

« Allume, allume, ma chère fille ! Qui sait si notre prière ne leur sera bien chère ? « On en alluma encore une, grand'mère s'agenouilla avec les enfants près de la table et pria avec eux tant que les petites bougies brûlèrent. « Que la lumière luise éternellement sur eux et qu'ils reposent en paix ! dît grand'mère en finissant, à quoi les enfants durent répondre : « Amen. »

Huit jours plus tard, grand'mère en réveillant les enfants leur annonçait que saint Martin était passé sur un cheval blanc. Et les enfants de sauter à bas de leurs lits pour courir à la fenêtre — et voilà qu'au dehors tout était blanc.

Nulle trace d'une feuille verte à la côte, ni dans les saules de la rivière, ni sur les aunes auprès de l'étang. Ce n'était qu'au bois qu'on apercevait seulement la couleur verte des pins et des sapins ; encore leurs rameaux étaient-ils courbés sous le poids de la neige qui le couvrait. Une corneille était perchée sur le sorbier près de la maison, et la volaille rassemblée dans la petite cour considérant muette et béante le changement qui venait de se produire dans la nature.

Seuls les passereaux sautèrent joyeusement sur la chaussée en picorant les graines que les poules y avaient laissées. Le chat qui

revenait de sa chasse à lui, secouait à chaque pas la neige de ses pattes en courant vers le petit fourneau pour se réchauffer ; mais les chiens prenaient leurs joyeux ébats dans la neige, tout en s'y enfonçant profondément.

« De la neige ! de la neige ! Voilà qui est bon : nous irons en traîneaux ! » C'est ainsi que les enfants saluèrent l'hiver avec des cris de joie, parce qu'il leur apportait de nouveaux plaisirs. C'est que déjà saint Martin leur apportait de bons petits pains blancs, et qu'après la saint Martin les veillées réjouissent beaucoup, parce qu'ils y avaient plus de liberté. Quand les femmes qui ébarbaient les plumes se rangèrent autour de la table de la cuisine, sur laquelle on avait entassé des plumes comme un monceau de neige qu'aurait accumulé le vent, grand'mère renvoya Adèle et tint constamment les enfants à distance. Il arriva bien une fois que Jean s'était glissé au milieu des femmes qui ébarbaient les plumes ; et on peut se figurer le vacarme, qui en résulta. Mais depuis ce jour-là grand'mère disait toujours qu'il ne lui était pas avis de prendre ça avec soi à table. Alors on ne leur permettait pas non plus de courir autour de la table, de souffler, ou d'ouvrir trop vite la porte ; sinon, ils en essuyaient des gronderies.

L'unique plaisir qu'ils avaient à ces soirées était celui d'y manger des pois cuits à demi, et d'y en tendre les récits qu'on y faisait souvent de fantômes, d'estafiers, de feux follets et d'hommes en feu.

Dans les soirées longues et fort brumeuses, quand les fileuses et les autres femmes qui ébarbaient les plumes avaient parfois assez de chemin à faire depuis leur chaumière, ou encore de village en village pour arriver à la Vieille-Blanchisserie, il était assez ordinaire de leur entendre dire qu'elles avaient été effrayées en

route l'une par ceci ; l'autre par cela, et une fois ce sujet commencé, plus moyen d'en finir, car chacune avait à y fournir des exemples nouveaux. Et en causant des voleurs de Cramolna, qui rentrent au printemps en prison, et en sortent après l'automne pour retourner chez eux, les gens du pays disaient qu'ils revenaient de faire des études, car ils croyaient qu'ils y apprenaient toujours quelque chose. — Ils fournissaient matière à des récits toujours nouveaux. Tout en parlant d'eux la conversation se tournait sur les voleurs en général, et puis sur les sergents de police ou encore sur les brigands retirés dans les forêts. Les enfants étaient d'une tranquillité absolue qu'ils n'auraient pas dépassé la porte tant ils avaient peur. Aussi grand'mère n'aimait pas qu'on racontât de pareilles histoires ; mais elle n'était pas maîtresse d'en arrêter le torrent qui en débordait. Après la saint Martin il se tenait une foire d'hiver dans la petite ville ; madame Proschek y allait toujours avec Betka et Ursule pour y faire, provision de vaisselle et de divers objets nécessaires en hiver. Les enfants se montraient alors et toujours impatients de voir rentrer leur mère qui leur apportait de la foire quelques joujoux et de bons massepains ; grand'mère recevait alors tous les ans une paire de bons bas de laine, des chaussons et une demie douzaine de cordons pour son rouet. C'était aussi sa foire. Quand elle les mettait dans son tiroir elle disait toujours à Jean : Si ce n'était pas toi, j'aurais toujours assez d'un cordon par an.

Adèle reçut cette fois une planchette de bois avec l'alphabet : « Quand demain viendra monsieur le maître, lui dit sa mère tu pourras te mettre à étudier, car j'ai remarqué que le temps te paraissait long, pendant la leçon des autres. Et puisque tu sais bien par cœur le « Notre Père » et aussi des chansonnettes, tu peux aussi apprendre l'alphabet.

La fillette en sautait de plaisir et se mit à considérer attentivement les lettres. Guillaume s'offrit de les lui enseigner : i, e, a, o, u ; mais elle lui cacha la plonchette derrière son dos, en lui disant : « Je ne veux pas que ce soit toi qui me les apprennes ; tu ne les sais pas comme monsieur le maître.

Oh ! oui — da ! tu crois que je ne sais pas bien mon alphabet, moi qui lis déjà dans des livres, lui répondit Guillaume tout fâché.

« Mais Ce n'est pas comme ça dans le livre », répliqua la petite sœur.

« Mais que tu es sotte ! » dit le garçon en frappant dans ses mains.

« Laisse moi ! » dit Adèle en secouant la tête et elle alla avec sa planchette se mettre à la lumière.

Pendant que ces petits frère et sœur poursuivaient leur contestation scientifique, Jean donnait dans la cuisine un concert à Sultan et Tyrl ; il sonnait de la trompette, en même temps qu'il battait du tambourin que sa mère lui avait apportés de la foire. Il fallait que cette musique ne fût pas bien agréable aux chiens, car ils tenaient leurs museaux relevés : Sultan pour aboyer ; mais Tyrl pour hurler ; et à force à faire trembler tous les auditeurs. Grand'mère était alors occupée dans la chambre à ranger avec sa fille les objets que celle-ci avait achetés ; mais en entendant la musique elle accourût au galop. « Je pensais bien, petit diable, que c'est toi qui fais ce tapage infernal. Ce ne sont pas là de bonnes dispositions. Tu vas bien te taire ! Jean ôta la trompette de sa bouche ; mais comme s'il n'avait pas bien entendu ce qu'avait dit grand'mère, il se mit à rire et en disant : « Regardez

seulement, comme les chiens sont fâchés que je leur fasse de la musique ! »

« Si les chiens étaient des êtres raisonnables, ils te diraient que c'est une musique du diable, entends tu ? Mets bien vite tout cela de côté. Si tu continues à faire le vilain garnement, je dirai a saint Nicolas de ne rien te donner cette année, » dit grand'mère en menaçant Jean et en lui montrant la porte. Allons ! dit Ursule, qui derrière la porte, avait entendu les paroles de grand'mère. Voilà qui fera quelque chose de bien joli ! On a raconté dans la ville, que saint Nicolas a acheté toute une voiture des joujoux et qu'il sera très généreux cette année, — mais seulement envers les enfants obéissants.

Aussitôt que l'instituteur fut venu, Adèle alla avec sa tablette se ranger auprès des autres ; elle prêta grande attention ; et la leçon finie, elle courût joyeuse vers grand'mère, pour lui dire qu'elle connaissait déjà toutes les lettres des premières rangées de sa tablette et aussitôt elle se mit à les nommer avec les remarques que le maître lui avait faites, pour qu'elle se les rappelât mieux. Mère et grand'mère se trouvèrent particulièrement contentes qu'elle les sût encore le lendemain, les montra souvent à grand'mère et qu'elle se fit interroger par celle-ci ; grand'mère finit par les savoir comme sa petite-fille.

« Voyons, » se dit elle à elle même, je n'aurais jamais pensé que j'apprendrai l'abécédaire une fois, et voilà pourtant que je le sais sur mes vieux jours. Quand on veut être avec les enfants, il faut parfois devenir enfant avec eux.

Un autre jour Jean accourait dans la chambre commune en criant : « Enfants, enfants, venez voir grand'mère qui a descendu

son rouet du grenier. »

« Est-ce donc un miracle dit la mère en voyant que tous les enfants et jusqu'à Barounka se précipitaient vers la porte. Assurément, ce n'était pas miracle ; mais la mère ne pensait plus à toute la joie qui se déroulait, pour les enfants avec le rouet que grand'-mère apportait. Ce rouet faisait venir les fileuses, et avec elles les belles histoires, et les gaies chansons. La mère n'avait d'agréments ni aux unes, ni aux autres ; elle préférait rester dans sa petite chambre pour y lire quelque ouvrage de la bibliothèque du château. Quand grand'mère lui disait quelque fois : « Raconte nous quelque chose des chroniques que tu lis, » et que sa fille faisait droit à la demande, ni les enfants ni le reste de la compagnie n'y prenaient le même intérêt qu'ils montraient pour ses récits des scènes de la vie viennoise. C'était la ce qui leur plaisait à tous, et quand les fileuses disaient : « Ce doit être bien beau dans cette ville de Vienne ! et sans y mettre de conséquence, les enfants pensaient plus loin et disaient : « Que ne sommes nous pas déjà assez grands pour aller la voir.

Mais ce qu'ils aimèrent le mieux, après les récits de leur mère, c'était que grand'mère leur racontât les histoires de princesses qui avaient des étoiles d'or sur le front ; de chevaliers et de princes changés en lions et en chiens, et à la fin en pierres par suite d'enchantements ; de noisettes dans lesquelles se trouvaient repliés des vêtements précieux ; des châteaux d'or et des mers, au fond desquelles vivaient de belles nymphes. La mère ne se doutait pas, qu'alors, oubliant son tricot, Barounka devenait rêveuse, regardait par la fenêtre vers la côte dénudée, dans le vallon alors rempli de neige, et qu'elle y apercevait un magnifique jardin, un palais bâti de pierres précieuses, des oiseaux couleur de feu, de

belles dames dont la chevelure d'or tombait de la tête aux pieds ; elle ne se doutait pas que pour Barounka la rivière gelée était changée en une mer bleue, qui moutonnait et sur les ondes de laquelle de belles nymphes se berçaient dans des coquilles de perles. Sultan, qui couché par terre, ronflait, ne rêvait certainement pas à l'honneur que lui faisaient parfois les garçons de le regarder comme un prince enchanté. Et comme il faisait bon dans la chambre quand il allait être nuit ! Ursule fermait les contrevents ; du bois résineux pétillait agréablement dans le poêle ; on plaçait au milieu de la chambre un grand chandelier de bois, dont les branches en fer recevaient des flambeaux de résiné. On plaçait à la ronde les chaises pour les fileuses, à qui grand'mère préparait chaque veillée un panier rempli de poires et de prunes sèches à manger en filant. Comme les enfants attendaient avec impatience que la porte s'ouvrit pour l'entrée des fileuses. Car grand'mère ne commençait ses récits qu'après qu'elles avaient chacune leurs places. Dans la journée elle chantait les cantiques affectés au temps de l'avent.

Tant que les enfants ne connurent pas assez bien grand'mère, non plus que les bons et les mauvais moments, ils pensèrent qu'elle devait toujours et sans fin s'épuiser à leur raconter des histoires. Mais elle eut bientôt mis fin à leurs exigences. Elle le fit en leur parlant d'un berger, qui avait trois cents brebis, qui, après les avoir conduites au pâturage, arriva auprès d'un petit pont si étroit, que les brebis ne pouvaient passer qu'une à une. « Eh bien ! il nous faut à présent attendre, qu'elles soient toutes passées, » dit-elle ; et elle gardait ensuite le silence. Et quand un moment après les enfants demandèrent : « Grand'mère sont-elles déjà passées ? » Elle leur répondit : « Mais qu'est-ce que vous voulez ? Ça durera bien deux heures encore. » Les enfants com-

prirent bien ce que cela voulait dire. Une autre fois elle commença d'une autre manière : « Allons, dit-elle, puisque vous persistez, je vais vous raconter quelque chose. Vous imaginez-vous que j'ai soixante-dix-sept poches, et dans chacune une autre histoire ; de quelle poche désirez-vous entendre l'histoire ? » — « Soit de la dixième ! » s'écrièrent les enfants. — « Eh bien, je veux vous raconter l'histoire qui est dans la dixième poche : Il y avait un roi qui avait au four une oie, écoutez donc, comme l'histoire sera longue. » Et le récit était de nouveau fini.

Mais le pire était quand grand'mère parlait du petit chaperon rouge. Les enfants qui ne pouvaient l'entendre prenaient la fuite au premier mot ; à tout autre récit, ils auraient bien pu essayer de fléchir grand'mère ; mais pour cela encore, il leur était interdit de souffler mot, s'ils voulaient s'éviter d'entendre grand'mère répéter leurs propres paroles. Ayant fini par reconnaître qu'elle ne leur céderait point, ils prirent leur parti d'attendre patiemment l'arrivée des fileuses. C'était Christine qui arrivait toujours la première ; après elle Mila ; puis, Cécile Coudrna, qui descendait du château ; des filles de la connaissance d'Ursule et de Betca, la meunière y venait aussi quelque fois avec Marie, et aussi la femme du chasseur. Une fois par semaine Christine amenait la jeune femme de Thomas qui, plus tard, arrivait la chercher.

Pendant que les fileuses s'échauffaient, avant de s'asseoir à leur rouet, on s'entretenait de différentes choses : des incidents du ménage, des nouvelles qu'on avait apprises. S'il y avait alors une fête, à laquelle fût attachée quelque coutume ou superstition nationale, elle fournissait matière à ce premier entretien.

C'est ainsi que, la veille de la saint Nicolas Christine demandait à Adèle, si elle avait déjà préparé un bas derrière sa fenêtre,

parce qu'on avait déjà vu saint Nicolas se promener dans les environs. Grand'mère qui l'y mettra quand j'irai me coucher, avait répondu la fillette. « Mais n'y faites pas mettre votre petit bas, dites à grand'mère qu'elle vous en prête un grand » ajoutait Christine.

« Cela ne va pas, » répliqua Jean ; « car alors nous y perdrions trop, nous autres.

« C'est à vous que saint Nicolas ne doit qu'un fouet » dit Christine qui voulait le taquiner un peu. Mais Jean lui répondit : « Mais saint Nicolas sait très bien que grand'mère tient encore caché le fouet de l'année dernière, et qu'elle ne nous bat jamais. Cependant grand'mère fit l'observation que Jean l'avait mérité plus d'une fois.

Le jour de sainte Lucie était particulièrement désagréable aux enfants. Il régnait cette superstition que Lucie femme blanche, très grande et les cheveux en désordre rôdait dans la nuit de sainte Lucie ; et les enfants étaient effrayés de ce qu'elle devait venir les prendre, s'ils n'étaient pas obéissants. Timidité pusillanime est folie, disait grand'mère qui n'aimait point qu'on fît peur aux enfants. Elle leur apprennait à ne craindre que la colère de Dieu ; mais de les détourner de quelques superstitions comme le faisait ordinairement leur père, quand ils se mettaient à lui parler d'ondins, de mauvais esprits, de feux follets, d'hommes de feu, qui roulent quelque fois devant l'homme comme une botte de paille, et qu'il faut encore bien remercier, chemin faisant du plaisir qu'ils ont causé etc, c'est ce qu'elle ne voulait pas faire, parce que sa croyance à ces superstitions était trop profondément enracinée chez elle. Elle pensait que ces sortes des bons et des méchants esprits étaient répandus dans toute la nature ; elle croyait

à un mauvais esprit infernal que Dieu envoie dans le monde, pour tenter le peuple de Dieu ; elle croyait tout cela, mais elle n'en avait pas peur, ayant dans le cœur une forte et inébranlable confiance en Dieu, ciel et enfer ; et sans la volonté de qui pas un seul cheveu ne tombe de notre tête.

Telle était aussi la confiance qu'elle s'efforçait d'inculquer dans les cœurs de ses petits enfants. Et à cause de cela, quand Ursule voulut, le jour de sainte Lucie, parler de la femme blanche, elle lui défendit de continuer, en ajoutant que Lucie ne fait que retrancher quelques minutes de la nuit pour rendre le jour un peu plus long. Mila était le favori des garçons : il leur fabriquait, ou des traîneaux, de petites charrues, de petites voitures ; ou bien il préparait des bois résineux, et les garçons restaient silencieusement assis à côté de lui. Quand la conversation se tournait au terrible, et que Guillaume alors se serrait contre lui, il lui disait toujours : « N'aie pas peur, Guillaume, nous prendrons une croix contre le diable, et un bâton contre spectres, et nous les chasserons à grands coups. C'est ce qui plaisait aux garçons, et avec Mila ils eussent été peut-être capables d'aller à minuit n'importe où. Et grand'mère en lui donnant raison, ajoutait toujours : « Oui, toutes choses égales, un homme est pourtant plus courageux ! »

« C'est vrai disait Christine, et Jacques n'a peur ni du diable, ni de l'administrateur, qui est pire que le diable. »

« Comment donc ? » dit grand'mère en rappelant ses souvenirs ? Pendant que nous parlons de monsieur l'administrateur : peux-tu espérer, Jacques d'entrer en service au château ? »

« Je crois que toute esperance est perdue ; j'ai des ennemis de deux côtés, et beaucoup de méchantes femmes s'en mêlent. »

« Ne parle pas de cette manière : les choses pourront encore s'arranger, » dit Christine tout affligée.

« Je le souhaiterais bien autant que toi ; mais j'en doute. La fille de l'administrateur est terriblement en colère contre moi, de ce que nous avons joué pièce à cet Italien. Elle pensait bien à lui, dit on ; et quand la princesse l'a renvoyé à Vienne à cause de cela, elle a vu échouer tout son plan. Elle redit sans cesse aux oreilles de son père qu'il ne doit pas me prendre en service au château. C'en est déjà une celle-ci ! L'autre méchante pièce est Lucie, la fille du maire. Elle s'était mise en tête que je devinsse son roi dans « la nuit longue, et comme je ne peux pas lui octroyer cet honneur, monsieur le maire se fâchera ; et alors, au premier printemps que Dieu fera, je devrai entonner la chanson du conscrit : « Bois ! — Bois ! — Beau petit bois vert ! — Me voilà tombé soldat » — et Mila se mit à chanter, les filles l'accompagnèrent, à l'exception de la seule Christine qui fondait en larmes.

« Ne pleure pas, ma fille, il y a encore loin d'ici au printemps. Qui sait Christine ce que Dieu disposera, lui dit grand'mère qui voulut la con soler. »

Christine essuya ses larmes, mais elle n'en demeura pas moins triste.

« Ne pense pas à cela, dit Mila en venant s'asseoir à côté d'elle : peut-être que le père trouvera quelque moyen d'arranger la chose.

Mais ne pourrais tu pas être « roi à la nuit longue », sans que cela tirât pour toi à conséquence ? lui demanda grand'mère.

Ah ! Il est bien vrai que, parmi nous, il y a des garçons qui fréquentent, à la fois, deux ou trois filles, avant d'arrêter sérieusement leur choix sur celle qu'ils épouseraient ; et il est vrai aussi que des filles en agissent pareillement ; en sorte que je ne serais pas le premier et le dernier galant de Lucie ; mais on n'en a jamais entendu dire dans notre famille qu'un garçon ait fréquenté deux filles à la fois : C'est pourquoi s'il accepte d'être à la nuit longue le roi de l'une, c'est autant dire qu'il l'accepte pour épouse. Ah ! s'il en est ainsi, tu feras bien de ne pas y aller, » dit grand'mère, en lui donnant raison.

« Mais quelle idée de Lucie de n'en vouloir pas d'autre que toi, comme s'il n'y avait pas assez d'autres jeunes gens chez vous, » dit Christine irritée.

« Le meunier dirait : On ne dispute pas des goûts, » dit grand'mère en souriant.

Avant la fête de Noël, les récits et les chants de cantiques, dans ces veillées, alternaient avec les conversations, dont le principal objet était la confection des flans de Noël. Et chacune de faire valoir la blancheur de la farine, la quantité de beurre qu'elle y emploirait ; les jeunes filles parlaient entre elles de la fonte de plomb, et les enfants se réjouissaient à l'avance et des bons gâteaux et des petites bougies qu'ils feraient brûler au-dessus de l'eau, et de l'enfant Jésus et des étrennes.

12

C'était la coutume au moulin comme à la vénerie et aussi bien à la Vieille Blanchisserie, de donner à manger et à boire, tout son soûl, à quiconque y venait les jours de Noël et de Fête-Dieu ; et plutôt que de n'y recevoir personne à table, grand'mère serait allée inviter un hôte sur le grand chemin. Mais quelle joie fut la sienne quand l'un de ces jours bénis de Noël, elle vit arriver son fils Gaspar et son neveu d'Oleschnitz. Elle en pleura de joie toute la demie journée ; elle sortait à chaque moment de la cuisine, où elle était occupée à faire les gâteaux, pour aller dans la chambre voir son fils et demander à son neveu des nouvelles de telle et telle personne d'Oleschnitz. Elle dit plusieurs fois à ses petits-enfants : « Regardez bien votre oncle, il ressemble beaucoup à défunt votre grand'père, à cela près qu'il n'est pas si grand. Et les enfants examinaient leurs oncles de la tête aux pieds ; et les oncles leur plaisaient beaucoup mais pour le motif très particulier qu'ils répondaient à chacune de leurs questions.

Tous les ans, les enfants voulaient jeûner pour voir le petit cochon d'or, mais ils n'en vinrent jamais à bout. Ils en avaient bien la volonté, mais non la force. Le jour de Noël, tout être recevait son noël : car la volaille et le bétail même avaient aussi leurs parts des gâteaux au jour. Après le souper du jour grand'mère prenait de chaque aliment qu'il y avait paru, un petit morceau dont elle jetait la moitié dans l'étang, tandis qu'elle enterrait l'autre moitié dans le verger au pied d'un arbre ; c'était pour que l'eau restât pure et saine toute l'année ; et la terre, féconde ; enfin elle jeta toutes les miettes dans le feu, « pour que cet élément ne fût pas nuisible. »

Un moment après Betka sortit pour secouer le sureau, en criant : « Je secoue, je secoue le sureau ; dis moi, toi, chien où mon bien-aimé soupe aujourd'hui ; » et les jeunes filles fondirent dans la chambre du plomb et de la cire ; les enfants mirent des petites chandelles dans des coquilles de noix, pour les faire voguer sur l'eau. Jean poussa secrètement le bassin rempli d'eau pour l'agiter. Mais alors les coquilles de noix qu'il portait, et qui étaient censées représenter les barques de la vie flottèrent du bord vers le milieu du bassin ; aussi il s'écria joyeusement : « Regardez, regardez ! j'irai loin, bien loin dans le monde. »

« Ah, cher enfant, lui dit sa mère, quand tu seras livré au courant de la vie parmi les tourbillons et ses écueils ; quand les vagues soulevées agiteront la barque de ta vie, tu te rappelleras, avec l'ardeur des soupirs le port silencieux, d'où tu seras parti. Et tout en proférant ces mots, avec son calme habituel, la mère, coupait en deux, et par le milieu la pomme de l'enfant, pour tirer « sa bonne aventure ». En ouvrant la pomme, elle y vit que les pépins formaient une étoile, et trois beaux rayons dont deux n'étaient pas complets : ils étaient mangés au ver. Elle mit cette pomme de côté en soupirant et en coupa une seconde, qui donnerait « la bonne aventure de Barounka », et y apercevant une étoile qui n'était pas plus nette que la première, elle se dit : « Allons ! Il n'y aura de bonheur parfait ni pour l'un, ni pour l'autre. Deux autres pommes aussi ouvertes pour Guillaume et Adèle, présentèrent deux belles étoiles à quatre rayons. Ah ! peut-être que ceux-ci »... ; mais au même instant, Adèle l'arracha à sa pensée, en se plaignant de ce qu'à ce moment même, sa nacelle ne veut pas s'éloigner du bord, et de ce que la petite bougie est sur le point de s'éteindre.

« Et voici que la mienne s'éteint aussi ; sans s'être bien éloignée du bord, » dit Guillaume.

Au même instant quelqu'un donna un coup dans le vase ; l'eau se balança vivement de côté et d'autre et les deux petits bateaux, engagés au milieu, sombrèrent.

« Vous mourrez plutôt que nous ! » s'écrièrent Adèle et Guillaume.

« Mais qu'est-ce que cela fait, si nous allons plus loin dans le monde, » répondait Barounka ; et Jean était de son avis. Mais la mère qui regardait tristement les petites lumières éteintes eut un pressentiment dans l'âme que ce jeu, tout innocent et tout enfantin qu'il était, pouvait, après tout, renfermer l'oracle de leur avenir.

« Est-ce que l'enfant Jésus nous apportera quelque chose ? » demandèrent les enfants secrètement à grand'mère, quand on commença à tout desservir.

« Je ne peux pas le savoir ; vous entendrez si l'on sonne, » leur répondit grand'mère. Les enfants se placèrent près de la fenêtre, pensant que le petit Jésus devait passer auprès, et qu'ils l'entendraient. « Comment ne savez-vous pas qu'on ne peut pas voir, ni entendre l'enfant Jésus ? C'est au ciel qu'il est assis sur un trône de lumière et qu'il adresse aux enfants sages des cadeaux, que portent ses anges en descendant sur des nuages d'or. Vous n'entendez alors que la sonnerie des clochettes.

Les enfants regardaient par la fenêtre, tout en écoutant pieusement ce que grand'mère leur disait. Au même instant une clarté lumineuse entoura les fenêtres et l'on entendit, du dehors le

son des cloches. Les enfants joignirent les mains, Adèle dit à demi voix : « Grand'mère cette lumière c'était bien l'enfant Jésus, n'est-ce pas ? » Grand'mère répondit par un oui. Au même instant, leur mère parut à la porte de la chambre, pour leur annoncer que l'enfant Jésus leur avait mis des cadeaux dans la petite chambre de grand'mère. C'en fut un remue-ménage, c'en fut aussi une joie quand ils virent un bel arbre de Noël orné, éclairé par une multitude des petites bougies, et chargé aussi d'une multitude de petits présents. Grand'mère ne connaissait pas cet usage ; il ne s'était point pratiqué dans son pays ; il lui plut pourtant ; et même, dès longtemps avant Noël, elle rappelait à sa fille le soin de faire arracher l'arbre et l'aidait à l'orner. « Cet usage règne assez généralement à Niscli et à Glatz ; t'en souviens-tu, Gaspar ? Car tu étais déjà assez grand et raisonnable quand nous y étions, » dit grand'mère à son fils. Elle laissa les enfants à toute la joie que leur causaient la vue de leurs cadeaux et elle s'assit à côté de son fils près du poêle.

Et comment ne m'en souviendrais-je pas ? C'est un bel usage et tu as bien fait Thérèse, de l'introduire ici : ce seront des beaux souvenirs pour les enfants, quand ils connaîtront les peines de la vie. Si loin qu'il soit à l'étranger, l'homme aime à se rappeler le souvenir de cette journée-là. Je le sais par expérience moi qui ai passé plusieurs années chez un maître, loin de la maison paternelle. J'étais souvent très bien chez un patron ; mais toutefois je me pensais toujours : Plût à Dieu que je fusse chez ma mère, où je n'aurais que de la bouillie avec du miel, des petits gâteaux couverts de grains de pavot, des pois et des choux ! Je donnerais bien pour y être tous les bons mets que j'ai ici. « Dans le compte de nos mets, lui dit grand'mère en souriant, tu as encore oublié les fruits secs. »

« Vous savez que je n'en raffolais pas ; on les appelle musique à Dobrouschca. Mais je me souvenais d'autre chose, que nous aimions à entendre annoncer. »

« Je sais ce que tu veux dire : le noël du cantique des bergers. On le connaît ici. Attends tu vas l'entendre bientôt, » dit grand'-mère, et à peine achevait-elle ces mots qu'on entendit résonner du dehors, près de la fenêtre, la trompe du berger. Il préluda en faisant redire à son instrument seul la mélodie de ce noël ; puis il chanta lui même : « Levez vous pasteurs, à la bonne nouvelle que le Sauveur nous est né à Bethléem, dans une étable » etc. « Tu as raison Gaspar : si je n'entendais pas ce cantique-là la fête de Noël ne me paraîtrait pas si joyeuse, dit grand'mère que ce chant ravissait. Puis elle sortit, et mit dans la gibecière du berger une jolie récompense.

Le jour de la saint Étienne, les petits garçons de la Vieille-Blanchisserie allèrent au moulin et à la vénerie pour y chanter les noëls ; et s'ils n'étaient pas venus, la meunière eut pensé que quelque malheur leur était arrivé ; et elle serait accourue elle même à la Vieille-Blanchisserie. Bertic et François vinrent à leur tour, à la Vieille-Blanchisserie, pour y chanter les noëls.

Ces fêtes passées, les enfants se dirent que celle des trois Rois arrivait, et que monsieur le maître viendrait écrire leurs noms sur la porte et chanter le cantique. C'était après les Rois que les fileuses célébraient la « nuit longue ». Il était tout simple qu'il n'en fût question à la Vieille-Blanchisserie et au moulin comme au village, où il y avait beaucoup de jeunes gens ; ils choisissaient une reine et un roi, il avait musique, on ornait une quenouille et on donnait une tresse de cheveux. À la Vieille-Blanchisserie on prépara un festin, et on buvait encore quand tout à coup l'orgue de

Barbarie se fit entendre derrière la porte ; et alors on se mit à danser dans la cuisine. Thomas était aussi venu, ainsi que le meunier et le chasseur ; il y avait aussi d'autres amis en sorte que la danse fut bientôt en train. La cuisine était carrelée en briques ; mais les filles n'y prenaient point garde, et ceux qui faisaient attention, à cause de leurs souliers, dansèrent pieds nus. Et le moyen, grand'mère, de ne pas nous dérider aussi, en dansant un peu ensemble, dit le meunier tout en faisant sa moue ; car il venait de sortir de la chambre où se tenaient les anciens, et d'entrer dans la cuisine parmi les danseurs. Et c'était là qu'il trouvait grand'mère, surveillant ses « petits poulets » qui dansaient aussi, au beau milieu de la pièce avec Tyrl et Sultan.

Eh ! mon cher compère, il est loin le temps où je ne craignais pas de voir se former les durillons même sanglants, quand il fallait danser. Dès que je paraissais dans la salle en hiver, sur l'aire de la grange en été, les jeunes gens criaient : Voici Madeleine, musiciens, jouez la vrták. Et Madeleine volait en avant. Et maintenant, mon Dieu ! Je n'ai que le souffle, comme la vapeur au dessus d'un pot.

« Quant à ça grand'mère vous êtes encore fraîche comme une caille, mère et nous pourrions essayer d'une petite danse, » dit le meunier qui, comme à l'ordinaire, faisait tourner sa tabatière entre ses doigts.

« Voici une bonne danseuse, bon compère, et qui tourne comme l'arbre du moulin. » C'était la jeune femme de Thomas, que grand'mère prit par la main et qui, postée derrière le meunier lui avait entendu faire son invitation.

Elle prit gaîment le meunier par la main, en disant à Coudrna de jouer sur une mesure plus lente. Il tenait d'une main un morceau de rôti, dont il mangeait entre temps ; de l'autre, il pressa sur son instrument le registre de la valse nationale, et bon gré, mal gré, le meunier dut entrer en danse. À cette vue, les jeunes gens de claquer des mains, et à ce bruit, les femmes curieuses qui stationnaient dans la chambre en sortaient pour aller voir ce qui se passait dans la pièce de la cuisine. Dès leur entrée Thomas invita madame la meunière à danser avec lui. Une fois quitte de sa valse, le meunier engagea la maîtresse du lieu, et voilà que tous les anciens s'en mêlèrent aussi ; mais alors grand'mère se moqua bien de compère monsieur le meunier.

Àpeine les réjouissances de la « nuit longue » passées, qu'il y eut encore fête au moulin ; on y avait tué le cochon gras, et fait des beignets : la famille Proschek et celle du chasseur s'y trouvaient invitées comme de droit. Le meunier envoya un traîneau pour les prendre. Un peu plus tard, ce fut au tour de la maison du chasseur, et enfin à celui de la Vieille-Blanchisserie de recevoir au mieux leurs amis.

Et on y vint un jour avec le drame de « Dorothée ». Le rôle de l'empereur Dioclétien était rempli par un des fils de Coudrna nommé Venceslav ; sa sœur Lida jouait celui de la Vierge Dorothée. Les rôles de deux grands de la cour, du juge, du bourreau et de ses aides étaient confiés à des garçons qui pouvaient bien être de Žernov. Les valets du bourreau et les courtisans avaient apporté de petites gibecières pour y mettre des cadeaux, ou récompenses de leur jeu théâtral.

Devant la maison des Proschek, se trouvait établie une longue glissoire, sur laquelle les acteurs prenaient, entretemps, leurs

ébats ; la vierge Dorothée les regardait d'un air assez piteux : elle tremblait de froid. Elle les engagea à rentrer ; mais sa parole se perdait étouffée par les cris de tous, et elle lui fallait se résigner à n'être que le muet témoin de leurs combats et ripostes à coups de boules de neige quand, par hasard, sur la glissoire, ils venaient de se heurter l'un l'autre. Ils finirent par rentrer à la maison, où ils furent reçus, et par des aboiements terribles des chiens, et par des cris de joie de la part des enfants. Ils rangèrent leurs habits près du poêle, après avoir déposé leurs gibecières. Leur costume d'acteur était fort simple. La vierge Dorothée portait les bottes de son frère, et par dessus sa robe elle avait un vêtement blanc que lui avait prêté Marie. En guise de voile, elle portait un grand fichu blanc, surmonté d'une couronne en papier ; et un collier en coraux complétait cet accoutrement. Celui des garçons consistait en une chemise, blanche, passée par dessus leurs habits. Elle était liée en façon de ceinture, par un mouchoir rouge, et leurs coiffures étaient également en papier. Le papier faisait l'étoffe de la couronne de Dioclétien. Le manteau jeté sur ses épaules, était un tablier à fleurs, porté par sa mère les dimanches seulement, et qu'elle avait complaisamment prêté. Quand ils se furent rechauffés un peu, ils vinrent prendre place au milieu de la chambre et commencèrent leur représentation. Les enfants y assistaient tous les ans ; mais la pièce leur plaisait toujours. Quand l'empereur païen Dioclétien eut condamné la vierge chrétienne, Dorothée, à périr de la main du bourreau, les valets de l'exécuteur la prennent par les bras, et emmènent à l'échafaud, où le bourreau l'attend, le glaive étendu, et s'écrie dans son horrible pathos : Vierge Dorothée, mets toi à genoux, n'aie pas peur de mon glaive ; courbe ta tête héroïquement, je la ferai tomber par un coup de maître. La vierge Dorothée s'agenouille, penche la tête,

et le bourreau coupe et lui fait tomber de la tête sa couronne, que les valets ramassent. Puis tous s'inclinent, la vierge Dorothée remet la couronne sur sa tête et va se placer en un coin près de la porte.

« Voyons comme les enfants savent bien jouer, ça c'est un plaisir de les écouter, » disait Ursule.

Grand'mère les loua aussi grandement, et comblés de petits cadeaux, les acteurs se dérobent derrière la porte, et vont derrière la maison se rendre compte de ce qu'on leur a donné ; le roi fait tout de suite le partage des comestibles, mais il met tout l'argent dans sa poche, étant le seul qui y eut droit, en sa qualité de directeur de la représentation, et aussi parce qu'il avait pris à son compte tous les frais et aussi toute responsabilité. Ce partage fait, les acteurs prirent le chemin de Riesenbourg.

Les enfants Proschek prirent plaisir à redire pendant plusieurs jours des phrases de cette déclamation et jouèrent à leur tour Dorothée. Madame Proschek restait seule à ne pouvoir comprendre qu'une pareille bêtise pût plaire à qui que ce fût. Mais déjà on touchait aux derniers jours du carnaval. Le dimanche suivant de jolis traîneaux accouraient de la ville ; ses grelots de chevaux résonnaient si forts aux moindres mouvements de leurs têtes qu'une corneille, habituée de la maison des Proschek, pendant l'hiver s'enfuit, à tire d'aile sur son sorbier, et que poulets et moineaux, considérant avec étonnement cet attelage semblaient se penser : Mais Dieu, mon Roi ! qu'est-ce que cela veut dire ? Cela signifiait qu'on venait chercher la famille Proschek pour lui faire prendre part au carnaval, chez son hôte de la petite ville le compère Stanitzky. Seulement grand'mère ne voulut jamais y aller. Elle répondait toujours : « Qu'est-ce que j'y irais faire ; laissez-

moi chez nous ; je ne fraie pas avec ces bourgeois. De leurs personnes, les Stanitzky étaient de fort braves gens ; mais comme ils avaient un restaurant, il était fréquenté par une multitude, et de combien de lieues à la ronde, en sorte que grand'mère n'y pouvait trouver la société qui convenait à ses goûts simples et modestes. À leur retour dans la soirée, les enfants lui racontèrent ce qu'ils avaient vu, ce qu'ils avaient eu de bon, ils lui en apportaient sa part. Ils vantèrent la musique qu'ils avaient entendue.

« Et devinez qui aussi nous y avons vu, » dit Jean ?

« Mais qui donc ? » demanda grand'mère.

« Le marchand Vlach qui vient toujours chez nous ; celui qui donne toujours des figues, celui-là y était aussi. Mais vous ne l'eussiez pas reconnu, il n'était pas aussi sale, qu'il l'est, quand il nous arrive ; ah ! c'est qu'il était mis comme un prince, et avec une belle chaîne d'or qui pendait à sa montre.

C'est qu'il a bien assez de quoi se permettre cette dépense. Enfin, ajouta grand'mère, et Vous. — Est-ce que vous ne mettez pas d'autres vêtements, quand vous allez quelque part ; on se doit à soi même, ainsi qu'à la société qu'on fréquente, de mettre ses beaux habits, quand on peut le faire. « Mais il faut qu'il soit bien riche n'est-ce pas ? » demandèrent les enfants.

« C'est ce que je ne sais pas ; je n'ai pas regardé dans son coffre ; ce que je sais c'est qu'il sait faire l'article.

Les derniers jours de carême-prenant se passèrent dans le vacarme d'une grande mascarade ; en tête se présentait Carnaval en personne : il était tout couvert de paille de pois et ressemblait à un ours. Les ménagères lui arrachèrent des tiges sèches qu'elles

serrèrent pour les mettre plus tard dans les nids des oies, quand elles les feraient couver, afin pensaient-elles, qu'elles en restassent plus tranquilles.

Le carnaval passé, tous les divertissements d'hiver se trouvaient avoir pris fin avec lui. Grand'mère chantait d'en filant ses cantiques du temps de Carême et quand les enfants s'asseyaient auprès d'elle, elle leur parlait de la vie de Jésus Christ, et le premier dimanche de carême elle portait un vêtement de couleur sombre. Les jours devenaient plus longs, et les rayons du soleil plus puissants, la neige fondait sur la côte au souffle d'un vent déjà chaud. Les poules gloussaient déjà moins tristement dans la petite cour ; et quand les ménagères se réunissaient elles parlaient du lin déjà filé tandis que les hommes préparaient les charrues et les herses. Monsieur le chasseur voulait-il alors passer directement par la rivière de la forêt à la Vieille Blanchisserie il ne le pouvait plus : la glace se gerçait, et de proche en proche, un morceau détaché commandait l'autre, selon l'expression du meûnier quand il allait dans la matinée, voir à l'écluse, et s'arrêter un moment pour causer avec grand'mère.

Ils sont passés le premier, le second et le troisième dimanche de carême. Au cinquième dimanche nommé celui de la-Mort, les enfants se sont réjouis : « Nous allons aujourd'hui mettre la Mort dehors et les filles ajoutèrent : « C'est aujourd'hui à nous de chanter. Grand'mère fit pour Adèle ce qu'on nomme l'été : c'est à dire une baguette autour de laquelle elle avait réunis des coquilles d'œuf, ramassés des jours précédents et liés avec des rubans rouges, couleur qui marquait mieux la gaîté. Dans l'après-midi toutes les jeunes filles se rassemblèrent au moulin, où l'on habilla la Mort. Cécile fit une javelle de paille, chacune des filles y

suspendit quelque chose de son vêtement. Mieux Mořena était habillée, et plus elles s'en montrèrent fières. Quand elle fut bien parée, deux d'entre elles la prirent par les bras, les autres se rangèrent deux à deux derrière elles, et faisant tourner leurs étés, elles chantaient : « Nous portons la Mort hors du village ; nous y ramenons l'été, et elles allèrent ainsi du moulin vers la digue. Les plus âgés d'entre les jeunes gens les suivaient à quelque distance ; mais les garçons vinrent tourbillonner à l'entour avec force gestes satyriques, et dans l'intention d'arracher à la Mořena son bonnet. Les filles la défendirent, et parvenus jusqu'à la digue, elles la déshabillèrent bien vite et jetèrent la javelle de paille à la rivière en poussant des cris de joie ; puis les garçons se réunirent pour chanter ensemble. « La mort flotte sur l'eau, un nouvel été nous arrive avec les œufs rouges de Pâques et les gâteaux d'un jaune doré, à leur tour, les filles chantèrent : « Été, été, été : où as tu été pendant un temps si long ? À la fontaine, auprès de l'eau, me lavant les pieds et les mains. La violette et la rose ne peuvent fleurir qu'autant que le bon Dieu les aide. » Et les garçons reprirent en chœur : « Saint Pierre de Rome, envoie nous une bouteille de vin, pour nous réjouir, et nous faire louer Dieu. »

« Entrez, entrez, nos chanteurs ! cria madame Proschek qui avait écouté dans la cour le chant des jeunes gens. » Oui entrez ! ce n'est pas du vin que nous vous donnerons, mais c'est pourtant quelque chose qui vous réjouira.

Les jeunes gens entrèrent dans la chambre ; Christine et les autres jeunes filles les y suivirent en grande joie et tout en chantant.

Le dimanche des Rameaux Barounka courut vers le bord de la rivière, pour cueillir de ces fleurettes qu'on trouvait toujours fleu-

ries à cette époque, « comme elle savait qu'on en eût besoin ce jour là. C'était du moins ce que se pensait la fillette. Quand elle allait à la grande messe avec grand'mère, elles en portaient chacune un petit bouquet ; pour les faire bénir. Ce mercredi Saint, quand grand'mère avait fini de filer la quantité de qu'elle s'était imposée pour tout l'hiver ; quand Adèle la voyait porter le rouet au grenier la petite-fille s'écriait. C'est bien dommage que grand'-mère monte son rouet au grenier elle ne fera plus tourner son fuseau. « Si Dieu nous conserve en bonne santé jusqu'à l'hiver, nous le redescendrons, » répondait grand'mère.

Le jeudi saint les enfants savaient déjà qu'ils n'auraient à déjeûner pour le vendredi saint que de petits gâteaux dits de Judas avec du miel.

Il n'y avait pas d'abeilles à la Vieille-Blanchisserie ; mais le meunier y envoyait toujours un gâteau de miel, quand il travaillait l'intérieur de ses ruches. Il était apiculteur, possesseur d'un grand nombre de ruches ; aussi avait-il promis à madame Proschek de lui réserver dans la saison, un bel essaim. C'est qu'il avait plus d'une fois, entendu dire à grand'mère qu'elle ne désirerait rien autant qu'une ruche ; que c'est une jouissance pour l'homme que de voir voler les abeilles d'une ruche à l'autre et travailler activement toute la journée.

« Barounka, lève toi, le soieil va bientôt se montrer, disait grand'mère le vendredi saint ; et pour éveiller sa petite-fille elle lui donnait un léger coup sur le front. Barounka qui avait le sommeil léger s'éveilla tout de suite, et à la vue de grand'mère déjà debout auprès de son lit, elle se rappela que la veille, elle avait prié grand'mère de la réveiller de bon matin. Elle sauta à bas du

lit, s'habilla prestement et sortit avec grand'mère, qui réveilla aussi Ursule et Betca.

Nous laisserons dormir les enfants, ils ne comprendraient rien encore ; mais nous ferons des prières pour eux, dit-elle. Aussitôt que la porte s'ouvrit, la volaille et le bétail firent entendre leurs divers accents, les chiens s'élancèrent hors du chenil. Grand'mère les écarta doucement et elle dit bien aux autres : « Ayez la patience, d'attendre que nous ayons fini de réciter nos prières ! » Quand sur l'ordre de grand'mère, Barounka se fut lavée dans la rigole, elles montèrent à la côte en récitant dix fois Notre Père et autant d'Ave Maria, pour que le bon Dieu leur accordât pour toute l'année la netteté du corps ; telle c'était la coutume. La vieille grand'mère s'agenouilla, joignit avec piété sur sa poitrine ses mains ridées : tourna des regards de confiance vers le côté de l'aurore, qui annonçait à l'Orient le lever du soleil. Barounka était agenouillée près d'elle, et fraîche comme un bouton de rose. Elle aussi faisait ses prières avec piété ; ensuite ses yeux gais et clairs se portèrent de l'Oriept sur les forêts, les prairies et les côtes. Les eaux des montagnes roulaient en flots troubles et lents à descendre, charriant des morceaux de glace et des masses de neige ; les ravins de la côte montraient encore leur lits remplis de neige ; mais ça et là on voyait reverdir le gazon, fleurir les marguerites ; arbres et arbrisseaux montraient déjà les yeux de leurs pousses nouvelles, toute la nature entière s'éveillait à la joie d'une nouvelle vie. Des nuages rouges se dissipaient à l'horizon ; des rayons d'or montèrent et toujours plus haut au delà des montagnes, en dorant les cimes des arbres, jusqu'à ce que le soleil se fût peu à peu, montré dans toute sa majesté, et eut baigné toute la côte de ses flots de lumière. La côte d'en face se trouvait encore dans une demi-clarté ; mais le brouillard tomba peu à peu derrière la digue

et au delà de l'eau, on pouvait voir au-dessus de la scierie les femmes qui y demeuraient, agenouillées aussi sur le versant de la montagne.

« Regardez grand'mère, la beauté du soleil levant, » dit Barounka, toute absorbée dans la contemplation de cette clarté céleste. Si aussi bien, c'était au Schneekoppe que nous fussions maintenant agenouillées.

« Il y a place partout pour invoquer Dieu, avec ferveur. — Pour cela, toute terre qu'a fait le Seigneur est belle, » dit grand'mère, en faisant le signe de la croix en se relevant. Comme elles jetèrent alors les regards tout alentour, elles virent au dessus d'elles, et au plus haut de la côte, Victoire appuyée contre un arbre. Ses cheveux humides crépus, tout humides de rosée étaient pendants le long de son visage, elle avait la robe en désordre, le cou découvert ; ses grands yeux noirs qui brillaient d'un éclat sauvage se portaient vers le soleil levant ; elle tenait à la main la primevère, nommée clef de saint Pierre. Il ne paraissait point qu'elle eut remarqué la présence de grand'mère. « Où est donc allé la pauvre créature, dit-elle à Barounka, d'un ton de compassion.

« Et où a-t-elle donc trouvé déjà cette primevère ? »

« Probablement sur la cime de la montagne ; car elle y connaît chaque sentier. »

« Je veux lui demander de me la-donner, » dit la fillette en montant rapidement à la côte. Victoire fut alors comme tirée de ses pensées et elle se retourna vivement pour s'esquiver. Mais entendant Barounka lui crier : « Je t'en prie, Victoire, donne moi cette petite fleur » ; elle s'arrêta aussitôt et tendit la primevère à Barounka, en tenant les yeux abaissés vers la terre. Puis, se déro-

bant par un mouvement brusque, elle vola, comme une flèche, le long de la côte. Barounka descendit vers grand'mère.

« Il y a bien longtemps, qu'elle est venue chercher à manger, » dit grand'mère.

« Elle a été chez nous hier, » dit Barounca, pendant que vous étiez à l'église ; maman lui a donné une miche de pain et de petits gâteaux de Judas.

« En été elle se portera mieux, la pauvrette. Mais on croirait qu'elle est privée du sentiment : elle va pieds nus tout l'hiver, et ne porte qu'un vêtement fort léger ; ce sont des traces sanglantes qu'elle laisse toujours dans la neige où elle passe, comme si elle n'en ressentait nulle douleur.

La femme du chasseur se serait fait un plaisir de lui donner tous les jours de quoi manger chaud et tout son content, mais elle n'accepte rien qu'un morceau de gâteau ou du pain ! Ah ! malheureuse créature ! »

« Elle n'a peut-être pas froid dans sa petite caverne, grand'mère ; autre elle irait ailleurs ; et néanmoins, nous l'avons priée tant de fois de demeurer chez nous. »

« Le chasseur a dit qu'il fait chaud dans ces retraites souterraines ; et parce que Victoire n'entre jamais dans une chambre bien chauffée, elle ne sent pas tant le froid. C'est le bon Dieu qui arrange tout cela : il envoie des anges gardiens aux petits enfants pour les préserver de tout mal ; et Victoire est aussi une pauvre enfant, » dit grand'mère, en rentrant à la maison.

Les autres fois, on entendait sonner l'angelus à midi et le soir, sur la montagne de Zernov, à petite tour qui surmonte la

chapelle ; mais ce jour-là, Jean et Guillaume coururent par le verger, en faisant un tel bruit avec leurs crécelles que les moineaux sur le toit s'envolèrent d'effroi.

Dans l'après-midi, grand'mère se rendit à la ville avec les enfants visiter le saint sépulcre, elles s'étaient arrêtées un instant au moulin, la meunière et Marie devant venir avec eux. La meûnière faisait toujours entrer grand'mère dans une grande pièce renfermant des provisions à œufs peints et destinés à ceux qui viendraient lui chanter un cantique de Pâques ; puis, toute une longue rangée de flans de Pâques et un gras agneau pascal. Elle offrait toujours aux enfants des gâteaux mollets ; mais jamais ce jour-là à grand'mère, qu'elle savait jeûner et même ne rien porter à sa bouche, depuis l'heure où elle avait pu dîner, le jeudi saint, jusqu'au souper qui suit la cérémonie de la Résurrection, vers le soir du Samedi saint. Elle jeûnait bien aussi elle-même le grand Vendredi ; mais elle ne saurait, disait-elle, observer un jeûne aussi sévère que celui de grand'mère. « Mais chacun selon sa conscience, ma chère, lui disait grand'mère ; pour moi je crois que jeûner pour jeûner, on le doit faire comme il faut. » Puis ! examinant tous ces préparatifs dont elle faisait l'éloge elle ajoutait : « Pour nous, c'est demain que nous mettons au four, que nous préparons tout, le jour d'aujourd'hui doit être consacré aux prières. Et telle était la coutume dans la famille Proschek, car un mot de grand'mère y faisait loi.

Une activité comparable à celle qui se déploie en tout temps sur le pont de Prague s'exerçait le Samedi saint à la Vieille-Blanchisserie et déjà de grand matin ; à la chambre commune, à la cuisine, à la chambre du four, on ne voyait qu'ouvrières affairées, qui n'avaient toutes qu'une réponse à donner aux petits enfants

qui voulaient encore les surcharger de leurs petites affaires ; cette réponse, toujours la même était qu'elles ne savaient pas déjà plus où donner de la tête ; et Barounka même avait tant de choses à faire que l'une lui en faisait oublier une autre. Mais, sur le soir, quand tout fut bien en ordre dans la maison, grand'mère se rendit avec Barounka et sa fille à la cérémonie de la Ressurection.

Lors donc que dans l'église brillamment illuminée, et toute remplie de pieux fidèles, sortit de toutes les bouches ce chant solennel : « Voici le moment où ressuscite notre cher Rédempteur : Alléluia ! » un sentiment puissant s'empara de la jeune fille ; sa poitrine se gonfla, elle eut été plus à l'aise au dehors, dans le vaste champ de nature, où elle aurait pu s'abandonner sans contrainte à l'immense allégresse qui résonnait tout haut dans son âme. Toute cette soirée, elle ressentit une joie qui ne lui était rien moins qu'ordinaire ; aussi lorsque grand'mère lui souhaita la bonne nuit, » elle se jeta à son cou et se mit à pleurer.

« Qu'est-ce que tu as ? Pourquoi pleures-tu, » lui demanda grand'mère.

« Je n'ai rien, grand'mère : je sens une telle joie dans mon cœur, que je ne puis m'empêcher d'en pleurer. Et la vieillotte se baissant, déposa un baiser sur le front de sa petite-fille, elle lui caressa les cheveux sans mot dire. Ah ! elle connaissait bien sa Barounka ! —

Le jour même de la grande fête, elle emportait à l'église pour les faire bénir un gâteau, du vin et des œufs. Quand elle eut apporté à la maison les deux mets bénits, chaque personne de la maison en reçut un morceau avec un peu du vin bénit. Elle donna aussi à la volaille et au bétail quelque partie de l'un et de l'autre,

comme elle leur avait fait à la fête de Noël ; et toujours dans la-croyance qu'ils n'en seraient que plus attachés au logis, et qu'ils n'en donneraient à la maison que de plus beaux produits.

Mais le lundi de Pâques était pour les personnes du beau-sexe, un jour bien triste, celui-là les jeunes gens étaient dans l'usage de les chlaquer, tout en circulant de maison en maison pour chanter le cantique. Et à peine était-on levé dans la famille Proschek qu'on entendait déjà des voix chanter derrière la porte : « Je suis petit et pauvre, je vous souhaite » etc., et au même instant, quelqu'un frappait à la porte. Ce fut Betca qui alla ouvrir ; mais ne le fit qu'avec précaution — peut-être étaient-ce aussi les jeunes gens, car il était sûr que tous ceux qu'on connaissait aucun ne manquerait pas de venir avec son fouet. Monsieur le meûnier se montra le plus matinal de tous. Il fit d'abord le bon apôtre, souhaita « les fêtes heureuses et joyeuses, » mais tirant de dessous son habit une baguette de saule, il se mit, de son air le plus moqueur à schlaguer les épaules des femmes. Toutes en eurent leur part, même la maîtresse de la maison et jusqu'à Adèle ; il en donna aussi un coup à grand'mère, pour que les puces ne la piquassent point, ajouta-t-il en riant. Et comme s'il était de ceux qui venaient chanter le cantique de la fête de Pâques, monsieur le meûnier reçut aussi un œuf et une pomme. « Et comment avez-vous chanté vous autres ? » demanda le meûnier aux garçons.

Oui, en voilà de jolis garçons, dit Barounka d'un air quelque peu mécontent ! On ne peut pas les arracher du lit tous les autres jours ; et voilà qu'aujourd'hui, à peine étais-je levée, qu'ils étaient déjà dans la chambre pour me schlaguer, et là dessus le meûnier de rire et les garçons de se moquer aussi.

Monsieur le chasseur descendit pour remplir le même office ; aussi bien Mila et Thomas ; bref, on n'était pas en repos de toute la journée ; car dès que les filles apercevaient les garçons, elles cachèrent bien vite leurs épaules nues sous leurs tabliers.

13

Le printemps s'enfuyait à grands pas. Le monde travaillait déjà dans les champs ; les lézards et les serpents se réchauffaient déjà sur le haut de la côte, en si grand nombre que les enfants qui allaient cueillir des violettes et des muguets sur la montagne sise en contre-bas clu château, en avaient toujours peur. Mais grand'-mère leur répétait qu'ils devaient être sans crainte ; que jusqu'à la saint Georges, nul animal n'est venimeux ; qu'on peut alors le prendre sans danger dans la main. Ce n'est ajoutait-elle, que quand le soleii est déjà bien haut, qu'ils contractent du venin !

Dans la prairie, derrière la digue fleurissaient les grandes pâquerettes et les renoncules. D'autres primevères montraient, les unes, leur bleu d'azur ; les autres, leur jaune d'or. Les enfants ramassaient diverses sortes d'herbes tendre pour les mettre dans la soupe ; ils rapportaient aussi des orties pour les oisons ; et aussi souvent que grand'mère entrait à l'étable, elle promettait à Straka la vache, de l'envoyer bientôt au pâturage. Les arbres furent en peu de temps couverts de leurs feuilles ; des moucherons se jouaient gaîment dans l'air, l'alouette s'élevait très haut vers les nuages ; les enfants l'entendaient bien chanter ; mais ils n'apercevaient que rarement le petit oiseau chanteur.

Ils écoutèrent aussi le coucou, et lui criaient dans la forêt : « Coucou dis nous, combien d'années nous vivrons encore ? » Il coucouait quelque fois ; mais quelquefois aussi Adèle se fâcha contre lui de ce qu'il faisait exprès de ne pas coucouer. Les garçons apprirent à Adèle à se tailler des sifflets avec du saule ; et quand le sifflet ne voulait rendre aucun son, la faute en était, disaient-ils, à elle-même, qui n'avait pas su bien tailler son sifflet. « Et vous autres filles, vous ne savez même pas faire un sifflet, lui disait Jean qui se moquait d'elle.

« Ce n'est pas notre affaire ; et toi tu ne pourrais jamais faire un pareil chapeau » lui dit Barounka, en montrant à ses frères un petit chapeau fait de feuilles d'aune, et garni de marguerites, dont elle avait attaché les feuilles l'une à l'autre avec des aiguilles de sapin.

C'est tout de même un grand art, dit le garçon en secouant la tête. « Non pas pour moi, mais pour toi » répondit en riant Barounka, qui se mit alors à garnir le chapeau, et à faire un corps de poupée de la moelle de sureau.

Cependant Jean avait mis sur ses genoux une baguette de sureau, et s'adressant à Adèle : Allons ! écoute, lui dit-il, et regarde bien comme je vais faire ; et se mettant à tailler son morceau de sureau : « Taille toi bien, petit sifflet. Ou si tu ne te tailles pas bien, je me plaindrai à monsieur le prince et il te donnera un tel coup que tu en voleras jusqu'à la cruche d'or.

Le sifflet était fini, et sifflait bien. Mais Guillaume fit la réflexion qu'on ne l'entendrait pas aussi bien que celui du berger Venceslas. Alors il n'eut plus de goût à faire des sifflets ; il disposa des baguettes de menu bois pour en construire une petite voi-

ture, à laquelle il s'attela et se mit à courir par la prairie, avec les chiens derrière lui.

En donnant à sa sœur une petite poupée qu'elle avait faite Barounka ajouta : Tiens, voilà ! mais apprends à en faire toi même, en attendant que nous fréquentions l'école ; car si tu ne sais rien faire, qui jouera avec toi ? Tu resteras seule ici. Grand'mère y sera, répondit la fillette avec une certaine mine qui montrait bien, que cette solitude ne lui serait pas trop agréable, mais serait au moins supportable, à raison de la présence de grand'mère. En ce moment le meûnier passait, et tendant une lettre à Barounka il dit : Courez la porter à votre maman, et lui dites qu'un garçon du moulin à été à la ville, où il l'a reçue au bureau de poste.

« C'est une lettre de papa ! » s'écrièrent les enfants joyeusement et en courant à la maison. Madame Proschek lut la lettre, le visage rayonnant de joie : la lecture terminée elle annonça à tous que leur père arrivait vers le quinze du mois de mai, ainsi que madame la princesse.

« Combien de fois avons-nous à dormir encore ici-là ? » demanda Adèle. —

« À peu près quarante fois, » dit Barounka.

« Oh Dieu, cela durera encore assez longtemps, » dit la fille en fronçant les sourcils.

« Mais sais-tu bien ce que je vais faire, disait Guillaume par manière de conseil : tracer quarante lignes sur la porte, et tous les matins en me levant j'en effacerai une. »

Oui, fais-le, dit la mère en riant, le temps s'écoulera plus vite.

Le meûnier qui venait de la digue s'arrêta. L'expression de son visage était soucieux, il ne faisait ni grimaces, ni clignotements d'yeux ; la tabatière qu'il avait à la main, ne tournait pas entre ses doigts ; « Savez-vous ce qu'il y a de nouveau, mes gens ? dit-il en entrant dans la chambre.

« Qu'est-ce qui est arrivé ? » demandèrent grand'mère et madame Proschek tout d'une voix ; car elle reconnurent que le père meûnier n'était pas comme à l'ordinaire.

« Il y a que la montagne nous envoie l'inondation ! »

« Dieu nous préserve de la voir arriver subite et terrible, » dit grand'mère effrayée.

« J'en ai bien peur, » dit le meûnier. « Nous avons eu pendant plusieurs jours, les vents du midi ; puis il est tombé beaucoup de pluie dans les montagnes, et quand mes pratiques au haut pays arrivaient à la mouture, elles racontaient que tous les étangs étaient débordés et que la neige fondait rapidement. Je crois cette année, à une inondation assez funeste. Je retourne bien vite à la maison, pour tout soustraire au vilain hôte qui vient nous visiter. Je vous conseillerais de prendre aussi toutes vos précautions ; car on ne peut jamais être trop circonspect. Je reviendrai vous voir dans l'après-midi. Faites bien attention à la crûe des eaux ; et vous enfants, n'allez pas trop près de l'eau, comme des linots et des linottes ajouta-t-il en pinçant la joue d'Adèle. Il dit, et s'en alla.

Grand'mère alla voir à la digue. Des deux côtés de la digue avaient été établies des chaussées fortement palissadées en bois de chêne, et entre lesquelles croissaient des fougères. Et en examinant les parvis de la chaussée, grand'mère vit que l'eau avait

beaucoup monté, et que les fougères les plus basses étaient déjà sous l'eau. Sur ces eaux troublées et sales le courant charriait des pièces de bois, des lits de gazon et des rameaux d'arbres. Grand'-mère rentra soucieuse à la maison. Quand, par le passé, venait la débâcle, il était arrivé souvent que les glaçons s'étaient amoncelés à la digue, et qu'alors le torrent de la rivière passant dans la rigole inondait tous les bâtiments. C'est pourquoi on était toujours en crainte, quand la glace commençait à se gercer ; mais alors des garçons du moulin étaient toujours de garde à l'effet d'éloigner le danger en séparant sans cesse les amas de glaçons qui tendaient à se fermer. Mais, cette fois, devant l'inondation qui venait des eaux descendant de la montagne, pas moyen de se préserver. Elle accourait des montagnes comme un cheval sauvage, entraînant tout ce qui se trouvait sur son passage, ruinant rives et chaussées, emportant arbres et habitations, et tout cela si précipitamment que les gens n'avaient pas le temps de voir où ils en étaient. Seulement comme grand'mère avait déjà fait expérience de tout cela, elle ne rentra à la maison que pour conseiller de monter au grenier tous les objets et meubles qui garnissaient le rez-de chaussée.

Sur ces entrefaites arriva le chasseur qui en descendant de la forêt du côté des scieries, avait entendu dire que l'eau augmentait, et il avait voulu se rendre compte lui-même de la marche du fléau. « Les enfants ne seraient, dit-il qu'un embarras, et si le danger devenait pressant, que deviendraient-ils ? »

Il fit l'offre la plus obligeante : « je vais les prendre chez nous là-haut, » dit-il, et ce parti contentait fort les deux maîtresses. Cependant on multipliait les rangements et les transports de

maison. On faisait monter la volaille vers la côte, et on conduisit la vache chez le chasseur.

« Et à présent il faut que vous suiviez les enfants, pour que la femme du chasseur n'ait pas trop de peine avec eux, dit grand'-mère à sa fille et à Betka, quand toute disposition eut été prise ; pour moi, je reste ici avec Ursule. Et si l'eau vient à envahir le bâtiment, nous monterons au grenier ; mais j'espère, qu'avec l'aide de Dieu, tout n'ira pas si mal que nous soyons emportées avec la maison, à raison de la pente moins rapide elle se trouve moins compromise que celle du moulin ; les pauvres gens, ils doivent être bien inquiets ! Madame Proschek fut longtemps sans vouloir consentir à ce que sa mère restât, mais comme celle-ci ne céda pas, elle fût obligée de partir sans elle. Au moins que les chiens ne vous quittent pas ! Ce fut la dernière recommandation qu'elle fit à sa mère en quittant la maison.

« Ne crains rien, ils savent très bien, où trouver protection ; ils ne nous quitteront point. » Et en effet grand'mère pouvait aller ici ou là ; Sultan et Tyrl étaient toujours sur ses traces, et quand elle s'assit avec son fuseau, près de la fenêtre d'où l'on voyait la rivière, ils se couchèrent à ses pieds. Ursule, qui passait ordinairement les journées à frotter, à laver, à ranger, se mit alors à nettoyer les petites étables, sans se douter qu'une heure après, elles allaient être remplies d'eau et de vase.

La nuit venait et l'eau augmentait toujours davantage, et au point que le lit de la rigole ne suffisait plus à la contenir. La prairie derrière la digue était déjà sous l'eau ; et là où les saules n'arrêtaient point sa vue, grand'mère voyait très bien de la fenêtre, le balancement des ondes, encore que la maison fût bâtie bien bas,

et que les bords de la rivière fussent assez élevés. Elle mît de côté son fuseau, et joignit les mains pour prier.

Ursule entra dans la chambre. L'eau mugit avec une impétuosité terrible à entendre ; et comme si les animaux étaient dans l'attente d'un désordre de la nature, ils se tiennent cachés ; on ne voit pas même de passereau. » dit-elle, en essuyant le banc placé près de la fenêtre.

Au même instant on entendit le bruit d'un galop de cheval. Un cavalier était accouru de la digue par le grand chemin. I] s'arrêta près de la maison en criant : « Sauvez-vous du danger, voici l'eau des montagnes ! » Et il repartit au galop, le long de la chaussée jusqu'au moulin ; puis, du moulin jusqu'à la petite ville.

« Que Dieu nous garde ! Cela va mal par là, en haut, puisqu'ils ont envoyé un exprès, dit grand'mère en pâlissant. Elle encourageait pourtant Ursule, à n'avoir pas de crainte. Elle alla voir encore, si tout était en sûreté, et si la rivière n'était pas déjà répandue sur ses bords. Elle y rencontra monsieur le meûnier. Il avait chaussé des bottes qui lui allaient au-dessus du genou ; il montra à grand'mère, comment l'eau était déjà débordée du lit de la rivière et de la rigole.

Mila et Coudrna vinrent faire leurs offres de services à grand'mère, pour qu'elle ne restât pas seule dans le bâtiment. Mais grand'mère remercia Coudrna, en le renvoyant chez lui : « Vous avez des enfants, lui dit-elle ; si un malheur vous arrivait ici, je l'aurais sur la conscience. Et s'il est nécessaire que quelqu'un reste avec nous, eh bien ! que ce soit Jacques qui le peut plus aisément ; on n'a pas besoin de lui à l'auberge, où il n'est, pas à

craindre que l'eau monte plus haut que là où est l'étable. Et ils se séparèrent.

Le bâtiment resta envahi par l'inondation jusqu'à minuit. Les gens allaient et venaient le long de la côte de Zernov avec des lumières ; le chasseur descendit aussi par la côte vers le bâtiment. Et sachant d'avance que grand'mère ne dormirait point, il cria et siffla, pour savoir comment tout s'y comportait. Jacques lui répondit de la fenêtre de la chambre, en lui recommandant de veiller à ce que madame Proschek ne fût point inquiète pour sa mère ; sur cette réponse, le chasseur se retira.

Les premières clartés du matin montrèrent toute la vallée changée en un vaste lac. Dans la chambre de la Vieille-Blanchisserie on ne pouvait circuler qu'en marchant sur des planches, et Mila eut même grand peine à passer sur la côte pour porter à manger à la volaille ; l'eau accourait avec une telle rapidité sur la chaussée que Mila faillit en être renversé. Dans la journée tous les habitants de la vénerie en descendirent pour voir ce qui se passait dans la vallée. En apercevant dans leur habitation submergée comme grand'mère marchait par dessus les planches, pour pouvoir aller et venir dans la chambre, les enfants se mirent à crier et à pleurer, au point de ne pouvoir être apaisés qu'à grand'peine. Les chiens regardaient par les lucarnes ; et quand Jean les appela, ils répondirent par des aboiements, et des hurlements ; et si Mila ne les avait pas retenus, ils eussent joyeusement sauté en bas.

Vint ensuite Coudrna, qui raconta, quelle désolation régnait plus loin, en bas pays. L'eau avait emporté à Žlitsch deux bâtiments, dans l'un desquels se trouvait une vieille femme, qui, pour avoir barguigné, au lieu d'obéir tout de suite à l'ordre du messa-

ger, avait été surprise, sans ressource, par l'inondation. L'eau enlevait les ponts, les passerelles, les arbres, en un mot, tout ce qui se trouvait sur son passage. Les habitants du moulin s'étaient déjà retirés dans les chambres du premier étage.

Christine vint voir, si elle ne pourrait pas apporter aux inondés de la Vieille-Blanchisserie quelque chose de chaud à manger ; mais ce ne fut pas possible ; et quand le hardi Mila essayait de traverser l'eau pour arriver jusqu'à elle, elle le pria elle-même, de rester là où il était.

Deux jours se passèrent dans ces alarmes ; ce ne fut qu'au troisième, que l'eau commença à décroître. Et comme les enfants furent étonnés à leur retour de la vénerie : le petit jardin était inondé ; le verger, recouvert d'une épaisse couche de vase ; et présentait ça et là, des espaces de terrain profondément creusé par l'eau ; les saules et les aunes étaient couverts de boue jusqu'à milieu, de leur hauteur ; les petites étables étaient minées ; le petit pont détruit ; les chenils emportés. Les garçons allèrent avec Adèle derrière le bâtiment voir si les petits arbres qu'ils avaient rapportés du bois l'année précédent étaient encore debout. Ils étaient intacts, aussi bien les bouleaux que grand'mère avait plantés pour les filles, que les sapins attribués aux garçons. Ces enfants avaient, sous le poirier bâti une petite chaumière, qu'entourait un petit jardin, fermé d'une haie ; ils avaient creusé une petite rigole au dessus de laquelle ils avaient établi de petits moulins qui tournaient quand l'eau de la pluie qui venait de tomber l'avait remplie. Un petit four en terre argileuse recevait les gâteaux et les petits pains qu'Adèle se plaisait à y faire cuire. Il n'y a plus trace de tous ces petits monuments de leur vie enfantine. Pauvres enfants ! leur dit grand'mère qui souriait en écoutant

toutes leurs lamentations. Comment votre petit jouet pourrait-il résister au courant de l'élément déchaîné qui a pu abattre des arbres séculaires et emporter des maisons solides.

Les ardeurs du soleil eurent bientôt séché les champs, les prés et les chemins ; le vent dispersa les alluvions ; l'herbe reprit même une teinte plus fraîche ; tout le dommage fut bientôt réparé ; mais si la nature montra peu de traces de la terrible inondation, le souvenir s'en conserva longtemps dans la mémoire des hommes. Les enfants saluèrent avec des cris de joie le retour des hirondelles et se réjouissaient fort de l'arrivée prochaine de M. Beyer ; puis du retour de leur père. On était à la veille de la saint Jacques et de la saint Philippe. Après que grand'mère prenant le morceau de craie, bénite le jour de la fête des Rois, eut tracé trois croix, sur le côté extérieur de toutes les portes, soit de la maison, soit des étables et au poulailler, elle se rendit avec les enfants sur la montagne nue près du château. Les garçons portaient de vieux balais sur leurs épaules. Sur le sommet étaient déjà rassemblés Christine, Mila, Marie avec tous les domestiques de la ferme et du moulin. Venceslas Coudrna et ses frères aidèrent Mila à poisser les balais ; les autres empilaient du bois mêlé de ramilles de sa pins pour faire un bûcher et y mettre le feu. La nuit était belle et tiède ; le vent caressait la barbe des épis verts, qui ondoyaient ; en même temps qu'il distribuait partout l'odeur des fleurs du parc, et des vergers en fleurs dans toute la montagne. Le cri d'un hibou se fit entendre du bois voisin ; le merle chanta ensuite sur le haut peuplier près du grand chemin ; puis prenant la parole, le rossignol chanta ses phrases harmonieuses dans les buissons du parc d'où elles montaient jusqu'en haut Tout d'un coup la flamme jaillit sur la colline de Žlitsch, et le moment d'après sur la montagne de Žernov ; puis des feux, plus

ou moins ardents, couraient et sautillaient à travers les côtes. Et plus loin encore sur les montagnes de Náchod, et de Neustadt on apercevait circuler des flammes et des lumières dansantes. Mila enflamma à son tour son balai poissé, et le jeta dans le bûcher qui en un moment, était en flammes. Les jeunes gens se mirent à sauter ; chacun prit un des balais poissés, l'enflamma et le lança en l'air aussi haut qu'il put, en criant : « Vole, sorcière, vole ! » Puis, ils se rangèrent et commencèrent à exécuter des danses avec leurs flambeaux ardents, tandis que les filles, se tenant par les mains, tournaient en chantant autour des flammes du bûcher ; quand il commença à être consumé, elles dispersèrent le feu en sautant par dessus ; et alors c'était à qui en enverrait plus loin les débris.

« Regardez : il faut que cette vieille sorcière vole le plus haut possible » s'écria Mila, et saisissant le balai, il le jeta si vigoureusement dans l'air, qu'il vola bien haut en sifflant pour aller tomber presque dans le champ emblavé, près duquel se tenaient les spectateurs.

En voilà une sorcière qui fait du bruit, dirent en riant les jeunes gens et déjà ils couraient après le balai poissé, qui pétillait comme une fusée. Et ils applaudissaient à Mila. Aussi bien entendait-on arriver jusque-là les cris de joie les rires et les chants qui partaient également des montagnes de Žernov et de Žlitsch. Des figures fantastiques passaient exécuter des mouvements sauvages tout autour de la braise ; de moment en moment il s'en échappait un lutin qui au milieu de l'air, secouant dans l'air sa tête en feu, en faisait jaillir des milliers d'étincelles, jusqu'à ce qu'il tombât, aux risées des spectateurs. « Eh ! voyez donc ! En voilà encore une qui a volé haut, s'écria Marie, en faisant signe du

doigt, vers la montagne de Žernov. Mais une des femmes lui abaissa le bras, en lui rappelant qu'il ne fallait pas montrer au doigt les sorcières ; sinon, l'une d'elles pourrait bien lancer une flèche contre son doigt. Il était déjà tard, quand grand'mère retourna avec les enfants à la maison. « Grand'mère, n'entendez-vous rien ? » lui dit Barounka, à voix basse, en l'arrêtant près de la maison, et au milieu du verger en fleurs « il me semble que quel que chose fait un léger bruit. »

« Ce n'est rien, c'est le vent qui se joue dans les feuilles, » répondit grand'mère, qui ajouta : « Ce vent léger fait bien. »

« Pourquoi du bien ? »

« Parce que les arbres se penchent l'un vers l'autre. On dit que, quand les arbres en fleurs se penchent l'un vers l'autre comme en s'embrassant, ils donneront bonne récolte.

« Ah, grand'mère, que c'est dommage, au moment des cerises et des fraises, alors qu'il y a tant de plaisir, de rester tristement assis sur un banc de l'école » dit Jean.

« Il n'en va pas autrement, mon garçon ; tu ne peux pas rester toujours à la maison, et n'y faire que jouer. À présent vous devez avoir d'autres soucis et aussi d'autres joies. »

Et moi aussi, je serais contente de fréquenter l'école, » dit Barounka ; « je ne serais triste, bonne maman, que de ne pas vous voir de toute la journée. »

« Et vous me manquerez bien aussi, mes chers enfants ; mais qu'y faire ? L'arbre fleurit, l'enfant croît ; l'arbre perd ses fleurs, le fruit en tombe ; l'enfant devient grand, et quitte ses parents. C'est la volonté de Dieu.

Aussi longtemps que l'arbre demeure sain, il produit du fruit ; que s'il devient sec, on l'abat ; on le met dans le feu ; le feu de Dieu le consume ; puis avec sa cendre, on engraisse la terre, sur la quelle croîtront encore d'autres arbres.

C'est ainsi que votre grand'mère aura bientôt fini d'avoir filé sa tâche, et que vous l'ensevelirez pour le grand sommeil, ajouta la vieillotte à demi-voix.

Le rossignol recommençait à chanter dans un bosquet situé auprès du petit jardin ; les enfants l'appelaient leur rossignol, parce qu'il revenait tous les printemps faire son nid au même buisson voisin du jardin. La triste mélodie de la complainte de Victoire résonnait de la digue. Les enfants auraient bien voulu sortir encore en promenade ; mais grand'mère les obligea de rentrer.

« Vous savez leur dit-elle, que vous allez dès demain à l'école, et qu'il faut vous lever de bonne heure ; allez vous coucher, si vous ne voulez pas que maman se fâche contre vous. » Et elle les fit rentrer tous l'un après l'autre.

Le lendemain pendant leur déjeuner, leur mère leur fit à tous, excepté à Adèle qui dormait encore, ses recommandations sur le soin qu'ils devaient mettre à étudier, à écouter monsieur le maître, à marcher et à se tenir convenablement en route ; recommandations si touchantes qu'elles leur faisaient venir les larmes aux yeux.

Grand'mère leur prépara ensuite leurs provisions de bouche. « Voilà pour chacun sa portion », dit-elle en mettant sur la table trois grands chanteaux de pain, « et vous avez aussi chacun votre petit coûteau de poche. Vois-tu mon Jenik, il y a longtemps que

tu l'aurais perdu, en sorte qu'à présent tu n'aurais pas avec quoi couper ton pain », dit-elle, en tirant de sa poche trois petites jambettes à manches rouges. Puis elle fit dans chaque chanteau un petit trou, y mit du beurre qu'elle recouvrit avec la mie qu'elle en avait tirée ; déposa un chanteau dans la gibecière en paille de Barounka, et les deux autres dans les sacs de cuir des garçons. Elle ajouta au pain, et pour chacun, des fruits secs. Le déjeuner fini, les enfants se mirent en chemin : « Que Dieu vous garde, mes enfants, n'oubliez pas ce que je vous ai dit », leur dit encore leur mère arrêtée sur le seuil. Les enfants lui baisèrent la main, et leurs yeux se remplirent des larmes.

Grand'mère ne leur disait pas encore adieu ; elle les accompagna à travers la prairie ; Sultan et Tyrl y couraient aussi autour d'eux. « Vous mes garçons, obéissez bien à Barounka, quand elle vous fera des remontrances ; car elle est votre aînée » leur disait grand'mère ; « ne faites point sur la route de ces polissonneries qui vous nuisent. Ne soyez pas assis sur les bancs de l'école, pour ne rien faire ; vous le regretteriez plus tard. Saluez tout le monde poliment ; évitez les voitures et les chevaux. Et toi, Guillaume, n'embrasse pas chaque chien, que tu rencontres ; il y en a des méchants, et tu pourrais être mordu. N'allez pas au bord de l'eau et ne buvez pas quand vous avez trop chaud. Et toi Jenik, ne mange pas ton pain avant l'heure. Et à présent allez à la garde de Dieu ; j'irai ce soir avec Adèle à votre rencontre.

« Mais grand'mère n'oubliez pas de nous laisser du dîner, et de tout ce que vous y aurez, » priait Jean. « Allons ! à quoi donc penses tu ? Et comment pourrions nous oublier, dit grand'mère en souriant. Puis, elle bénit les enfants en leur faisant le signe de croix et déjà ils la quittaient, quand se rappelant encore une

chose à leur dire : « S'il devait survenir un orage, leur dit-elle, mais je pense que nous n'en aurons pas aujourd'hui ; eh bien, n'ayez pas peur, marchez lentement, faites des prières, mais ne restez pas sous les arbres, car la foudre les frappe de préférence. Avez vous compris ?

« Oui, grand'mère, et c'est ce que papa nous a déjà dit une fois. »

« Eh bien ! allez et faites mes compliments à monsieur le maître. »

Elle dit et rebrousse chemin aussitôt, pour éviter que les enfants ne voient les larmes qui mouillent ses yeux. Les chiens sautent autour des enfants, comme s'ils allaient les suivre à la promenade ; mais Jean les tire d'erreur en les chassant de l'arrière. À l'appel de grand'mère, ils reviennent auprès d'elle, et ce n'est pas sans se retourner plusieurs fois, dans l'attente d'un nouveau rappel, mais de la part des enfants. Grand'mère se retourne aussi ; mais quand elle a vu que les enfants ont dépassé le petit pont, où Marie les attendait, elle rentra en toute hâte vers la maison.

Elle était pendant toute la journée dans une sorte de rêverie, allant et venant dans la maison comme si elle cherchait quelqu'un.

Àpeine le coucou eut-il sonné quatre heures dans la grande chambre qu'elle prit son fuseau sous le bras et dit à Adèle. « Viens, petite fille, nous irons à la rencontre des petits écoliers, que nous attendrons près du moulin. » Elles partirent.

Sur un banc placé près de la statue de saint Jean Nepomucène étaient assis, sous les tilleuils, le meûnier, sa femme et quelques uns de leurs chalands. « Vous venez au-devant des enfants, n'est-ce pas ? » lui cria de loin la meûnière ; nous attendons aussi notre Marie. Asseyez-vous au milieu de nous, grand'mère ! »

Et elle prit place sur le banc. Qu'y a-t-il de nouveau, demanda-t-elle au meûnier et à la compagnie ?

« Je venais de raconter que les jeunes gens doivent se rendre au recrutement cette semaine, » dit un des chalands.

« Alors, que le bon Dieu les protège ! » dit grand'mère.

Vous avez raison, grand'mère, il n'y aura pas mal d'affliction comme cela, dit la meûnière, car je crois bien que Mila est au désespoir.

« Il en va toujours ainsi, quand on est bel homme, dit le meûnier qui, pour lors, faisant sa moue, et clignait d'un œil ; si Mila ne l'était pas, il serait exempté du service militaire ; mais la méchante jalousie de la fille du maire, de Lucie, et la colère de la fille de l'administrateur lui ont joué ce mauvais tour.

« Peut-être le père de Mila viendra-t-il à bout d'accommoder l'affaire, dit grand'mère ; et c'est là-dessus que repose la dernière espérance de Jacques, depuis qu'à Noël dernier, l'administrateur a refusé de le prendre en service au château.

« Eh bien ! reprit un des chalands, le vieux Mila donnerait bien pour cela une ou deux centaines de florins. »

« Deux cents florins, mon camarade, dit le meûnier, seraient encore bien peu. Et le père Mila ne peut pas donner autant ; car

sa ferme n'est pas, après tout, si considérable, et il y a là bien des enfants. Jacques se tirerait plus facilement d'affaire en épousant la fille du maire ; mais des goûts on ne dispute pas. Je sais que, si Mila est obligé de se présenter au recrutement, et qu'il garde encore le choix entre l'état militaire et son mariage possible avec Lucie, il préférera encore devenir soldat plutôt que gendre du maire. »

« Un fouet en vaut un autre, » dit un second chaland, en secouant la tête ; « et qui aura Lucie n'aura pas besoin de dire : « Mon Dieu ! ne me punissez pas ! « car il se trouvera assez puni. La personne que je plains le plus dans tout cela, c'est cette pauvre Christine. »

Combien elle en aura de chagrin ! dit grand'mère.

« Pour ce qui sera de la fille, » dit le meûnier, en fermant les yeux à demi, « elle pleurera, elle sera chagrine pour un temps, et ce sera tout ; mais le pis sera pour Jacques. »

« Il est sûr que pour celui qui n'est pas content de devenir soldat, le métier est fort dur ; néanmoins, il finit par s'y habituer tout comme un autre, dit grand'mère. Je sais bien, là-dessus, comment les choses tournent, monsieur le meûnier. Défunt mon Georges, et moi avec lui, nous avons dû nous ranger à une accoutumance plus dure encore ; mais notre position était une chose, et celle de Christine en est aussi une autre. Georges a obtenu la permission de se marier, j'ai pu devenir sa femme, et nous avons vécu dans le contentement. Mais le cas est ici tout différent ; et il n'y a pas lieu de s'étonner que Mila parte avec répugnance, quand ces deux jeunes gens pensent qu'il leur faudra s'attendre l'un l'autre pendant quatorze années. Peut-être réussira-t-il à

échapper à cette situation, » dit la vieillotte, et son visage s'éclaira tout à coup, car elle apercevait au loin les enfants qui revenaient. Et eux, de leur côté, en apercevant grand'mère, prirent leur course jusqu'à elle.

« Voyons, Marie, n'as-tu pas faim ? demandait le meûnière à sa fille, après qu'elle l'eut saluée.

« Sans doute que j'ai faim, et que nous avons tous faim, car nous n'avons pas dîné, » répondit-elle.

« Et ce morceau de pain, et les fruits secs, et les gâteaux ? Tout cela n'était donc que rosée ? » dit le meûnier, clignant toujours de l'œil et faisant tourner la tabatière entre ses doigts.

« Mais ce n'est pas là un dîner ! » dit la fillette en souriant.

« Puis, avoir fait tant de chemin, et apprendre autant ! n'est-ce pas vrai, enfants, que tout cela vous donne de l'appétit ? » leur disait grand'mère en riant. Elle mit alors son fuseau sous son bras, en ajoutant : « Partons bien vite pour que vous ne mouriez pas de faim, » et ils souhaitèrent bon soir. Marie dit encore à Barounka qu'elle les attendrait, le lendemain matin, au petit pont ; puis, elle s'empressa de rentrer au moulin près de sa mère. Barounka avait pris la main de grand'mère en s'en allant. « Racontez-moi donc, » dit celle-ci, chemin faisant, « comment tout s'est passé à l'école, et ce que vous y avez appris ? »

« Voyez grand'mère, » dit Jean en sautant de plaisir devant elle, « je suis bankaufser. »

« Je te prie, mon garçon, de me dire ce que cela signifie ? » Ce fut Barounka qui donna l'éclaircissement demandé :

« Cela signifie, dit-elle, que celui qui est en tête du banc, surveille ceux de ses camarades qui occupent le même banc que lui, et qu'il note celui qui ne se comporterait pas comme il faut. »

« Il me semble que chez nous celui-là s'appelle surveillant, ou moniteur ; mais ce n'était jamais que le plus sage et le plus appliqué de tout le banc, qui surveillait ainsi les autres, et monsieur le maître ne le nommait pas moniteur de si tôt. »

« Aussi Antoine Kopřiva, en sortant de l'école, nous a-t-il fait le reproche que, si nous n'étions pas Proschek, le maître ne ferait pas tant de cérémonies avec nous. »

Et cela fut dit par Barounka sur un ton de plainte.

« N'allez pas croire que M. le maître fasse des exceptions en votre faveur ! Si vous le méritiez, il vous punirait comme il ferait Kopřiva ; ce qu'il en a fait aujourd'hui avec vous n'a été que pour vous attirer à l'école par un sentiment d'honneur, afin que vous y veniez avec plaisir et que vous vous y montriez toujours obéissants. — Et qu'est-ce que vous avez appris aujourd'hui ? »

« Nous avons eu une dictée, » répondirent Barounka et ses petits frères.

« Qu'est-ce proprement qu'une dictée ? »

C'est-à-dire que le maître lit dans un livre lentement, et à haute voix, ce que nous devons écrire ; puis, il nous faut le traduire de l'allemand en bohême, et encore du bohême en allemand. »

« Et les autres enfants, comprennent-ils l'allemand ? » demanda grand'mère, qui, sur toutes choses avait ses idées propres,

et aimait, comme madame la princesse, à entrer dans les détails.

Ce fut encore Barounka qui répondit : « Grand'mère, aucun des écoliers ne sait l'allemand ; nous sommes les seuls qui le parlons un peu, parce que nous en avons déjà appris quelque chose à la maison, et que papa nous parle aussi allemand ; mais il n'importe guère que les élèves le comprennent ou non, pourvu qu'ils apportent le thème bien fait. » —

« Mais, comment peuvent-ils faire ces thèmes, puisqu'ils ne comprennent pas un mot d'allemand ? »

« Et il sont pourtant assez punis pour ne les avoir pas bien faits, soit que monsieur le maître les note sur le livre noir ; soit qu'il les oblige à rester debout, mais de honte, à leur place ! Quelquefois même, ils reçoivent aussi des coups sur les mains. Aujourd'hui, celle qui est placée à côté de moi, la petite fille du maire, Anina, a dû rester debout à la place de honte ; et c'est parce qu'à la dictée, elle ne comprend jamais l'allemand. Elle se plaignait à moi, sur le midi, alors que nous étions sorties de classe, de ne savoir pas faire son thème ; et de frayeur, elle ne mangeait pas. Alors je le lui ai écrit, et elle m'a donné, en retour, deux petits fromages. »

« Mais tu aurais dû ne pas les accepter, » dit grand'mère.

« Je n'en voulais pas ; mais elle m'a dit qu'il lui en restait encore deux. Elle était si contente que je lui eusse écrit ses thèmes qu'elle a promis de m'apporter tous les jours quelque chose, à la condition que je lui aidasse à faire ses devoirs d'allemand. Pourquoi ne les lui ferais-je pas, grand'maman ? Dites ! »

« Tu peux lui aider à les faire, mais non pas les lui faire, toi seule ; autrement, elle n'apprendrait rien. — »

« Oh ! quant à cela, elle n'est pas obligée de le savoir ; si nous l'apprenons, c'est parce que monsieur le maître l'exige. »

« Et parce que monsieur le maître veut que l'on fasse de vous quelque chose dans le monde. Plus vous en saurez, et plus facilement vous ferez votre chemin. Et la langue allemande est pourtant nécessaire ; vous voyez bien que je ne peux même pas m'entretenir avec votre père, parce que je ne sais pas l'allemand. »

Mais papa vous comprend cependant, et vous le comprenez aussi, quoique vous ne parliez pas allemand. Comme à Zlitsch on ne parle que bohême, Anina n'a pas besoin de l'allemand ; elle a dit que, quand elle voudra le savoir, elle irait en Allemagne. Mais monsieur le maître ne l'entend pas autrement. Et personne n'aine à apprendre l'allemand par le moyen de cette dictée ! c'est si difficile ! Si c'était du bohême, cela irait comme le « Notre Père. »

« Allons ! comme vous n'êtes pas encore en état de raisonner là-dessus, vous n'avez qu'à obéir, et à étudier tout avec joie. Et les garçons ont-ils obéi ? »

Et oui, si ce n'est que Jeník s'est mis à folâtrer avec les autres, pendant que le maître était sorti de la salle ; ils ont sauté par-dessus les bancs. Mais je le lui ai dit aussitôt.

« Qu'est-ce que tu m'as dit, toi ? J'ai cessé de moi-même, et parce que j'entendais revenir monsieur le maître. »

« Et voilà que j'en apprends, de belles choses ! Comment ? tu es surveillant des autres, et tu es le premier à les déranger !

Qu'est-ce que c'est que celà ? » dit grand'mère.

« Ah, grand'mère, » dit à son tour Guillaume, qui jusqu'alors n'avait dit mot ; et il montrait à Adèle un grand morceau de bois doux avec un petit livret d'or battu, qu'il avait reçus à l'école en échange d'un kreutzer ; « Ah ! grand'mère, c'en sont des gamins dissipés à l'école ! Si vous les aviez vus, comme ils sautent par-dessus les bancs et se battent entre eux, et les moniteurs aussi avec eux ! »

Et Seigneur mon Roi ! qu'est-ce que monsieur le maître en a dit ?

Ce n'est pas devant lui qu'ils se montrent tels ; ce n'est qu'en son absence. Car aussitôt qu'ils le sentent venir, ils courent vite à leurs places, posent les mains sur les tables, et le silence s'établit.

« Mauvais garnements ! » dit grand'mère.

« Et les filles donc ! elles jouent aussi, à l'école, avec leurs poupées ! je les y ai bien vues, » dit Jean.

« Vous êtes là tous des fleurettes du jardin du diable ! Il lui en faut à monsieur le maître une sainte patience pour rester avec vous ! » dit grand'mère ! Les enfants lui racontèrent encore plusieurs détails touchant l'école, et ce qui leur était arrivé en chemin. C'était leur première sortie, et ils étaient aussi fiers de cette démarche, faite à eux tout seuls, que s'ils fussent revenus d'un voyage de Paris.

« Et où sont les petits fromages ? Les avez-vous mangés ? » demanda encore grand'mère, qui voulait encore se rendre compte de tout ce que les enfants avaient mangé, tant elle s'inquiétait de leur santé !

« Nous en avons mangé un, dit Barounka ; je voulais rapporter l'autre à la maison ; mais pendant que j'écrivais au tableau, Kopřiva me l'a pris dans ma gibecière ; sa place est juste derrière moi. Si je lui en avais dit quelque chose, il m'aurait donné des coups de poing sur le dos à la sortie de l'école, car c'est le meilleur de tous ! »

Grand'mère était donc bien éloignée de donner raison à ses petits enfants, car elle se disait en elle-même : « Et nous autres donc ? nous n'avons pas été meilleurs ! Les enfants connaissaient bien grand'mère pour être plus indulgente que leur mère ; elle fermait les yeux sur plus d'une espièglerie qu'avaient commise les enfants, et elle permettait que Barounka s'abandonnât quelquefois à des accès de gaité plus grande qu'à l'ordinaire. Aussi ses petits enfants se confiaient-ils à elle en tout, plutôt qu'à leur mère, qui, étant d'un caractère plus sévère, traitait aussi tout plus sévèrement.

14

Quelques journées se sont écoulées depuis la première du mois de mai. On était au jeudi. Comme les enfants n'allaient point à l'école ce jour-là, ils aidaient grand'mère à arroser les fleurs et la vigne sauvage, qui, déjà verdoyante, grimpait joyeusement en haut du mur. Ils allèrent aussi arroser leurs arbres. Ils eurent bien assez d'occupation ce jeudi-là ; car il y avait bien trois jours que Barounka n'avait tenu ses poupées, et que les garçons n'avaient couru avec leurs petits chevaux de bois. Voitures, fusils, et balles de paume remisaient dans un coin. Ils n'avaient pas été

non plus au colombier ; de son côté, Adèle donnait à manger à ses lapins. Le jeudi, ou avait tout à mettre en ordre. Ayant fini d'arroser, grand'mère laissa jouer les enfants, s'assit sur un banc de gazon, établi sous les lilas, et se mit à filer ; car elle ne restait jamais sans rien faire. Elle était triste ; elle ne chantait même pas ; aussi demeura-t-elle sans s'apercevoir que la poule noire s'était introduite dans le jardin, par le clayon resté ouvert, et que n'ayant vu personne qui s'y opposât, elle s'était mise à gratter et à fouiller dans la plate-bande ; L'oie grise, de son côté, paissait le long de la haie, à travers laquelle ses jaunes petits oisons passaient leurs têtes et regardaient curieusement dans le petit jardin. Grand'mère, qu'égayait ordinairement beaucoup leur présence, ne les remarqua pas même, cette fois-là.

Ses pensées étaient ailleurs. Et où ? Le voici : Jean avait écrit de Vienne qu'on n'arriverait pas au milieu du mois de mai, parce que la comtesse Hortense était tombée dangereusement malade. Dans le cas où elle recouvrerait la santé, la princesse viendrait peut-être passer quelque temps dans ses terres ; encore n'était-ce pas sûr. Quand dame Thérèse eut lu cette lettre, elle en pleura, et les enfants pleurèrent avec elle. Et Guillaume, qui croyait n'avoir plus que quelques traits à effacer de derrière la porte ! Voilà donc que toute joie menaçait de s'évanouir !

Que leur bonne et chère comtesse Hortense s'en allât mourante, voilà ce qui ne pouvait leur entrer dans la tête ; aussi ne manquaient-ils jamais d'offrir dans leurs prières un « Pater noster » pour sa guérison.

Il est vrai que les enfants finirent encore assez tôt par se résigner ; mais dame Thérèse, qui d'habitude parlait peu, parla moins encore ; et toutes les fois que grand'mère entrait dans la

chambre de sa fille, elle la trouvait en larmes. Elle l'occasionna souvent alors à aller faire des visites qui lui procurassent quelque distraction ; car elle avait fort bien remarqué que son séjour dans une habitation isolée n'était point agréable à dame Thérèse qui lui eut préféré la vie au milieu du bruit du monde, elle qui, pendant plusieurs années, avait habité Vienne. Si elle était très-heureuse durant le temps de la présence de son mari, elle s'y trouvait malheureuse, pendant cette partie plus grande de l'année qu'il passait à Vienne ; car alors elle était toujours à se lamenter dans des craintes qu'il ne lui arrivât quelque accident. Mais cette fois-ci, ce serait toute une année qu'ils resteraient, elle et les enfants, sans revoir son mari et leur père. « C'est vie pour vie ! » lui redisait grand'mère.

Jeanne, la seconde fille de grand'mère, devait arriver avec M. Proschek ; car elle voulait voir grand'mère pour jouir de sa présence, et recevoir aussi ses conseils, au moment de se marier. Grand'mère s'était aussi fort réjouie de son arrivée ; et voilà que cette autre espérance était aussi déçue. Avec tout cela, elle se tourmentait encore de la conscription de Mila. Il était devenu un beau jeune homme, plein de droiture ; et Christine, une digne jeune fille ; aussi grand'mère, qui les aimait tous deux, eut fort souhaité qu'ils pussent s'épouser. « Quand pair a trouvé son pair, disait-elle, l'accord se fait, et le bon Dieu lui-même aime à former cette alliance. « Néanmoins, cette joie était aussi menacée d'une blessure profonde. Mila était parti au recrutement avec les autres jeunes gens, et dès le matin. Or, c'était tout cela que grand'mère avait dans la tête ; et c'était aussi ce qui la rendait triste.

« Grand'mère, voyez donc comme la poule noire fouille ici. Attends, petit singe ! V š š š a ! » C'était Barounka qui parlait. Aus-

sitôt levant la tête, grand'mère voit la poule se sauver du jardin, où elle laissait un trou dans la plate-bande. « Voyez-vous cette poule ! Comme elle est venue, la finaude ! Prends un râteau, Barounka, et redresse la plate-bande. Voyons donc : mais les oies y sont aussi ! En voilà une qui m'appelle ; c'est qu'il est grand temps pour elles d'aller au juchoir ; je me suis un peu oubliée ; il faut que je leur donne leur mangeaille. Et ce disant, grand'mère mit le fuseau de côté, afin d'aller pourvoir les volailles. Barounka restait seule au jardin, pour réparer le dégât commis dans la plate-bande. Christine arrivait une minute après. « Êtes-vous seules ? » demanda-t-elle, en regardant par-dessus la baie ?

« Oui, tu n'as qu'à entrer : grand'mère va revenir. Elle donne à manger à la volaille, » répondit Barounka.

« Où est ta maman ? »

« Elle est allée à la ville voir une de ses amies ; tu sais, que maman pleure toujours, parce qu'il est probable que papa ne revienne pas de toute l'année ; et c'est pourquoi grand'mère a préféré qu'elle allât un peu se distraire en ville. Nous nous réjouissions tant de revoir notre papa, et aussi la comtesse ! Et voilà que tout est à vau-l'eau. Pauvre Hortense ! »

Après avoir dit ces mots, Barounka qui avait posé un genou dans le petit sentier, au long de la plate-bande, appuya son coude sur l'autre genou ; et laissant tomber sa tête dans les paumes de ses mains, elle parut absorbée dans ses pensers. Christine s'assit, elle, sous le sureau, et joignit ses mains sur la poitrine. Elle était toute défaite, et avait les yeux gonflés de larmes.

C'en doit être une mauvaise maladie que cette fièvre typhoïde ! Si elle venait à en mourir ! Ah ! mon Dieu, Christine !

As-tu jamais eu la fièvre typhoïde ? demanda Barounka après un moment de silence.

« Non, je n'ai jamais été malade ; mais je crois bien que c'en est fait de ma santé pour l'avenir ! » répondit Christine avec tristesse.

Barounka la regarda fixement, et remarquant combien son visage était changé, elle se leva, alla vite à elle, et pour lui demander : « Qu'as-tu ? Mila serait-il pris ? » — Pour toute réponse, Christine éclata en sanglots.

Au même instant, grand'mère était de retour. « Sont-ils déjà revenus ? » demanda-t-elle aussitôt.

« Non, pas encore, » répondit Christine en détournant la tête. « Mais toute espérance ne serait qu'illusion : Lucie a juré que, si elle n'a pas Mila, je ne l'aurais pas non plus. »

« Et ce qu'elle veut, c'est encore ce que fera le maire, tant il est fier d'elle ! Et monsieur l'administrateur, à son tour, exécute beaucoup de choses, selon le bon plaisir de monsieur le maire. La fille de l'administrateur ne peut oublier ce que Mila a infligé de honte à son ancien adorateur ; elle déversera sa bile ; puis, chère grand'mère, il est d'autres choses encore, qui m'ôtent tout espoir.

« Mais le père de Mila a été à la chancellerie ; et, d'après ce que j'ai entendu dire, il y était accompagné d'une assez bonne somme de florins. Allons, il y aurait pourtant de l'espoir !

« C'est vrai ; aussi notre seule espérance repose sur ce qu'après l'avoir entendu, ils ont dit qu'il y aura peut être remède. Mais aussi, il leur est déjà arrivé, et plus d'une fois, de donner de

l'espérance, mais point d'assistance ; ils se sont bornés à dire ensuite que ça n'avait pu réussir, et qu'on devait rester en repos. »

« Peut-être qu'il n'en sera pas de même pour Mila. Néanmoins, je serais d'avis que, si la chose tournait mal pour lui, son père dût reprendre l'argent qu'il sacrifie pour le sauver ; puis, ton père à toi, y ajouter ce qui manquerait, pour que tous deux ensemble le rachetassent d'après la voie du droit, et alors vous n'auriez plus d'inquiétude. »

« Si seulement c'était possible, chère grand'mère ! Mais d'abord l'argent que le vieux Mila a versé à la chancellerie est déjà perdu ; puis, mon père n'a pas plus d'argent comptant qu'il ne lui en faut dans notre métier ; enfin, quand même il aimerait beaucoup Jacques, bien loin de vouloir s'opposer à notre amour, il préférerait pourtant qu'un gendre apportât de l'argent au métier, plutôt que d'y en ôter. Et admettons encore que mon père puisse réunir la somme nécessaire, il reste que Mila est d'un caractère trop fier pour rien recevoir de moi ; aussi ne se prêterait-il pas à ce que mon père le rachetât dans ces conditions. »

« Peut-être pense-t-il qu'en lui apportant une forte dot, une femme se croirait le droit de lui commander, et c'est ce que veut éviter tout homme un peu fier, ma chère fille ; mais ici son acquiescement ne tournerait point pour lui à déshonneur. Enfin, à quoi bon parler déjà d'une chose qui ne sera peut-être pas nécessaire, et qui, si elle le devenait, ne pourrait s'accomplir qu'avec difficulté ? »

« C'est une faute, et une grande faute que d'en avoir ainsi agi avec cet Italien ! J'en riais alors ; et j'en pleure maintenant ! » dit Christine. « Si le fait n'avait pas eu lieu, Mila aurait été reçu en

service au château pour deux ans, et aurait échappé ainsi au service militaire. Que je regrette donc en avoir été la cause ! »

« Folle que tu es ! Pourquoi en serais-tu la cause, plutôt que ne le serait cette petite marguerite de la querelle que nous aurions ensemble, si nous la voulions toutes deux à la fois ? Alors, je devrais également m'accuser d'avoir précipité défunt mon mari dans des embarras pareils ; car c'était presque le même cas. Penses-tu, ma chère enfant, que l'homme, une fois transporté de colère, de jalousie, d'amour, ou de quelque autre passion, prenne pourtant conseil de sa raison ? Dans ces moments-là, il n'y pensera même pas, lors même qu'il y irait de sa vie. Tout serait inutile, et l'homme même le plus parfait est sujet à faiblesse. »

« Grand'mère, vous m'avez déjà dit, l'année dernière, et le jour même de la fête de M. Proschek, que défunt votre mari avait fait quelque chose de pareil, et dont il avait assez souffert, et vous venez encore d'en parler. J'ai oublié, depuis lors, de vous en reparler ; racontez-le moi à présent, je vous en prie. Le temps en passera plus vite ; il nous en viendra d'autres pensées, et on se trouve si bien établi sous ce sureau ! » dit Christine, en pressant grand'mère de commencer ce récit.

« Volontiers, répondit-elle ! Toi, Barounka, va-t-en prendre garde que les enfants ne s'avançent trop près de l'eau. »

Barounka s'éloigna, et grand'mère commença ainsi :

« J'étais déjà grande fille, quand éclata une guerre entre Marie-Thérèse et le roi de Prusse qui n'étaient point d'accord. L'empereur Joseph arriva à la tête de son armée près de Jaroměř, et le Prussien se posta sur les frontières. Il y avait des soldats dans toute la contrée, et même dans les villages. Notre petite ferme lo-

geait plusieurs simples soldats avec leur officier. C'était un homme fort léger, et l'un de ceux qui croient pouvoir aussi facilement enlacer une jeune fille dans leurs filets qu'une araignée fait de la mouche. Je l'eus bientôt éconduit ; mais mes paroles ne prenaient pas mieux sur lui que la rosée que l'on secoue tout de suite d'un vêtement. Toute parole étant inutile, je m'arrangeai de manière à n'être jamais seule, quand il avait occasion de me rencontrer. Tu sais ce qu'il en est, et comment une jeune fille est obligée de sortir plusieurs fois par jour pour se rendre, soit aux champs, soit au pré. D'ailleurs les gens de la maison sont sortis, en sorte qu'elle reste souvent seule ; puis, ce n'est ni la coutume, ni une nécessité que les filles soient toujours chaperonnées ; il faut qu'elles se gardent elles mêmes, et enfin il y aura ainsi toujours assez d'occasions, pour un malintentionné, de chercher à les poursuivre. Mais le bon Dieu m'a protégée. J'ai été habituée dès l'enfance à aller couper de l'herbe de grand matin, quand tout le monde dormait encore. Ma mère a toujours dit que Dieu donne à celui qui se lève de bon matin ! Et elle avait raison ; car j'en aurais toujours retiré, sinon du profit, du moins une grande joie. Quand, le matin, j'allais au verger ou dans les champs, et que j'y voyais la fraîcheur de l'herbe verte, tout humide de rosée, mon cœur chantait de joie. Je voyais dans chaque fleur qui se présentait à moi l'image d'une jeune fille qui lève sa tête gracieuse, ses yeux clairs. Chaque petite feuille, chaque pointe d'herbe exhalait pour moi son parfum. Les oiseaux, ces pauvres petits, s'élevaient au-dessus de ma tête, en chantant les louanges de Dieu ; et partout, aux alentours, régnait le silence profond. Puis, quand le soleil commençait à se lever de derrière les montagnes, je croyais être, pour ainsi dire, dans une église : je chan-

tais, et la besogne, entre mes mains, ne s'en hâtait que davantage, comme si le travail ne m'eût été qu'un jeu.

« Or, c'était par une de ces belles matinées que je coupais de l'herbe dans le verger, quand tout-à-coup j'entends dire derrière moi : « Que Dieu te vienne en aide, Madeleine ! » Je me retourne, je veux répondre : « Que Dieu vous entende ; mais je ne peux prononcer une seule parole, tant j'étais surprise ; et la faucille même m'échappa de la main.

« N'était-ce pas cet officier, » dit Christine en interrompant grand'mère ?

« Attends un instant » continua celle-ci. Non ! ce n'était pas l'officier ; autrement, je n'aurais pas laissé échapper la faucille de mes mains. C'était de surprise joyeuse ; c'était Georges qui était devant moi. Je dois te dire d'abord qu'il y avait trois ans que je l'avais vu. Tu sais que Georges était le fils de notre voisine Novotná, celle-là même qui était avec moi, quand nous avons parlé à Tempereur Joseph.

« Oui, je le sais, vous nous avez raconté aussi qu'il s'est fait tisserand, au lieu de devenir prêtre.

« Oui, mais c'est son oncle qui en a été la cause, l'étude n'était qu'un jeu pour le garçon ; et toutes les fois que mon père allait à Rychnov, il y entendait toujours chanter ses louanges. Comme il passait les vacances à la maison, c'était lui qui, à la place de mon père, bon lecteur pourtant faisait toujours aux voisins la lecture dans la Bible, et il lisait si bien que c'était plaisir à l'entendre. Et Novotná disait toujours : C'est comme si j'entendais déjà le garçon prêcher. Nous le considérions déjà comme prêtre ; et quand une des ménagères avait préparé quelque chose de meilleur qu'à

l'ordinaire elle lui en envoyait un morceau, et quand Novotná s'excusait de le recevoir en disant : « Mais, mon Dieu ! qu'est-ce que nous pourrons donc vous faire en retour, elles n'avaient que cette réponse. « Quand Georges sera prêtre, il nous donnera la bénédiction. »

« Nous avions grandi ensemble, et avions toujours été bons amis ; mais quand il était revenu après ses secondes et ses troisièmes vacances, je n'avais plus la même hardiesse auprès de lui ; je rougissais ; et quand parfois il arrivait derrière moi au verger, et qu'il voulait absolument m'aider à porter mon faix d'herbe, je me faisais conscience d'accéder à sa demande ; je lui répétai que c'était là chose qui ne convenait point à un prêtre, mais il ne faisait qu'en rire, en me disant qu'il coulerait encore beaucoup d'eau à la rivière avant qu'il fût en état de prêcher ! L'homme propose, et Dieu dispose. Tout à coup, lorsqu'il en était à ses troisièmes vacances, lui arriva de la part de son oncle l'invitation de se rendre à Glatz. Cet oncle, tisserand de son état, faisait de fort beaux tissus, qui lui rapportaient de fort beaux florins. Il n'avait pas d'enfants ; il se souvint de Georges. Notre bonne voisine ne se souciait pas trop de l'y envoyer ; « mais mon père lui représenta qu'il pouvait y aller du bonheur de son fils » et que d'ailleurs un oncle paternel avait bien quelque droit sur le fils de son frère. Il partit. La mère et mon père l'accompagnèrent en même temps qu'ils allaient en pèlerinage à Vambeřitz. Ils revinrent ; mais Georges était resté. Nous ressentions tous du chagrin de ne plus le voir ; mais marraine et moi plus encore que les autres ; mais avec cette différence, entre elle et moi, qu'elle parlait souvent de lui, au lieu que je n'en disais mot à personne. L'oncle avait promis d'avoir soin de lui comme d'un fils. Marraine pensa donc qu'il fréquentait les écoles de Glatz, et elle jouissait de la pensée

qu'il recevrait bientôt peut-être la première ordination. Eh bien ! voilà qu'un an après Georges revenait au pays comme un habile tisserand de profession. La marraine en pleura affreusement ; mais que faire ? Georges la supplia et lui avoua qu'il n'avait pas le moindre désir de devenir prêtre, quoiqu'il eut été content de faire ses études. Mais l'oncle l'en avait détourné en lui représentant qu'il devait encore longtemps pâtir à rester sur les bancs, avant d'entrer dans les fonctions qui, lui assurassent le pain de la vie ; que mieux valait faire choix d'un métier qui fût plus tôt lucratif ; qu'un métier est un fond d'or pour celui-là surtout qui s'y est exercé de bonne-heure. Bref, Georges se laissa persuader, apprit la tissanderie, et comme il saisissait tout avec goût, il fit de grands progrès dans son nouvel état. L'oncle lui donna des lettres d'apprentissage au bout de l'année, puis l'envoya s'essayer dans le monde et faire son tour, et tout d'abord il l'adressa à une de ses connaissances de la ville de Berlin, où il devait se perfectionner encore. Mais Georges s'arrêta sur sa route, chez nous en Bohème, et ce fut alors qu'il me rapporta ce rosaire de Vambeřitz. » Tout en rappelant cette circonstance, grand'mère tirait de son sein le rosaire en bois de pistachier, dont elle ne se sépara jamais, le considéra quelques instants avec attendrissement ; puis le baisant, elle le serra en continuant son récit ; « Mon père n'avait pas mal pris que Georges fût devenu simple artisan. Il avait encouragé Novotná à ne point en rester dans le désespoir, mais à en prendre son parti. Qui peut discerner le bien et le mieux, disait-il ? Laissez le ! c'est pour lui qu'il travaille. Qu'il reste sage et honnête, qu'il soit bien entendu dans son métier, et il peut devenir tout aussi estimable que n'importe quel seigneur. Et Georges était heureux que mon père ne fût point irrité contre lui ; car il le regardait comme son propre père. Novotná finit par être calmée,

et comment ne l'eut-elle pas été enfin ? Après tout, c'était son enfant et elle ne pouvait vouloir qu'il se sentît malheureux dans un état embrassé malgré lui. Il ne passa que quelques jours auprès de nous repartit pour continuer son tour, et nous étions restés trois ans sans le voir, et presque sans entendre parler de lui, lorsqu'un matin je le vis se présenter devant moi.

Je le reconnus tout de suite, quoiqu'il fut bien changé ; il était extraordinairement grand, et si bien fait qu'on n'eut pas facilement trouvé son pareil. Il se pencha vers moi et me prit la main en me demandant pourquoi je m'étais tant effrayée à son aspect ? « Comment n'eussé-je pas été effrayée ? lui dis-je : tu t'es trouvé ici comme si tu étais tombé des nuages. D'où et quand es-tu arrivé ?

« J'arrive directement de Glatz ; mon oncle est dans les transes, parce que le recrutement se fait partout alentour et il craint que les enrôleurs ne me surprennent. C'est pourquoi à peine étais-je de retour auprès de lui, qu'il m'envoyait en Bohême dans la pensée qu'il me serait plus facile de m'y tenir caché. J'ai pu franchir heureusement les montagnes, et me voici !

« Mon Dieu, lui dis-je, pourvu qu'on ne vienne pas te rechercher ici ! Qu'est-ce que ta mère en dit ? »

« Je ne l'ai pas encore vue. Je suis arrivé à deux heures de la nuit. Je n'ai pas voulu la réveiller. Alors je me dis à moi même : tu ferais le mieux de t'étendre sur le gazon, sous la fenêtre de Madeleine, car elle est matinale ; et d'attendre qu'elle sorte ; et alors, je te voir, et me couchais sur la couverture verte. Ce n'est pas en vain qu'on dit de toi dans le village. Avant que chante l'alouette, Madeleine porte déjà l'herbe à la maison. Et à peine fait il jour

que tu es déjà en train de fauciller. Je t'ai vue te laver à la fontaine, puis mettre tes cheveux en ordre ; et je pouvais à peine m'empêcher de courir à toi ; mais en te voyant faire la prière du matin, je ne voulais pas te déranger. Mais à présent dis-moi, si tu m'aimes encore ? »

« C'est ainsi qu'il parlait, et comment aurais-je pu répondre autre chose sinon que je l'aimais ; nous nous étions aimés dès l'enfance, et je n'ai jamais pensé à autre qu'à lui. Nous causâmes un instant, puis Georges entra dans la chaumière de sa mère, en même temps que j'allais annoncer son retour à mon père. Mon père était un homme sage, à qui il ne plut guère que Georges se trouvât ici dans un moment si dangereux.

Je ne sais pas, dit-il, si c'est ici qu'il prendra l'uniforme blanc, nous ferons notre possible pour le bien cacher ; seulement ne faites connaître sa présence à personne.

« Bien que Novotná fût heureuse du retour de Georges, elle n'en ressentait pas moins une grande frayeur ; car Georges était inscrit sur le rôle de recrutement et ne pouvait y échapper qu'à la condition qu'on ne sût pas où il était. Il se tint caché pendant trois jours au grenier dans le foin. Sa mère y passait la plus grande partie de la journée ; je m'y glissais vers le soir et nous avions beaucoup à nous raconter. J'avais une telle frayeur que j'allai tout le jour comme une brebis abasourdie ; et comme j'oubliai d'éviter l'officier, je me trouvai le rencontrer plusieurs fois. Pour lui, croyant que je me remettre avec lui, il se remit à chanter l'air connu. Je le laissai parler, mais sans répondre aussi rudement qu'autrefois ; par la raison que je craignais pour Georges. Comme je viens de te le dire, Georges se tenait caché ; personne ne savait rien de sa présence, excepté moi, sa mère et mes pa-

rents. Quand sur le soir du troisième jour je sortis de la chaumière où je m'étais arrêtée un peu plus longtemps auprès de Georges, que partout régnaient le silence et l'obscurité, ce même officier se trouva sur mon passage. Il était aux aguets, avait remarqué que je passais la soirée chez la marraine, et il m'attendait dans le verger. Que faire ? Crier ? Mais Georges qui était là haut eut entendu chaque mot, et j'avais peur de l'appeler. Je me fiais en ma force, et quand l'officier eut prononcé une parole inconvenante, je fis le coup de poing avec lui. Ne rie pas ma chère fille, ne rie pas, ne regarde pas à ma faiblesse d'aujourd'hui ; il est vrai que je n'étais pas grande, mais j'étais forte et mes mains endurcies à un travail pénible frappaient dur. Je lui aurais bien résisté toute seule, si dans sa colère, il ne s'était pas mis à pester et à jurer contre moi. Tout fut trahi, car tout à coup Georges tombe entre nous comme la foudre, et saisit l'officier à la gorge. Il l'avait entendu jurer, avait aussitôt regardé par la lucarne, m'avait reconnue dans la demi-obscurité, était sauté sur le champ par la lucarne, et c'était un miracle qu'il ne se fut pas rompu le cou. Mais il n'avait pas calculé, et n'eut pas même pris garde à un bûcher qui eut été enflammé sous lui. »

« En est-ce là, une manière monsieur de se battre ici et dans la nuit avec une fille honorable lui cria Georges. »

« Je tâchai de le calmer, je le priai de penser au danger où il était ; mais il serrait l'officier comme avec des tenailles, et il était tremblant de colère. Toutefois il finit par se calmer. »

« Dans un autre moment et en un autre endroit, nous aurions à nous dire autre chose ; mais ce n'en est pas ici le moment. Écoutez bien et n'oubliez pas ceci : Cette jeune fille est ma

fiancée ; si vous ne la laissez pas en repos à l'avenir, nous nous parlerons autrement. Et maintenant, partez.

« Sur ce, il jette l'officier à travers la porte de la maison, comme s'il n'avait été qu'une poire belette ; puis, il m'embrassa en me disant : « Madeleine, souviens toi de moi ; salue ma mère de ma part, et soyez heureuses, je suis obligé de fuir à l'instant même ; sinon ils vont m'arrêter. N'ayez pas crainte pour moi ; je connais chaque sentier, et j'atteindrai en sécurité Glatz, où je pourrai me tenir caché. Je t'en prie : va en pèlerinage à Vambeřitz ; c'est là que nous nous reverrons ! »

« Et avant même que je pusse rassembler mes pensées, il était parti. Je courus tout de suite chez Novotná pour lui dire ce qui s'était passé ; nous nous rendîmes chez les nôtres ; nous étions tous effrayés. L'officier envoya des soldats sur tous les chemins pour rechercher Georges, car comme il ne le connaissait pas, il pensait qu'il appartenait à quelque village voisin, où on finirait par le trouver ; mais Georges fut assez heureux pour leur échapper.

« Pour moi, j'évitais le sire, autant qu'il m'était possible ; mais lui ne pouvant se venger autrement, essaya de m'avilir aux yeux des gens du village, comme si j'étais une fille légère. Tout le monde m'y connaissait ; aussi sa vengeance ne lui réussit-elle pas. Puis, et heureusement pour moi, arriva l'ordre pour l'armée de rétrograder. Le Prussien venait de repasser la frontière. Comme toute cette campagne avait été sans résultats les paysans l'appelaient la guerre « des gâteaux », parce que les soldats après être venus manger des gâteaux dans les villages ne firent que rentrer dans leurs foyers.

« Et qu'est-ce qui est advenu de Georges », demanda Christine qui écoutait avec une attention soutenue tout ce récit de grand'mère.

« Nous sommes restés jusqu'au printemps sans rien savoir de lui, par la raison qu'en ces temps si troublés il n'arrivait au village personne qui en apportât des nouvelles. Nous étions donc comme sur des épines. Le printemps arrive, et nous ne savons rien encore, je fais donc le pèlerinage de Vambeřitz, comme je l'avais promis, Plusieurs de nos connaissances y allaient aussi : mes parents me mirent sous leur protection. Notre guide avait été plusieurs fois à Glatz, et mon père le commissionna de m'y conduire, car il en connaissait tous les coins et recoins.

Arrêtons nous d'abord chez madame Lidouschka, pour rajuster un peu nos vêtements, nous dit le guide, quand nous approchions de la ville.

« Nous pénétrions dans une petite auberge du faubourg. C'était à l'auberge de madame Lidouschka que s'arrêtaient tous ceux qui arrivaient de Bohême ; car elle était de notre pays. À cette époque on ne parlait encore que tchèque à Glatz. Madame Lidouschka nous accueillit avec grande joie ; nous dûmes entrer dans sa petite chambre. »

Asseyez-vous d'abord ; je reviens à l'instant vous apporter un peu de soupe au vin, dit-elle, et elle sortit.

J'avais le cœur serré comme dans un étau : d'un côté c'était la joie de le revoir ; de l'autre, la crainte qu'il ne lui fût arrivé malheur ; depuis que nous n'en avions plus de nouvelles. Tout à coup nous enten dons une voix connue saluer madame Lidouschka,

qui crie à son tour : Entrez, entrez, monsieur Georges : il y a là des pèlerins de Bohème.

« La porte s'ouvre vivement, c'est Georges qui entre. À son aspect, je restai comme étourdie, par un coup de foudre : il était soldat. La tête me tournait. Georges me tend la main, me prend dans ses bras, et dit presque en pleurant : « Malheureux que je suis ! À peine ai-je eu pris le métier en me débarassant de ce qui ne me plaisait pas que je me trouve sous un autre joug. Si j'étais en Bohème, je servirais du moins mon empereur ; et ici, il me faut servir l'étranger.

Mon Dieu, je t'en prie, dis-moi vite ce qui a amené ton enrôlement.

Ah ! ma chère ! c'est que jeunesse n'est pas sagesse. Je n'ai pas écouté mon oncle avec son expérience du monde, alors que je m'étais enfui d'auprès de vous, que tout tournait contre moi et contre mes intentions. J'entrai un jour de dimanche, avec des camarades à l'auberge, et sans faire attention aux réprimandes de mon oncle. Là nous avons tant bu que nous fûmes ivres, et c'est alors que des recruteurs vinrent nous joindre.

« Oh ! les fripons ! » a dit madame Lidouschka, qui apportait alors la soupe ; si monsieur Georges avait été chez moi, il ne lui serait rien arrivé ; car je ne souffre pas leurs mensonges et leurs impostures ; et notre oncle ne va pas ailleurs que chez Lidouschka. Allons : il faut avoir de la conscience, et voir à ce que ces jeunes gens font, quand ils ne sont pas raisonnables. Ne vous désespérez pas monsieur Georges ; vous êtes beau garçon ; notre roi aime à avoir de beaux hommes ; il ne vous laissera pas longtemps simple soldat.

Ça ira maintenant comme ça pourra, dit Georges, ce qui est fait, est fait. Nous n'avons plus conscience de nous mêmes ; les recruteurs nous ont circonvenus et quand je me suis trouvé désenivré, nous étions, Lhotsky, mon meilleur camarade et moi, tous deux soldats. J'ai cru que j'en perdrais la tête ; mais qu'y faire ? Mon oncle, qui en était déjà assez contrarié réfléchissait aux moyens d'améliorer un sort qu'il ne pouvait pas corriger. Il est allé voir le général et a obtenu que je pusse rester ici, avec l'espérance de passer bientôt caporal, et la permission — mais nous nous dirons cela plus tard. Ne me rends pas le cœur chagrin, ma chère Madeleine, je suis si heureux de te voir !

« Il fallut bien nous résigner à la situation, quelle qu'elle fût. Georges me conduisit plus tard chez son oncle qui nous accueillit avec joie. Dans la soirée arriva son ami Lhotsky, qui était un digne homme, Georges et lui se sont gardé une amitié fidèle, à la vie et à la mort. Tous deux sont ensemble dans l'autre, et moi, je suis encore en celui-ci.

« Alors, vous n'êtes plus retournée au pays ? N'est-ce pas grand'mère ? Grand'père vous a épousée ? » dit Barounka, qui était revenue depuis quelque temps. Sa question rompait le cours des pensées dans lesquelles grand'mère venait de se plonger au ressouvenir des beaux moments passés dans le doux revoir de son cher Georges.

« Sans doute : il ne voulut pas qu'il en fût autrement. C'était la permission de se marier que l'oncle avait encore obtenue pour lui. Ils attendirent seulement jusqu'à notre retour du pèlerinage. Georges partit le soir et je passai la nuit chez son oncle. C'était un bon vieillard. Que Dieu lui donne le Ciel ! Le lendemain Georges était accouru de bonne heure et il avait une longue consultation

avec lui. Puis il vint à moi : Madeleine, dis-moi sincèrement, et en bonne conscience, si tu m'aimes assez pour partager avec moi même les maux, et si, pour moi tu quitterais père et mère. »

« Je lui répondis que je l'aimais assez pour celà. Eh bien ! puisqu'il en est ainsi, reste ici et deviens ma femme, dit-il, me prenant la tête pour me baiser.

« Il ne m'avait jamais baisée, cette coutume n'existe pas entre nous, mais dans sa joie, le pauvre garçon ne savait pas même ce qu'il faisait. »

Et qu'est ce que ta mère va dire ? Qu'est-ce qu'en diront les nôtres ? lui demandais-je, et mon cœur tremblait de joie et de peur.

« Mais qu'en pourraient-ils dire : ils nous aiment, et ils ne voudraient pas que je meure d'affliction. »

« Mon Dieu, Georges ! il faut pourtant que nous recevions leur bénédiction ! — Georges ne répondit rien, mais son oncle s'avança auprès de nous, fit signe à Georges de sortir et me parla ainsi : Madeleine, tu es une fille pieuse ; tu me plais ; je vois que Georges sera heureux avec toi, et qu'il n'a pas soupiré en vain après toi. Si c'était un autre homme, je m'y opposerais, mais c'est qu'il a sa tête. Si je n'avais pas été là, il se fut désespère après son enrôlement ; mais j'ai tâché de le consoler et n'y suis parvenu qu'en obtenant pour lui la permission de se marier. Je ne puis avoir recours au mensonge. Il ne peut retourner en Bohême, et toi si tu y retournes maintenant, qui sait si tes parents ne te dissuaderont pas de l'épouser. Mais quand vous serez mariés, je partirai avec toi à Oleschnitz et alors tes parents ne vous refuseront pas leur bénédiction. En attendant nous remettrons aux pé-

lerins une lettre pour eux. C'est après-demain que, la cérémonie des épousailles aura lieu dans la chapelle militaire ; je me chargerai de remplacer vos parents, et je prends toute responsabilité sur ma conscience.

Madeleine, regarde moi bien : Mes cheveux sont blancs, comme neige. Crois-tu que j'assumerais sur moi quelque chose, dont je ne pourrais pas répondre devant Dieu ? Ce fut ainsi que son oncle me parla à tout. Je crus que Georges en deviendrait fou de joie. Je n'avais d'autre robe que celle que je portais.

Georges m'acheta tout de suite une jupe, une jaquette et un collier de granats que je devais porter à la cérémonie de notre mariage. Son oncle se chargea du reste. Ce sont ces mêmes granats que j'ai encore, la même jupe couleur de colchique et la même jaquette bleu de ciel. Les pèlerins partirent avec la lettre que l'oncle leur avait donnée. Il y faisait savoir à mes parents que je passerais quelques jours à Glatz, après lesquels j'arriverais avec lui ; il ne leur mandait rien de plus. Il vaudra mieux, disait il, que nous disions nous-mêmes les choses en arrivant. Trois jours après nous célébrions notre mariage ; et ce fut l'aumônier militaire qui nous maria dans la matinée. Madame Lidouschka était intermédiaire de fiançailles ; Lliotsky, garçon d'honneur ; sa sœur fille d'honneur ; l'oncle de Georges et un des bourgeois de la ville, témoins ; il n'y avait pas d'autre invité. Madame Lidouschka nous fit servir un excellent déjeuner, et c'est ainsi que nous passâmes cette journée dans la crainte de Dieu, dans la joie et dans le ressouvenir des nôtres si éloignés de nous. Pendant le repas madame Lidouschka ne cessa de taquiner Georges, en lui adressant des paroles comme celles-ci : « Mais je ne vous reconnais pas monsieur le fiancé ; ah ; vous n'êtes plus ce monsieur

Georges, à l'air si sombre ; et ce n'est plus étonnant que vous soyez rayonnant de bonheur ! »

La conversation fut fort variée selon la coutume. Georges aurait voulu que j'alasse, le jour même, demeurer chez lui ; mais notre oncle ne le trouvait bon qu'après notre retour de Bohème et du pèlerinage de Vambeřitz. Quelques jours après il partait avec moi pour Oleschnitz. Je ne puis vous dépeindre ni l'étonnement où l'on fut de me voir mariée, ni la douleur de ma mère en apprenant que Georges était soldat. Elle se tordait les mains de désespoir et se lamentait perpétuelement de ce que je voulusse l'abandonner, pour aller à l'étranger suivre un soldat ; toutes réflexions qui me faisaient frémir.

Mon père qui a toujours été plein de sagesse et de raison mit fin à tout cela. « Que tu en finisse ! » dit-il à ma mère. Comme on fait son lit, on se couche. Puisqu'ils s'aiment, qu'ils souffrent ensemble ! Tu sais, ma chère femme, que, pour moi tu as aussi abandonné père et mère ; et, du reste c'est le sort de toute jeune fille. Qui est donc la cause de ce que Georges est tombé en ce malheur ? Après tout le temps de son service n'est pas encore si long ; et une fois libéré, il pourra revenir chez nous. Et vous, soyez tranquille, dit-il à la mère de Georges, votre fils est un bon sujet ; il n'aura plus à soupirer après ce qu'il a tant désiré. Et toi, Madeleine, me dit-il ; ne pleure plus, que Dieu te bénisse et te donne d'être heureuse jusqu'au tombeau avec celui qui t'a conduite à l'autel. En disant ces mots mon père me donna la bénédiction, et ses larmes coulèrent. La mère de Georges et la mienne pleuraient aussi. Ma mère qui avait toujours l'humeur inquiète, avait la tête pleine de soucis. « N'est-ce pas grande déraison à toi, me disait-elle que d'entrer au ménage sans une pièce de

literie, sans un meuble et sans vêtements. Depuis que je vais et viens dans le monde, je n'ai jamais vu les choses mises ainsi sens dessus-dessous. » Elle dit ; mais je reçus un trousseau complet, et quand tout fut bien en ordre, je retournai près de Georges que je n'ai pas quitté. Ah ! C'est cette malheureuse bataille !… si elle n'avait pas eu lieu, il serait encore de ce monde. Ainsi tu vois, ma chère fille, que je sais ce que c'est que plaisir et regret ; que jeunesse et déraison. » Ce fut ainsi, et en y joignant un doux sourire, que grand'mère termina son récit, en même temps qu'elle appuyait affectueusement sa main amaigrie sur le bras potelé de Christine.

« Vous en avez beaucoup enduré, grand'mère, mais vous avez pourtant été heureuse : vous avez obtenu, ce que votre cœur avait désiré. Si je saurais qu'après tous mes tourments, je dusse être heureuse aussi, je les endurerais tous avec joie, et dusse-je attendre Mila pendant quatorze années, ajouta Christine. —

« C'est Dieu qui tient l'avenir en sa main. Cet avenir, quel qu'il soit, tu n'y échapperas pas, ma fille. » Le mieux est de t'en remettre avec une ferme confiance à la volonté de Dieu. Oui, c'est bien cela ! Mais c'est ce qu'on oublie maintes fois quand on a eu malheur. S'ils m'emmènent Jacques Mila, je vivrai dans les larmes. Avec lui s'en ira tout mon bonheur ; avec lui aura disparu tout appui pour moi.

« Et pourquoi parler ainsi, Christine ? N'as-tu pas un père ? »

« Oui, j'ai un père et un excellent père. Que Dieu me le conserve ! Mais il est déjà âgé et maussade. Pour se faire un appui, ne m'a-t-il pas tourmentée toute l'année afin que je me marie ? Que ferai-je donc, si Mila s'en va ? Et pourtant je n'en veux

pas d'autre que lui pour mari, et quand même tout le monde se mettrait après moi. Je devrai me tuer à force de travail, pour que mon père n'ait point de prétexte à me gronder, et si avec cela, ça ne va pas, eh bien ! ça n'irait pas. Je ne me marierais toujours point. Ah, grand'mère, ce n'est vraiment pas croyable tout ce qu'il me faut subir dans cette auberge ! Ce n'est pas du travail que je parle. Non ! Dieu me garde de m'en plaindre, car j'aime à travailler, mais ce sont les propos qu'il me faut entendre souvent : voilà ce qui me fâche. »

« Et ne peux-tu y trouver remède ? »

« Mais le moyen, je vous en prie ? Combien de fois n'ai-je déjà pas demandé à mon père de ne pas y souffrir de pareils habitués. Mais lui ne voudrait pas perdre des pratiques, et il me dit toujours : « Je t'en prie ma fille, réponds leur ce que tu voudras ; mais ne sois pas impolie, au point qu'ils cessent fréquenter notre auberge ; tu le sais, c'est notre gagne-pain. Je ne dois donc pas être grossière ou mal gracieuse ; et voilà que si je suis prévenante on me manque de respect. Je doute fort que je vis à l'avenir aussi gaie aussi disposée à chanter que par le passé. S'il ne s'agissait que de deux ou trois bavards, j'aurai bientôt fait de m'en débarasser ; mais c'est qu'il s'agit de l'administrateur et de l'écrivain du château. Voilà ceux qui me font souffrir amèrement ; je ne puis les supporter. J'aurai honte à vous dire les persécutions de ce vieux bouc. Oui, c'est aussi sûr que si on me l'avait dit : il a fait son possible pour se débarasser de Mila, qu'il sait bien être mon protecteur, et dont il redoute un traitement, pareil à celui qu'a subi l'Italien. Il fait semblant de vouloir obliger le maire en prenant en main la vengeance de sa fille ; — mais en tout cela le filou ne pense qu'à lui même. Mon père en a peur, et comment pour-

rais-je aussi confier des choses pareilles à ma mère, elle qui, comme vous le savez, est bien plus souvent au lit que debout. Si j'étais mariée tout en irait bien différemment. Si quelque chose ne me convenait pas je n'aurais qu'à le dire à Mila qui, s'il ne pouvait chasser l'insolent, le regarderait une bonne fois de manière à lui ôter l'envie de jeter encore sur moi un regard malhonnête.

Ah, grand'mère, si je pouvais vous exposer combien nous nous aimons ; mais je ne peux pas même vous le dire. Alors la jeune fille appuya ses coudes sur ses genoux, mit son visage dans ses mains et se tut.

Au même instant Mila entrait à pas silencieux dans le petit jardin, personne ne l'avait encore aperçu. Son beau visage sur lequel se peignait une grande douleur, était comme défait, ses yeux toujours clairs, étaient voilés ; les boucles de cheveux châtains qui encadraient si bien son beau front étaient cette fois coupés ; au lieu de ce bonnet en peau de loutre qui la parait si fièrement, sa tête était couverte d'un bonnet militaire, orné d'une branche de pin. À son aspect Barounka fut saisie de crainte ; les bras de grand'mère s'affaissèrent sur son sein ; elle devint toute pâle et elle dit à voix basse : « Que Dieu te console mon pauvre garçon ! ». Mais quand Christine eut relevé la tête, et qu'elle vit Mila lui tendre la main en lui disant d'une voix affaiblie : « Je suis soldat ; et c'est dans trois jours qu'il me faut partir pour Königgraetz, elle tomba évanouie dans ses bras.

15

Le lendemain grand'mère étant allé, comme d'habitude à la rencontre de ses petits-enfants, le premier mot qu'elle leur dit, fut ceci : Devinez, enfants, qui est-ce qui est chez nous. Les enfants cherchèrent un peu, sans trouver encore ; puis Barounka de s'écrier toute la première : « C'est monsieur Beyer ! N'est-ce pas, grand'mère ? »

« Oui, tu l'as deviné, et il a amené son fils. »

« Ah ! que j'en suis content ; courons vers lui ! » s'écria Jean ; et déjà il courait suivi de Guillaume, de façon à faire sauter, de côté et d'autre, le petit sac de fourniture scolaire qu'ils portaient au dos.

Grand'mère leur cria de marcher en garçons raisonnables et de ne pas se lancer ainsi comme le gibier ; mais ils étaient déjà loin, aussi étaient-ils tout essouflés, quand ils entrèrent dans la chambre. Leur mère allait les en reprendre ; mais M. Beyer allongea ses longs bras, les leva l'un après l'autre pour les baiser sur les deux joues.

« Qu'avez-vous fait pendant toute l'année, comment vous êtes-vous portés, leur demanda-t-il de sa voix de basse, mais qui résonnait fort pour un petit local.

Les garçons ne répondirent pas sur le champ ; leurs yeux étaient attachés sur un jeune garçon, du même âge, à peu près que Barounka, et qui se tenait tout près de M. Beyer. C'était un bel enfant qui ressemblait en tout à son père, sans doute il n'en avait ni la membrure, ni la forte carrure, puisque ses joues avaient la fraîcheur et l'éclat des roses, et que les éclairs de joie

propres à cet âge brillaient dans ses yeux. « Ah ! Vous regardez mon fils ! Allons, regardez le bien, et lui donnez aussi la main en signe que vous allez être de bons camarades. C'est lui qui est mon Orel. » En disant ces mots, il poussait en avant son fils, qui sans la moindre timidité présenta la main.

Au même instant entrait Barounka avec grand'mère et Adèle : « Voici Barounka, dont je t'ai dit chez nous qu'elle était toujours la première à me souhaiter le bonjour, quand je venais de passer ici la nuit. Mais je vois qu'il y a du changement cette année ; vous fréquentez déjà l'école, et Jenik est déjà obligé de se lever en même temps que Barounka. Vous plaisez-vous à l'école ?

Dis moi, mon Jean : « N'aimerais-tu pas mieux courir dans les bois ? Tu vois mon Orlik ? Le voilà obligé d'aller avec moi à l'affût dans les montagnes, et sous peu ce sera aussi bien que moi qu'il saura manier le fusil. » Et pendant qu'il parlait, tous les enfants étaient rassemblés autour de lui.

« Ne leur en parlez pas, » dit grand'mère. « Jenik voudrait tout de suite voir le fusil d'Orel. »

« Mais qu'est-ce que cela fait qu'il le voie ? Va, Orlik, apporte-le lui ; il n'est pas chargé. »

« Non, papa, il ne l'est pas ; car c'est avec le dernier coup que j'ai tiré sur le milan, » dit le jeune garçon.

« Et tu l'as tué, ton coup a porté ; tu peux en être fier. Va le montrer aux garçons » Et ils sortirent tous joyeusement avec Orel. Grand'mère était pourtant inquiète, encore que M. Beyer lui eut assuré que le fusil n'était pas chargé, et qu'Orlik prendrait attention aux enfants. Pour se tranquilliser, elle les suivit.

« Mais tu portes donc le nom d'un oiseau, » demanda Adèle à Orel, quand ils furent dehors, et pendant que Jenik et Guillaume regardaient le milan abattu ?

« Je m'appelle de mon nom propre Aurel, répondit-il en souriant ; mais papa aime mieux me nommer Orel, et, c'est le nom que je préfère aussi. Orel est un bel oiseau. Mon papa en a déjà tué un. »

« Je le crois bien, » dit Jean ; je veux te montrer un aigle et d'autres animaux, que j'ai en peinture dans un livre, cadeau reçu à ma fête ; viens avec moi. » Et là-dessus il prenait Orel par la main et entre dans la chambre, où il se met à lui montrer les dessins.

L'examen des animaux n'intéressa pas seulement Orel, mais aussi monsieur Beyer qui les vit avec lui, page par page. « Tu n'avais pas ce livre l'année dernière, » demanda-t-il au Jean.

« Non, c'est un cadeau de la comtesse à mon jour de fête, répondit-il, » et j'ai reçu encore, de Christine, une paire de pigeons ; de monsieur le chasseur, des lapins ; de grand'mère, une pièce d'argent, et de mes parents l'étoffe pour un habit !

« Tu es un garçon bien heureux ! reprit monsieur Beyer, qui continuait à regarder les dessins, et y voyant un renard il dit en souriant : « On le dirait vivant. Attends, attends, vilain drôle ; Va, tu me le paieras ! » Guillaume s'imagine que ces paroles s'adressent au renard en peinture, et il regarde avec un étonnement, qui n'échappe point à monsieur Beyer ; car celui-ci ajoute avec un sourire : « N'aie pas peur : ce n'est pas à ce renard-ci que j'en veux ; mais à un vrai renard des montagnes à qui il res-

semble fort ; et c'est celui-là qu'il faut que nous attrapions, car il nous cause beaucoup de dégâts. »

« Il est possible que Pierre l'attrape dit Orel ; car je suis allé avec lui tendre des trappes avant notre départ.

« Mon cher garçon, le renard est dix fois plus fin que Pierre ; il fait des combinaisons auxquelles un homme ne penserait même pas, et surtout quand il s'est trouvé, déjà une fois dans la trappe comme celui-là même que je guette. Le gredin ! Nous avions déjà mis de la viande rôtie dans la trappe, et déjà nous croyions le tenir sûrement, car il avait faim ; mais vous imagineriez-vous bien ce qu'il a fait ? Il a préféré mordre dans sa patte cassée et courir encore. Nous aurons bien de la peine à le rattraper. C'est à ses dépens qu'un homme devient prudent et sage ; et m'est avis que le renard est autant avisé qu'un homme. Et ce disant, le chasseur feuilletait encore dans le livre.

« Ce n'est pas en vain qu'on dit d'un homme : rusé comme un renard, dit grand'mére.

« Voici l'aigle s'écrièrent les enfants, regardant un bel oiseau aux ailes étendues, comme s'il se jetait sur sa proie.

« J'en ai tué justement un pareil. C'était un bel oiseau, et j'en ressentais presque de la peine, mais que devais-je faire, une telle occasion ne se représente pas tout de suite. Mon coup porta juste, et c'est le principal, que de ne pas tourmenter un animal.

« C'est ce que je dis aussi toujours, » fit observer grand'mère.

« Mais je m'étonne, ajouta Barounka que vous, monsieur Bever tuiez les bêtes sans en ressentir de peine.

Et vous, n'êtes-vous pas obligées de leur couper le cou, répliqua M. Beyer en souriant. « Mais qu'est-ce donc qui est encore le mieux ? Ou d'abattre l'animal d'un seul coup, et avant même qu'il ait vu le danger, qu'il court ? Ou de ne le prendre qu'après l'avoir effarouché d'abord, puis encore effrayé par vos préparatifs pour lui couper la gorge ? Encore est-ce fait, parfois si maladroitement, qu'il échappe en voletant, n'étant qu'à demi mort.

« Ce n'est pas nous qui mettons le couteau sous la gorge des volailles, dit Barounka, c'est l'ouvrage d'Ursule ; elle n'en ressent pas de peine, et alors les bêtes sont mortes du coup. » Les enfants s'amusèrent encore quelques instants à considérer les figures d'animaux ; puis leur mère les appela pour souper.

Les années précédentes, les enfants interrogeaient M. Beyer sur les incidents de la vie dans les montagnes ; ils lui demandaient, entre autres questions, s'il ne s'est pas égaré dans le petit jardin de Ribrzoul ; mais cette fois-ci leurs incessantes questions ne furent adressées qu'à Orel qu'ils écoutèrent avec un grand intérêt, surtout quand le jeune garçon leur raconta les dangers qu'il avait déjà courus avec son père, les choses heureuses qu'il avait faites ; quand il leur dépeint les énormes masses de neige accumulées dans les montagnes, et sous lesquelles les villages demeurent, tout l'hiver comme ensevelis ; alors que les hommes n'en peuvent gagner la surface pour sortir de la maison qu'en montant par la cheminée pour se frayer ensuite un sentier d'une chaumière à l'autre.

Mais c'était là une description qui loin d'être faite pour décourager Jean, ne lui faisait que plus ardemment souhaiter d'être en âge d'aller demeurer chez M. Beyer.

« Quand tu seras chez nous, papa me placera en échange, chez le chasseur de Riesenbourg, pour que je connaisse aussi le genre de vénerie plus facile que le nôtre.

« Ce sera alors dommage que tu ne sois pas à la maison, » dit Jean affligé.

« Tu ne t'y ennuieras pas, nous avons encore chez nous deux garçons chasseurs ; puis mon frère Vincent qui est de ton âge, puis ma sœur Marie qui t'aimera bien, dit Orel. Pendant que les enfants, assis dans la petite cour écoutaient les récits d'Orel, et regardaient à travers les cristaux qu'il leur avait apportés, M. Beyer entendait grand'mère lui raconter, les terribles effets de l'inondation et lui faire part de tout ce qui s'était passé depuis un an.

« La famille de monsieur mon collègue de Riesenbourg est-elle en bonne santé, » demanda le chasseur ?

« Tous se portent bien, répondait madame Proschek. Annete grandit ; les garçons fréquentent l'école de la montagne Rouge, qui n'est pas aussi éloignée pour eux que la ville. Je suis bien étonnée que monsieur le chasseur ne soit pas encore arrivé ici : il avait dit qu'il s'y arrêterait pour vous voir, en passant pour aller à l'affût. Il a déjà été ici dans la matinée pour me donner des nouvelles du château, il avait reçu une lettre de Vienne. Je me rendis tout de suite au château, où j'ai appris que la comtesse va mieux, que la princesse arrivera pour la fête des moissonneurs ; qu'elle passera ici environ quinze jours, et repartira ensuite pour Florence. Je peux donc esperer que mon mari passera l'hiver avec nous ; la princesse voulant, dit-on, cette fois voyager sans sa suite. Ce n'est qu'une fois, après plusieurs années que nous pou-

vons enfin passer tous ensemble un temps assez long. Il y avait longtemps, que madame Proschek en avait tant dit ; longtemps, qu'elle avait été aussi heureuse qu'en ce jour où elle recevait la consolante nouvelle, de l'arrivée de son mari. —

« Dieu soit loué que cette jeune demoiselle se soit tirée de cette maladie ! Quel dommage si cette jeune et douce créature eut succombé ! Nous demandions tous à Dieu de la rendre à la santé ; et hier soir encore, on entendait ici Cécile Coudrna la pleurer bien fort.

« C'est qu'elle en aurait eu bien sujet, dit madame Prosckek. M. Beyer demanda ce que madame Proschek voulait dire, et grand'mère qui lui raconta alors l'histoire de sa visite au château, ne manqua point d'attribuer à la jeune comtesse le service qui avait rendu la famille Coudrna si heureuse.

« J'ai entendu dire » demanda le chasseur, « que la comtesse est la fille de — »

Au même instant quelqu'un frappa à la fenêtre.

« C'est monsieur notre collègue ; je le reconnais à la manière de frapper : Entrez, entrez, lui répondit madame Proschek, à voix haute et affable.

« Le monde a souvent mauvaise langue, continua grand'mère, en répondant à la question du chasseur ; et celui qui marche au soleil, est suivi par des ombres ; il n'en va pas autrement : et que nous importe de qui elle soit la fille ?

Le chasseur de Riesenbourg entra et les deux amis s'embrassèrent cordialement.

« Où vous êtes-vous donc amusé, que vous tardiez si longtemps à arriver ? lui demanda grand'mère, en jetant un regard de crainte sur le fusil, que le chasseur suspendait à une chevillette.

C'est que j'ai eu une visite charmante, celle de monsieur l'administrateur du château. Il est venu pour sa provision de bois ; il avait vendu son bois d'appointement ; et à présent il veut, pour avoir son bois d'avance, que je lui fasse une provision de contrebande, ce que je ne ferai jamais. J'ai deviné tout de suite son dessein à l'air souriant avec lequel il m'a abordé. Mais je lui ai dit aussitôt son fait. Je le lui ai dit encore au sujet de Mila ; car j'ai pitié de ce pauvre garçon et de Christine aussi.

Passant ce matin près de l'auberge j'y suis entré pour prendre un verre de bière ; j'ai été effrayé de la mauvaise mine qu'a Christine. Et il l'a sur la conscience ce vilain maud… Le chasseur arrêta son mot en se frappant sur la bouche. Il venait de se rappeler que c'était à côté de grand'mère qu'il était assis.

« Qu'est-il donc arrivé ? » demanda Beyer, et grand'mère s'empressa de lui raconter l'histoire de l'enrôlement de Mila avec ce qui en avait été la cause.

« C'est ainsi qu'il en va dans le monde. De quelque côté qu'on s'y tourne, on n'y rencontre que souffrance et misère, parmi les grands comme parmi les petits, et celui qui n'y a pas de chagrin, s'en fait. Ces paroles furent de M. Beyer.

C'est par l'infortune et par la douleur, que l'homme se purifie, ainsi que l'or par le feu, de toutes ses scories.

Il n'y a pas de joie sans douleur. Si je savais un moyen de venir en aide à cette bonne fille, je le saisirais avec plaisir, mais c'est

impossible. Il faut qu'elle souffre et qu'elle attende. Je pense que le jour de demain sera terrible pour elle jusqu'au départ de Mila.

« Et c'est déjà demain qu'il part ? » dit le chasseur avec étonnement. Ils sont si pressés ? Où doit-il se rendre ?

« À Königgraetz. »

« Nous ferons alors le même chemin à la différence que je le ferai par eau sur les trains de bois de flottage, au lieu qu'il ira sur la terre ferme.

Les garçons accoururent dans la chambre ; Jean et Guillaume montrèrent au chasseur de Riesenbourg le milan qu'Orlik avait tué ; et Orlik raconta à son père, qu'ils avaient été à la digue où ils avaient vu la folle Victoire.

« Elle vit encore, » demanda monsieur Beyer avec étonnement ?

« Hélas ! oui, la pauvre malheureuse. Mieux vaudrait qu'elle fût sous la terre, que dessus, » répondit grand'mère.

« Mais elle vieillit déjà ; on ne l'entend plus chanter que rarement, excepté quand les nuits sont bien claires. »

« Mais elle se tient souvent assise auprès de la digue en regardant dans l'eau, elle y reste parfois jusqu'à minuit, » dit le chasseur. « Je passai près d'elle, hier soir ; il était déjà tard ; elle arrachait des baguettes de saule pour les jeter dans l'eau. Qu'est-ce que tu fais ici lui demandais-je ? Pas de réponse. Je réitère ma question. Alors elle se retourne vers moi ; ses yeux étincellent ; je crois qu'elle va sauter sur moi. Mais peut-être qu'elle m'a alors reconnu, ou qu'une autre pensée lui a passé par la tête, car elle se

retourne du côté de l'eau et jette encore, l'une après l'autre ses baguettes de saule par dessus la digue. Pas moyen d'entrer en rapport avec elle. J'en ai compassion ! et c'est pourquoi j'en suis à lui souhaiter la fin de sa misérable vie ; et pourtant si je ne la voyais plus auprès de la digue, si je ne l'entendais plus chanter quand je suis à l'affût, il me manquerait quelque chose dont je sentirais le regret, dit le chasseur qui tenait encore le milan.

« Quand on a ses habitudes, il est difficile d'y renoncer, » dit Beyer, en mettant un petit morceau d'amadou enflammé dans une courte pipe d'argile ; et quand il en a eu tiré plusieurs bouffées, il continua : Que ce soit à une personne, ou à un animal, ou même à un objet l'accoutumance est la même.

Par exemple, voici la pipe avec laquelle j'ai l'habitude de fumer, quand je vais en route ; c'est avec une pipe toute semblable que fumait ma mère, telle que je la vois encore assise devant sa porte.

« Qu'est-ce donc, votre maman fumait », s'écria Barounka avec étonnement.

Il y a nombre de femmes qui fument en pays de montagne, et particulièrement des femmes âgées, mais avec cette différence qu'au lieu de tabac, elles consument des tiges de pommes de terre et des feuilles des cerisiers, si elles en ont. »

« Je ne pense pas que le goût en soit bien bon, dit le chasseur de Riesenbourg, qui lui aussi allumait sa belle pipe de porcelaine peinte.

« Il y a aussi dans les forêts, dit M. Beyer certaines places exceptionnelles que j'affectionne particulièrement à cause du sou-

venir qui pour moi les rattache à certaines personnes, ou à différentes circonstances, heureuses ou malheureuses de ma vie. Si un seul arbre, un seul buisson venait à manquer en ces endroits, il m'y manquerait encore quelque chose. J'en vois un où, sur une des pentes les plus hautes de la forêt, se dresse un pin solitaire, et déjà bien vieux, dont les branches se penchent, d'un côté, au dessus d'un abîme profond, dans les déchirures duquel croissent ça et là, des fougères ou des rameaux de genièvre, tandis qu'à ses profondeurs retentissent les bruits des cascades que fait le torrent qui passe entre les rochers. Je ne sais même pas comment l'habitude en a été prise ; mais c'est là que je me suis réfugié toujours, quand j'étais en proie à un chagrin ou à quelque malheur accablant ; devant l'opposition de ses parents, je désespérai d'abord de voir ma fiancée devenir jamais mon épouse ; et à la mort de mon fils aîné, et à celle de ma vieille mère, je m'y réfugiai avec ma douleur.

Dans ces circonstances je sortais toujours de la maison sans but à atteindre sans regarder ni à droite ni à gauche, et mes pas me conduisaient toujours vers cette profondeur mystérieuse. Et quand je m'arrêtai au dessus de l'abîme, près du pin solitaire ; quand je voyais devant moi les cimes des montagnes, l'une au-dessus de l'autre, il me paraissait qu'un poids venait de tomber de mon cœur oppressé, et alors je n'avais pas honte de pleurer. Quand j'entourai de mes bras le rude tronc de l'arbre, il me semblait qu'il y avait de la vie en lui, qu'il comprenait mes plaintes ; les branches qui s'étendaient au-dessus de ma tête remuaient comme si elles soupiraient avec moi, et qu'elles voulussent me parler de douleurs semblables. » Beyer se tut : ses grands yeux étaient tournés vers la lumière, posée sur la table ; des légers

nuages de fumée s'échappèrent de sa bouche vers le plafond de la chambre, et accompagnées, pour ainsi dire, de ses pensées.

« C'est bien vrai : on croirait qu'il y a de la vie dans les arbres. » dit le chasseur de Riesenburg. « Je le sais d'expérience. Une fois — il y a de ceci, déjà plusieurs années — je marquai des arbres pour l'abattage. Le garde de la vente de bois ne put pas venir, je fus donc obligé d'aller présider à l'abattage. Les bûcherons arrivent et se préparent à coucher par terre, d'abord un très beau bouleau. Il était sans défaut et se tenait droit comme une jeune fille. Je le regarde, et alors il me semble — riez, si vous voulez ; — mais, oui, il me sembla que le bouleau se courbait jusqu'à mes pieds ; qu'il m'embrassait avec ses branches, et qu'à l'oreille de mon âme retentissaient ces paroles : Pourquoi veux-tu que je meure si jeune encore ? « Qu'est-ce donc que je t'ai fait ? Au même instant le tranchant des dents de la scie grinçant dans l'écorce, pénétra dans le corps du bouleau. Je ne sais plus bien si j'ai poussé un cri ; mais ce que je sais bien, c'est que j'ai voulu défendre aux ouvriers de bois de poursuivre leur travail ; mais comme ils me regardaient avec étonnement, j'eus honte de moi même et je me réfugiai dans l'épaisseur du bois, pour laisser continuer leur travail. J'errai toute une heure, et toujours poursuivi de cette pensée, qu'il me suppliait de ne point trancher. Quand enfin je fus redevenu maître de mes esprits et que je retournai à la place où le bouleau avait été abattu, je vis que pas une feuille ne s'émut en lui ; c'était bien un corps mort qui était étendu là. J'en ressentis du remords, autant que si j'eusse commis un meurtre. Je fus triste pendant plusieurs jours ; cependant je n'en ai jamais parlé à personne ; et si, par hasard, la conversation ne fut pas tombée sur des choses pareilles, je ne l'eusse jamais raconté.

« Pareille chose m'est aussi arrivée une fois, dit à son tour Beyer de sa voix grave. Je devais faire une livraison de gibier à la direction des revenus. J'allai à la chasse. Une chevrette se présente au bout de mon fusil. C'était un bel animal, avec des membres aussi réguliers que s'ils eussent été faits au tour. Elle regardait joyeusement par le bois. La compassion me gagnait le cœur. Mais je me pensai : que cette sensibilité de ma part n'était que folie, et je tirai. Mais mon bras avait tremblé, le coup n'avait porté que dans les jambes de la chevrette qui tomba, saus pouvoir s'enfuir. Mon chien s'élançait déjà sur elle ; mais je le retins ; il y avait en moi quelque chose qui m'empêchait de lui laisser faire du mal. Je m'avançai auprès d'elle, et je ne peux pas vous dire avec quelle expression de douleur elle fixa sur moi son regard ; regard de supplication et de plainte tout ensemble. Je tirai bien vite mon couteau et le lui plongeai dans le cœur ; ses membres se contractèrent, elle était morte. Je fondis en larmes, et depuis ce temps — Ah bien ! pourquoi aurais-je honte ? »

« Papa ne veut jamais tirer sur une chevrette, » s'empressa de dire Orlik.

« Tu as dit la vérité, mon enfant. Toutes les fois que je vise, j'ai sous les yeux la chevrette blessée et son regard suppliant ; je crains de la manquer et je préfère la laisser courir.

« Vous ne devriez tuer que les méchantes bêtes, et laisser en repos les bonnes, dont la mort fait de la peine, » dit le petit Guillaume, qui avait les yeux remplis des larmes.

« C'est que nul animal n'est si bon qu'il ne soit aussi méchant ; de même qu'il n'en est pas de si méchant qu'il ne soit encore bon. Et il en va ainsi des hommes mêmes. C'est une erreur de penser

que l'animal à face douce et pacifique, doive être bon aussi de nature ; et quel animal dont la figure ne nous revient pas doive conséquemment être méchant. Le visage est parfois trompeur dans le monde. Il arrive assez souvent qu'on se console plus facilement de ce qui déplaît ; tandis qu'au contraire on n'est pas sans regret de la beauté qui a plu ; en sorte qu'on devient injuste à l'égard de ce qui a déplu. Je me suis trouvé une fois à Königgraetz avant l'exécution de deux meurtriers. L'un des deux était un bel homme, l'autre était laid, impoli, sauvage. Le premier avait tué son camarade, parce qu'il le soupçonnait d'avoir séduit sa fiancée. L'autre appartenait à une famille de notre pays ; j'allai le voir après son jugement, pour lui demander dans sa prison s'il n'avait pas à faire dire quelque chose au pays, auquel cas je m'en chargerais avec plaisir. Il me regarda en éclatant d'un rire sauvage ; puis il hocha la tête en disant : « Moi faire dire quelque chose, à qui ? saluer qui donc ? Je ne connais personne. Il se retourna de moi se couvrit le visage de ses mains et resta quelques minutes absorbé dans ses pensées. Puis il se leva subitement et se plaçant devant moi, les bras croisés. Feriez-vous bien, me dit-il ce que j'ai à vous demander ? » « Oui ! » lui répondis-je, c'est avec grand plaisir que je le ferais et je lui tendis la main. À ce moment son visage prit une expression de si poignante douleur que j'eusse tout fait pour l'obliger. Sa figure avait perdu tout ce qu'elle avait eu jusqu'alors de repoussant ; et ne pouvait éveiller en autrui d'autre sentiment que celui de la compassion jointe à l'intérêt. Il faut qu'il ait alors lu bien avant dans mon cœur, car il me prit la main, la pressa et me dit d'un ton ému. « Si, il y a trois ans, vous m'eussiez ainsi tendu la main je ne serais pas ici. Mais pourquoi n'ai-je pas rencontré que des gens qui m'ont foulé dans la poussière ; qui se moquaient de ma laideur et qui m'abreuvaient d'absinthe

et de poison ? Ma mère ne m'aimait pas ; mon frère m'a repoussé ; ma sœur a rougi de moi, et celle dont je croyais être aimé, et pour laquelle j'avais hasardé ma vie ; celle dont un seul aimable sourire m'eut paru préférable à la jouissance du ciel ; celle pour l'amour de laquelle j'ai regretté de n'avoir pas dix vies pour les lui sacrifier toutes ; eh bien ! celle-là même ne faisait que se railler de moi ; et quand je voulus savoir d'elle, ce que tout le monde disait de moi, elle me fit chasser de sa porte par son chien. » Puis cet homme à l'air si farouche pleura comme un enfant. Un instant après il essuyait ses larmes, me prenait la main, et ajoutait à une voix basse : « Quand vous irez dans le district forestier de Marschovitz, descendez dans le val sauvage, au-dessus du gouffre s'élève un pin solitaire ; portez-lui mon salut ; saluez aussi de ma part les oiseaux sauvages qui volent autour du pin ; et saluez encore les hautes montagnes. À l'ombre des rameaux du pin solitaire j'ai passé des années entières ; je lui disais ce que je n'ai dit à personne ; et là, je n'étais pas le pauvre misérable que je suis. — Il dit, et sans prononcer une parole de plus, et sans plus me regarder, il se tint coi sur son banc. Je partis rempli de compassion pour lui ; les hommes maudissaient, exécraient la laide figure : « il avait bien, celui-là, mérité la mort. »

La scélératesse, ajoutaient-ils, se peignait dans son regard ; il ne veut voir ni prêtre, ni personne ; tire la langue au monde, et s'en va à la mort comme à une fête. Quant à cet autre meurtrier qui avait le visage bien fait, ils le plaignaient ; ils achetaient la complainte qu'il avait composée dans sa prison et tout le monde désirait que grâce lui fût faite, parce qu'il avait tué son camarade par jalousie ; au lieu que le laid avait tué sa fiancée par pure méchanceté, elle qui, disait-on ne lui avait jamais fait de mal ; et puis, il avait commis encore d'autres meurtres. C'est ainsi que

chacun juge d'après son propre sentiment ; autant de têtes, autant de jugements. L'un voit la chose d'une manière ; l'autre, d'une autre, et c'est pourquoi il est difficile de décider si les choses sont vraiment ainsi, sans pouvoir être autrement. Dieu seul connaît le monde, il voit et lit dans les replis les plus secrets du cœur d'un homme et le juge ; il connaît le langage des animaux, il voit clairement devant lui le calice de la plus humble fleurette ; il connaît la voie du moindre escargot ; le bruit du vent se règle d'après son commandement ; et les eaux coulent par où il leur a assigné la route.

Le chasseur avait cessé de parler ; sa pipe s'était éteinte ; ses beaux yeux brillaient toujours d'un éclat comparable à cette lumière douce et pure qui, pendant l'automne, égaie un vallon alpestre plongé encore dans la verdure et les fleurs, quoique les hauts sommets voisins, soient déjà couverts de neige.

Tous les regards restèrent attachés sur M. Beyer, jusqu'à ce qu'enfin grand'mère rompit le silence ainsi : « Vous avez raison, monsieur Beyer, c'est un plaisir de vous entendre ; et c'est beau comme une explication des vérités religieuses. Mais il est temps que cette jeunesse prenne le repos de nuit. Votre fils se trouve sans doute fatigué du voyage et vous aussi, nous aurons le jour de demain pour nous dire le reste. »

« Donne moi le milan, Orlik, pour le grand-duc. Qu'en ferais tu, » dit le chasseur en prenant le garçon par le bras.

« Je le donne avec plaisir. »

« C'est nous qui vous le porterions demain matin de bonne heure, si vous nous le permettiez » dirent les garçons.

« Mais il faudra que vous allez à l'école. »

« Je leur ai fait grâce de l'école pour demain, dit la mère, afin qu'ils puissent jouir de la compagnie de notre hôte. »

« Eh bien, mes fils resteront eux aussi, à la maison, pour que vous puissiez passer ensemble une journée agréable. Venez donc demain ; et jusque là bonne nuit, et bonne santé. »

Et monsieur mon agréable frère d'en-bas ainsi que lui disait parfois M. Beyer, appela son chien Hector qui plaisait beaucoup à Orlik et sortit de la maison. Le lendemain matin et avant que les enfants fussent déjà habillés, Orlik se trouvait déjà sur les trains de bois qu'on avait amarrés à la rive. Après déjeuner M. Beyer alla avec les garçons à la vénerie ; et grand'mère, avec Barounka et Adèle, à l'auberge, pour y dire adieu à Mila. La grande salle de l'auberge était remplie de monde. On y voyait les mères, et les pères des jeunes soldats qui se trouvaient sur leur départ ; il y avait aussi leurs sœurs et leurs camarades. Bien que les uns encourageassent les autres ; bien que l'aubergiste et Christine ne suffissent qu'à peine à verser à boire, encore que Mila les y aidât, bien que les jeunes gens chantassent des refrains guerriers ou de gaies chansonnettes, pour se donner du cœur : tout cela était inutile ; rien de tout cela ne servait à leur en donner. Et il ne s'en trouva pas un qui fût, même un peu ivre comme à la journée du recrutement.

Ce jour là ils avaient mis de petites branches de sapin sur leurs bonnets ; ils poussaient des cris d'allégresse, et buvant et chantant pour assourdir et noyer la crainte et la peur. Ce jour-là le garçon le mieux fait et le plus agréable avait encore un peu d'espérance : Ils se trouvaient flattés des regrets que montraient les

jeunes filles ; consolés aussi de l'affection de leurs parents : affection qui dans de pareils moments, semblable à une source chaude, jusque là cachée sous terre, monte à la surface en bouillonnant. Ils se trouvaient fiers d'entendre leurs connaissances exprimer des jugements comme ceux-ci : « Oh ! il ne reviendra pas, ce jeune homme-là ; il est droit comme un pin et bien fait comme s'il avait été fondu au moule ; voilà les soldats qui leur plaisent. C'était par ces gouttes d'un doux élixir que la vanité modérait l'amertume du breuvage que leur présentait une obligation rigoureuse ; et au contraire, cela même qui, pour les jeunes gens bien portants et bien faits adoucissait l'âcreté de leur sort, ne faisait que rendre plus amer celui des jeunes gens qui se connaissant des défauts physiques n'avaient pas la crainte de partir ; et c'est ce qui, à maint vaniteux d'entre ceux-ci, était si difficile à supporter qu'il eut préféré être soldat plutôt que d'entendre un des propos suivants : « Oh ! ta mère n'a pas besoin de se lamenter à cause de toi, tu n'es pas fait pour jurer à l'empereur ; tu ne serais pas plus utile qu'une jarretière à un chien : ou bien encore : Allons ! mon garçon ! Va pour les reïtres ! Car tu as des jambes montées comme les cornes du bœuf. » Et d'autres plaisanteries de ce genre dont ils se sentaient fouettés comme avec des orties.

Grand'mère entra à l'auberge, mais sans entrer dans la salle ; ce n'était pas qu'elle en redoutât l'air trop étouffant pour elle ; mais plutôt cet épais nuage de douleur qui oppressait le cœur d'un chacun et enveloppait son visage, voilà ce qui l'effrayait. Elle ressentait bien ce qu'il y avait au cœur de ces mères affligées, dont l'une se tordait les bras dans une douleur muette ; dont l'autre pleurait silencieusement, tandis qu'une troisième se lamentait tout fort. Et que se passe-t-il dans le cœur de ces jeunes

filles qui d'un côté, ne se trouvant pas libres de laisser voir leur chagrin, et à qui de l'autre, ne peuvent voir sans verser des larmes ces jeunes gens au visage blême ; qui, à force de boire, n'en deviennent que plus tristes, et qui pour chanter ne se trouvaient plus de voix. Elle comprenait les sentiments des pères qui assis aux tables ne disent rien ; mais réfléchissent aux moyens de remplacer les garçons laborieux qui partout étaient leur bras droit. Et comment ne ressentiraient-ils pas de chagrin, de s'en voir séparés pour quatorze longues années. Aussi grand'mère était allée avec les enfants s'établir dans le verger. Quelques instants après Christine arrivait, accablée de chagrin, les yeux en larmes, et pâle comme un mur blanc. Elle voulait parler mais on eut dit que le poids d'une pierre l'oppressait et que la gorge était serrée. Elle ne put dire un mot. Elle s'appuya contre le tronc d'un pommier qui était tout en fleurs. C'était le même pommier pardessus lequel elle avait jeté la couronne, à la saint-Jean de l'année précédente, Sa couronne avait volé par dessus ; et voici qu'au moment où ses espérances devaient se réaliser et où elle allait devenir la femme de Mila, elle se voyait obligée à s'en séparer. Elle se couvrit le visage de son tablier blanc, et se mit à sangloter. Grand'mère ne l'en empêcha pas. Mila arriva. Qu'étaient devenues la fraîcheur et la beauté de son visage, et la vivacité de ses beaux yeux ! On eut dit qu'il avait été taillé dans le marbre. Il tendit la main à grand'mère sans dire un mot, embrassa aussi silencieusement sa fiancée ; et tirant de sa poche le mouchoir brodé que tout garçon reçoit, en signe d'amour, de celle qu'il doit épouser, il lui en essuya les yeux. Ils ne se parlèrent point de leur douleur profonde, mais quand ils entendirent résonner de l'auberge cette chanson :

Au dur moment de leurs adieux
Comme deux cœurs sont déchirés !
Comme ces deux cœurs, ces quatre yeux
Jour et nuit se seront pleurés !

Christine embrassa vivement son Jacques et éclatant en sanglots elle cacha son visage sur sa poitrine. Ce chant qu'ils entendaient n'était qu'un écho de la mélodie qui résonnait sans cesse dans leurs cœurs.

Grand'mère se leva ; une grosse larme roula le long de sa joue, et Barounka pleurait aussi. Puis, mettant sa main sur l'épaule de Mila, la compatissante vieillotte lui dit d'une voix émue : « Que Dieu t'accompagne et soit ta consolation, Jacques ! Fais ce que tu dois, et il ne t'en coûtera pas tant. Si Dieu bénit mon dessein, votre séparation ne sera pas de longue durée. Espérez. Et toi ma fille, si tu l'aimes, ne lui rend pas la séparation plus pénible encore. Adieu ! » Elle dit et fait à Mila le signe de la croix, lui serre la main, se retourne bien vite, et prenant une des deux filles à chaque main, elle rentre à la maison avec le sentiment doux pour sa conscience d'avoir consolé des affligés.

Les fiancés dans les cœurs desquels tombait, comme sur des fleurs languissantes, la rosée des bonnes paroles de grand'mère, se trouvèrent ranimés ; se tinrent embrassés sous le pommier dont les fleurs cueillies par la brise, tombaient sur leurs têtes. Un chariot à ridelles s'arrêta devant l'auberge pour recevoir les jeunes soldats en partance pour Königgraetz ; et on entendit crier de la cour : « Mila ! — Christine ! » Mais ils n'entendirent rien. Pendant qu'ils se tenaient embrassés, qu'était-ce que le monde pour eux ! C'est que l'un embrassait dans l'autre tout son monde.

Dans l'après-midi monsieur Beyer prit congé de ses bons amis. Madame Proschek, selon son habitude remplit de provisions les gibecières du père et du fils. Les garçons donnèrent à Orel chacun quelque chose en souvenir, Barounka lui mit un ruban autour de son chapeau : Quant à Adèle, qui demandait à grand'mère ce qu'elle pourrait offrir à Orel, il lui fut conseillé de lui donner la rose qu'elle avait reçue de la comtesse. « Mais, objecta l'enfant, vous m'avez dit que je la porterais à ma ceinture quand je serai grande. Et elle est si belle ! »

« Si on veut honorer beaucoup un hôte qui t'est cher, c'est précisément un objet cher et précieux aussi pour toi qu'il te faut lui donner. Donne-la ! Ce qui sied le mieux à une fille d'offrir à quelqu'un, c'est une jolie fleur. Et Adèle mit la belle rose au chapeau d'Orlik. »

« Ah ! chère Adèle, je ne réponds pas que ta petite rose garde longtemps sa beauté : Orel (l'aigle) est un oiseau sauvage, qui tout le jour prend sa volée sur les rochers, et sur les montagnes, et qu'il pleuve ou qu'il vente. » C'était M. Beyer qui parlait ainsi.

« N'en aie pas de soucis, papa, » dit le jeune garçon qui contemplait avec délice son petit présent : je la tiendrai bien soigneusement serrée les jours ouvriers que je suis en montagne ; je ne m'en parerai que les jours de fête, et ainsi elle se conservera toujours belle. »

Adèle en était contente. Personne ne pressentait encore qu'elle même serait un jour la rose après laquelle soupirerait Orlik qui transporterait aussi la fleur dans les neiges de ses montagnes pour la soigner, pour la chérir dans la retraite de ses bois, comme sa consolation la plus chère ; non, personne ne se doutait alors

que l'amour d'Adèle serait pour Orlik la clarté et le bonheur de la vie.

16

Elles venaient de se passer les solennités de la Pentecôte que grand'mère nommait toujours les fêtes vertes, sans doute parce qu'elle couvrait ce jour-là tout le bâtiment avec des branches de bouleau. Il y en avait des feuillages en dehors et en dedans de la maison, en sorte que tout le monde s'y trouvait sous la verdure, même à table, et au lit. La Fête-Dieu, la saint Jean Baptiste passèrent aussi. Le rossignol ne chantait plus dans les buissons ; les hirondelles avaient emmené leurs petits de dessous le toit pour leur apprendre à voler ; un chaton du mois de mai était couché près des autres chats dans la chambre du poêle où Adèle se délectait à jouer avec lui. Sa poule noire se promenait suivie par ses poussins ; Sultan et Tyrl sautaient toutes les nuits dans l'eau pour attraper des rats ; ce qui fit pour les vieilles fileuses une occasion de raconter qu'auprès du petit pont, près de la « Vieille Blanchisserie » il y avait un ondin.

Adèle allait souvent avec Ursule conduire la vache au pâturage ; elle accompagnait aussi grand'mère quand elle allait cueillir des simples ; ou encore elle s'asseyait à côté d'elle dans la petite cour sous le tilleul, dont grand'mère faisait déjà sécher les fleurs, pendant que sa petite-fille lui faisait la lecture. Vers le soir, quand elles allaient à la rencontre des enfants, elles passaient à travers champs ; grand'mère examinait les chenevièvres ; puis elle aimait à considérer la vaste étendue des guérets du châ-

teau, dont les riches épis se doraient alors très vite, et quand le vent agitait leurs ondes légères elle n'en pouvait détacher ses yeux. Elle disait toujours à Coudrna, qui en faisant sa tournée de garde-champêtre allait ordinairement la rejoindre : « Quelle joie de voir cette bénédiction du Ciel ! Oh ! Dieu épargnez-nous le malheur d'une grêle !

« C'est que nous avons une chaleur étouffante » dit Coudrna, en levant ses regards vers le ciel.

Quand ils passaient près des champs de pois, il n'oubliait jamais d'en jeter quelques cosses dans le tablier d'Adèle, se disant dans sa conscience que madame la princesse ne le trouverait point mal, à raison d'affection qu'elle portait à grand'mère et à ses petits-enfants. Barounka n'apportait plus à sa sœur Adèle de ces petites friandises, ou qu'elle aurait achetées pour son Kreutzer ou qu'elle eut reçu de ses camarades qu'elle aidait à faire leurs thèmes allemands. Aussitôt qu'une marchande de cerises s'était établie aux abords de l'école, on ne manquait guère de dépenser le Kreutzer pour en acheter.

Quand en revenant de l'école les enfants passaient par la chênaie, ils cueillaient des fraises. Barounka faisant une sorte de cornet avec de l'écorce de bouleau et le remplissait de fraises pour sa sœur, et quand les fraises ne donnaient plus, c'était le tour des airelles et des noisettes. Grand'mère de son côté rapportait des champignons, et apprenait aux enfants à distinguer les bons.

La fin du mois de juillet était venue ; la princesse, et avec elle, M. Proschek devaient arriver au commencement du mois d'août ; ajoutez à cette joie des enfants celle des vacances de leur école. Madame Proschek passait presque toutes ses journées au château

pour veiller à ce tout y fût bien en ordre même dans les plus petits recoins. Le jardinier devait se donner beaucoup de mouvement pour prendre soin à chaque plate-bande et prendre garde à ce que chaque fleurette poussât de la manière dont il la désirait. Il devait voir aux gazons des pelouses, si des brins d'herbe, poussés plus épais et plus longs, n'avaient pas besoin d'être ramenés par les ciseaux à la longueur des autres. Il devait aller voir, de buisson en buisson, si les femmes de journée n'avaient pas laissé, de ci, de là, quelque chardon qu'il dût arracher et jeter par-dessus la haie. Tout était en mouvement dans l'attente de la grande maîtresse. Ceux qui n'avaient qu'à gagner à son arrivée s'en réjouissaient ; il s'en trouvait d'autres qui n'en étaient plus gais ! Le personnel de l'intendance courbait chaque jour la tête d'une palme de plus qu'il n'avait fait la veille ; et quand on entendit dire dans la cour : « C'est demain qu'ils arrivent ! » M. l'administrateur devint si humble, qu'il rendit le salut au maître-batteur ; chose qu'il n'avait faite de tout l'hiver, alors qu'il se trouvait être la première personne du château. Grand'mère souhaitait bien à madame la princesse tout le bonheur possible, elle avait prié pour elle chaque jour ; mais si à l'arrivée de la princesse ne s'était pas trouvé jointe celle de son gendre, il lui aurait été égal de la voir ou de ne la pas voir. Mais cette fois c'était avec impatience qu'elle l'attendait ; elle avait de la revoir un motif secret dont elle n'avait dit mot à personne.

C'est au commencement du mois d'août que l'on met les faux dans les blés, et dès le premier jour de la moisson madame la princesse arriva en effet avec toute sa suite. La fille de l'administrateur attendait son italien ; mais on lui eut bientôt donné à savoir que la princesse l'avait laissé à la capitale. Madame Proschek était rayonnante de joie ; les enfants revoyaient enfin leur père

chéri ; toutefois le visage de grand'mère se rembrunit un peu, quand elle reconnut que sa fille Jeanne n'était point venue avec M. Proschek. Mais celui-ci était porteur d'une lettre, dans laquelle sa fille, après lui avoir fait mille compliments de la part de sa tante Dorothée et de son oncle lui mandait que la maladie de celui-ci l'avait empêchée de se mettre en route, attendu qu'il n'eut pas été aimable à elle de laisser reposer sur sa tante seule la conduite du ménage et tous les soins à donner au malade. Elle écrivait que son fiancé était un très digne homme, que sa tante agréait ce mariage ; qu'elle souhaite faire sa noce et entrer en ménage vers la sainte Catherine, et que l'on n'attendait plus que le consentement de grand'mère. « Quand nous serons l'un à l'autre, et qu'il nous sera possible de partir pour la Bohème, nous irons chère mère, vous demander votre bénédiction, en même temps que vous fournir l'occasion de connaître mon Georges, que nous appelons Joura. Il n'est pas tchèque d'origine ; il est né du côté de la frontière turque ; mais vous comprendrez son langage, je suis parvenu à lui enseigner la langue tchèque plus tôt que n'a pu faire Thérèse à son Jean. J'aurais bien voulu épouser un tchèque ; et je sais que vous en auriez été plus satisfaite ; mais que faire ? on ne peut toujours commander à son cœur : et moi, j'aime mon Croate. » C'était la fin de la lettre. Thérèse en donna lecture à voix haute.

Jean qui l'écoutait se disait à lui même ; « C'est comme si je l'entendais parler cette gaie Jeanne, c'est une excellente fille, et Joura un homme bien rangé ; je le connais ; c'est le premier ouvrier dans l'atelier de cet oncle, chez qui demeure Jeanne, et toutes les fois que j'allais à la forge chez lui, j'avais toujours plaisir à voir Joura. C'est un garçon de première taille, et un travailleur que l'on aime à voir fonctionner.

Ah ! oui, c'est comme cela. Allons ! Que Dieu les rende heureux ! dit grand'mère. Mais qui aurait pensé que ces deux bonnes gens se réuniraient de deux frontières si opposées. Et c'est Georges qu'il se nomme comme défunt mon mari. À ces mots grand'mère, qui essuyait une larme plia la lettre, et alla la serrer dans son coffre.

Les enfants étaient charmés de posséder au milieu d'eux leur père bien-aimé. Ils ne pouvaient se rassasier de le voir ; ils se coupaient la parole les uns aux autres pour lui raconter les histoires de l'année écoulée ; toutes choses qu'il savait déjà par les lettres de leur mère. « Mais tu resteras bien tout l'hiver avec nous, n'est-ce pas papa ? » lui demandait Adèle de sa voix caressante, en même temps qu'elle lui lisait sa barbe ; ce qui était leur suprême plaisir à tous.

« Et n'est-ce pas, papa, ajoutait Guillaume, que lorsque sera venu le temps d'aller dans les traîneaux tu nous emmenèras dans les plus beaux et que tu mettras des grelots aux chevaux. Notre bon compère de la ville en a une fois envoyé un exprès pour nous. Nous y sommes montés avec maman, sans grand'mère qui n'a point voulu venir. Et ça allait et ça sonnait, ià faire sortir des maisons le monde de la ville, pour savoir qui arrivait. Or le père ne put encore répondre à toutes ces questions, parce que Jean continuait déjà : « Sais-tu bien, père, que je deviendrai chasseur ? Quand j'aurai fini de fréquenter l'école, j'irai demeurer en montagne chez monsieur Beyer, et Orel, viendra lui à Riesenbourg. « C'est bien ! mais jusque là sois bien appliqué en classe, lui répondit son père, qui voulait laisser à son fils la liberté de choisir sa vocation. »

Arrivèrent bientôt aussi les chers amis du nouvel arrivant, pour le saluer, le meûnier et le chasseur. Il en régna donc plus de gaieté encore dans la petite maison. On vit aussi Sultan et Tyrl s'élancer comme transportés d'une joie sauvage qui ne leur était point habituelle au-devant d'Hector, comme pour lui communiquer la nouvelle. Leur maître les avait toujours aimés, et ils n'avaient plus renoué connaissance avec le fouet depuis le jour où ils avaient tué les canards ; et toutes les fois qu'ils revoyaient leur maître, ils en recevaient des caresses sur la tête.

En les voyant si joyeux graud'mère fit la réflexion que les animaux discernent parfaitement bien quand on leur veut du bien, et qu'ils s'en souviennent bien.

« Et la comtesse, est-elle complètement rétablie ? » demanda la femme du chasseur qui était aussi arrivée pour complimenter l'ami de son mari. »

« On dit qu'elle l'est ; mais je pense qu'elle ne l'est pas. Il faut qu'elle ait quelque chagrin. Elle a été toujours fort délicate, mais à présent elle n'a plus que le souffle, et ses regards sont déjà comme éteints. Je pleurerais bien quand je la vois ; pour moi c'est un ange. Madame la princesse en est toute chagrine, et depuis que sa fille adoptive est tombée malade, les divertissements ont cessé dans la maison. Juste avant de tomber malade elle allait être fiancée à un comte, issu d'une famille riche, avec laquelle madame la princesse est au mieux, aussi souhaite-t-elle beaucoup ce mariage. Je ne sais pas trop comment cela finira », ajouta M. Proschek, avec un signe de tête qui marquait son peu de confiance en la réussite du projet de mariage.

« Et qu'est-ce que le comte en dit », demandèrent les femmes ?

« Et qu'est-ce qu'il en pourrait dire — ? Il faut bien qu'il se résigne à attendre le rétablissement de la jeune fille ; que si elle meurt, il pourra en être bien chagrin, s'il l'aime vraiment. On dit qu'il veut suivre la princesse en Italie.

« Et la demoiselle aime-t-elle le comte, » demanda grand'mère ?

Qui est-ce qui peut le savoir ? Si elle n'a pas le cœur épris déjà d'un autre, celui-ci a de quoi plaire, c'est un bel homme, » répondit Jean.

« Oui, mais-c'est la condition, qu'un autre ne lui ait déjà pas plu davantage, » dit le meûnier qui tendait sa tabatière ouverte, à M. Proschek. Des goûts on ne dispute pas. C'était on le sait son proverbe favori.

« Voyez notre petite cabaretière ; elle serait déjà mariée et ne serait pas comme aujourd'hui noyée dans les larmes ; si ces diables ne lui avaient pas emmené celui qu'elle aime. Tout en disant cela le meûnier présentait sa tabatière à la ronde, et prisait lui même, en clignant de l'œil du côté de Christine, qui était aussi là, présente.

« Je vous ai plaints tous deux, quand Thérèse m'en a écrit, » dit M. Proschek en regardant la jeune fille toute pâle.

« Enfin Mila s'arrange-t-il un peu de son nouvel état ? »

Il le faut bien, quoique ce soit pénible. Et qu'y peut-il faire, le pauvre garçon ? répondit Christine, en se tournant vers la fenêtre

pour cacher ses larmes.

« Je le crois aussi, dit le chasseur, enfermez un oiseau dans une cage qui soit en or ; et la liberté de la forêt lui paraîtra encore préférable.

« Et davantage encore, quand sa petite femelle y soupire après lui, » dit le meûnier en souriant.

« J'ai été aussi soldat, » reprit M. Proschek. Et alors un sourire se joua autour de sa belle bouche ; et en même temps, ses yeux se tournèrent vers sa femme.

Elle sourit aussi en disant : « Oui, tu as été un héros ! »

« Allons ! n'en ris pas tant, Thérèse ; quand tu es venue du côté des bastions avec ma tante Dorothée, pour voir comme je faisais l'exercice, vous avez pleuré toutes les deux. »

Et toi, tu as pleuré avec nous, lui répondit en riant madame Proschek. « Mais à ce moment là, il n'y avait guère sujet de rire, excepté peut-être pour ceux qui nous regardaient. »

« Je dois avouer, » dit l'excellent maître de la maison qu'à ce moment il m'était parfaitement indifférent qu'on me regardât comme une poule mouillée, ou comme un héros. Je ne demandais pas autant d'honneur. Les quinze jours que j'ai été soldat je n'ai fait que pleurer et soupirer, et sans avoir d'appétit ni de sommeil, de sorte que je n'étais que l'ombre de moi-même au moment où je fus libéré.

« Yous n'avez été soldat que quinze jours ? dit le meûnier. Ah ! Mila serait bien content, si on lui comptait, aussi ses jours de service pour autant d'années. »

« Ah ! Je n'aurais certainement pas eu tant de chagrin si j'avais su d'avance qu'un bon ami pourvoyait à mon remplacement et que mon frère me remplacerait ! Mais cela m'est arrivé tout d'un coup. L'état militaire plaît à mon frère, et il s'y sent heureux. Ne pensez pas pour cela que je sois un lâche. S'il fallait défendre ma famille et mes foyers je serais le premier en ligne. Mais nous ne sommes pas tous pareils : celui-ci convient mieux à un état ; celui-là, à un autre. N'est-ce pas celà, Thérèse ? » Et cela disant, M. Proschek posa la main sur l'épaule de dame Thérèse et regarda droitement dans les yeux de sa femme.

« Oui, oui, Jean, vous n'appartenez qu'à nous, » répondit grand'mère à la place de sa fille ; et tous d'approuver car, tous connaissaient la délicatesse de caractère du maître du logis.

Au moment où les amis sortirent, Christine entra dans la chambre de grand'mère, et tirant de sa poche une lettre dont le cachet portait l'empreinte d'un bouton militaire, elle lui dit à voix basse : « C'est de Jacques ! » Eh bien ! c'est joli de sa part ! Et que t'écrit-il ? dit-elle d'un ton qui marquait qu'elle s'en conjouissait avec Christine.

Celle-ci ouvrit la lettre et lut lentement : « Ma chère Christine ! Je te salue et t'embrasse cent fois. C'est bien inutile d'écrire cela ! J'aimerais mieux t'embrasser une fois en réalité que mille fois sur le papier ; mais une distance de trois milles nous sépare. Je sais que tu te demandes bien des fois dans une journée : Qu'est-ce que fait Jacques ? Comment se porte-t-il ? J'ai assez d'ouvrage ; mais quel que soit le travail, je m'y mets de corps et mes pensées sont ailleurs. Je suis malheureux. Si mon cœur n'était qu'à moi, si j'étais libre comme Vítek Tonda, peut-être que j'aimerais l'état militaire ; mes camarades commencent

à s'y accoutumer déjà ; et dans peu de temps ils ne trouveront plus rien de pénible. J'apprends aussi tout comme les autres ; je ne murmure pas contre mon sort… ; mais rien ne me réjouit ; et au lieu de m'y accoutumer, je me sens de jour en jour plus malheureux. Depuis le point du jour jusqu'au crépuscule du soir, c'est à ma chère colombe, c'est à toi que je pense ; et je me contenterais pourtant de te savoir en bonne santé, de recevoir de toi un petit mot de salutation. Quand je suis de garde à l'extérieur, et que je vois des oiseaux prendre leur vol de ton côté, je me prends du regret de ne pouvoir les charger de mes compliments pour toi ; et mieux encore j'aimerais être petit oiseau moi-même, ou ce petit rossignol pour voler auprès de toi… Est-ce que Grand'mère des Proschek, ne t'a pas encore rien dit ? Que signifiait son dernier mot, que peut-être notre séparation ne serait pas de longue durée ? Ne sais-tu rien de plus ? Pour moi, quand je me sens plus malheureux, je me rappelle ses dernières paroles ; et comme si le bon Dieu fut venu à moi, je me sens ranimé par l'espérance de la réussite dans ce que nous devrons faire. Ce n'est pas en vain qu'elle dit une parole. Adresse moi quelques lignes seulement pour me consoler ; tu trouveras bien quelqu'un qui écrive pour toi. Dis-moi tout, entends-tu ? Avez-vous recueilli du foin bien sec ? Qu'en est-il de la moisson ? On commence aussi à moissonner ici. Quand je vois partir les moissonneurs, je voudrais aller avec eux. Je t'en prie, ne va pas seule en corvée. Je suis sûr qu'on te poserait des questions, qu'on te rendrait le cœur gros. — N'y va pas ; et ce bavard d'écrivailleur… » À ces mots, Christine interrompit la lecture pour dire quelque peu fâchée : « Où Mila a-t-il donc le sens ? Il a peut-être peur que » Puis reprenant sa lecture, elle continua ainsi : « Et ce bavard d'écrivailleur ne te laisserait pas tranquille. Ne t'en rapporte qu'à Tho-

mas ; c'est lui à qui j'ai demandé de te protéger. Salue-le, ainsi que sa femme Anna. Va aussi chez les miens ; salue mes parents, et les tiens cent fois de ma part. Je salue aussi grand'mère, ses petits-enfants, ainsi que tous les amis et les connaissances. J'aurais tant de choses à te dire qu'il ne suffirait pas pour cela d'une feuille de papier, grande à couvrir toute la montagne de Žernov ; mais aussi bien est-il temps déjà que j'aille monter ma garde. Si c'est de nuit que je me trouve de faction, je me prends toujours à chanter : « Vous, mes belles étoiles, que vous êtes petites ! Nous avons dit cette chanson ensemble la veille de notre séparation, et elle t'a fait pleurer. Mon Dieu, c'est vrai : ces petites étoiles nous ont tant réjouis. Dieu seul sait si elles ne nous réjouiront plus ! Je te laisse avec un : « Dieu te garde ! »

Christine replia la lettre, et ses yeux interrogeaient le visage de grand'mère.

Allons ! tu as de quoi être contente, c'est un brave garçon ; salue-le de ma part, et écris lui qu'il espère en Dieu ; que tout n'est pas si mal, que du bien ne puisse en venir, et que le soleil le réjouira. Mais pour te dire précisément : « les choses tourneront de telle ou telle manière, » je ne le puis, tant que je n'aurai pas de certitude. Mais va à la corvée, quand il le faudra ; je serais contente que ce fût toi qui, à la fête des moissonneurs présentât la couronne à madame la princesse ; fais la corvée pour le château, c'est le moyen d'éviter qu'une autre que toi la présente.

Ces paroles de grand'mère apportaient assez de consolation à la pauvre Christine qui lui promit de suivre en tout ses conseils. Comme Jean était de retour, il fut facile à sa belle-mère de s'informer quand madame la princesse était d'ordinaire chez elle, et quand elle sortait ; autant de questions dont M. Proschek fut as-

sez étonné, grand'mère n'ayant jamais eu la curiosité de savoir ce qui se faisait au château. « Jusque là, se pensait-il, le château pour elle était comme s'il n'était pas ; et maintenant elle fait questions sur questions au sujet du château. » Mais grand'mère ne dit rien ; on ne voulut pas l'interroger, et comme on ne savait rien, on imputa ses questions à curiosité.

Quelques jours après M. et Mme Proschek avec tous leurs enfants allaient faire une excursion jusqu'en ville. Ursule et Betka étaient dans les champs, et grand'mère restait seule à garder la maison. Selon sa coutume, elle alla avec son rouet s'établir sous le tilleul de la petite cour. Comme elle réfléchissait à quelque chose de sérieux, elle ne chantait point ; seulement, par moments, elle faisait de la tête des signes affirmatifs, jusqu'à ce qu'enfin, sa résolution étant prise, elle dit : « Oui ! C'est comme celà que nous ferons ! »

Au même instant elle aperçut la comtesse, qui descendait la côte, alentour des fourneaux, et vers le petit pont. Elle portait une robe blanche ; un large chapeau de paille couvrait sa tête ; elle glissait le long du chemin, légère comme une nymphe, avec ses petits pieds chaussés de satin qui effleuraient simplement la terre. Grand'mère se trouva bien vite debout pour l'accueillir avec une joie bien grande ; mais elle eut le cœur serré de voir les joues pâles et comme transparentes de la jeune fille dont le visage offrait une telle expression de douceur, en même temps que de douleur profonde, qu'on n'eût pu la regarder sans en ressentir de la compassion.

« Seule ici, et avec un pareil silence ? demanda Hortense, après avoir salué grand'mère tout cordialement.

« Oui, seule, toute seule ! Ils sont tous partis en ville. Les enfants ne peuvent se rassasier de la présence de leur père, après avoir été si longtemps sans le voir, dit grand'mère, tout en essuyant avec son tablier le banc, pourtant déjà propre, et en invitant la comtesse à s'y asseoir.

« Assurément, il y a longtemps, et c'est moi qui en suis la cause. »

« Mais, comment donc ? Vous, mademoiselle la comtesse ? Quand c'est Dieu qui envoie la maladie, qu'y peuvent faire les hommes ? Nous vous plaignions tous ; et tous, nous priions pour que Dieu rendît la santé à mademoiselle la comtesse. La santé est un grand trésor que l'on ne sait apprécier qu'après l'avoir perdu. Votre perte eut été un grand dommage ! Vous êtes si jeune encore ! Puis, madame la princesse en aurait eu beaucoup de chagrin.

« Je le sais, » dit la comtesse en soupirant, et en reposant ses mains jointes sur un bel album, qu'elle avait déjà mis sur ses genoux.

« Vous êtes si pâle, mademoiselle, qu'avez-vous ? » demanda grand'mère avec un grand intérêt à la jeune fille, qui, assise auprès d'elle, semblait être la tristesse en personne.

« Je n'ai rien, grand'mère, » répondit la demoiselle, avec un effort pour sourire qui n'en fit que ressortir encore davantage la douleur de son cœur.

Grand'mère n'osa se risquer à demander plus ; mais elle observa très bien que le mal de la demoiselle, était encore autre que physique. Après un moment de silence, la comtesse demanda des

nouvelles de la santé de tous les habitants de la maison s'informant si les enfants s'étaient quelquefois souvenus d'elle ; toutes questions, auxquelles grand'mère s'empressa de répondre agréablement, et en demandant, à son tour, des nouvelles de la santé et des occupations de madame la princesse.

« Elle est allée en voiture à la vénerie, » répondit la comtesse ; « je l'ai priée de me laisser pour dessiner la petite vallée, et vous aller voir. Madame la princesse s'arrêtera ici pour me prendre. »

« C'est comme si le bon Dieu l'envoyait, se dit grand'mère dans la joie de son âme. Il faut que j'aille mettre un autre tablier. Avec le rouet, on reçoit trop de poussière. Ayant dit cela, grand'mère rentra au logis où elle ne fut pas longtemps, et revint avec un tablier blanc, et un autre fichu sur la tête et sur le cou ; elle apportait du pain blanc, du miel, du beurre, et de la crème.

« Ne plairait-il pas à mademoiselle la comtesse de couper elle même un morceau de ce pain cuit d'hier ? Nous pourrions nous établir au verger où il y a plus de verdure. Le tilleul donne assez d'ombre, il est vrai ; et j'aime aussi m'asseoir sous son ombrage, parce que d'ici je vois tout autour de moi, la volaille courir, grater et s'ébattre. »

« Alors, restons ici, où je me trouve très-bien du reste, dit vite la jeune fille, en acceptant le goûter apporté par grand'mère. Elle coupa sans faire la moindre minauderie un morceau de pain, mangea et but sans gêne, sachant bien que grand'mère eut été contristée de ne la voir toucher à rien. Elle n'en avait pas moins ouvert son album pour montrer à grand'mère ce qu'elle avait dessiné. »

« Hé ! mon Dieu, voilà toute la petite vallée d'au-dessus de la digue, les prés, les rampes, les bois, la digue ; et c'est la vérité, voici bien aussi Victoire, » s'écria grand'mère tout étonnée.

« Elle fait très-bien dans le dessin de cette solitude, dit Hortense. Je l'ai rencontrée sur la côte, elle est bien vieillie. N'y a-t-il pas de remède à son état ? » continua-t-elle avec une expression de compassion. »

« Ma chère demoiselle, on pourrait peut-être venir en aide au physique ; mais cela même lui servirait-il beaucoup, quand la chose principale, la raison, lui manque ? C'est peut-être un bienfait du bon Dieu, qu'il lui ait ôté la mémoire de ses anciennes souffrances qui ont dû certainement être affreuses. Si elle recouvrait le sens, peut-être tomberait-elle dans le désespoir qui serait la perte de son âme comme… Allons, dit grand'mère en s'interompant, Dieu lui pardonne si elle a péché ! Elle a assez souffert pour cela. »

Grand'mère venait de tourner une page. Nouvel étonnement pour elle !

Jésus, mon Sauveur ! dit-elle : Voici la Vieille-Blanchisserie, la petite cour, le tilleul… et me voici ; voilà les enfants, les chiens : tout y est. Mon Dieu ! Comme je suis charmée de ce que je vois ! Et si les nôtres pouvaient voir cela, s'écriait-elle à tout moment !

« Je n'oublie jamais, dit la comtesse, ceux que j'aime ; et pour que leurs traits restent plus clairement fixés dans mon souvenir, je fais leurs portraits. J'en peux dire autant des paysages qui me retracent les lieux où j'ai passé des jours heureux. Et ce vallon-ci est délicieux. Si tu y consentais, grand'mère, je te peindrais, pour que les enfants eussent un souvenir de toi.

Grand'mère rougit et objecta non sans y mettre un peu de façon. Oh ! à mon âge ; cela ne m'appartient pas, mademoiselle !

Laisse-toi faire, pour tes petits-enfants du moins ! je viendrai pour faire ton portrait, quand tu seras seule à la maison.

« Puisque vous y tenez, mademoiselle, eh bien, soit ! Mais, je vous-en prie, que personne n'en sache rien ! On dirait que grand'mére donne dans la vanité. Tant que je suis en vie, ils n'ont pas besoin d'avoir mon portrait. Quand je ne serai plus, qu'il en soit ce qu'on voudra ! Et la demoiselle d'approuver le dire de grand'mère. »

« Mais où avez-vous appris la peinture ? Je n'ai jamais entendu dire qu'une femme sût peindre ; » ajouta grand'mère, en retournant une nouvelle page de l'album.

« Il nous faut apprendre beaucoup et beaucoup dans notre position, afin de savoir comment passer le temps. » — J'ai un attrait tout particulier pour la peinture, » répondit la comtesse.

« C'est un très joli talent, » dit grand'mère qui considérait une petite peinture qui se trouvait dans l'album. Elle représentait un rocher dont le sommet était ombragé ; mais dont le pied était battu par les vagues de la mer. Sur ce rocher était un jeune homme avec un bouton de rose à la main, et les regards fixés sur la mer, qui laissait voir au loin les voiles déployées d'un bateau. »

« C'est vous, mademoiselle qui avez peint cela ? »

Non ; c'est un tableau que j'ai reçu du peintre qui m'a donné des leçons, » répondit la comtesse à demi-voix.

« Et c'est peut-être lui qui s'est peint sur le tableau ? »

La comtesse ne répondit pas. Mais une rougeur couvrit son visage. Elle se leva en disant : Il me semble que madame la princese va arriver.

Grand'mère devina : elle savait maintenant ce qui manquait à la comtesse. La princesse n'arrivait pas encore. La comtesse se rassit et grand'mère après avoir fait dériver la conversation sur d'autres sujets, en vint à celui de Christine et de Mila ; elle confia à la comtesse qu'elle voudrait bien en toucher un mot à la princesse. Et la comtesse, approuvant son dessein, promit de l'appuyer auprès de la princesse.

Celle-ci arrivait par le sentier, tandis que sa voiture suivait encore le grand chemin. Elle salua grand'mère fort cordialement, tendit à Hortense un bouquet en lui disant : « Tu aimes les œillets sauvages ! En voici que j'ai cueillis en chemin. »

La comtesse s'inclina, baisa la main de la princesse et mit le bouquet à sa ceinture.

« Ces œillets barbés s'appellent les petites larmes, » dit grand'mère en les regardant.

« Des petites larmes ? » dirent les deux dames avec étonnement.

« Oui, » reprit grand'mère : « les larmes de la Vierge Marie, et voici ce qu'on en raconte : Comme les Juifs menaient Jésus au Calvaire, la sainte Vierge, l'y suivit, quoique son cœur se fendît. Apercevant en chemin les traces sanglantes des plaies du Christ elle pleurait amèrement, et de ces larmes de la Mère de Dieu, mêlées à ces gouttes du sang de son Fils, crurent dit-on, tout le long

de la Voie douloureuse, ces petits bouquets tout faits d'œillets rouge sang.

« Alors, ce sont les fleurs de la douleur et de l'amour, » dit la princesse.

« Les amants ne s'en offrent jamais l'un à l'autre ; ils croiraient qu'ils devraient alors beaucoup pleurer, » dit grand'mère en offrant à la princesse un petit verre de crème qu'elle la priait humblement de vouloir bien accepter ; et la princesse n'eut garde de lui refuser.

« Mon Dieu », dit-elle, « en reprenant le fil du propos commencé, » on a toujours assez de sujet de pleurer, même sans avoir cueilli des petites larmes de sainte Marie : l'amour apporte avec lui le chagrin avec la joie. Que des fiancés goûtent le bonheur, d'autres y viennent leur verser l'absinthe.

« Chère princesse, grand'mère veut implorer ta protection en faveur de deux amants malheureux ; exauce sa prière, je t'en prie, et leur viens en aide, chère princesse ! Et joignant les mains, elle regardait la princesse d'un air de supplication.

« Parle, chère vieillotte. Je t'ai dit une fois déjà, de t'adresser à moi qui aimerai toujours à écouter tes demandes ; je sais que tu n'en ferais pas pour des indignes, » dit la princesse, qui caressait les beaux cheveux de sa fille adoptive, tout en jetant sur grand'mère des regards pleins d'aménité.

« Je ne m'intéresserais jamais auprès de vous notre gracieuse princesse, en faveur de gens que je saurais ne point le mériter. »

Puis elle raconta l'histoire de Christine et de Mila ; et comment celui-ci se trouva angarié au recrutement ; la seule

chose dont elle ne dit mot, ce fut cette poursuite perpétuelle dont Christine était l'objet de la part du directeur des biens, à qui elle ne voulait pas nuire par des révélations inutiles à son dessein.

« C'est cette jeune fille et ce jeune garçon qui ont été en différend avec Piccolo ? »

« Oui, madame la princesse, ce sont les mêmes. »

« Est-elle donc si jolie, que les hommes se la disputent à ce point ? »

« Oui, madame la princesse, elle est jolie comme une fraise ; à la fête des moissonneurs elle présentera la couronne à madame la princesse qui aura là occaision de la voir. Il va sans dire que le chagrin n'ajoute pas à la beauté. Quand un chagrin d'amour tourmente la fille, elle penche la tête comme une fleur languissante. Christine n'est plus que l'ombre d'elle même ; mais il suffirait d'un seul petit mot pour ranimer son ancienne fraîcheur. Mademoiselle est aussi très pâle ; si Dieu permet qu'elle revoie son pays natal et ce qui est cher à son cœur, il faut espérer que ses joues redeviendront fraîches et vermeilles comme des feuilles de rose. Et en prononçant ces mots : « ce qui est cher à son cœur, » grand'mère y avait mis une telle énergie d'expression que la jeune comtesse en fût dans l'embarras, et d'autant, que la princesse jeta un regard rapide d'abord sur la jeune fille, puis sur grand'mère. Mais celle-ci qui ne voulait plus rien laisser voir, avait atteint tout son but, c'était de rendre la princesse attentive. « Si elle tient à faire le bonheur de cette jeune fille, elle fera le reste, » se pensa grand'mère.

La princesse se leva après un moment de silence, et posant la main sur l'épaule de grand'mère, elle lui dit d'un ton de voix

agréable : « Nous prendrons soin des fiancés.

Mais toi, chère vieillotte, viens me voir demain à cette heure-ci ; » ajouta-t-elle à demi-voix.

« Chère princesse, » dit la comtesse en mettant l'album sous son bras ; « grand'mère a consenti à ce que je la tirasse en portrait ; seulement elle veut que ce soit un secret, tant qu'elle vivra. Comment faire ? »

« Tu n'as qu'à venir au château, vieillotte : Hortense fera ton portrait, qui restera chez moi jusqu'à la fin de tes jours. Elle peindra aussi tes petits-enfants ; et tu garderas ce tableau, grand'mère, pour leur souvenir, quand ils seront grands. »

Telle fut la décision de la princesse qui, après avoir salué grand'mère, remonta en voiture avec Hortense.

Et grand'mère rentra toute heureuse dans l'intérieur de la maison.

17

La matinée était chaude ; jeunes et vieux travaillaient aux champs pour transporter du moins ce qui était coupé. Les cultivateurs durent travailler aussi la nuit, afin de suffire, et à la besogne de corvée qu'ils devaient au château, et à leur propre ouvrage. Le soleil était brûlant ; on eût dit que la terre allait éclater en s'entr'ouvrant sous l'ardeur de ses rayons, dont il semblait que les hommes allaient être suffoqués. Les fleurs fanées courbaient la tête ; le vol des oiseaux rasait le sol ; les animaux recherchaient

l'ombre. Depuis le matin montaient à l'horizon de petits nuages, d'abord gris, puis blanchâtres répandus çà et là ; mais à mesure que la journée avançait, ils s'étendirent, montèrent encore, s'agglomérèrent, s'élevèrent plus haut, puis se réunirent en formant de longues traînes dont les couleurs devenaient de plus en plus foncées. Vers midi tout l'horizon du côté de l'occident s'était voilé d'un lourd nuage noir, qui se rapprochait alors du ciel. Ce fut avec stupeur que les moissonneurs regardèrent au ciel ; et quoique déjà hors d'haleine, pour ainsi dire, ils se forçaient encore au travail, encore que celui qu'ils appelaient l'écrivain ne les eût pas sans cesse gourmandés et poussés à la tâche. Mais telle était déjà la coutume, de crier et crier toujours pour que les travailleurs n'oubliassent pas, qu'il était là pour leur donner des ordres ; et qu'ils eussent, eux, à lui porter du respect.

Grand'mère était assise sous le petit vestibule, et regardait avec anxiété les nuages, qui se trouvaient déjà au-dessus du bâtiment. Les garçons jouaient avec Adèle derrière la maison, mais ils avaient si chaud, qu'ils eussent bien préféré se dépouiller de leurs habits pour sauter dans la rigole, si grand'mère le leur avait permis. Adèle qui aimait tant à causer et qui sautait comme la linotte, bâillait cette fois ; elle cessa de jouer et ses yeux se fermèrent. Grand'mère sentait les siens s'appesantir aussi. Les hirondelles volaient encore plus bas, et même se cachaient dans leurs nids. L'araignée, que grand'mère observait dès le matin pour sa manière d'enserrer les mouches dans son filet et de les y tuer, se cacha dans sa toile ; la volaille se rassembla en groupes dans la petite cour ; les chiens étaient étendus aux pieds de grand'mère ; ils tiraient la langue et avaient autant de peine à respirer que s'ils venaient de fournir une longue course. Les

arbres n'avaient jamais été plus immobiles ; pas une feuille n'y remuait.

M. Proschek et sa femme revinrent du château. « Est-ce que tout notre monde est bien à la maison ? » demandait déjà de loin la maîtresse à ses gens ; « il va éclater un orage terrible. » On ramassa la toile de la blanchisserie ; on enferma la volaille ; les enfants rentrèrent au logis ; grand'mère déposa du pain sur la table, et prépara un cierge bénit, pendant qu'on fermait les fenêtres.

Il faisait toujours une chaleur étouffante, le soleil était couvert d'un nuage. M. Proschek sortit sur le grand chemin pour jeter les regards de tous les côtés. Il aperçut Victoire qui, dans la forêt, était debout sous un arbre. Alors le vent commençait à siffler avec violence ; et le tonnerre, encore lointain, à gronder avec fracas. Soudain un éclair déchira la sombre nue. Mon Dieu ! cette personne là qui est sous l'arbre ! se disait monsieur Proschek à lui même ; et le voilà qui lui crie et fait des signes de son côté pour qu'elle s'en aille. Mais à chaque éclair qui brille, Victoire ne sait que rire aux éclats et claquer de joie dans les mains ; elle ne remarque même pas M. Proschek.

De larges gouttes commencent à tomber ; les éclairs se croisent dans les nuages noirs, le tonnerre éclate : c'est l'orage qui se déchaîne dans toute sa fureur.

M. Proschek rentre au logis. Grand'mère avait allumé le cierge bénit ; elle était en prière avec les enfants que l'on voyait pâlir, chaque fois que l'éclair brillait, que la foudre retentissait. M. Proschek allait d'une fenêtre à l'autre, pour observer ce qui se passait au dehors. Il pleuvait comme à seaux ; le ciel était continuellement entr'ouvert : l'éclair succédait à l'éclair ; le coup de ton-

nerre, au coup du tonnerre, comme si des furies les lançaient. Voici un instant de silence ; soudain une lueur bleu-jaunâtre luit dans les fenêtres, un éclair en croix déchire le ciel en sa longueur ; et crac, — patatras — juste au-dessus du bâtiment ! Grand'mère voulut dire : « Que Dieu soit avec nous ! » mais la parole expira sur ses lèvres. Madame Proschek se retint à la table, pour ne pas tomber ; M. Proschek pâlit ; Ursule et Betka tombèrent à genoux, et les enfants se mirent à pleurer. Puis, comme si l'orage eût trouvé, dans ce coup, un apaisement à sa fureur, il en demeura là. Les grondements déjà plus sourds se firent aussi de plus en plus faibles ; les nues se divisèrent et changèrent de couleur ; le bleu du firmament parut se faire jour, çà et là, entre les nuages gris ; les éclairs brillèrent encore, mais plus faibles et plus rares ; la pluie avait cessé, l'orage passait.

Quel changement dans la nature ! — Comme si elle se trouvait fatiguée, la terre semblait se reposer, comme un être dont les membres tremblent jusque là encore de la secousse. Le soleil la voyait encore baignée et ruisselante de pluie, mais avec un regard qui déjà était plus brillant. On voyait bien encore errer, d'un moment à l'autre, quelque nuage sur sa face, mais ce n'était plus que le reste d'un feu passionné. Le gazon, les fleurs, les plantes semblaient s'être rattachés au sol ; l'eau suivait dans les rigoles la pente des chemins qu'elle ravinait ; celle du ruisseau avait la couleur troublée ; les arbres secouaient, par millions, leurs gouttes de rosée pendantes, et qui brillaient comme des diamants sur leur verte parure. Les oiseaux recommençaient dans l'air à décrire, dans leur vol, leurs arcs de cercle ; sur la terre, les canards et les oies reprenaient leurs ébats dans les rigoles et dans les flaques d'eau qu'avait formées la pluie ; les poules étaient en chasse des escarbots qui se montraient en quantité plus nom-

breuse après la pluie ; l'araignée était sortie de sa cachette. Tout ce qui vit et respire se trouvant rafraîchi, se hâtait de jouir avec délice de la vie qui se renouvelait ; comme aussi à retourner au combat et à donner la mort.

Monsieur Proschek sortit de la maison pour en faire le tour, et il constata, hélas ! que ce vieux poirier qui, pendant tant d'années, en avait ombragé le toit par son épais branchage, était frappé de la foudre. La moitié de l'arbre gisait étendue sur le toit, l'autre se penchait vers la terre. Depuis bien des automnes, le vieux poirier ne donnait plus de fruit et il n'en avait non plus donné jamais beaucoup ; mais la famille y tenait pour la verdure dont il embellissait la maison depuis le printemps jusqu'à l'hiver.

Dans les champs la pluie torrentielle avait causé d'assez grands dégâts ; beaucoup moindres toutefois, se disait-on, en s'en félicitant, que si la grêle y avait été mêlée. Les sentiers se trouvèrent praticables dès l'après-dînée.

Le meûnier put aller en pantoufles, comme à l'ordinaire, du côté de la vanne, où grand'mère le rencontra, comme elle se rendait au château. Il lui dit que la pluie avait beaucoup nui aux fruits ; et tout en lui offrant une prise de tabac, il lui demanda où elle allait ; et quand elle lui eut répondu qu'elle allait au château, il poursuivit aussitôt son chemin ; et grand'mère, le sien.

Monsieur Léopold avait dû recevoir l'ordre d'introduire grand'mère à son arrivée : car à peine l'eut-il aperçue qui entrait dans l'antichambre, que, sans lui rien demander, il ouvrait la porte du petit salon, où se tenait la princesse ; elle y était seule.

Elle dit à grand'mère de s'asseoir près d'elle ; ce que grand'mère fit lentement.

« Ta sincérité de parole et la droiture de cœur me plaisent fort ; j'y ai toute confiance, dit la princesse ; aussi j'espère que tu répondras franchement aux questions que je vais t'adresser.

« Comment en serait-il autrement, madame ? Vous n'avez qu'à parler, » dit grand'mère, qui ne pouvait soupçonner ce que la princesse voulait savoir d'elle.

« Tu me disais hier : Quand la comtesse retournera dans son pays natal, et qu'elle y reverra ce qui est cher à son cœur, son visage reprendra ses belles couleurs ; paroles que tu as prononcées avec une telle expression que j'ai cru à une intention particulière de ta part de les avoir ainsi prononcées. Est-ce moi qui me suis trompée ? Où est-ce à dessein que tu parlais de cette manière ? » Et la princesse observait grand'mère d'un regard profond et rapide.

Mais celle-ci ne se déconcerta point. Elle réfléchit un moment et reprit avec sincérité : « Oui, c'est à dessein que j'ai fait passer sur mes lèvres ce que je pensais dans le cœur : mon intention était de rendre madame la princesse attentive. Il est parfois utile de bien placer un mot, et à son temps. »

« La comtesse t'a-t-elle parlé ? »

« À Dieu ne plaise ! Mademoiselle la comtesse n'est point de ces personnes qui vont répandre des larmes dans la rue. Mais c'est l'expérience qu'on a faite soi-même qui fait comprendre. Ce qui se passe dans l'homme ne se cache pas toujours. C'est moi même qui l'ai deviné. »

« Qu'as-tu deviné ? Qu'as-tu entendu dire ? » dit la princesse avec anxiété. « Ce n'est point par curiosité que je désire le savoir,

mais c'est bien par l'intérêt et le soin que j'ai aussi grands pour ma fille adoptive que si elle était vraiment mienne. »

« Je peux dire ce que j'ai entendu ; rien n'en empêche, aussi bien n'ai-je point juré de ne le répéter à personne, » dit la vieillotte ; et là-dessus elle raconta ce qu'elle avait ouï dire du projet de mariage et de la maladie de la comtesse. « Une pensée en amène une autre, » ajouta-t-elle : « Quand on regarde une chose de loin, elle paraît souvent autre que de près. Et voilà comment j'ai eu l'idée que la demoiselle ne consentait à épouser le comte que par déférence pour les volontés de madame la princesse. J'ai eu hier l'occasion de bien observer la demoiselle, j'aurais pleuré sur elle, Madame : nous regardions ensemble les jolis tableaux qu'elle a peints ; et alors chose bien étonnante ! Il me tomba sous la main un tableau dont mademoiselle la comtesse me dit que c'était son maître qui l'avait peint et le lui avait donné. Je lui ai demandé si ce beau jeune homme qu'il représente est le peintre lui même ; car les vieilles gens ont ceci de commun avec les enfants qu'ils sont heureux de tout savoir. Elle devint rouge comme une rose, se leva sans faire de réponse ni dans un sens ni dans un autre ; mais elle avait les yeux mouillés de larmes. C'en était bien assez pour moi, et madame la princesse saura encore mieux si la vieille grand'mère a surpris la vérité.

La princesse se leva, se promena dans la chambre et comme se parlant à elle-même, elle disait : « Je n'ai pourtant rien remarqué en elle d'extraordinaire, elle avait la même gaîté et le même esprit d'obéissance. Elle n'a jamais parlé de lui.

« À cette pensée de la princesse, ainsi exprimée tout haut, grand'mère répondit que les caractères sont bien différents les uns des autres ; celui-ci ne serait pas heureux s'il ne pouvait éta-

ler au grand jour du monde ses joies et ses peines ; celui-là les refoule dans son sein pour toute sa vie et les emporte avec lui dans la tombe. Il est bien difficile de gagner cette seconde sorte de gens ; cependant un amour en fait naître un autre. Il en est des hommes entre eux comme il en est de moi avec les plantes. De celles-ci, il en est que je n'ai pas à aller chercher bien loin : je les rencontre dans toutes les prairies et en toute contrée ; mais aussi il en est quelques autres, à la recherche desquelles il me faut m'enfoncer dans l'épaisseur du bois, grimper sur la montagne à travers des roches, ne point regarder aux épines et aux chardons qui me barrent le chemin. Mais je me trouve récompensée au centuple par la plante même. Cette vieille femme qui nous rapporte toujours des montagnes la mousse odorante qu'elle y a trouvée nous redit toujours : « elle m'a donné bien de la peine à trouver ; mais elle me paie bien, de cette peine. Cette mousse a le parfum de la violette, et elle nous rappelle en hiver le senteurs du printemps. Mais pardonnez, Madame, si je m'écarte ainsi de ce que je disais d'abord. Toutefois je tenais encore à ajouter que mademoiselle la comtesse a gardé de la gaîté, aussi longtemps qu'elle avait l'espérance ; mais à présent qu'elle l'a perdue entièrement, elle commence à reconnaître que l'amour qu'elle ressentait est porté au double. Car il arrive souvent que nous ne connaissons la valeur de ce que nous possédions qu'après l'avoir perdu.

« Je te remercie de m'avoir fait connaître la vérité, » dit la princesse, « je ne sais si je pourrai en faire mon profit ; mais je ne veux que le bonheur d'Hortense. C'est à toi que je devrai en savoir gré ; car sans toi je n'aurais pas pu trouver la trace. C'est demain que la comtesse doit peindre. Viens au château avec tes petits-enfants. »

Sur cette parole, la princesse congédia grand'mère, qui s'en allait heureuse avec la conscience d'avoir contribué par une bonne parole au bonheur de quelqu'un. Elle était déjà près de la maison, lorsqu'elle fit la rencontre du chasseur ; il paraissait tout épouvanté, et sa démarche était rapide : « Entendez ce qui est arrivé ! » dit-il d'une voix émue.

« Ne m'effrayez pas, dites vite. »

« Messagère de Dieu, la foudre a frappé Victoire. »

Grand'mère joignit les mains, et fut un moment sans pouvoir proférer une parole, jusqu'à ce que deux larmes grosses comme deux pois de vermeille sortissent de ses yeux : « Dieu l'a aimée : souhaitons lui l'éternelle paix, » dit-elle à voix basse.

« La mort lui a été légère, dit le chasseur. »

Àce moment, M. et Mme Proschek et leurs enfants sortaient de la maison. En apprenant la triste nouvelle, ils restèrent tous comme interdits. « J'étais bien inquiet pour elle avant l'orage, quand je la vis qui était debout sous l'arbre. Je lui criais, et faisais des signes, et elle ne faisait que rire. Ah ! c'est un bonheur pour elle. »

« Et qui est-ce qui l'a trouvée, et où ? » demandèrent-ils.

Je suis allé en forêt, aussitôt l'orage passé pour voir les dégâts. J'arrivai à cette hauteur couverte de sapins entrelacés, que vous connaissez bien, et qui ont crû ensemble au-dessus de la grotte de Victoire. J'y vois quelque chose de couché sous les aiguilles et les ramilles de sapin. Je crie : pas de réponse. Je levai les yeux en haut pour connaître la cause qui avait accumulé tant d'aiguilles de sapin en un même lieu, et je vis les deux sapins présenter le

même état que si on les eût dépouillés, du haut en bas, de leur écorce et de toutes leurs branches. J'écartai les aiguilles de sapin ; elles recouvraient Victoire étendue et tuée. J'essayais de la remuer, elle ne respirait plus. Sa robe était brûlée du côté gauche et depuis l'épaule jusqu'au pied. Probablement que cet orage ne lui avait causé que du plaisir, car elle riait à chaque éclair qui brillait. Elle sera sortie de la grotte pour monter sur la hauteur où, de ce sapin, l'on jouit d'une belle vue, et c'est là que la foudre l'a atteinte. »

« Ainsi que notre poirier, » se pensa grand'mère. « Et où l'avez-vous fait transporter ? »

Àla maison la plus voisine, et c'est la vénerie ; je me charge du soin de lui faire donner la sépulture encore que ses parents voudraient y pourvoir eux-mêmes. J'ai été à Žernov pour annoncer mes intentions. Je n'aurais jamais pensé que nous dussions la perdre si tôt. Et sa vue me manquera, ajouta le chasseur avec chagrin.

Au même instant une sonnerie pour les morts se fit entendre dans la direction de Žernov. Tout le monde fit le signe de la croix, et se mit à réciter des prières. Le glas funèbre annonçait les funérailles de Victoire.

« Irons-nous la regarder, » demandèrent les enfants à leurs parents et à grand'mère.

« Venez demain, quand elle sera mise dans le cercueil, » dit le chasseur qui salua et partit tristement.

« Victoire ne viendra jamais plus chez nous ; jamais plus on n'entendra sa chanson près de la digue ; elle est déjà au ciel ! se

disaient les enfants en se rendant à leurs petites occupations, et sans même demander grand'mère des nouvelles de la comtesse.

« Ah ! certainement, elle est au ciel ; elle a toujours tant souffert en ce monde, se pensa grand'mère en elle-même.

On eut dit que la nouvelle de la mort de Victoire avait été publiée à son de trompe dans la petite vallée, tant vite elle s'y était répandue ! Quiconque l'avait connue, lui avait porté compassion et lui avait, par compasion aussi, souhaité la mort. Et maintenant qu'elle avait eu un genre de mort que Dieu, dit-on, n'envoie guère, la compassion, dans le sentiment commun, avait fait place au respect.

Quand, le lendemain, grand'mère se rendit avec les enfants au château pour se faire tirer en portrait par la comtesse, madame la princesse parla aussi de Victoire. En entendant raconter combien Victoire était aimée, et à la vénerie et à la « Vieille Blanchisserie », la comtesse s'engagea à copier deux fois, et pour la famille Proschek et pour le chasseur, ce tableau que grand'mère avait vu, et qui représentait Victoire debout sous l'arbre fatal.

C'est qu'elle voudrait, avant son départ, faire à chacun un petit plaisir, et aussi vous avoir tous avec elle, » dit la princesse en souriant.

« Et où est-on mieux qu'au milieu de ceux qui vous aiment ? Quelle joie est plus grande que celle qu'on prépare aux autres ? » répondit grand'mère.

Les enfants étaient bien heureux d'avoir leurs propres portraits — personne ne savait rien de celui de grand'mère, — ils

étaient aussi dans une joyeuse attente des cadeaux que leur avait promis la comtesse, s'ils restaient tranquilles, pendant qu'elle les dessinait.

Grand'mère avait plaisir à considérer comment, sous l'habile pinceau de la jeune artiste, ces chers visages d'enfants se reproduisaient, traits par traits, de plus en plus vivants, et elle était la première à les rappeler au maintien, quand ils se sentaient aller à reprendre une position plus commode.

« Reste tranquille, Jean ! ne sautille pas ainsi, afin que mademoiselle puisse bien te saisir. Et toi, Barounka, ne baisse pas ainsi le nez, pour le faire ressembler à celui d'un lapin. Guillaume, ne relève pas sans cesse les épaules comme fait l'oie avec ses ailes, quand il vient de lui tomber une tige de plume.

« Et comme Adèle s'était oubliée au point de fourrer dans sa bouche son doigt index, elle en fut reprise par cette remontrance : « Mais n'as-tu point honte, déjà grande fille comme tu es, et qui pourrais déjà te couper du pain toi-même ! Voilà que je vais être obligée de te mettre du poivre sur le doigt.

La comtesse fut charmée d'avoir à faire ce genre de peinture, et elle souriait de temps en temps aux enfants pendant l'opération. Son visage redevint de jour en jour plus rose ; grand'mère fit l'observation que ses couleurs étaient moins celles d'une rose que celle de la belle fleur du pommier. Elle était devenue plus gaie, et son regard plus brillant et plus clair reprenait son éclat ; elle souriait à chacun, et trouvait toujours le mot qu'elle savait devoir faire plaisir. Parfois elle considérait grand'mère fixement ; alors son œil devenait humide ; elle mettait de côté le pinceau

pour prendre entre ses mains la tête de grand'mère, lui caresser les cheveux blancs, et déposer un baiser sur son front ridé.

Une fois, elle se pencha vers la main de grand'mère et la baisa. Grand'mère ne s'y attendait point, elle en fut toute saisie. « Que faites-vous là, comtesse ? C'est là chose qui ne doit pas se faire pour moi ! »

Je sais bien ce que je fais, ma chère vieillotte ; je sais quelle obligation j'ai envers toi ; tu as été mon bon ange. Et la comtesse tomba aux genoux de la vieille femme.

« Dieu vous bénisse, et vous donne le bonheur que vous souhaitez ! » dit celle-ci en posant les mains sur le front de la jeune fille agenouillée, front blanc et pur comme la feuille du lis ! « Je prierai pour vous et pour madame la princesse. C'est une dame parfaite ! »

Le lendemain de l'orage, le chasseur arriva à la « Vieille-Blanchisserie » pour annoncer à ses habitants qu'ils pouvaient venir dire à Victoire le suprême adieu. Madame Proschek, qui ne pouvait voir un cadavre, resta au logis ; madame la meûnière avait horreur d'un mort ; ou plutôt, ainsi que son mari le révéla sans ménagement, c'était de crainte que le défunt ne lui apparût ensuite dans la nuit. Quant à Christine, elle était à la corvée. Il n'y eut donc que Marie, la fille du meunier, pour accompagner à la vénerie grand'mère et les enfants. À leur sortie, ils allèrent cueillir des fleurs avec du réséda dans leur petit jardin ; les garçons emportaient aussi de ces pieuses images que grand'mère leur avait apportées du pèlerinage de Svatonitz. Elle avait pris son rosaire, et Marie emportait aussi des images saintes.

« Qui aurait pensé que nous aurions à faire les préparatifs d'un enterrement, » dit la femme du chasseur à grand'mère en la recevant sous le petit vestibule de la vènerie ?

« Nous ne sommes tous ici sur terre que pour un temps : nous nous levons le matin, sans savoir si nous nous coucherons le soir, » répondit grand'mère. La biche accourut vers Adèle, dont elle frôlait la poitrine avec ses yeux, par manière de caresse, tandis que les jeunes garçons du chasseur et ses chiens sautaient autour d'eux tous.

« Où l'avez-vous mise ? » demanda grand'mère en entrant dans la chambre.

« Dans la petite maison du jardin, » répondit la femme du chasseur, qui prit sa petite Annette par la main pour les y conduire.

La maisonnette qui n'avait qu'un petit salon, était ornée de branches de sapin, au milieu desquelles était exposé, sur une civière, un cercueil, fort simple, fait de planches de bouleau non rabotées. Il était ouvert, et le corps de Victoire y était couché. La femme du chasseur lui avait passé la blanche chemise mortuaire, et orné le front d'une couronne faite avec ces œillets barbés qu'on nommait les larmes de la sainte Vierge. Sous la tête, elle lui avait mis un coussin de mousse verte ; elle lui avait aussi ramené les bras sur la poitrine, et l'un au-dessus de l'autre ; c'était ainsi qu'elle avait coutume de les tenir pendant la vie. Des branches de pin ornaient le cercueil et son couvercle ; et à son autre extrémité, un verre à pied contenait de l'eau bénite, avec un aspersoir formé d'un faisceau d'épis de seigle. C'était la femme du chasseur qui avait tout préparé et disposé par elle-même. Combien d'allées

et de venues ne lui avait-il pas fallu faire toute une journée vers la petite maison ? Rien n'y était plus nouveau pour elle ; quant à grand'mère, elle s'avança vers le cercueil en faisant le signe de la croix sur la défunte ; puis, elle s'agenouilla près du corps, et se mit en prières. Les enfants suivirent son exemple.

« Eh bien ! dites-moi si cette disposition vous plaît, et si nous avons bien mis tout en ordre ? » demanda la femme du chasseur à grand'mère, quand celle-ci se fut relevée. Si nous n'avons pas mis plus de fleurs et d'images de saints avec elle dans le cercueil, c'est que nous pensions bien que vous en apporteriez aussi.

« Vous avez bien fait, ma chère amie, et très bien fait les choses, » reprit grand'mère qui voulait louer la maîtresse de lieu.

La femme du chasseur reçut des mains des enfants les fleurs et les saintes images qu'ils apportaient pour les mettre autour du corps. Grand'mère enroula le rosaire autour des doigts déjà relents de Victoire et considéra longtemps encore son visage. Il avait perdu l'expression farouche qui en avait animé la vie, ses yeux noirs et rouges étaient fermés ; la flamme en était éteinte à jamais. Ses cheveux d'un noir du jais, mais qui avaient été toujours en désordre, venaient d'être démêlés, lissés et rangés ; et autour de son front, froid comme le marbre, s'enlaçait cette couronne de fleurettes rouges, comme un bandeau d'amour. On ne lui voyait plus autour de la bouche ce trait féroce qui avait détruit toute la beauté de son visage ; mais autour de ses lèvres se devinait encore sa dernière pensée, comme si l'effroi venait de l'y faire expirer… et c'était un sourire amer.

« Qu'est-ce qui t'a ainsi endolori, ô toi, pauvre cœur ? qu'est-ce qu'ils t'ont fait ? » se disait tout bas grand'mère en elle-même.

« Personne ne peut t'indemniser de ce que tu as souffert. Celui qui est le coupable, Dieu le jugera ! Mais toi, tu es dans la lumière et dans la paix. »

« La femme du forgeron voulait qu'on ne lui mît que des copeaux de bois sous la tête ; mais mon mari lui a mis de la mousse ; je n'ai plus qu'une crainte : c'est que le monde, et aussi ses parents, ne nous accusent de l'avoir soustraite à leurs soins et de lui avoir fait faire des funérailles par trop simples. Et en disant cela, la femme du chasseur laissait bien voir du souci.

« De quoi servirait de l'avoir déposée dans un bière couverte de peintures ? Ne vous faites pas de ces vains soucis, ma chère dame, et laissez causer les gens. Maintenant qu'elle est morte, ils la voudraient peut-être envelopper dans du brocart d'or ; et tant qu'elle a vécu, ils ne lui ont pas seulement fait la question : « Femme, qu'est-ce que tu as ? » Vous n'avez qu'à lui laisser son coussin vert, elle n'en a pas eu d'autre depuis quinze ans. » Grand'mère dit ; et prenant le petit aspersoir, elle aspergea trois fois d'eau bénite le corps de Victoire de la tête aux pieds, fit ensuite le signe de la croix, commanda aux enfants de faire de même, et ils quittèrent avec elle, et en silence, la maisonnette du jardin.

Derrière Riesenbourg, dans la vallée romantique et près de cette église de Bouschin, que le seigneur de Turin a fait bâtir en action de grâces pour la guérison de sa fille muette, est le cimetière, où repose Victoire. Le chasseur a planté un sapin sur sa fosse. « Le sapin est vert en hiver et en été, et elle aimait tant cet arbre, » dit grand'mère, quand ils reparlèrent de Victoire.

Elle ne fut point oubliée, encore qu'on n'entendît plus venir de la digue les accents de sa triste complainte ; encore que sa grotte fût vide, et le sapin, abattu. Mais le nom de l'infortunée Victoire retentit, de longues années encore, aux alentours, dans une chanson mélancolique qu'avait composée Barbe Žernovska.

18

La comtesse garda le portrait de grand'mère et lui remit les portraits de ses petits-enfants ; si leurs parents en furent charmés, grand'mère le fut plus encore. La comtesse avait réussi à faire passer leur âme, pour ainsi dire, dans le traits de leurs visages, en sorte que grand'mère, en les montrant aux personnes de sa connaissance, ne disait que la vérité, quand elle ajoutait :

« Il ne leur manque que d'ouvrir la bouche et de parler. »

« Après que ses petits-enfants, quelques années plus tard, eurent quitté la maison paternelle, elle se plaisait à redire : « Non ! ce n'est pas l'habitude, parmi les gens de notre condition, de se faire peindre ; ce n'est pourtant pas inutile. Je me souviens encore très-bien de ce visage-là ; mais avec l'âge, la mémoire s'affaiblit, et les traits s'effacent de la pensée. Puis, je ressens tant de plaisir à considérer ce tableau ! »

On transportait alors, dans les granges du château, les dernières petites meules de quinze gerbes de froment. Comme on savait que la princesse n'avait pas l'intention de rester longtemps encore dans sa terre ; mais qu'elle avait hâte de partir, avec la comtesse, pour l'Italie, monsieur l'administrateur avait fixé la

fête des moissonneurs pour la fin de la récolte des froments. Christine, qui était bien la plus jolie fille de tous les pays d'alentour, n'en était pas moins toute sage ; et grand'mère avait bien deviné le choix qui serait fait d'elle, pour présenter la couronne de la fête à madame la princesse.

Derrière la cour, il y avait un grand espace couvert en partie de gazon, et en partie de hautes meules de paille. Au milieu, les garçons avaient dressé une haute perche, ou plutôt un mât orné de branches de sapin, de rubans, de fichus et de foulards rouges, flottant au vent en guise de petits drapeaux. Entre les ramilles de sapin brillait toute la variété des fleurs champêtres, entremêlées d'épis de blé ! Autour des meules, on avait établi des bancs, et improvisé des tonnelles avec des branches de sapin. Autour du mât enguirlandé, on avait battu le sol en façon d'aire pour la danse.

« Grand'mère, grand'mère, » dit Christine, vous m'avez consolée tout ce temps : et c'est votre parole qui m'a fait vivre. J'ai écrit à Mila pour lui faire partager toute mon espérance ; or, voici la fête des moissonneurs et nous ne savons pas jusqu'à présent, à quoi nous attendre. Dites-le moi, je vous en supplie : seraient-ce des pommes de consolation seulement et un vain espoir, que vous nous auriez montrés, en attendant que nous prenions notre parti de la séparation ?

Et grand'mère lui répondit en souriant : « Petite folle ! Voilà qui serait en vérité bien avisé à moi de chercher à vous consoler de semblable manière ! Je m'en tiens à ce que j'ai dit. »

Fais-toi belle pour demain ; madame la princesse tient à ce qu'on soit bien mise. Toutefois, si demain j'ai encore vie et santé

pour regarder, et si tu me questionnes encore, c'est alors que je pourrai te dire la vérité. C'est qu'elle savait dès lors véritablement comment avait dû se traiter l'affaire de Mila ; et si elle n'eut pas promis à la princesse le silence envers Christine, elle n'eut pas non plus différé de délivrer la pauvre fille du poids de ses pénibles pensées.

Tous ceux qui avaient fait le travail de corvée, ainsi que les gens du château s'étaient rassemblés, le lendemain, tous en habits de fête, sur ce grand espace libre derrière la cour. On chargea sur une voiture plusieurs fois quinze gerbes ; les chevaux même portaient des rubans à la tête, conduits par un des garçons à cheval, tandis que Christine, avec quelques jeunes compagnes, était assise sur la voiture. Filles et garçons se rangèrent par couple autour du véhicule ; les personnes plus âgées les suivaient. Les moissonneurs portaient des faux et des faucilles ; les moissonneuses, des faucilles et des râteaux. Toutes avaient à leur corsage un bouquet composé d'épis de blé, de bluets et d'autres fleurs des champs ; les jeunes gens les avaient fixés à leurs chapeaux ou à leurs bonnets. Le valet conducteur de l'attelage faisait claquer son fouet ; et les moissonneurs chantaient, tout en se dirigeant vers le château devant lequel la voiture s'arrêta. Christine et ses compagnes en descendirent. Elle portait la couronne d'épis qu'elle avait posée sur sa robe rouge ; les garçons prirent rang derrière elle, et entrèrent, en chantant, dans l'antichambre où la princesse faisait son entrée en même temps qu'eux. Christine, déjà tremblante de peur, se prit à rougir de timidité ; et baissant les yeux, elle adressa, d'une voix hésitante, à madame la princesse, ses félicitations et ses souhaits pour une bonne et heureuse récolte et de l'année présente et de l'année prochaine ; puis, après lui avoir fait une profonde révérence, elle déposa la couronne aux

pieds de la princesse. Alors tous les moissonneurs levant en l'air leurs chapeaux crièrent : « Longue vie et santé à notre bonne maîtresse ! » Elle les remercia de sa parole affable, et les adressa à l'administrateur pour leur faire servir à manger et à boire.

« Et à toi, ma chère fille, je suis particulièrement reconnaissante des vœux et de la couronne que tu m'as présentés, » dit-elle à Christine, en suspendant la couronne à son bras. Je vois que tous les autres sont rangés en couples, au lieu que tu restes seule.

La meilleure manière de t'obliger serait peut-être de te procurer un danseur. »

Elle sourit, ouvrit la porte du salon, et Mila en sortit en costume de paysan.

« Jésus Marie !» s'écria Christine, « c'est Jacques » ; et elle serait tombée par accablement de tant de joie, si Mila ne l'eut soutenue dans ses bras.

La princesse entra silencieusement au salon. « Allez tous, allez, » dit Mila à ses camarades : « madame la princesse ne veut pas que nous la remerciions. » Et quand ils furent dehors, il leva en l'air une bourse remplie d'argent, en disant : « C'est la comtesse qui me l'a donnée, pour être partagée entre vous. Prends-la, et fais toi-même le partage, » dit-il, en tendant la bourse à Thomas, qui le regardait avec autant d'étonnement que tous les autres. Ce fut seulement derrière le château qu'ils poussèrent leurs cris de joie ; que Jacques embrassa droitement sa Christine, et put raconter à tous qu'il devait son rachat à madame la princesse.

« Et à grand'mère, » ajouta Christine. « Sans elle, rien ne se fut fait. »

On alla à la danse. Les employés avec leurs familles, celles des Proschek, du meûnier et du chasseur étaient venus prendre place entre les moissonneurs. Ce fut grand'mère qui y fut la première, poussée par la joie d'assister au bonheur que ses chers protégés avaient de se retrouver.

Ils ne savaient comment lui exprimer leur reconnaissance.

« Ne me remerciez pas ; je n'en ai touché qu'un mot ; madame la princesse l'a accueilli et Dieu a donné sa bénédiction. »

« Mais vous, grand'mère ! » lui dit Christine en menaçant du doigt avec un sourire, « vous saviez pourtant, dès hier, que Mila était revenu et qu'il se tenait caché chez Venceslas ; et vous ne m'en avez rien dit ! »

Je n'en avais pas la permission. Au reste, je t'avais dit que tu le reverrais bientôt. Cette parole devait te suffire. N'oublie pas, ma fille, que tout vient à point à qui sait attendre.

La musique, les cris de joie, la danse et les rires retentirent autour de l'arbre de fête. Les employés écrivains du château engagèrent à la danse les jeunes villageoises, et les filles des employés ne rougirent pas d'avoir pour danseurs des fils de paysans ; danseurs et danseuses étaient satisfaits les uns des autres.

La bière répandue à flots, les doux rosoglio, avec la danse, mirent le feu dans toutes les têtes ; et quand la princesse vint, avec la comtesse, voir comment cette jeunesse exécutait sa danse nationale, la joie se trouva montée à son plus haut période ; toute honte disparut ; les bonnets volèrent en l'air aux cris de « Vive

notre princesse ! » On but et on but encore, et sans cesse, à sa santé. Les deux dames étaient dans l'enchantement et distribuaient quelques paroles agréables à l'un et l'autre ; la comtesse souhaita à Christine, qui lui baisait la main, d'être heureuse en son mariage ; elle adressa aussi la parole au meûnier et au chasseur, s'entretint confidemment avec grand'mère ; et la femme et la fille de l'administrateur, qui ne pouvaient souffrir grand'mère, parce qu'elle avait déjoué tous leurs plans, durent en dévorer même leur courroux. Mais quand les pères attablés pour boire avaient, comme on dit, la tête sous les bouchons ; quand ils se furent mis à déblatérer contre ceux qu'ils appelaient les écrivailleurs et contre leur chef ; quand l'un d'eux eut soulevé son verre, pour le présenter à boire à madame la princesse, et que Thomas lui faisait force opposition, madame la princesse n'était déjà plus là.

Quelques jours après la fête des moissonneurs, elle partit avec Hortense pour l'Italie ; mais avant de quitter grand'mère, la comtesse lui avait remis de beaux grenats comme cadeau de noces pour Christine.

Grand'mère était contente ; tout avait tourné comme elle le souhaitait. Elle n'était plus tourmentée que d'un souci, celui d'une lettre à envoyer à sa fille Jeanne. Thérèse se serait bien chargée de la rédiger ; mais elle n'eut pourtant pas été dictée comme elle désirait qu'elle le fût. C'est pourquoi elle appela un jour Barounka dans sa chambrette, ferma la porte à clef, et lui montrant la table sur laquelle une feuille de papier, de l'encre et une plume se trouvaient déjà préparées, elle lui dit : « Assieds-toi, Barounka, tu vas écrire à ta tante Jeanne. » Barounka s'assit,

et grand'mère à côté d'elle, afin de voir sur le papier ; et elle commença à dicter : « Loué soit Jésus Christ ! »

« Mais grand'mère », objecta Barounka, « ce n'est pas ainsi qu'on commence une lettre. Il faut écrire en haut : "Ma chère Jeannette !" »

« Pas du tout, mon enfant ; ton bisaïeul et ton grand'père ont toujours écrit de cette manière, et je n'ai jamais écrit autrement à mes enfants. Quand tu entres chez quelqu'un, tu commences par saluer. Alors commence par le salut chrétien. "Loué soit Jésus Christ !" Ma chère Jeannette ; je te salue et t'embrasse mille fois, et te fais savoir que, grâces à Dieu, je suis bien portante. Il est vrai que la toux me fatigue un peu ; mais qu'y-a-t-il d'étonnant, puisque dans peu je compterai quatre-vingts ans ? C'est un bel âge, ma chère fille, et on a de quoi remercier le bon Dieu, quand celui qui le passe est en aussi bonne santé que moi : j'ai l'ouïe et la vue toujours bonnes ; je pourrais bien encore raccommoder, mais Barounka le fait pour moi ; et je suis encore assez ingambe. J'espère que cette lettre vous trouvera, et toi, et Dorothée, en parfaite santé. Comme j'ai appris par ta lettre que l'oncle est malade, je prends part à votre peine, mais avec l'espoir que la maladie n'est pas dangereuse. C'est souvent qu'il est indisposé ; et on dit que de fréquentes, mais petites maladies ne mettent pas en branle la sonnerie. Tu m'écris aussi que tu veux te marier, et que tu n'attends plus que mon consentement. Ma chère fille ! Puisque tu as fait un choix selon ton cœur, que puis-je répondre sinon que Dieu te rende heureuse et qu'il vous bénisse tous deux ; que vous viviez pour son honneur et sa gloire, et que vous vous rendiez utiles au monde ? Quelle raison aurais-je de faire opposition, puisque Georges est un digne homme, et que tu l'aimes ? Ce n'est

pas moi qui aurai à vivre avec lui, mais ce sera toi. Je croyais cependant que tu aurais fait choix d'un tchèque, car on est encore mieux fait pour son pareil ; mais il ne t'était pas destiné, et je ne te blâme pas pour cela. Nous sommes tous les enfants d'un père unique ; une mère nous nourrit : nous devons donc nous aimer, lors même que nous ne serions pas du même pays. Salue Georges de ma part ; et, si Dieu vous donne la santé, et que tout votre petit ménage soit bien réglé, en sorte que rien ne vous empêche de partir ensuite, arrivez au milieu de nous. Les enfants se réjouissent déjà de voir leur tante. Que Dieu vous donne à tous la santé et sa bénédiction ! Adieu ! »

Barounka dut lire une fois encore à grand'mère la lettre qu'elles plièrent et cachetèrent ensemble ; grand'mère la serra dans son coffre, en attendant d'aller à l'église et d'avoir ainsi l'occasion de la mettre elle-même à la poste.

L'un de ces soirs qui précédèrent la fête de sainte Catherine, la jeunesse du pays était, en grande partie, rassemblée, filles et garçons, à l'auberge du pays. La maison était non-seulement toute luisante de propreté, à l'intérieur comme au dehors ; mais de plus, les portes extérieures étaient encadrées de tiges de sapins et un rameau vert avait été inséré derrière chaque tableau de la grande salle ; les rideaux des fenêtres étaient blancs comme neige, et le carrelage de la pièce avait été blanchi à la craie. Une longue table en bois de tilleul et recouverte d'une nappe blanche, garnie de romarin, de rubans blancs et rouges tenait rassemblées autour d'elles plusieurs filles d'honneur, que leur beauté faisait ressembler à un plant de roses et d'œillets. Elles étaient venues pour tresser des couronnes de fleurs. La plus belle était destinée à Christine, la jeune fiancée, assise au milieu d'elles, vers le haut

bout de la table. Déchargée, pour ces solennelles circonstances, de tous les soins domestiques, elle se trouve mise comme en tutelle sous le bavard et sous une intermédiaire des fiançailles. La première de ces deux honorables fonctions était remplie par le conducteur ordinaire des pêlerins Martinetz ; la seconde, par grand'mère. Celle-ci n'avait pu en faire agréer le refus à Christine, encore qu'elle voulût éviter une charge qui la mettrait en évidence. Madame la meûnière remplaçait, dans la conduite du ménage, la maîtresse de la maison, qui, depuis bien des années, n'était plus agissante ; elle avait aussi pour aides la femme de Coudrna et sa fille, Cécile. Grand'mère était assise au milieu des filles d'honneur, et bien qu'il n'y eut pour elle rien à assembler, à attacher ou à coudre, on n'en avait pas moins, à chaque instant, besoin de ses conseils.

La fiancée nouait alors des rubans sur de belles branches de romarin destinées au bavard et au premier garçon d'honneur ; la plus jeune des filles d'honneur tressait la couronne de la fiancée ; la première des filles d'honneur en préparait une pour le fiancé ; les autres filles en faisaient autant, chacune, pour son garçon d'honneur. Ce qui resta de romarin devait être rattaché, avec des nœuds de ruban, sur de petites branches, destinées aux invités, ou même servir à l'ornement des harnais et de la tête des chevaux qui devaient transporter la fiancée.

Le regard de la fiancée brille d'amour et de joie, chaque fois qu'il se porte vers son beau fiancé qui va et vient alentour. L'usage accorde alors plus de liberté, à chacun d'eux, d'entretenir sa future, qu'il ne lui en est accordé à lui, à l'égard de sa fiancée ; mais par moments, il ne lui en adresse que de plus ardents regards. La fiancée est servie par le premier des garçons d'honneur,

et c'est au fiancé d'avoir soin de la première fille d'honneur. Il y a permission générale de se livrer à la gaieté, à un honnête badinage, de dire des chansonnettes, de faire des plaisanteries et des saillies ; ce dernier rôle est dévolu surtout au bavard, au lieu que les fiancés n'ont pas, eux, la liberté de trop montrer leur joie. Christine parlait très-peu ; elle avait les yeux baissés sur cette table, couverte de vert romarin et à laquelle elle était assise. Et quand la plus jeune et la première des filles d'honneur commencèrent à tresser les couronnes de noce, et que toute la société se mit à chanter :

« Où t'es-tu envolée, chère colombe,
Où, hélas, as-tu volé,
Que tu as souillé ta petite plume blanche,
hélas ! gâtée ?

Christine se couvrit le visage de son tablier blanc, car elle s'était prise à pleurer.

Le fiancé la regarda avec une sorte d'anxiété, et en demandant au bavard : « Pourquoi pleure-t-elle ainsi ?

« Tu sais, mon fiancé, » lui répondit gaîment Martinetz, que l'affection et la joie n'ont qu'une même couche, et c'est pourquoi il arrive parfois que l'une éveille l'autre. Laisse cela : aujourd'hui les pleurs, et demain la joie.

Àcette chanson il en succéda beaucoup d'autres, les unes pleines de gaieté ; les autres de gravité ; celles-ci célébraient la jeunesse, la beauté et l'amour ; celles-là, la liberté du garçon resté célibataire ; finalement, jeunes gens et jeunes filles célébrèrent, dans leurs chansons, les avantages de l'état de mariage, alors qu'un jeune couple s'aime d'un amour fidèle, comme celui de

deux tourterelles, et vivent en paix comme les grains de blé dans un même épi. Les saillies du bavard venaient toujours faire une diversion railleuse au thême célébré dans la chanson.

Ils en étaient à celle de la Concorde entre les époux, lorsque le bavard réclama pour lui seul la parole, en faveur d'un chant de sa composition tout battant neuf.

« Eh bien ! chantez-le nous ; nous sommes curieux d'entendre votre savoir-faire. »

Le bavard se plaça au milieu de la salle. Et il le prit sur ce ton de chant railleur, qui lui allait aussi bien à la noce, que son ton grave dans les cantiques de pèlerinage. Et elle disait :

« Oh ! Joie des anges !
Rien n'est au-dessus de l'accord de ces époux :
Si je dis : « Fais cuire des pois,
c'est de l'orge mondé qu'elle met au feu ;
Si je lui demande de la viande,
elle prépare des mets farineux.
Ô joie des anges !
Rien ne surpasse l'accord des époux.

De la chansonnette et du chanteur, nous ne donnerions pas seulement un vieux denier fendu, s'écrièrent les filles, qui se mirent à chanter du coup, afin de couper court au contentement qu'auraient eu les garçons d'entendre la suite. C'était au milieu de ces chants et de ces plaisanteries qu'étaient faits les bouquets, et, tressées les couronnes. Les jeunes filles se levèrent, se prirent par la main et marchant en rond alentour de la table, elles chantèrent :

Voilà que c'est fait !
Tout est fini :
Les gâteaux sont prêts,
et les couronnes, tressées.

Et c'était précisément l'instant où paraissait, à la porte de la salle, la femme du meûnier, qui, avec ses aides, apportaient des brassées de victuailles.

Le meûnier et le premier des garçons d'honneur se chargeaient de servir à boire. On se remit de nouveau à la table, couverte cette fois, non plus de romarin, mais des mets de la fête et de gâteaux. Les garçons avaient pris leurs places au côté de leurs filles d'honneur. La fiancée était entre la première fille d'honneur et la respectable intermédiaire de fiançailles ; la fiancée, entre le premier garçon d'honneur et la seconde des filles d'honneur, qui lui tranchait les aliments et les lui servait. La première des demoiselles d'honneur en faisait autant au fiancé. Le bavard ne faisait que tournoyer autour de la table, se laissant servir et verser à boire par les filles d'honneur ; mais elle devaient tolérer chacune de ses plaisanteries, lors même que le sel en était un peu gros.

Quand on eut fini de desservir complètement, le bavard vint déposer sur la table trois plats, présent qu'il offrait lui même à la fiancée. Le premier contenait du froment ; en le lui présentant, il lui fit le souhait qu'elle devînt féconde. Le second contenait, mêlée à des porreaux, un peu de cendre que la fiancée dut en séparer pour s'exercer à la patience ; le troisième était un plat mystérieux ; et partant, il était bien couvert. Il va sans dire qu'elle n'aurait pas dû montrer de curiosité, et qu'elle aurait dû accepter le plat sans regarder en l'intérieur. Mais qui aurait donc été celle qui s'en fût abstenue ? Christine en perdit son repos d'esprit. Sai-

sissant le moment où personne n'y faisait plus attention, elle leva une petite corne de la serviette blanche qui le recouvrait, et — frrr — le passereau qui s'y trouvait voleta vers le plafond. « Tu vois, chère demoiselle, notre fiancée, ce que c'est que la curiosité, » lui dit grand'mère, en lui appliquant un petit coup sur l'épaule : la vérité est qu'on aimerait pourtant mieux mourir que de ne pas regarder ce qu'il y a là dedans ; et une fois qu'on a soulevé un coin du voile, on n'a pourtant rien attrappé du tout. »

Toute cette jeunesse se tint réunie encore assez avant dans la nuit, car on dansa encore après le souper. Le fiancé et un garçon d'honneur reconduisirent chez elle l'intermédiaire des fiançailles, et la prièrent en la quittant, de venir le lendemain matin de bonne heure. Ce fut de bonne heure en effet que les habitants de la vallée et de Žernov se trouvaient déjà sur pied. Une partie se rendirent à l'église ; d'autres étaient invités au repas des noces ou à la danse ; mais ceux-là même qui n'avaient point d'invitation ne purent résister à la curiosité d'aller voir cette noce, dont on avait parlé plusieurs semaines à l'avance. On avait dit que la noce ferait beaucoup de bruit ; que la fiancée se rendrait à l'église avec une voiture et des chevaux du château ; qu'elle porterait un collier de grenats précieux, un tablier blanc admirablement brodé, et une jaquette de taffetas rose avec la jupe, couleur bleu de ciel. Or, on savait tout cela à Žernov, avant que la fiancée eut peut-être eu le temps d'y penser.

Ils connaissaient aussi tout le menu : le nombre et la qualité des mets du festin ; puis, le trousseau de la fiancée : combien de pièces de linge de corps ; combien d'objets de literie ; combien de meubles entraient dans sa dot ; et ils savaient tout, comme si elle leur en eut donné l'écrit. Or, ne point aller regarder une noce de

tant d'importance ; ne point savoir comment la couronne allait au front de la jeune mariée ; si elle versait beaucoup de larmes ; quelles étaient aussi les toilettes et la mise des invités, c'eut là chose qu'on n'eut jamais pardonné à personne. C'était là aussi un événement qui faisait époque dans leur histoire. Il y aurait bien matière à défrayer les conversations pendant six mois au moins : comment rester indifférent, et ne point aller voir ?

Quand la famille du chasseur qui était descendue à la Vieille Blanchisserie, et celle des Proschek arrivèrent à la maison d'auberge, ce ne fut qu'avec peine qu'elles purent fendre la foule qui se pressait, assemblée déjà dans la petite cour.

Les invités de la fiancée, et ceux qui étaient de sa parenté y étaient déjà réunis : le meûnier était en grande toilette, ses bottes étaient luisantes comme un miroir. Il était témoin pour la fiancée. C'était une tabatière d'argent qu'il tenait en main. Madame la meûnière était en robe de soie ; de fines perles ornaient son cou blanc. Sur sa tête brillait un bonnet en brocart d'or.

Grand'mère, elle aussi, portait son antique robe de noce, et elle était coiffée de ce bonnet blanc, à ailes de pigeon, qu'elle ne portait qu'aux fêtes. Quant aux filles d'honneur, aux garçons d'honneur et au bavard, ce n'était point à la maison d'auberge qu'ils se trouvaient. Ils étaient allés à Žernov chercher le fiancé. La future n'était pas non plus dans la grande salle : elle se tenait retirée dans sa chambre particulière.

Soudain retentit, dans la petite cour, ce cri : « Les voici, les voici qui viennent ! » Et les sons des instruments, clarinettes, flûtes et violons se faisaient entendre à partir du moulin. C'était le fiancé que ce cortège amenait. Et alors les spectateurs de se

chuchoter entre eux : « Regardez, regardez ! » C'est la sœur de Mila, c'est Thérèse qui est la seconde demoiselle d'honneur, et c'est une des Tichanek qui est la première. Nul doute que la charge n'eut été remplie, si elle n'eut pas été encore mariée, par l'autre amie de Christine, la femme de Thomas.

« Thomas, lui, est témoin pour le fiancé.

« Et où est-elle donc, la femme de Thomas, que je ne la vois point ? »

« Elle aide la fiancée à sa toilette. Elle n'ira point à l'église, car elle est sur son terme ; tels étaient les propos des commères. »

« Alors la fiancée peut préparer tout de suite son présent de baptême ; elle ne prendra, certes, pas d'autre marraine, car elles sont liées ensemble comme deux doigts de la main. C'est ce que l'on sait très-bien. »

Eh ! mais ! « Voici venir le maire ! c'est une affaire bien étonnante que la famille de Mila l'ait invité ; car c'est bien lui qui a été la cause de l'enrôlement de Jacques. »

« Le maire, après tout, n'est pas un méchant homme ; c'est Lucie qui l'a poussé ; et l'administrateur a encore salé la chose. Jacques, lui, a bien fait de ne se venger ni sur lui, ni sur Lucie, elle en tombera malade de colère.

« Mais elle est fiancée, » dit une autre voix.

« Et avec qui donc ? Je n'en ai pas entendu parler, » dit encore une autre.

Oui, elle est fiancée depuis avant-hier avec Joseph Nyoltovitz.

Il y avait déjà longtemps qu'il la recherchait. C'est vrai. Mais elle n'en voulut jamais entendre parler, tant qu'elle conserva l'espoir d'être épousée par Jacques.

Voyez quel beau garçon c'est que le fiancé : et comme il fait plaisir à voir !

« Regardez quel beau foulard il a reçu de sa fiancée, à qui il n'a pas dû en coûter moins de dix florins, disaient ces femmes.

Tels étaient les propos qui s'agitaient dans la petite cour, quand le fiancé s'avança vers le seuil de la porte, où le père de Christine l'accueillit, son verre plein à la main. Lorsque le fiancé eût trouvé sa fiancée dans la chambre où elle avait dû pleurer, ils s'avancèrent ensemble vers leurs parents. Martinetz prit, en leur nom, la parole, les remercia assez longuement de la bonne éducation qu'ils leur avaient donnée, et finit par leur demander leur bénédiction.

Tout le monde pleurait. Cette bénédiction donnée, le garçon d'honneur offrit son bras droit à la fiancée ; l'autre, à la seconde demoiselle d'honneur ; le fiancé conduisit, lui, la première demoiselle d'honneur ; les témoins prirent rang avec l'intermédiaire des fiançailles ; chaque garçon d'honneur offrit son bras à une fille d'honneur ; et ce fut ainsi que, conduits par le bavard, qui marchait seul en tête du cortège, ils sortirent, par couples, du bâtiment, pour joindre les équipages et les voitures qui les attendaient.

Une fois montées en voiture, et leurs robes rangées, les filles d'honneur chantèrent, et les garçons les accompagnaient de leur voix. Seule, la fiancée pleurait, se retournant, de temps en temps, du côté du fiancé, qui la suivait dans une autre voiture, avec les

témoins et l'intermédiaire des fiançailles. Les spectateurs s'en allèrent et la grande salle demeura vide. Il n'y eut que la vieille mère qui, assise derrière la fenêtre, regarda encore, par derrière, les voitures qui disparurent bientôt à ses yeux ! et alors elle fit des prières pour cette unique enfant, qui, depuis tant d'années, la remplaçait et qui supportait avec une sainte patience cette mauvaise humeur de sa mère ; humeur qu'elle n'attribuait qu'à sa maladie longue et incurable.

Bientôt on se mit à dresser et à garnir les tables ; la cuisinière et l'aide de cuisine allaient et venaient sans cesse, se multipliant partout. Celle qui était en chef, pour la gouverne générale, était la jeune femme de Thomas. Elle s'était prêtée à prendre ce soin, avec la même complaisance qu'avait déployée la femme du meûnier, à la soirée des bouquets et des couronnes.

Àleur retour de l'église, les conviés furent reçus par le maître du logis qui les saluait, le verre à la main, sous le petit vestibule de la porte d'entrée. La fiancée alla changer de toilette, puis l'on se mit à table. Au haut bout de la table étaient assis les fiancés ; le garçon d'honneur avait soin des filles d'honneur, qui reconnaissaient ses attentions en mettant les meilleurs morceaux sur leurs assiettes pour les lui présenter. Le bavard lui fit aussi le reproche d'être ainsi traité « comme le bon Dieu dans le paradis. » Grand'-mère était aussi en pleine gaité et répondit par plus d'un bon mot, et fort spirituellement, au bavard dont les oreilles et la langue étaient partout, qui se mêlait à tout, et qui, avec sa grande taille et sa forte carrure, pouvait tout atteindre ou heurter.

Dans la maison des Proschek, grand'mère n'eut, certes, pas permis qu'un seul grain de pois eût été jeté à terre ; et pourtant, quand les conviés eurent commencé à se jeter entre eux des pois

et des grains de froment, elle en prit elle-même une poignée qu'elle jeta aux fiancés en disant : « Que Dieu vous comble d'autant de ses bénédictions ! » Toutefois, ni les pois, ni les grains de blé, ne se trouvèrent foulés aux pieds. Grand'mère vit très-bien qu'ils se trouvaient aussitôt becquetés sous la table par des pigeons apprivoisés.

Le festin était fini : plus d'une tête, devenue lourde, branlait appesantie, de côté et d'autre. Chacun avait devant soi une grande part à emporter ; et à celui qui ne l'eut pas prise ainsi, nul doute que la femme de Thomas ne la lui eut faite : car il eut été honteux de revenir de la noce, sans en rien rapporter. Il y eut de tout à foison. Quiconque se trouvait à passer près de l'auberge recevait à manger et à boire, et les petits enfants que la seule curiosité attirait alentour, reçurent des brassées de gâteaux. À la suite de festin, on donna à la fiancée pour un berceau : et elle s'effraya presque, quand elle vit tomber sur elle une pluie de thalers. Et lorsque les garçons d'honneur, à leur tour, eurent apporté de l'eau dans des cuvettes avec de blancs essuie-mains, pour donner à laver aux filles d'honneur, chacune d'elles jeta dans l'eau de la cuvette une pièce d'argent. Chacune d'elles aurait rougi d'être en reste de générosité ; c'est pourquoi, dans l'eau, on ne voyait briller que des pièces d'argent. Elles firent, pour les garçons et pour les filles d'honneur, les frais de la danse et de la boisson du second jour des noces.

Là-dessus, la fiancée et ses demoiselles d'honneur allèrent revêtir d'autres robes, en vue de la danse qui suivait. Grand'mère profita de ce moment de répit, pour reconduire à leur maison ses petits-enfants qui venaient d'avoir leur festin, à part, dans la chambrette de Christine. Elle ne s'en trouva pas moins obligée de

retourner à la noce, car sa présence était nécessaire pour cette heure plus avancée dans la nuit, où devait se faire à Christine l'imposition du bonnet de femme mariée. Elle devait apporter elle-même, de sa maison, ce bonnet qu'elle avait acheté, elle-même, en compagnie de dame Thérèse, sa fille ; toutes choses qui revenaient de droit à l'intermédiaire des fiançailles. Lors donc que chacun se trouva avoir dansé tout son soûl, ce qui avait mis hors d'haleine la pauvre jeune mariée, obligée de danser avec un chacun, n'eût-ce été que pour une tournée, grand'mère avertit les femmes qu'il était déjà l'heure de minuit, à laquelle la jeune mariée n'appartient plus qu'aux femmes. Ce fut le commencement d'une sorte de débat, et même de chamailleries à son sujet, entre elles d'un côté, et le fiancé, soutenu du garçon d'honneur, qui voulaient s'opposer à l'enlèvement de la belle couronne de-dessus la tête de la jeune mariée ; les femmes l'emportèrent et l'emmenèrent dans la petite chambre.

Comme elles s'y enfermaient, les jeunes filles s'arrêtèrent derrière la porte, pour demander, dans une chanson, dite par elles sur un ton plaintif, qu'on ne lui enlevât pas la verte couronne ; « si elle la laisse ôter, chantaient-elles, elle ne la reverra jamais plus. »

Réclame impuissante ! La fiancée était déjà assise sur une escabelle ; elle avait déjà ses cheveux dénoués par la femme de Thomas. La couronne de fleurs, la petite couronne étaient déjà déposées sur la table, et grand'mère tenait préparé le bonnet garni de rubans. La jeune mariée pleurait ; mais rien n'y fit. Les femmes chantaient ou poussaient des cris joyeux, à l'exception de grand'mère qui demeura sérieuse ; seulement un sourire de bonheur glissait par moments sur son doux visage ; puis son œil se

mouillait : elle pensait à sa fille Jeanne, qui, dans ce moment là peut-être, célébrait aussi son mariage. La jeune mariée avait donc le bonnet sur la tête ; il lui seyait à ravir, et la meûnière affirmait qu'il lui donnait l'air d'une reinette de Misnie. »

« Et maintenant, dit grand'mère, allons chercher le jeune marié. » Quelle est celle de vous qui va le taquiner ?

« Ce sera la plus âgée, proposa la meûnière. »

« Attendez, je vais lui en conduire une ! » dit la femme de Thomas, et elle sortit vite pour ramener une vieille fileuse qui lavait dans la cuisine. On lui ajusta un fichu blanc par-dessus la tête ; l'intermédiaire des fiançailles la prit par-dessus le bras, et la conduisit au fiancé, « pour qu'il l'achetât. » Le fiancé tourna autour d'elle, en cherchant à la reconnaître, usqu'à ce qu'il eut réussi à lever le fichu ; sous lequel il aperçut un visage ridé et tout couvert de cendre. On en riait bien un peu ; le fiancé ne pouvait que renier une fiancée pareille ; l'intermédiaire dut la remmener ; mais elle lui en conduisit une autre. Celle-ci parut être plus jolie, et au fiancé, et au bavard ; déjà ils voulaient l'acheter, lorsque le bavard se désista, en disant d'un ton décidé : « Mais allons donc ! qui est-ce qui achèterait un lièvre dans le sac ? » Et comme il eut levé un coin du fichu, on aperçut dessous la bonne et gaie figure de la meûnière, qui souriait sournoisement au bavard.

« Achetez-la, achetez-la, je vous la donnerai à bon marché, » disait le meûnier avec force grimaces et en faisant encore tourner la tabatière entre ses doigts ; mais bien lentement cette fois, soit qu'elle fût assez lourde ; soit qu'il n'eut plus les doigts aussi souples que d'habitude.

« Taisez-vous, mon cher, » répliqua la bonne meûnière en riant. « Ce que vous vendriez aujourd'hui, vous seriez bien heureux de le ravoir demain à beaux deniers comptant. Pour insulter, il faut aimer encore. »

La troisième fois devait être la bonne. C'était bien en effet la haute et svelte prestance de la fiancée. Le bavard n'en offrait, répétait-il, qu'un vieux sou ; mais le fiancé répandit l'argent et l'obtint. Ce fut alors que les femmes, envahissant la chambre, se prirent par les mains, pour faire le cercle et y enfermer le fiancé ; puis, elles se prirent à chanter : « C'est fait ! Voilà que c'est terminé : la fiancée a le bonnet ; les gâteaux sont mangés, etc. » Dès lors, la fiancée appartenait aux femmes. L'argent que le fiancé en avait donné, fut dépensé le lendemain dans la matinée, quand elles vinrent pour monter le lit ; et alors, nouveaux chants et nouvelle explosion de gaité.

Le bavard avait dit que des noces en règle devaient durer huit jours ; et c'était l'ordinaire poul ies mariages un peu huppés.

La préparation des bouquets et des couronnes à la veille du mariage, sa célébration, l'arrangement du lit nuptial, le festin des parents et amis chez la jeune mariée, celui des parents et amis chez le jeune époux, des réunions dont les frais se trouvaient couverts par l'argent des couronnes, tout cela finissait par prendre aux nouveaux époux huit jours, avant qu'ils pussent respirer une bonne fois et se dire : « Enfin, nous voici seuls ! »

Quelques semaines après le mariage de Christine, madame Proschek recevait d'Italie, et de la femme de chambre de la princesse, une lettre qui lui annonçait que comtesse Hortense allait célébrer son mariage avec un jeune peintre, son maître des an-

nées précédentes ; qu'elle en était fort heureuse, que les roses fleurissaient à nouveau sur ses joues, et que madame la princesse était entièrement satisfaite. En apprenant l'heureuse nouvelle, grand'mère inclina la tête en disant : « Dieu soit loué ! toutes choses se sont bien arrangées. »

⁂

Le but de cette composition n'est pas de dépeindre la vie de cette jeunesse qui vivait autour de grand'mère, et je ne veux pas non plus ennuyer le lecteur, en le promenant, à nouveau, de la vénerie au moulin, et du moulin, encore dans cette petite vallée, où régnait la même vie uniforme.

Les jeunes enfants devenaient grands ; quelques uns restèrent à la maison, se marièrent, et leurs vieux parents leur cédèrent la place, et de même que la vieille feuille tombe du chêne, quand la jeune, en croissant, la repousse. D'autres quittèrent la paisible vallée, pour aller chercher le bonheur ailleurs, et de même, aussi, que les graines, transportées par le vent, ou emmenées par les eaux, vont poser, sur d'autres rivages, et en d'autres prairies, le fondement de leurs racines.

Grand'mère ne quitta pas la petite vallée où elle avait trouvé une seconde demeure. D'un regard d'âme tranquille, elle considérait comment tout croissait et fleurissait autour d'elle, se réjouissant du bonheur de son prochain, consolant les affligés, leur venant en aide selon son pouvoir, et quand ses petits-enfants la quittèrent l'un après l'autre, s'envolant comme les hirondelles de-dessous son toit, elle les suivait des yeux mouillés de larmes, et pour se consoler, se disait : « Dieu m'accordera peut-être de les revoir ! Et ils se revoyaient. Ils revenaient, tous les ans, voir la

maison paternelle, et leur vieille grand'mère les regardait de ses yeux brillants ; les garçons lui faisaient des tableaux, peints souvent avec une imagination ardente, de leur vie au milieu du monde ; ils étaient heureux de l'entendre, ou approuver leurs plans, ou pardonner à des fautes de jeunesse dont ils ne savaient pas lui faire un secret ; et lors même qu'ils n'en tenaient pas assez de compte dans la pratique, c'était toujours avec plaisir qu'ils écoutaient les conseils de son expérience, et qu'ils respectaient sa parole et sa manière. Devenues grandes, les jeunes filles lui confiaient leurs secrets, leurs rêves, leurs soupirs, sachant bien qu'avec de l'indulgence ils trouveraient, auprès d'elle, une parole qui les réconforterait. Ce fut ainsi que la fille du maître-meûnier, Marie, trouva son refuge, pour sa peine de cœur, auprès de grand'mère, après que son père lui eut défendu de penser à un jeune homme bien fait, mais pauvre. Ce fut elle qui vint à bout, selon l'expression dont il se servait lui-même, de lui remmancher la tête sur son droit sens. Et lorsque, plusieurs années après avoir fait cette opposition, il reconnut encore que sa fille était toujours heureuse, et la meûnerie, florissante par les travaux et les efforts d'un gendre qui l'aimait et le respectait, il aimait à redire : « Oui, grand'mère avait bien raison. Le bon Dieu marche, avec une bourse pleine, derrière le pauvre, dans la maison où il entre. » Et grand'mère aimait les enfants de ces jeunes femmes, comme s'ils eussent été ses propres petits-fils : au reste, ils ne la nommaient pas autrement que grand'mère. Quand, après deux ans d'absence, la princesse fut de retour dans sa terre, elle manda tout aussitôt grand'mère, et lui montra, avec larmes, un beau petit garçon, souvenir que la comtesse, morte un an après son mariage, avait laissé à la princesse et à son jeune époux affligés. Et tenant l'enfant dans ses bras, grand'mère laissa tomber des

larmes sur la couverture de soie qui l'enveloppait ; elle était toute au souvenir de cette jeune mère, aussi bonne qu'elle était belle. Puis, en le remettant aux bras de la princesse, elle dit de sa douce voix : « Ne la pleurons pas, souhaitons lui le Ciel ; le monde n'était pas pour elle ; et c'est pourquoi Dieu l'a appelé à lui. Celui-là est proprement aimé du bon Dieu, qu'il rappelle près de lui, et là où il est le plus heureux. Puis, madame la princesse n'est pourtant pas restée seule ! »

Le monde ne remarqua pas les progrès que faisait, en grand'-mère, la vieillesse et la maigreur ; mais elle les sentait très bien. Elle disait souvent à Adèle, devenue pour lors une belle et grande fille, et en lui montrant le vieux pommier, qui devenait, d'une année à l'autre toujours plus sec, et n'avait alors presque plus de feuilles : « Nous sommes l'un comme l'autre, et faits pour partir ensemble. » Il arriva qu'un printemps, tous les arbres se couvrirent de verdure, à l'exception du pommier. On dut l'arracher pour en faire du bois de feu. Or, ce printemps là même, grand'-mère souffrait d'une forte toux, à ne pouvoir plus faire le chemin de la petite ville et de la petite église du bon Dieu, selon son expression. Ses mains se desséchaient de plus en plus ; ses cheveux devinrent blancs comme neige, et sa voix faiblit toujours davantage.

Un jour madame Thérèse adressa, dans toutes les directions, des lettres qui mandaient tous les enfants. Grand'mère s'était alitée ; elle ne pouvait plus filer. Du moulin, de la vénerie, de l'auberge et aussi de Žernov, c'était plusieurs fois par jour qu'on envoyait demander de ses nouvelles : elle n'allait pas mieux. Adèle faisait des prières avec elle. Elle devait lui rendre compte, tous les matins et tous les soirs, de ce qui se passait au verger, au jardin,

et autour de la vache et de la volaille ; lui faire le compte du nombre de jours à s'écouler jusqu'à l'arrivée de M. Beyer. Peut-être, Jean viendra-t-il avec lui, ajoutait-elle chaque fois. La mémoire l'abandonnait. Elle appelait souvent Barounka au lieu d'Adèle, qui lui rappelait alors que Barounka n'était plus à la maison paternelle : elle s'en ressouvenait, et disait en soupirant : « De ce qu'elle n'est plus à la maison, je ne la reverrai plus. Est-elle heureuse ? » Et grand'mère les attendit tous.

M. Proschek et l'étudiant Guillaume avec lui arrivèrent des premiers, pour voir encore grand'mère ; sa fille Jeanne suivit ; ce fut ensuite le tour de son fils Gaspard, puis celui de M. Beyer des Géants, avec le brave chasseur Jean ; Orlik arriva aussi, mais de cette école de sylviculture, où l'avait placé la princesse, qui avait reconnu en lui de grandes dispositions pour la science forestière. Grand'mère le comptait aussi au nombre de ses petits-enfants, à raison de son inclination décidée pour Adèle, et de la noblesse de son caractère. Ils étaient tous rassemblés autour du lit de grand'-mère ; mais la première accourue était Barounka, dont l'arrivée avait coïncidé avec le retour du rossignol dans le nid qu'il s'était fait, près de la fenêtre de grand'mère. Barounka s'était installée dans cette même petite chambre de grand'mère, où son lit était déjà autrefois ; là où elles écoutaient ensemble les jolis airs du meilleur chantre du bocage ; là encore où, tant de fois, grand'-mère l'avait bénie soir et matin. Elles se retrouvaient ensemble comme autrefois, avec les mêmes conversations à tenir, les mêmes constellations d'étoiles à regarder ensemble ; les mêmes mains reposaient sur la tête de Barounka, pour la bénir encore ; car pour grand'mère c'était bien la même tête ; — mais d'autres pensées surgissaient en elle, et c'étaient d'autres sentiments qui faisaient couler les larmes ! — Larmes qui n'étaient plus celles

que grand'mère essuyait, surtout avec son doux sourire, des joues roses de sa chère Barounka, au temps où la jeune fille dormait encore dans son petit lit ! Ces larmes de la jeunesse n'étaient que de tendre rosée ; elle ne troublaient point.

Grand'mère sentait bien que sa vie touchait à son dernier déclin ; c'est pourquoi elle mit tout en ordre, comme une bonne et sage ménagère qu'elle était. Elle commença par se réconcilier avec le bon Dieu et avec les hommes ; puis elle fit le partage de son petit avoir. Chacun reçut quelque chose en souvenir. Elle avait pour tous ceux qui venaient la voir une bonne parole, et un regard particulier qui les accompagnait, lorsqu'ils la quittaient. Le jour que la princesse, accompagnée du jeune fils d'Hortense, vint la visiter, son regard les suivit longtemps, comme si elle savait qu'elle ne les rencontrerait plus dans ce monde. Il n'y eut pas jusqu'à ces muettes faces de ses bons chiens, et des chats même, qu'elle ne voulut encore revoir.

Elle les caressa et laissa Sultan lui lécher la main. « Regardez-les, disait-elle à Adèle et aux deux filles de service : tout animal est reconnaissant envers qui lui fait du bien. » Elle rappela Ursule à part, pour lui faire cette recommandation : « Quand je mourrai, — et je sais que c'en sera bientôt fini de moi, car j'ai rêvé cette nuit que Georges est venu me chercher, — eh bien ! aussitôt que je serai morte, n'oublie pas de le dire aux abeilles, pour qu'elles ne meurent pas. Les autres l'oublieraient peut-être. « Grand'mère savait bien qu'Ursule le ferait par la raison qu'elle croyait, elle, ce que les autres ne croyaient point ; puis, avec la meilleure volonté d'exécuter cette recommandation de grand'mère, ils eussent peut-être oublié de la remplir à l'heure marquée par elle.

Ce fut le lendemain, sur le soir, et après le retour des enfants, que grand'mère s'éteignit doucement. Barounka lui lisait les prières des agonisants ; grand'mère pria avec elle, jusqu'au moment où ses lèvres ne remuèrent plus ; mais son regard s'attacha en haut, vers le crucifix, suspendu au-dessus de son lit ; puis, sa respiration s'arrêta… La flamme de sa vie était éteinte, comme s'éteint une lampe dont l'aliment est totalement épuisé.

Barounka lui ferma les yeux ; la jeune femme de Mila ouvrît la fenêtre, « pour que l'âme eût la liberté de son essor. » Ursule ne séjourna pas une minute de plus dans cette chambre où tout le monde pleurait : elle se rendit à la ruche que le meûnier avait disposée et peuplée pour grand'mère, quelques années auparavant. Elle y frappa, en criant trois fois : « Abeilles, abeilles, grand'mère est morte ! » — Puis, elle s'assit sur le banc établi au-dessous du peuplier, et fondit en larmes. Le chasseur suivit la route de Žernov, pour y faire sonner les cloches funèbres ; et il s'offrit lui-même à ce service. À rester dans cette maison, il avait le cœur trop serré : il avait été obligé de sortir, pour pouvoir pleurer. Je me suis lamenté à la mort de Victoire : comment oublierais-je grand'mère ! « se disait-il en chemin. Quand la sonnerie funèbre retentit, pour annoncer à tous que grand'mère n'était plus, toute la vallée pleura.

Et quand, au troisième jour, le convoi funèbre, formé de la plus grande partie de la population, — car un chacun qui avait connu grand'mère voulut accompagner ses restes au tombeau — passa près du château, on vit une main bien blanche séparer les épais rideaux de la fenêtre, et Madame la princesse apparaître au milieu. D'aussi loin qu'elle put suivre le cortège, elle l'accompa-

gna d'un regard de tristesse, jusqu'à ce qu'enfin, abaissant les rideaux, avec un profond soupir, elle dit à voix basse :

« L'heureuse femme ! »

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Grand%E2%80%99m%C3%A8re. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.